

Infants

n



LES VAGUES

CEUVRES DE VIRGINIA WOOLF

à la *Librairie Stock*

Mrs DALLOWAY.

LA PROMENADE AU PHARE.

ORLANDO.

FLUSH.

VIRGINIA WOOLF

LES VAGUES

Traduit de l'anglais, avec une Préface, par

MARGUERITE YOURCENAR

1937

LIBRAIRIE STOCK

DELAMAIN ET BOUTELLEAU

6, rue Casimir Delavigne

PARIS

CET OUVRAGE, LE QUATRE-VINGT-QUATRIÈME DE LA
COLLECTION *LE CABINET COSMOPOLITE*, A ÉTÉ
TIRÉ DANS LE FORMAT IN-18 GRAND JÉSUS, SUR ALFA
SATINÉ D'OUTHENIN-CHALANDRE, A 550 EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS, ET 50 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE
MARQUÉS H. C.

Tous droits réservés pour tous pays.

PRÉFACE

« Quand je naquis, une étoile dansait », dit une héroïne de Shakespeare. Il faut toujours en revenir à Shakespeare quand il s'agit des Anglaises. Si l'on s'arrête à considérer la profondeur scintillante de l'œuvre de Mrs Woolf, sa légèreté rivée à on ne sait quel ciel abstrait, les pulsations glacées d'un style qui fait penser tour à tour à ce qui traverse et à ce qui est traversé, à la lumière et au cristal, on en vient à se dire que cette femme si subtilement singulière naquit peut-être à la minute précise où une étoile se prenait à penser. Sans doute, ces vertus magiques et quelque peu froides des astres tiennent en partie à la distance où nous nous trouvons d'eux : il suffit d'approcher ces brillants solitaires pour s'apercevoir que leur lueur est aussi une flamme, et qu'ils ne rayonnent qu'à condition de se laisser consumer. Les quelques pages qui vont suivre auront atteint leur but si je parviens à persuader le lecteur de l'intense sentiment d'humanité qui se dégage d'une œuvre où il est permis de ne voir d'abord qu'un ballet admirable que l'imagination offre à l'intelligence.

Fille de l'éminent critique Stephen Leslie, issue d'une famille où plane le grand souvenir de Thackeray, fière aussi d'une goutte de sang français qui lui vient d'une aïeule émigrée au cours de la Révolution, cette femme aux clairs yeux bleus, aux imposants cheveux blancs qui évoquent involontairement toutes les comparaisons à qui elle

seule pourrait rendre de la fraîcheur, le givre, l'argent, et l'auréole, a donc vu se pencher sur son berceau toute les fées de la littérature anglaise : énumérons-les, ces fées mineures qui ne suffisent pas à déterminer le génie, mais s'offrent fidèlement à lui servir de guide dans les passes difficiles : c'est d'abord le sens amical de la vie journalière, qui fit si importants les romanciers de l'Angleterre victorienne ; c'est ensuite cette érudition aisée, aussi aérée que possible, qui donne souvent aux grands essayistes de l'Angleterre l'air de se promener à l'intérieur des chefs-d'œuvre, aussi à l'aise dans leur savoir que les touristes anglais vêtus de flanelle grise sous les colonnes du Parthénon. Enfin, n'oublions pas le dernier don des fées bienveillantes, venu peut-être plus spécialement de la France et du xviii^e siècle auxquels elle se rattache par de vagues et beaux liens : le sens de l'harmonie des proportions, et la lucidité jusque dans la grâce. Si riches qu'ils soient, ces dons ne suffisent pas à la dot d'un poète : il en est un autre : plus mystérieux, celui de transfigurer la réalité, ou de faire tomber ses masques. La petite fille qui regardait dans la brume du soir anglais les bateaux de pêche regagner le port, savait déjà, comme cette Rhoda de *Vagues* pour laquelle elle a utilisé ses souvenirs, que les voiles des barques au coucher du soleil sont autant de pétales de fleurs, et que les pétales de fleurs emportés à la surface d'un ruisseau par un jour d'orage sont très authentiquement des barques.

Je ne mentionnerai ici que trois ou quatre des principaux romans de Mrs Woolf, déjà connus du lecteur français, ou prêts à le devenir : *Mrs Dalloway*, *Orlando*, *La promenade au phare* (1), et ces *Vagues* dont je suis en ce moment l'introductrice. Virginia Woolf fait dans son pays figure de révolutionnaire ; et, comme de juste, devant ses œuvres qui constituent à la fois l'aboutissement d'un grand passé littéraire et un effort personnel de révolte contre ce legs un peu lourd, elle a surtout le sentiment des dif-

(1) Ces trois volumes ont été édités par la librairie Stock,

férences profondes qui la séparent de ses devanciers. « Mrs Woolf, disait solennellement le romancier George Moore à la jeune Virginia, croyez-moi, vous ne parviendrez jamais à écrire un bon roman complètement dépourvu de sujet. » C'est contre cette tyrannie du sujet romanesque que Virginia Woolf s'est rebellée dès ses premiers livres, et cette révolte est bien davantage qu'une simple rénovation technique, c'est l'affirmation d'un point de vue sur la vie. Dans *Vagues*, Bernard, le romancier-né, a depuis son enfance le don d'inventer des histoires qui charment et entraînent ses auditeurs, mais il sait à part lui que ces histoires si bien construites ne sont que des coupes arbitraires, levées à même la vie qui nous échappe par sa lenteur, sa monotonie, son immense complexité. Dans l'œuvre de Virginia Woolf, comme dans celle de la plupart des grands romanciers contemporains, l'indispensable élément d'imprévu se reporte sur la présentation des objets, et l'intérêt se détourne des sentiments qui éclatent pour se fixer sur les états qui durent, et sur le temps même où s'établit leur durée. Virginia Woolf s'évade du grand sujet par une sensible dilatation des thèmes romanesques, qui deviennent moins précis parce qu'ils s'étalent sur des périodes plus longues, ou en les faisant réfléchir par l'œil étonné d'un spectateur placé très loin, — le petit chien *Flush* (1) par exemple, dans le livre du même nom, à travers lequel nous assistons aux amours du couple Barrett-Browning, et qui semble là pour nous prouver que s'il s'agit d'établir une distance entre les événements romanesques et l'observateur qui raconte, le point de vue du Chien vaut le point de vue de Sirius. De même que quelques gouttes d'alcool délayées dans un liquide perdent leur violence et ne subsistent plus qu'à l'état de vague brume opaline, la goutte de passion tend ici à se dissoudre dans les grandes étendues de Temps sous forme de pathétiques

(1) Stock, éditeur,

souvenirs, d'espérances, de velléités, ou d'obsessions confuses, et somme toute à se transformer en poésie.

De *Mrs Dalloway* à *Orlando*, de *La promenade au phare* à *Vagues*, Virginia Woolf, dans son effort bergsonien pour introduire la durée dans son œuvre, a donc rapproché ses romans d'un genre qui lui est particulièrement cher, et qui a toujours tenu une place d'honneur dans la littérature anglaise : la biographie. Mais, nous dira-t-on, tel roman de Dickens ou de Thackeray, *Vanity Fair*, par exemple, affecte également une forme quasi-biographique, et n'offre que peu de rapports avec l'œuvre nouvelle qui nous occupe. C'est que les grands romans du XIX^e siècle qui suivent un personnage de l'enfance à la vieillesse s'attachent surtout à la biographie du caractère, et qu'il s'agit plutôt ici de biographies de l'Être, d'entités infiniment plus subtiles et plus secrètes que les circonstances de leur vie, ou que leur personne morale elle-même. La notion de caractère n'est pas absente de l'œuvre de Virginia Woolf, mais ceux-ci nous font souvent l'effet de masques légers, à demi-humoristiques, posés de biais sur la figure de ses personnages : comme le mot l'indique, ils *caractérisent* l'Être, à la façon de vêtements qui lui seraient extérieurs sans lui être étrangers. L'œuvre scintillante et vague de Virginia Woolf se place ici aux antipodes de Marcel Proust, qui aboutit à la pulvérisation complète de l'Être, mais chez qui les caractères atteignent leur forme-type de manies et de délires. Ce problème de la personne et du temps a préoccupé tous les grands écrivains d'après-guerre, mais tandis que Pirandello et Proust nous proposent la notion d'un Temps-Espace, qui permet de faire le tour des petites figurines humaines, ou d'un Temps-Événement, dont l'action physique finit au sens propre du mot par dégrader les invités de la Princesse de Guermantes, c'est un Temps-Atmosphère qui gonfle les feuillets des livres de Mrs Woolf, et ses personnages baignent comme des plantes dans une durée vitale différente de la nôtre, et nécessaire à leur équilibre intérieur. Dans *Mrs Dalloway*,

ce temps ne dépasse pas les limites d'une seule journée, mais cette journée-type ne nous paraît si pathétique que parce qu'elle reflète et condense des milliers de journées passées ou futures. Dans *Orlando*, au contraire, trois siècles de l'histoire anglaise se réduisent aux trente années de la vie d'un jeune homme à demi féminin qui met à passer à travers les époques et les sexes une aisance de cambrioleur et de fantôme ; dans *La promenade au phare*, en l'absence de tout personnage, le Temps lui-même se fait sentir dans la maison abandonnée comme la présence d'un courant d'air ; enfin, dans ces *Vagues* qui vont suivre, les quelques personnages ne sont plus que des mouettes au bord d'un Temps-Océan, et les souvenirs, les rêves, les concrétions parfaites et fragiles de la vie humaine nous font l'effet de coquillages au bord de majestueuses houles éternelles.

Vagues est un livre à six personnages, à six instruments plutôt, car il consiste uniquement en longs monologues intérieurs dont les courbes se succèdent, s'entrecroisent, avec une sûreté de dessin qui n'est pas sans rappeler l'*Art de la fugue*. Dans ce récit musical, les brèves pensées de l'enfance, les rapides réflexions des moments de jeunesse et de camaraderie confiante tiennent lieu des allégros dans les symphonies de Mozart, et cèdent de plus en plus la place aux lents andantes des immenses soliloques sur l'expérience, la solitude, et l'âge mûr. *Vagues* en effet, autant qu'une méditation sur la vie, se présente comme un essai sur l'isolement humain. Il s'agit de six enfants, trois filles, Rhoda, Jinny, Suzanne ; trois garçons, Louis, Neville et Bernard, que nous voyons croître, se différencier, vivre, et vieillir enfin. Un septième enfant, qui ne prend pas la parole, et que nous n'apercevons jamais qu'à travers les autres, est le centre du livre, ou plutôt son cœur. Ce Perceval entouré au collège et sur les terrains de jeux d'un amour et d'une admiration enfantine, part rejoindre son régiment aux Indes, et les six jeunes amis de se réunir autour de lui pour un dîner d'adieu. Puis, on apprend

sa mort, survenue là-bas à la suite d'une chute de cheval, et nous voyons réagir différemment devant la douleur ces six êtres pour qui Perceval restera à jamais l'image des moments les plus ensoleillés de la vie. Chacun donnera désormais aux questions que lui pose sa propre existence une réponse de plus en plus personnelle : Jinny choisira le plaisir, Neville l'exercice de l'Intelligence et la recherche ardente d'autres êtres qui seront autant de reflets de Perceval perdu ; Suzanne, la jeune Déméter, trouvera la plénitude dans les lentes besognes de la maternité et dans le contact quotidien de la terre et des saisons ; Rhoda et Louis se réfugieront dans leurs songes ; Bernard continuera à dévider paresseusement, à la façon d'un ver à soie, le cocon de sensations et de pensées qui lui sert à ouater son univers ; et enfin, un soir, nous retrouverons ce même Bernard alourdi par l'âge et le bien-être, qui sort d'un restaurant en réfléchissant à sa vie. Il sent autour de lui l'approche de la Mort, qui bien des années plus tôt, dans l'Inde, a désarçonné Perceval, et l'a jeté sur le sol où il s'est brisé. Mais dans l'exaltation de son cœur encore chaud, ce vieux Monsieur un peu ridicule accepte de se mesurer avec cette ennemie invisible, et lui jette un défi. La Mort peut venir ; elle n'empêchera pas que ce vivant ne se sente jusqu'au bout partie liée avec la vie ; anéanti, il ne sera pas tout à fait vaincu. Il ne s'agit pas d'un triomphe de l'immortalité sur la mort, mais plutôt d'un sentiment intense du moment actuellement vécu. Le Temps, qui prend désormais pour Bernard cette forme définitive et funèbre, est vaincu à l'aide d'une succession d'instantanés dont la richesse et l'ardeur constituent quoi qu'il arrive son acquis humain.

On peut certes faire ses réserves devant cet univers romanesque d'où toute violence, toutes poussées instinctives, toute volonté qui n'est pas qu'intellectuelle sont exclues, mais ces reproches aboutissent à réclamer de Turner la fougue de Delacroix, et à s'étonner de l'absence de tableaux de bataille dans l'œuvre de Chardin. Les per-

sonnages de *Vagues* ne sont pas moins humains dans leur délicatesse presque translucide que les ardents, obsédés de Lawrence ou les héros grossiers et pathétiques de l'*Ulysse* de Joyce : ils ne sont que plus rares, moins envahissants, et rassurés comme malgré eux par les minutes de contemplation quasi-mystique que Virginia Woolf leur accorde, et qui maintiennent cette œuvre pourtant si désabusée en deçà de la mort et du néant. Dans *Vagues*, l'admirable coloration des natures mortes et des paysages rappelle certaine peinture moderne, mais avec une poésie secrète, une profondeur de sérénité, un sens magique de l'enchantement des choses apparenté plutôt à l'œuvre de Vermeer, si chère aussi à Marcel Proust, dont le style évoquerait cependant davantage les procédés de Degas. Ce charme presque idyllique de la couleur se relie souvent chez les peintres au souci des valeurs mystiques, et trahit le même goût des vibrations uniques, des minutes éternelles dont nous avons vu plus haut que le monde de Virginia Woolf était fait. Peut-être faut-il recourir ici à la dernière phrase que prononce à la fin de *La promenade au phare* la pauvre Miss Briscoë, dont la terne existence s'est usée à peindre d'assez médiocres toiles qu'elle ne parvient jamais à finir : « Après tout, murmure-t-elle, en pensant à sa vie si triste et cependant si peu déçue, après tout, j'ai eu ma vision »... Ce mot va rejoindre sur un mode moins épique le dernier monologue de Bernard dans *Vagues*. Comme dans *Le temps retrouvé*, mais sans mettre l'accent sur la résurrection du passé, comme dans les *Cahiers* de Rilke où l'angoisse humaine s'apaise dans la paisible contemplation des choses, les personnages un peu falots de la romancière anglaise trouvent dans ces brefs instants de perception de la vie et d'identification avec elle cette justification de l'existence aussi nécessaire que le pain et le soleil. Cette pensée toute mystique de l'humble Miss Lily peut servir de conclusion à l'œuvre de Virginia Woolf, et il est étrangement significatif que ce soit une vue de peintre.

Il y a peu de jours, dans le salon vaguement éclairé par les lueurs du feu où Mrs. Woolf avait bien voulu m'accueillir, je regardais se profiler sur la pénombre ce pâle visage de jeune Parque à peine vieillie, mais délicatement marquée des signes de la pensée et de la lassitude, et je me disais que le reproche d'intellectualisme est souvent adressé aux natures les plus fines, les plus ardemment vivantes, obligées par leur fragilité ou par leur excès de forces à recourir sans cesse aux dures disciplines de l'esprit. Pour de tels êtres, l'intelligence n'est qu'une vitre parfaitement transparente derrière laquelle ils regardent attentivement passer la vie. Et tandis que Virginia Woolf, dirigeant la conversation sur l'état présent du monde, voulait bien me faire part de ses inquiétudes et de ses tourments, qui sont les nôtres, et où la littérature ne tenait qu'une petite place, je pensais tout bas que rien n'est complètement perdu tant que d'admirables ouvriers continuent patiemment pour notre joie leur tapisserie pleine de fleurs et d'oiseaux, sans jamais mêler indiscretement à leur œuvre l'exposé de leurs fatigues, et le secret des sucs souvent douloureux où leurs belles laines ont été trempées.

Marguerite YOURCENAR.

LES VAGUES

Le soleil ne s'était pas encore levé. La mer et le ciel eussent semblé confondus, sans les mille plis légers des ondes pareils aux craquelures d'une étoffe froissée. Peu à peu, à mesure qu'une pâleur se répandait dans le ciel, une barre sombre à l'horizon le sépara de la mer, et la grande étoffe grise se raya de larges lignes bougeant sous sa surface, se suivant, se poursuivant l'une l'autre en un rythme sans fin.

Chaque vague se soulevait en s'approchant du rivage, prenait forme, se brisait, et traînait sur le sable un mince voile d'écume blanche. La houle s'arrêtait, puis s'éloignait de nouveau, avec le soupir d'un dormeur dont le souffle va et vient sans qu'il en ait conscience. Peu à peu la barre noire de l'horizon s'éclaircit : on eût dit que de la lie s'était déposée au fond d'une vieille bouteille, laissant leur transparence aux vertes parois de verre. Tout au fond, le ciel lui aussi devint translucide comme si un blanc sédiment s'en était détaché, ou comme si le bras d'une femme couchée sous l'horizon avait soulevé une lampe : des bandes de blanc, de jaune, de vert s'allongèrent sur le ciel comme les branches plates d'un éventail. Puis la femme invisible souleva plus haut sa lampe ; l'air enflammé parut se diviser en fibres rouges et jaunes, s'arracher à la verte surface dans une palpitation brûlante, comme les lueurs fumeuses au sommet des feux de joie. Peu à peu les fibres se fondirent en une seule masse incandescente ; la lourde couverture grise du ciel se souleva, se transmuta en un million d'atomes bleu tendre. La surface de la mer devint lentement transparente ; les larges lignes

noires disparurent presque sous ces ondulations et sous ces étincelles. Le bras qui tenait la lampe l'éleva sans hâte : une large flamme apparut enfin. Un disque de lumière brûla sur le rebord du ciel, et la mer tout autour ne fut plus qu'une seule coulée d'or.

La lumière frappa tour à tour les arbres du jardin, et les feuilles devenues transparentes s'éclairèrent l'une après l'autre. Un oiseau gazouilla, très haut ; il y eut un silence ; plus bas, un autre oiseau reprit le même chant. Le soleil rendit aux murs leurs arêtes tranchantes ; le bout de l'éventail du soleil s'appuya contre un store blanc ; le doigt du soleil marqua d'ombres bleues un bouquet de feuilles près d'une fenêtre de chambre à coucher. Le store frémit doucement, mais tout dans la maison restait vague et sans substance. Au dehors, les oiseaux chantaient leurs mélodies vides.

— Je vois un anneau suspendu au-dessus de ma tête, dit Bernard. Il tremble et se balance au bout d'un nœud coulant de lumière.

— Je vois une bande jaune pâle, dit Suzanne. Elle s'allonge à la rencontre d'une raie violette.

— J'entends un bruit, dit Rhoda. Chip... Chap... Chip... Chap... le son monte, et puis descend :

— Je vois un globe, dit Neville. Il pend comme une gouttelette aux flancs énormes d'une colline.

— Je vois un gland rouge entrelacé de fil d'or, dit Jinny.

— J'entends le piétinement d'une gigantesque bête enchaînée, murmura Louis. Elle frappe la terre... Du pied elle frappe continuellement la terre.

— Regardez la toile d'araignée à l'angle du balcon, dit Bernard. Des gouttes d'eau y sont prises, perles de blanche lumière.

— Les feuilles se pressent contre la fenêtre comme des oreilles pointues, dit Suzanne.

— Une ombre pareille à celle d'un bras replié s'étale sur le sentier, murmura Louis.

— Des flots de lumière tombent entre les branches et flottent sur l'herbe, dit Rhoda.

— Les yeux des oiseaux brillent au fond des grottes de feuillage, dit Neville.

— Les tiges sont couvertes d'un rude duvet, et des gouttes d'eau y sont suspendues, dit Jinny.

— Une chenille enroulée sur elle-même ressemble à un anneau vert dans lequel les pattes trapues forment des encoches, dit Suzanne.

— L'escargot traîne sa coque grise le long du sentier, aplattissant derrière lui les herbes, dit Rhoda.

— Le coup de soleil des vitres danse çà et là à travers les feuilles, murmura Louis.

— Mes pieds éprouvent la froideur des pierres, dit Neville. Je sens séparément chaque pierre ronde ou pointue.

— Mes mains brûlent, dit Jinny, mais leurs paumes sont humides, moites de rosée.

— Le coq chante, dit Bernard. Son chant jaillit comme un jet rouge dans la blancheur étale du matin.

— Les oiseaux vont et viennent autour de nous, dit Suzanne, avec chacun sa chanson.

— La bête gigantesque trépigne. L'éléphant enchaîné frappe du pied le rivage, murmura Louis.

— Tiens, dit Jinny. Toutes les fenêtres de la maison sont pavoisées de stores blancs.

— On tourne le robinet de l'office, dit Rhoda. L'eau froide commence à couler sur le hareng placé dans un bol.

— La mère Constable tire sur ses gros bas noirs, dit Suzanne.

— La fumée monte, dit Bernard. Le sommeil s'évapore sur les toits comme un léger brouillard.

— Le long des murs craquelés d'or l'ombre des feuilles met un doigt bleu, dit Bernard.

— Le bruit de la porte de l'office interrompt le chœur matinal des moineaux, dit Rhoda. Les oiseaux se sont envolés, dispersés comme une poignée de grains. Mais

un pinson solitaire continue son chant à la fenêtre d'une chambre à coucher.

— Des bouillons se forment à la surface de la casserole, dit Jinny. Ils montent de plus en plus vite, en grappes de bulles d'argent.

— Sur la table de cuisine Bidy gratte les écailles de poisson avec un couteau ébréché, dit Neville.

— La fenêtre de la salle à manger est devenue toute bleue, dit Bernard. L'air chaud vibre au-dessus des cheminées.

— Une hirondelle s'est perchée sur le paratonnerre, dit Suzanne. Et Bidy vient de déposer bruyamment son seau sur le carrelage.

— La cloche de l'église sonne un premier coup, murmura Louis. Les autres suivent : un... deux... un... deux...

— Regardez la nappe : elle voltige autour de la table, toute blanche, dit Rhoda. Un clair disque de faïence est posé à chaque place, et près de chaque assiette un double trait d'argent.

— Près de mon oreille une abeille bourdonne, dit Neville. Elle est ici... Elle n'est plus là...

— Je brûle, je grelotte, dit Jinny. Je passe tour à tour au soleil et à l'ombre.

— Et maintenant, les voilà partis, murmura Louis. Je suis seul. Ils sont rentrés dans la maison pour le déjeuner du matin, et moi je reste ici, au pied d'un mur, parmi les fleurs. Il est encore très tôt : ce n'est pas encore l'heure des leçons. Chaque fleur met une tache claire sur les épaisseurs vertes. Chaque pétale est un Arlequin. Les tiges émergent des noires profondeurs. Les fleurs nagent comme des poissons de lumière sur les sombres eaux vertes. Je tiens une tige à la main. Je suis moi-même la tige. Mes racines s'enfoncent dans les profondeurs du monde, à travers l'argile sèche et la terre humide, à travers les veines de plomb, les veines d'argent. Mon corps n'est qu'une fibre. Toutes les secousses se répercutent en moi ; et le

poids de la terre presse contre mes côtes. Là-haut, mes yeux sont d'aveugles feuilles vertes. Je ne suis qu'un petit garçon vêtu de flanelle grise. La boucle de cuivre de ma ceinture représente un serpent. Tout là-bas, mes yeux sont les yeux sans paupières d'une statue de granit dans un désert bordé par le Nil. Je vois passer des femmes allant à la rivière avec des cruches rouges ; je vois tanguer des chameaux ; je vois des hommes en turbans. J'entends des piétinements, des frémissements, des remuements à mes côtés.

« Tout près de moi, Bernard, Neville, Jinny et Suzanne, (pas Rhoda) écument les parterres avec leurs filets à papillons. Ils écument les papillons du sommet frémissant des fleurs. Ils balayent la surface du monde. Leurs filets sont pleins d'ailes palpitantes. Ils crient : « Louis, Louis, Louis... » Mais ils ne peuvent me voir. Je suis de l'autre côté de la haie. Il n'y a que d'étroits soupiraux entre les feuilles. Mon Dieu, faites qu'ils s'en aillent !... Mon Dieu, faites qu'ils étalent leurs papillons sur un mouchoir de poche au milieu du gravier, qu'ils comptent à leur aise leurs papillons-tortues, leurs papillons-vulcains et leurs papillons blancs, et faites que moi, je reste invisible... Je suis vert comme un if à l'ombre de la haie. Mes cheveux sont des feuilles. J'ai pris racine au milieu de la terre. Mon corps est une tige. Je presse la tige. Une goutte lente, épaisse, suinte de l'orifice de ma bouche, et s'arrondit sans cesse. Je ne sais quoi de rose passe devant le soupirail. Quelqu'un glisse un regard à travers la fente. Ce regard vient me frapper. Je ne suis plus qu'un petit garçon vêtu de flanelle grise. Elle m'a découvert. Quelque chose vient de me cogner sur la nuque. Elle m'a embrassé. Tout est mis en pièces.

— Je courais dans le jardin après déjeuner, dit Jinny. J'ai vu les feuilles bouger dans un trou de la haie. Je me suis dit : « C'est un oiseau dans son nid... » Je me suis séparée des autres, et j'ai bien regardé, mais ce n'était pas un oiseau dans son nid. Les feuilles bougeaient toujours.

J'avais peur. J'ai couru, dépassant Suzanne, dépassant Rhoda, et Neville et Bernard qui causaient dans la cabane du jardinier. Je courais de plus en plus vite, en criant. Qu'est-ce qui met en mouvement les feuilles ? Qu'est-ce qui met en mouvement mon cœur, mes jambes ? Et je me suis élancée vers vous, Louis, lorsque je vous ai vu ici, vert comme un buisson, comme une branche, immobile, les yeux fixes. Je me suis demandé : « Est-ce qu'il est mort ?... » Et je vous ai embrassé, tandis que mon cœur tressautait sous ma robe rose comme ces feuilles qui bougent sans cesse, même quand rien ne les agite. Maintenant, je sens une odeur de géraniums, une odeur de terreau... Je danse. J'ondoie. Je suis jetée sur vous comme un filet de lumière. Je vous enveloppe tout entier comme un filet vibrant qu'on vient de jeter sur vous.

— A travers cette fente de la haie, j'ai vu Jinny l'embrasser, dit Suzanne. J'ai levé ma tête penchée sur un pot de fleurs, et j'ai regardé à travers la fente de la haie. J'ai vu Jinny l'embrasser. Jinny et Louis, je les ai vus s'embrasser. Maintenant, je vais envelopper ma détresse de mon mouchoir de poche. Je vais le serrer bien fort et l'enrouler comme une boule. Je vais aller seule dans le bois de hêtres, avant les leçons. Je ne m'assiérai pas devant la table pour faire des additions. Je ne m'assiérai pas près de Jinny et près de Louis. Je vais prendre mon chagrin et l'étaler parmi les racines des hêtres. Je vais l'examiner de près, et le prendre entre mes doigts. Ils ne me trouveront pas. Je mangerai des noix, et je chercherai des œufs sous les ronces, et mes cheveux s'emmêleront, et je dormirai sous les haies, buvant l'eau des mares, et je mourrai là.

— Suzanne a passé devant nous, dit Bernard. Elle a passé devant la cabane du jardinier avec son mouchoir roulé en boule. Elle ne pleurait pas, mais ses yeux, si beaux, étaient étroits comme ceux des chats prêts à bondir. Je vais la suivre, Neville. J'irai doucement derrière elle pour être tout près, avec ma curiosité, afin de la reconforter lorsque, pleine de rage, elle pensera : « Je suis seule. »

« Voici qu'elle traverse le champ avec un balancement nonchalant de tout le corps, pour nous tromper. Elle arrive dans un creux ; elle se croit invisible ; elle commence à courir, tenant devant elle ses poings fermés. Ses ongles se rejoignent sur son mouchoir roulé en boule. Elle fonce vers le bois de hêtres, hors du grand jour. En entrant dans le bois, elle ouvre les bras, et plonge dans l'ombre comme une nageuse. Mais le grand jour l'avait aveuglée : elle trébuche ; elle se jette à terre parmi les racines des arbres, là où la lumière va et vient dans un battement sans fin. Les branches s'inclinent, puis se redressent. Tout ici est plein de trouble et d'agitation. Tout est lugubre. La lumière luit par accès. Tout est plein de détresse, ici. Les racines dessinent à terre une espèce de squelette, et il y a des tas de feuilles mortes dans les coins. Suzanne étale ici sa détresse. Son mouchoir est posé sur les racines des hêtres, et elle sanglote, assise, tassée sur elle-même, là où elle est tombée.

— J'ai vu Jinny l'embrasser, dit Suzanne. J'ai regardé à travers les feuilles, et je l'ai vue. Elle s'approchait toute dansante, couverte d'une poussière de diamant. Et je suis petite, Bernard, je suis dodue. Mes yeux regardent le sol de tout près et voient les insectes dans l'herbe. Mon foie s'est changé en pierre sous mes côtes, lorsque j'ai vu Jinny embrasser Louis. Je vais manger de l'herbe et mourir au bord d'une mare, dans l'eau brune où les feuilles mortes ont pourri.

— Je vous ai vue fuir, dit Bernard. Comme vous passiez devant la cabane du jardinier, je vous ai entendue gémir : « Je suis malheureuse. » J'ai déposé mon couteau. Neville et moi nous faisons des bateaux avec des bouts de bois à brûler. Et mes cheveux sont en désordre, parce qu'au moment où la mère Constable m'a dit de les brosser, j'ai aperçu une mouche prise dans une toile d'araignée. Et je me suis demandé : « Vais-je la délivrer ? Vais-je la laisser manger ? » C'est de cette façon que je me mets toujours en retard. Mes cheveux ne sont pas brossés, et

des copeaux y restent pris. Quand je vous ai entendu gémir, je vous ai suivie, et je vous ai vue déposer votre mouchoir de poche roulé en boule où vous aviez noué votre rage, votre haine. Mais cela finira bientôt. Nous sommes tout près l'un de l'autre, maintenant. Vous entendez mon souffle. En même temps, vous voyez ce scarabée qui porte une feuille sur son dos. Il court ici, puis là. Ainsi, pendant que vous le regardez, votre désir de posséder un objet unique (c'est Louis en ce moment) est obligé de bouger à son tour, comme la lumière qui va et vient sur ces feuilles de hêtre. Et l'obscur mouvement produit par nos paroles dans les profondeurs de votre esprit finira par briser ce dur nœud roulé dans votre mouchoir de poche.

— J'aime et je hais, dit Suzanne. Je ne désire qu'une seule chose. Mes yeux sont durs. Les yeux de Jinny étincellent de mille feux. Les yeux de Rhoda sont pareils à ces pâles fleurs que les papillons de nuit visitent au crépuscule. Les vôtres s'arrondissent et montent à la surface comme une bulle qui ne crèverait jamais. Mais je suis déjà lancée sur ma piste. Je vois des insectes dans l'herbe. Bien que ma mère ourle encore mes tabliers et tricote pour moi des chaussettes blanches, bien que je sois encore une enfant, j'aime et je hais.

— Mais lorsque nous sommes assis ensemble, tout proches, dit Bernard, nos paroles nous fondent l'un dans l'autre. Nous formons à deux une espèce de territoire imprenable.

— Je vois le scarabée, dit Suzanne. Il est noir ; je vois. Il est vert ; je vois. Je suis liée par de simples mots. Mais vous vaguez à l'aventure ; vous vous échappez ; vous montez plus haut, avec des mots et des mots enfilés en phrases.

— Et maintenant, explorons ce qui nous entoure, dit Bernard. Voilà une maison blanche au milieu des arbres. Elle est située là, très loin, bien plus bas que l'endroit où nous sommes. Nous devons plonger comme des nageurs qui ne touchent le sol que de la pointe des orteils. Suzanne, nous devons plonger à travers l'atmosphère verte des

feuilles. Notre course est un plongeon. Les vagues se referment sur nous, les feuilles de hêtre se rejoignent au-dessus de nos têtes. On voit reluire l'aiguille dorée de l'horloge de l'écurie. Cette grande maison a des toits plats, et aussi des toits pointus. Les bottes de caoutchouc du garçon d'écurie résonnent dans la cour. C'est Elverdon.

« Et maintenant, nous voilà tombés à travers les hautes branches des arbres, sur la terre. L'air ne roule plus au-dessus de nous ses longues et tristes vagues violettes. Nous touchons terre ; nous foulons le sol. Voici la haie tondue de près dans le jardin des dames. Elles sortent à midi, avec des ciseaux, et coupent les roses. Nous sommes maintenant dans un bois entouré de murailles circulaires. C'est Elverdon. J'ai vu des bornes aux carrefours avec une main tendue dans la direction d'Elverdon. Mais personne n'est encore venu jusqu'ici. Les fougères ont une odeur très forte, et des champignons rouges poussent dessous. Et nous réveillons des corbeaux somnolents qui n'ont jamais vu figure humaine ; et nous trébuchons sur des glands pourris, que le temps a rendus luisants et rouges. Ce bois est entouré d'un cercle de murailles : personne ne vient ici. Écoutez ! Ce coup sourd, c'est un gigantesque crapaud quelque part sous terre ; ce craquement, une pomme de pin préhistorique qui tombe parmi les fougères et va pourrir là.

« Posez le pied sur cette brique. Regardez par-dessus la muraille. C'est Elverdon. Une dame est assise entre deux longues fenêtres ; elle écrit. Les jardiniers balayent la pelouse avec des balais gigantesques. Nous sommes les premiers à venir jusqu'ici. Nous sommes les explorateurs d'une terre inconnue. Ne remuez pas : si les jardiniers nous voyaient, ils nous tireraient dessus. Nous serions cloués comme des belettes à la porté de l'écurie. Regardez... Ne bougez pas... Tenez-vous aux fougères qui poussent sur le mur.

— Je vois la dame qui écrit. Je vois les jardiniers qui balaient, dit Suzanne. Si nous mourrions ici, il n'y aurait personne pour nous enterrer.

— Fuyons, dit Bernard. Fuyons ! Le jardinier à la barbe noire nous a vus ! On va nous tirer dessus ! On va nous tirer comme des corneilles, et nous clouer au mur. Nous sommes en pays ennemi. Sauvons-nous dans le bois de hêtres. Cachons-nous sous les arbres. J'ai cassé une branche en passant. Elle marque un chemin secret. Courbez-vous aussi bas que possible. Suivez-moi sans regarder en arrière. Ils vont nous prendre pour des renards. Fuyons !

« Maintenant, nous sommes en sûreté. Maintenant, nous pouvons de nouveau nous tenir debout. Nous pouvons maintenant étirer les bras en tous sens sous cette haute voûte, dans ce vaste bois. Je n'entends rien... Ce n'est qu'un murmure de vagues dans l'air... Ce n'est que le passage d'un pigeon ramier qui fentre au gîte parmi les hautes branches d'un hêtre... Le pigeon bat l'air de ses ailes ; il bat l'air d'une aile fatiguée.

— Vous voilà de nouveau parti avec vos phrases, dit Suzanné. Voilà que vous montez de plus en plus haut comme la ficelle d'un ballon rouge, à travers les couches de feuillages, hors de portée. Et vous traînez ; vous tirez sur mes jupes ; vous regardez en arrière, tout occupé à tourner des phrases. Vous m'avez échappé. Voici le jardin. Voici la haie. Voici Rhoda dans le sentier : elle berce un bassin brun plein de pétales de fleurs.

— Tous mes vaisseaux sont blancs, dit Rhoda. Je ne veux pas de pétales rouges de roses trémières ou de géraniums. Je veux des pétales blancs qui flottent quand je penche le bassin. J'ai maintenant une flotte qui vogue de rive en rive. Je vais laisser tomber une brindille : elle servira de radeau pour un marin qui se noie. Je vais laisser tomber un caillou, afin de voir un bouillonnement monter des profondeurs de la mer. Neville est parti, et Suzanne est partie ; Jinny est au potager à cueillir des groseilles, peut-être avec Louis. Je suis seule pour quelques instants, pendant que Miss Hudson dispose nos cahiers sur la table de la salle d'études. J'ai devant moi un court moment de liberté. J'ai ramassé tous les pétales tombés,

et ils voguent. J'ai mis des gouttes d'eau dans plusieurs d'entre eux. Je vais placer ici une tête de pois de senteur en guise de phare. Et maintenant, je vais faire tanguer le bassin brun, pour que mes vaisseaux chevauchent les vagues. Quelques-uns vont couler. D'autres vont se briser contre les falaises. L'un d'eux navigue à part. C'est le mien, celui-là. Il navigue à l'intérieur de cavernes de glace où grogne l'ours polaire, où les stalactites pendent en chaînes vertes. La mer grossit ; la crête des vagues se recourbe : voyez les fanaux au sommet des mâts. Ils sont dispersés, ils ont sombré, tous mes vaisseaux qui chevauchaient les vagues, fuyaient devant la tempête, et abordaient des îles où les perroquets bavardent et où les plantes grimpantes...

— Où est Bernard ? dit Neville. Il a mon couteau. Nous étions dans la cabane du jardinier en train de faire des bateaux, et Suzanne est passée devant la porte. Et Bernard a planté là son bateau et l'a suivie, emportant mon couteau bien aiguisé qui sert à couper les quilles. Il ressemble à un fil électrique qui pendille, au cordon d'une sonnette cassée qui tinte sans cesse. Il ressemble à ce morceau de varech qui pend à la fenêtre, tantôt sec, tantôt humide. Il me laisse en plan ; il suit Suzanne ; et si Suzanne pleure, il prendra mon couteau et lui racontera des histoires. La grande lame est un empereur ; la lame cassée est un nègre. Je déteste les choses qui pendillent ; je déteste les choses moites. Je déteste les flâneurs et les brouillons. Mais la cloche sonne, et nous allons être en retard. Laissons là nos jouets ; rentrons ensemble. Les cahiers sont disposés l'un près de l'autre sur la table tendue de drap vert.

— Je ne vais pas conjuguer ce verbe avant que Bernard ne l'ait récité tout entier, dit Louis. Mon père est banquier à Brisbane et je parle avec l'accent australien. Je vais attendre, et imiter Bernard. Bernard est Anglais. Ils sont tous Anglais. Le père de Suzanne est pasteur. Rhoda n'a pas de père. Les parents de Bernard et de Neville sont des gens très bien. Jinny vit avec sa grand'mère à Londres. En ce moment, ils suçent leurs porte-plumes.

Puis ils remuent leurs cahiers, et, regardant du coin de l'œil Miss Hudson, comptent les boutons violets de son corsage. Bernard a un copeau dans les cheveux. Suzanne a les yeux rouges. Et tous deux ont les joues brûlantes. Mais moi je suis pâle. Je suis bien tenu, et mes culottes sont retenues par une ceinture dont la boucle de cuivre représente un serpent. Je sais ma leçon par cœur. J'en sais plus qu'ils n'en sauront jamais. Je sais les genres et les modes : si je voulais, il n'y aurait rien au monde que je ne sache pas. Mais je ne veux pas émerger à la surface et réciter mes leçons. Mes racines s'entortillent autour du globe comme celles des plantes dans un pot de fleurs. Je ne veux pas émerger à la surface et vivre sous l'œil de cette grande horloge à figure jaunie dont le tic-tac ne prend jamais fin. Jinny et Suzanne, Bernard et Neville s'entrelacent les uns aux autres et forment une sorte de lanière qui me cingle au visage. Ils rient de ma bonne tenue, de mon accent australien. Mais maintenant je vais tâcher d'imiter Bernard qui zézaie doucement du latin.

— Ces mots-là sont blancs, dit Suzanne, comme les cailloux qu'on ramasse sur la plage.

— Ils battent l'air de leur queue, de ci, de là, à mesure que je les prononce, dit Bernard. Ils remuent la queue ; ils battent l'air de leur queue ; ils volent par troupeaux, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; ils se déplacent tous ensemble, et tantôt se séparent, et tantôt se rejoignent.

— Ces mots-là sont jaune vif, dit Jinny. Ce sont des mots ardents. J'aimerais avoir une robe ardente, une robe jaune vif, une robe du soir couleur fauve.

— Chaque syllabe, dit Neville, est douée d'une signification particulière. Ce monde si bien ordonnancé est plein de compartiments, de lignes de démarcation sur le rebord desquels je pose le pied. Car ceci n'est pour moi qu'un commencement.

— Miss Hudson vient de fermer son livre, dit Rhoda. Le cauchemar commence. Voilà qu'elle prend un bout de craie et se met à dessiner des chiffres, six, sept, huit,

puis une croix, puis une ligne sur le tableau noir. Quelle est la solution ? Les autres regardent ; ils ont l'air de comprendre. Louis écrit ; Suzanne écrit ; Neville écrit ; Jinny écrit ; même Bernard se met à écrire. Mais moi, je ne puis pas écrire. Je vois des chiffres dénués de sens. Les autres tendent à Miss Hudson leur solution, l'un après l'autre. C'est mon tour maintenant. Mais je n'ai pas de solution. On permet aux autres de sortir. Ils claquent la porte. Miss Hudson s'en va. Je suis laissée toute seule, pour trouver une solution. Ces chiffres n'ont plus de signification. Leur signification s'en est allée. L'horloge fait tic-tac. Les deux aiguilles sont deux caravanes qui traversent un désert. Les traits noirs sur le cadran sont de vertes oasis. La grande aiguille a marché en tête pour trouver de l'eau. L'autre chemine péniblement à travers les cailloux brûlants du désert. Elle périra dans le désert. On claque la porte de la cuisine. Un chien errant aboie au loin. Tiens, la boucle de ce chiffre commence à se remplir peu à peu ; elle contient le monde. Je me mets à dessiner un dessin qui boucle le monde, mais je suis en dehors de la boucle. Je rapproche les deux extrémités de la boucle ; je la ferme ; je la parfaits. Le monde est parfait, et je suis hors du monde. Et je pleure : « Oh, oh, venez à mon secours, ne me laissez pas tomber hors de la boucle du temps... »

— Rhoda est assise dans la salle d'études à regarder fixement le tableau noir, dit Louis, pendant que nous errons au dehors, cueillant ici un brin de thym, nous emparant là d'une feuille de citronnelle, et que Bernard nous raconte une histoire. Les omoplates de Rhoda se rejoignent au milieu de son dos comme les ailes d'un petit papillon. Et tandis qu'elle regarde les chiffres tracés à la craie, son-esprit gîte dans ces cercles blancs ; il tombe à travers ces boucles blanches dans le vide, tout seul. Ces chiffres n'ont pas de sens pour elle. Elle n'a pas de solution pour eux. Elle n'est pas comme les autres ; elle est dépourvue de corps. Et moi qui parle avec un accent aus-

tralien et dont le père est banquier à Brisbane, je ne la crains pas comme je crains les autres.

— Rampons sous ce dais de feuilles de groseillier, dit Bernard, et racontons-nous des histoires. Installons-nous dans le monde souterrain. Prenons possession de notre territoire secret, que les groseilles pendantes éclairent comme des lustres, luisantes et rouges d'un côté, noires de l'autre. A condition de nous pelotonner sur nous-mêmes, Jinny, nous pouvons rester assis sous le dais de feuilles de groseillier et regarder les grappes se balancer comme des encensoirs. C'est notre univers à nous. Les autres traversent la route carrossable. Les jupes de Miss Hudson et de Miss Curry effleurent le sol, pareilles à des éteignoirs. Voici les chaussettes blanches de Suzanne. Voici les sandales de plage de Louis, toujours si propres, qui laissent dans le gravier leur ferme empreinte. Des souffles chauds de feuilles qui se décomposent, de végétations pourries passent sur nous. Nous sommes ici dans un marécage, dans une jungle où la malaria règne. Un éléphant tout blanc de vermine est étendu, tué par une flèche qui lui a traversé l'œil. Des oiseaux sautillent ; leurs yeux luisent. (Ce sont des aigles, des vautours). Ils picorent un ver (c'est un cobra) et le laissent là, avec sa brune plaie purulente, pour que les lions le foulent aux pieds. C'est notre univers à nous, éclairé par des étoiles et des croissants de lumière ; et de grands pétales à demi transparents ferment les ouvertures comme des vitraux violets. Tout est étrange. Les choses sont immenses, et très petites. Les tiges des fleurs sont aussi épaisses que le tronc des chênes. Les feuilles sont aussi hautes que le dôme de vastes cathédrales. Couchés ici, nous sommes des géants, qui peuvent faire trembler les forêts.

— Ce que vous dites, c'est vrai ici où nous sommes, dit Jinny, c'est vrai en ce moment. Mais il faudra bientôt nous en aller. Bientôt, le coup de sifflet de miss Curry retentira. Il faudra marcher. Il faudra nous séparer. Vous irez au collège. Vous aurez des professeurs qui portent des

cravates blanches et des croix sur la poitrine. Moi, j'aurai une maîtresse d'études assise sous un portrait de la reine Alexandra, dans un pensionnat, sur la côte Est. C'est là que je vais avec Suzanne et Rhoda. Ce que vous dites n'est vrai qu'ici où nous sommes ; ce n'est vrai que maintenant. Maintenant nous sommes couchés sous les buissons de groseilliers, et chaque souffle de brise promène sur nous des marbrures d'ombre. Mes mains sont en peau de serpent. Mes genoux sont de flottantes îles roses. Votre visage est pareil à un pommier couvert d'un fin réseau.

— La chaleur ne règne plus sur la jungle, dit Bernard. Les ailes noires des feuilles bruissent au-dessus de nous. Le coup de sifflet de miss Curry a retenti sur la terrasse. Il faut ramper hors de notre tente de feuilles de groseillier, et nous mettre debout. Vous avez des brindilles dans les cheveux, Jinny. Vous avez une chenille verte dans le cou. Nous devons nous mettre dans le rang, deux par deux. Miss Curry va nous prendre pour la promenade réglementaire, pendant que miss Hudson, assise à son bureau, fait ses comptes.

— C'est ennuyeux de marcher le long de la grand'route, dit Jinny, sans pouvoir regarder de vitrines, sans rencontrer l'œil trouble d'un soupirail de verre bleu dans le trottoir.

— Mettons-nous deux par deux et marchons en bon ordre, dit Suzanne, sans flâner, sans traîner les pieds, avec Louis en tête pour nous servir de guide. Car Louis est alerte, et ne baye pas aux corneilles.

— Puisque je passe pour trop délicat pour pouvoir les accompagner, dit Neville, puisque je suis vite fatigué et que je tombe malade ensuite, je vais profiter de cette heure de solitude. Je vais profiter de cet intervalle de silence pour faire le tour des dépendances de la maison, et retrouver, si je puis, en m'arrêtant sur la même marche entre deux paliers, ce que j'ai éprouvé hier lorsque j'ai entendu, à travers la porte va-et-vient, la cuisinière remuer les plaques du fourneau en parlant d'un homme mort.

Il s'agissait d'un mort qu'on avait trouvé, la gorge ouverte, dans le ruisseau. Les feuilles de pommier s'immobilisèrent contre le ciel ; la lune regardait d'un œil fixe ; mon pied malgré moi demeurait posé sur cette marche. Le sang de cet homme gargouillait dans le ruisseau. Sa joue était blanche comme un morceau de cabillaud. « La mort sous le pommier », c'est le nom que cette contraction, cette rigidité garderont toujours pour moi. Il y avait là des nuages qui flottaient, pâlement gris ; et l'arbre impitoyable ; l'arbre implacable à l'écorce d'argent ciselé. Ma vie palpait en vain... Je ne pouvais passer outre. Il y avait un obstacle. Je me suis dit : « Je ne puis pas surmonter cet obstacle incompréhensible. » Et les autres passaient outre. Mais nous sommes tous accablés, tant que nous sommes, par la malédiction des pommiers, par l'arbre impitoyable que nous ne dépasserons pas.

« Mais maintenant cette contraction, cette rigidité ont cessé et je vais continuer ma ronde dans les dépendances, par cette fin d'après-midi, au coucher du soleil, à l'heure où le soleil met des taches d'huile sur le linoléum, et où une crevasse de lumière s'allonge au bas du mur, faisant croire que les pieds des chaises sont brisés.

— J'ai vu Florrie dans le potager, au retour de notre promenade, dit Suzanne.

« La lessive flottait au vent autour d'elle ; le vent boursofflait les pyjamas, les pantalons, les chemises de nuit. Et Ernest l'embrassait. Il venait de nettoyer l'argenterie ; il avait son tablier de molleton vert ; sa bouche était gonflée et ridée comme une bourse ; et il a pris Florrie dans ses bras parmi les pyjamas qui flottaient au vent. Il ressemblait à un taureau aveuglé. Elle défaillait, pleine d'angoisse, et de petites veines rouges se dessinaient sur ses joues toutes pâles. Ernest et Florrie circulent maintenant avec des plateaux chargés des tartines et des tasses de lait du goûter, mais je vois une fissure dans le sol, et une vapeur chaude s'échappe en sifflant. Et le samovar halète comme Ernest haletait tout à l'heure, et je flotte

au vent comme les pyjamas, même en ce moment où mes dents se rejoignent dans la douce mie beurrée de ma tartine, et où je lappe mon lait sucré. Je ne crains ni la chaleur, ni le glacial hiver. Rhoda rêve, suçant une croûte de pain trempée dans du lait ; Louis fixe sur le mur d'en face ses yeux verts comme ceux d'une tortue ; Bernard fait des boulettes avec son pain, des bonshommes, comme il dit. Neville, dont les manières sont nettes et précises, a fini de manger. Il a replié sa serviette et l'a glissée dans son rond d'argent. Jinny fait pirouetter ses doigts sur la nappe, comme s'ils dansaient en plein soleil. Mais je ne crains ni la chaleur, ni le glacial hiver.

— Et maintenant, dit Louis, nous nous levons tous : nous nous tenons debout. Miss Curry ouvre tout grand le livre noir posé sur l'harmonium. C'est difficile de ne pas nous mettre à pleurer quand nous chantons des hymnes, priant Dieu de veiller sur notre sommeil, et parlant de nous-mêmes comme de petits enfants. Quand nous sommes tristes et tremblants d'inquiétude, c'est doux de chanter ensemble, penchés légèrement, moi vers Suzannie, Suzanne vers Bernard, les mains jointes, apeurés pour bien des raisons, moi à cause de mon accent, Rhoda à cause des chiffres, mais pourtant résolus à vaincre.

— Nous montons l'escalier l'un derrière l'autre comme une bande de poneys, dit Bernard, frappant du pied, réclamant bruyamment notre tour dans la salle de bains. Nous nous houspillons, nous nous battons, nous rebondissons de haut en bas de nos durs lits blancs. Mon tour est venu. J'arrive.

« La mère Constable, ceinturée d'un essuie-main, prend son éponge jaune citron, et la trempe dans l'eau. L'éponge devient brun chocolat ; elle goutte. La mère Constable l'élève très haut et la presse au-dessus de mon corps frissonnant. L'eau ruisselle le long de la rigole de mon épine dorsale. Des sensations aiguës partent de tous côtés comme des flèches. Je me sens recouvert de chair tiède. L'eau coule dans les sèches fissures de mon corps. Mon corps

frileux se réchauffe ; mon corps inondé reluit. L'eau descend et me recouvre comme une anguille. Maintenant, des essuie-mains chauds m'enveloppent, et leur rudesse fait ronronner de joie tout mon sang, quand je me frotte le dos. De lourdes et puissantes sensations ruissellent sur mon cerveau comme sur un toit. Les images du jour tombent en averse sur moi : les bois, et Elverdon ; le pigeon et Suzanne. Les images du jour ruissellent le long des murs de mon cerveau, pareilles à une copieuse, à une resplendissante averse. Maintenant, je fais un nœud lâche à mon pyjama, et je me couche sous le drap mince qui flotte dans la clarté diffuse comme une mince nappe d'eau étendue au-dessus de ma tête par la houle. J'entends, loin, très loin d'ici, étouffé par la distance, le chœur nocturne qui commence : des roues, des chiens ; des hommes qui crient ; des cloches qui sonnent. Le chœur nocturne a commencé.

— De même que je plie pour la nuit ma robe et ma chemise, dit Rhoda, j'enlève aussi mon vain désir d'être Suzanne, d'être Jinny. Mais je vais étendre mes orteils jusqu'à ce qu'ils touchent le barreau de fer à l'extrémité du lit. En touchant le barreau de fer, je constate la présence rassurante de quelque chose de dur. Maintenant, je ne peux pas couler à fond ; je ne peux pas sombrer complètement à travers le drap mince. J'allonge mon corps sur le frêle matelas, et je plane suspendue. Je suis au-dessus de la terre. Je ne suis plus debout, je ne cours plus le risque d'être heurtée, d'être endommagée. Tout est moelleux, tout est souple. Les murs et les armoires pâlisent et penchent, carrés jaunâtres au-dessus desquels reluit une glace blême. Mon esprit peut maintenant se déverser hors de mon corps. Je puis rêver à mes Armadas chevauchant les hautes vagues. Je suis à l'abri des durs contacts et des heurts. Je navigue seule au pied de blanches falaises. Oh, je vais tomber, je sombre... Voilà pourtant le coin de l'armoire ; voilà le miroir de la chambre d'enfants. Mais ils s'étirent ; mais ils s'éloignent... Je m'enfonce dans les plumes noires du sommeil ; les ailes épaisses du sommeil se pressent contre

mes yeux. Au cours de mon voyage dans l'obscurité, j'aperçois des parterres de fleurs, et la mère Constable apparaît en courant au coin du buisson de Gynérium argenté pour me dire que ma tante vient me prendre en voiture. Je grimpe ; je m'échappe ; j'enjambe le sommet des arbres grâce à des bottines à ressort. Mais voilà que je tombe dans la voiture à la porte du vestibule où ma tante est assise. Elle balance un panache de plumes jaunes et ses yeux sont durs comme des billes polies. Oh, si je pouvais m'éveiller de mes rêves... Tiens, voilà ma commode. Il faut que je tâche de sortir de l'eau. Mais les vagues s'entassent sur moi ; elles me roulent entre leurs larges épaules ; je suis renversée ; je tombe ; je suis étendue parmi ces longues lumières, parmi ces longues vagues, dans les allées sans fin où des gens me poursuivent, me poursuivent...

Le soleil prenait de la hauteur. Des vagues bleues, des vagues vertes promenaient sur la rive un rapide éventail, entouraient de leur onde les piquants du chardon marin, mettaient ça et là sur le sable de minces étangs de lumière, et laissaient derrière elles un pâle cerne noir. Les roches cessaient d'être moelleuses, enveloppées de brumes : elles durcissaient, et montraient leurs crevasses rouges.

Des ombres aiguës rayaient l'herbe, et la rosée dansant à la pointe des fleurs et des feuilles faisait du jardin une mosaïque d'étincelles, qui ne parvenait pas encore à se fondre en un seul tout de lumière. Les oiseaux, gorges mouchetées de rose, de jaune, jetaient une note ou deux, sauvagement, pareils à de joyeux patineurs qui vont par bandes. Puis, soudain, ils se taisaient, se séparaient l'un de l'autre.

Sur la maison, le soleil déversait des rayons plus larges. La lumière toucha quelque chose de vert au coin d'une fenêtre, et en fit un bloc d'émeraude, une grotte du vert le plus pur, tel un fruit dénoyauté. La lumière aiguësait le rebord des tables, des chaises, et ourlait de délicats fils d'or les nappes blanches. A mesure que le jour croissait, les bourgeons éclatèrent ça et là, dépliant brusquement leurs fleurs veinées de vert palpitantes comme si l'effort fait pour s'ouvrir les avait mises en branle, et leurs frères battants frappant contre leurs parois blanches fit un vague carillon. Les choses se fondaient, perdaient doucement leur forme ; on eût dit que l'assiette de porcelaine s'écoulait, et que le couteau d'acier devenait liquide.

Et, tout le temps, le bruit des brisants relentissait, pareil aux grands coups sourds de bûches tombant sur le rivage.

— Et maintenant, dit Bernard, le moment est venu. Le jour est venu. Le fiacre attend à la porte. Le poids de ma grande malle arque plus que jamais les jambes cagneuses de Georges. C'est fini, cette odieuse cérémonie, ces pourboires, ces adieux dans le vestibule... Puis, vient la cérémonie des adieux à ma mère, pleine de sanglots étouffés ; et les adieux à mon père, qui me serre la main. Et maintenant, il faut que je continue à agiter mon mouchoir. Je dois continuer à agiter mon mouchoir jusqu'à ce que nous ayons tourné le coin. Enfin, toute cette cérémonie est terminée. Grâce à Dieu toutes les cérémonies sont terminées. Je suis seul. Je vais au collège pour la première fois de ma vie.

« Chacun de nous semble avoir sans cesse quelque chose à faire, quelque chose qui n'aura lieu qu'une seule fois. Jamais plus. Rien n'est plus terrible que ce sentiment de l'immédiate fatalité. Tout le monde sait que je vais au collège, et que j'y vais pour la première fois de ma vie. « Ce petit jeune homme va au collège pour la première fois de sa vie », dit la bonne qui lave les marches de l'escalier. Je ne dois pas pleurer. Je dois les regarder tous avec indifférence. Et maintenant, voici l'horrible portail de la gare, béant : « l'horloge me contemple avec sa figure de pleine lune... » Je suis obligé d'inventer des phrases, et encore des phrases, pour interposer quelque chose de dur entre moi et le regard insistant des femmes de chambre et des horloges, les regards qui appuient, et les regards indifférents... Sans quoi, je vais pleurer. Voici Louis et Neville près du guichet. Ils ont leur pardessus. Ils portent des valises. Ils sont calmes. Mais ils n'ont pas leur air de tous les jours.

—Voilà Bernard, dit Louis. Il est calme. Il est à son aise. Il marche en balançant son sac. Je vais suivre Bernard, parce qu'il n'a pas peur. Nous sommes traînés du guichet à la plateforme comme des ramilles, des brins de paille

que le courant entraîne autour des piliers d'un pont. Voici la puissante locomotive vert-bouteille, trapue, râblée, soufflant la vapeur. Le chef de train siffle : le drapeau s'abaisse. Sans effort, de notre propre rythme, comme une avalanche déclenchée par une poussée légère, nous allons de l'avant. Bernard étale une couverture sur ses genoux et joue aux osselets. Neville lit. Londres s'effondre, Londres monte et descend, hérissée de cheminées et de tours. Voilà une église blanche ; voilà un mât parmi les clochers. Voici un canal. Maintenant, voici de grands espaces ouverts avec des chemins d'asphalte où il est étrange de voir des gens passer. Voici une colline toute rayée de maisons rouges. Un homme traverse un pont, suivi par son chien. Le jeune garçon vêtu de rouge commence des histoires de chasse. Le jeune garçon vêtu de bleu le pousse du coude. « Mon oncle est le meilleur fusil de l'Angleterre. Mon cousin est Maître des Équipages... » Les vanteries commencent. Mais je ne puis me vanter, moi dont le père est banquier à Brisban, moi qui parle avec l'accent australien.

— Après tout ce vacarme, dit Neville, après tout ce remue-ménage et ce vacarme, nous arrivons enfin. C'est un instant qui compte, un instant solennel. J'entre, pareil à un seigneur dans son domaine. Voici le fondateur du Collège ; l'illustre fondateur du Collège est debout dans la cour, un pied en l'air. Je salue le fondateur du Collège. Une atmosphère d'une majesté toute romaine emplit ces austères carrés de murailles. Déjà, les lampes sont allumées dans les classes. Là, ce sont peut-être des laboratoires, et ici, une bibliothèque où je vais pouvoir explorer les contours précis de la langue latine. Penché sur un gros livre, un in-quarto aux grandes marges, je vais pouvoir marcher d'un pas ferme sur les phrases bien construites, réciter les sonores, les clairs hexamètres de Virgile et de Lucrèce, et chanter les amours de Catulle, avec une passion qui n'a jamais rien d'obscur, ni de vague. Et je pourrai aussi me coucher dans les champs, et me laisser chatouiller par l'herbe. Mes

camarades et moi, nous pourrons nous coucher à l'ombre de ces ormes droits comme des tours.

« Attention, voilà le Recteur. Hélas, pourquoi faut-il qu'il me paraisse ridicule ? Il est trop maigre. Il est décidément trop luisant et trop noir ; il ressemble à une statue dans un jardin public. Et un crucifix pend du côté gauche, sur son veston de drap raide, tendu comme la peau d'un tambour.

— Le père Crane se lève pour nous adresser la bienvenue, dit Bernard. Le nez du père Crane, notre Recteur, ressemble à une montagne au soleil couchant. Et le creux profond de son menton est pareil à une ravine boisée, où subsistent les traces d'un feu de camp. Il se balance légèrement, tout en expectorant des phrases magnifiques et sonores. J'aime les phrases sonores et magnifiques. Mais le discours du père Crane est trop cordial pour être sincère. Pourtant, en ce moment, il réussit à croire à sa propre sincérité. Et lorsqu'il quitte la pièce, marchant lourdement, non sans donner de la bande, tantôt à droite, tantôt à gauche, comme un navire qui roule, et qu'il fonce entre les battants de la porte va-et-vient, tous les autres professeurs, avec la même démarche de navire qui roule, foncent à leur tour entre les battants. C'est la première nuit que nous passons au collège, loin de nos sœurs.

— C'est ma première nuit au pensionnat, dit Suzanne, loin de mon père, loin de chez moi. Mes yeux sont gonflés ; mes yeux sont meurtris par les larmes. Je déteste l'odeur du pitchpin et du linoléum. Je déteste les arbrisseaux dépouillés par le vent et le carrelage hygiénique. Je déteste les plaisanteries amicales et l'air verni de tous ces gens. Avant de partir, j'ai confié mon écureuil et mes colombes au garçon jardinier. On entend claquer la porte de la cuisinière, et les coups de feu crépitent parmi les feuilles quand Percy tire des corneilles. Tout est faux ici, tout est menteur. Rhoda et Jinny sont assises loin de moi, vêtues de serge brune, et regardent miss Lambert qui lit dans un livre placé devant elle. Miss Lambert est assise sous le portrait de la

reine Alexandra. Il y a aussi une bande de tapisserie bleue, œuvre d'une ancienne élève. Si je ne pince pas les lèvres, si je ne crispe pas les mains sur mon mouchoir, je vais pleurer.

— La bague de miss Lambert jette un feu violet, dit Rhoda. Ce feu couleur de vendange, ce feu passionné va et vient au-dessus d'une tache noire, sur la page blanche du Livre de Prières. Maintenant que nos effets tirés de nos malles ont été déballés dans le dortoir, nous sommes assises ici, toutes ensemble, en troupeau, sous des cartes de géographie qui représentent le monde entier. Il y a des puits pleins d'encre dans les pupitres. Ici, nos devoirs seront écrits à l'encre. Mais je n'existe pas ici. Je suis sans visage. Cette foule de jeunes filles, uniformément vêtues de serge brune, m'a enlevé mon identité. Toutes, nous sommes dures, nous sommes sans tendresse. Je vais partir à la recherche d'un visage, d'un calme visage monumental, je vais lui prêter toute la sagesse, toute la science possible, et le porter sous ma robe comme un talisman. Et puis (c'est une promesse que j'ai faite) je vais trouver une cachette dans le bois où je pourrai déposer mon assortiment d'étranges trésors. Je me suis fait cette promesse à moi-même. C'est pourquoi je ne vais pas pleurer.

— Cette femme aux cheveux noirs, aux pommettes saillantes, dit Jinny, a une robe luisante et traversée de veines comme un coquillage. C'est bon pour l'été, mais pour l'hiver je préférerais une mince robe brochée de fils rouges qui reluiraient à la lueur du feu. Et quand les lampes seraient allumées, je mettrais ma robe rouge, ma robe rouge aussi mince qu'un voile. Elle s'enroulerait autour de mon corps, et se gonflerait comme une vague quand j'entrerais dans la chambre en pirouettant. Elle s'épanouirait comme une fleur quand je m'enfoncerais dans un fauteuil doré au milieu de la chambre. Mais miss Lambert porte une robe opaque qui tombe en cascade de son jabot couleur de neige, cependant qu'assise sous le portrait de la reine Alexandra, elle presse fermement du doigt la page blanche. Et, avec elle, nous récitons les prières.

— Maintenant, dit Louis, nous entrons deux par deux dans la chapelle, en bon ordre, comme une procession. J'aime la pénombre qui nous enveloppe, quand nous pénétrons dans ce saint édifice. J'aime ce défilé en bon ordre. Nous nous glissons le long des bancs ; nous nous asseyons à nos places. Ici, les distinctions s'effacent. J'aime ce moment où le Dr Crane monte en chaire, titubant légèrement (mais ce roulis, c'est son propre rythme), et lit le texte du jour dans une Bible ouverte sur le dos d'un aigle de cuivre. Sa masse, son autorité m'enchantent, me dilatent le cœur. Il dissipe les tourbillons de poussière dans mon esprit tremblant, honteusement agité, et les souvenirs des danses autour de l'arbre de Noël, et des cadeaux enveloppés de papier. On avait oublié le mien, et la grosse femme s'écria : « Ce petit garçon n'a pas eu de cadeau... » Elle me donna un drapeau anglais tout luisant qui pendait au sommet de l'arbre, et je me mis à pleurer de rage. Souvenirs pitoyables. Mais tout est dissipé maintenant par son autorité, et par le crucifix qu'il porte sur la poitrine. Je commence à sentir la terre ferme sous mes pieds, et mes racines s'enfoncent de plus en plus bas jusqu'à ce qu'elles s'enroulent autour du noyau central. J'ai retrouvé le sens de ma continuité, pendant cette lecture. Je suis devenu un personnage de la procession, un rayon qui, à force de tourner, s'élève de temps à autre jusqu'au sommet de l'immense roue. J'étais dans le noir ; j'étais caché ; mais lorsque la roue tourne (lorsqu'il lit), je m'élève dans la claire pénombre où j'ai tout juste le temps d'apercevoir les jeunes garçons agenouillés et les pierres tombales. Il n'y a rien de grossier ici ; il n'y a pas de soudains baisers.

— Les prières de cette brute mettent en péril ma liberté d'esprit, dit Neville. Ces paroles glaciales, que le feu de l'imagination n'a pas réchauffées, tombent sur ma tête comme des pavés, tandis que sa croix dorée va et vient sur son veston. Tous les dogmes sont corrompus par ceux qui les exposent... Je n'ai que raillerie et dédain pour cette religion triste, pour ces tremblants, ces cadavériques per-

sonnages qui s'avancent, désolés et meurtris, le long d'une blanche route ombragée de figuiers où des jeunes garçons se vautrent dans la poussière. Des jeunes garçons nus... Et les outres distendues par le vin pendent aux portes des tavernes. A Pâques, j'ai fait un séjour à Rome avec mon père : l'image tremblante de la Mère du Christ était cahotée dans les rues sur les épaules des porteurs. Et l'image tragique du Christ passait aussi dans une caisse de verre.

« Et maintenant, je vais me pencher de côté comme pour me gratter la cuisse, ce qui me permettra de voir Perceval. Il est assis là-bas parmi les petites classes ; il se tient très droit. Sa respiration un peu oppressée passe à travers son nez grec. Ses yeux bleus, étrangement dépourvus d'expression, sont fixés sur le pilier d'en face avec une indifférence toute païenne. Il ferait un magnifique marguillier. Il devrait avoir des verges, et fouetter les petits garçons qui se conduisent mal. Il a partie liée avec les épitaphes latines sur les pierres tombales. Il ne voit rien. Il n'entend rien. Il vit loin de nous tous au fond d'un univers païen. Tiens : il lève la main, il se tapote le cou. Voilà des gestes qui suffisent à vous rendre amoureux fou pour toute la vie. Dalton, Jones, Edgar et Bateman se tapotent le cou de la même façon. Mais sans succès.

— Enfin, dit Bernard, les grognements du Dr Crane ont cessé. Le sermon est fini. Il a réussi à réduire en poudre la danse des papillons blancs sur le seuil. Sa voix rude et poilue ressemble à un menton mal rasé. Il regagne sa place, titubant comme un matelot ivre. Les autres professeurs vont tâcher d'imiter cette démarche. Mais ces flasques gringalets ne parviendront qu'à se rendre ridicules. Je ne les méprise pas. Leur air grotesque me fait pitié. Je note cette constatation dans mon carnet, parmi beaucoup d'autres, pour m'y référer par la suite. Quand je serai grand, j'aurai toujours sur moi un carnet très épais, aux feuillets nombreux, avec un classement alphabétique. Je classerai mes phrases. Sous la lettre D, on trouvera « Danse de pa-

pillons blancs réduits en poussière ». Si, dans un de mes romans, je décris un rayon de soleil sur un appui de fenêtre, je regarderai à la lettre P, et je trouverai « poussière de papillons ». Cette phrase servira. « Les fenêtres s'abritent derrière les doigts verts des arbres. » Cette phrase peut servir. Mais, hélas, un rien me distrait : une mèche de cheveux tortillée comme un berlingot, ou la reliure blanche du livre de prières de Célia. Pendant des heures, sans battre la paupière, Louis peut s'absorber dans la contemplation de l'univers. Mais moi, je flanche, sitôt que me manque le stimulant des paroles. « Le lac de mon esprit, dès qu'il cesse d'être labouré par des rames, ondoie paisiblement et bientôt somnole, calme comme une mer d'huile. » Cette phrase peut servir.

— Et maintenant, dit Louis, nous sortons de la fraîche chapelle ; nous nous dirigeons vers la jaune étendue du terrain de jeux. Puisque nous avons une demi-journée de congé (c'est l'anniversaire du Duc de ...), nous allons nous installer dans l'herbe longue pendant que les autres jouent au cricket. Si je pouvais être à la place « des autres », je ne refuserais pas. Je bouclerais mes jambières et j'arpenterais le terrain de jeux à la tête de mon équipe. Voyez, tout le monde suit Perceval... Il est lourd, Il marche gauchement sur le terrain, dans l'herbe longue, jusqu'à l'endroit où s'élèvent les grands aulnes. Sa sublimité est celle d'un chef du moyen-âge. Il semble laisser sur l'herbe un sillage de lumière. Voyez : tous, nous nous attroupons à sa suite, nous, ses fidèles serviteurs prêts à lui servir de chair à canon, car il va certainement se lancer dans quelque expédition interdite et mourir sur un champ de bataille. Mon cœur s'agite ; mon cœur entame mes côtes comme une épée à deux tranchants. D'une part, j'adore le sublime Perceval ; de l'autre je méprise son accent traînard (moi qui lui suis tellement supérieur) et je suis jaloux.

— Et maintenant, dit Neville, que Bernard commence... Laissons-le s'embrouiller dans les histoires qu'il raconte, tandis que nous nous reposons, tranquillement couchés.

Laissons-le décrire ce que nous avons tous vu, de sorte que son récit semble faire suite à un récit entendu déjà. Bernard dit qu'il y a partout des histoires. Je suis une histoire. Louis est une histoire. Il y a l'histoire du cireur de bottes, l'histoire de l'homme borgne, l'histoire de la femme qui vend des bigorneaux. Qu'il s'embrouille dans ses histoires, tandis qu'étendu sur le dos je regarde les formes raides des équipiers munis de jambières à travers les herbes tremblantes... On dirait que le monde entier est fait de flottantes lignes courbes : les arbres sur la terre, les nuages au ciel. Je regarde dans le ciel, à travers les arbres. La partie semble se jouer là-haut. Doucement, parmi les blancs, les moelleux nuages, j'entends crier : « Allez-y », ou : « Arbitrage... » Les nuages déchevelés par la brise perdent des flocons blancs. Si ce ciel bleu pouvait durer toujours, si le creux de nuages pouvait durer toujours, si ce moment pouvait durer toujours...

« Mais Bernard continue à parler. Ses images bouillonnent : « comme un chameau... » « comme un vautour... » Le chameau est un vautour, et le vautour est un chameau. Car Bernard est un fil de laiton qui pendille ; il est délié, séduisant. Oui, lorsqu'il parle, lorsqu'il fait ses comparaisons stupides, on se sent léger. On flotte, comme si l'on était soi-même une bulle d'air ; on se sent délivré ; on se dit : « Je me suis évadé... » Même les petits garçons aux joues rondes (Dalton, Larpent et Baker) éprouvent ce sentiment de facilité. Ils le préfèrent au cricket. Ils se saisissent des phrases à mesure qu'elles bouillonnent. Ils laissent les herbes douces comme des plumes leur chatouiller le nez. Et soudain, tous, nous sentons Perceval s'étaler lourdement parmi nous. Son gros rire bizarre semble sanctionner notre gaité. Mais voilà qu'il se roule dans l'herbe. Je crois qu'il mâche une tige entre ses dents. Il s'ennuie. Je m'ennuie moi aussi. Tout de suite, Bernard s'aperçoit que nous nous ennuyons. Je devine dans ses phrases un effort, une certaine extravagance, une façon de dire : « Écoutez donc... » Mais Perceval dit « Non. » Car il est toujours le premier à découvrir un mensonge ; et il

est brutal à l'excès. La phrase de Bernard s'achève plate-ment. Oui, voici le moment terrible où Bernard perd son pouvoir magique, où nulle conclusion ne s'ajuste plus à ses récits. Il s'affaisse, il tortille entre ses doigts un bout de ficelle, il se tait enfin, la bouche ouverte, comme s'il allait fondre en larmes. Parmi les affres et les catastrophes de la vie, il faut compter ce fait : le fait que nos amis sont incapables de finir les histoires qu'ils racontent.

— Avant de partir, dit Louis, avant d'aller goûter, tâchons de fixer la minute présente par un suprême effort de volonté. Il faut que ce moment laisse une trace. Nous allons nous séparer ; les uns vont goûter ; d'autres vont jouer au tennis ; et moi, je vais montrer mon travail à M. Barker. Il faut que ce moment laisse une trace. A travers tant de sentiments discordants et haineux (je méprise les rapetasseurs de métaphores ; j'en veux violemment à Perceval de l'ascendant qu'il possède), mon esprit mis en pièces se sent reconstruit par une perception soudaine. Je prends les arbres, les nuages, à témoin de ma complète intégration. Moi, Louis, qui suis destiné à marcher sur cette terre durant quelque soixante-et-dix ans, je surgis tout armé hors de ces discordes et de ces désaccords. En cet endroit, nous nous sommes assis en cercle sur l'herbe l'un près de l'autre, unis par on ne sait quelle immense force intérieure. Les arbres s'agitent, les nuages passent. Le moment approche où ces soliloques se transformeront en dialogues. Nous ne rendrons pas toujours un son pareil à celui du gong battu que les sensations viennent frapper tour à tour. Enfants, nos vies ont été pareilles à des gongs sur lesquels on frappait : des récriminations, des vanteries ; des cris de désespoir, des chocs sur la nuque dans des jardins.

En ce moment, l'herbe, les arbres, le vent voyageur dont le souffle fait dans leurs branchages de grands trous de ciel bleu que ces mêmes arbres recouvrent ensuite, secouant leurs feuilles qui retrouvent ainsi leur ancienne place, et ce

cercle que nous formions ici, assis l'un près de l'autre, et tenant nos genoux entre nos bras, tout cela touche à un ordre de choses différent, et supérieur, dont la raison d'être est éternelle. Je m'en aperçois pendant une seconde. Et, cette nuit, je tâcherai de fixer cette perception par des mots, d'en forger un cercle de fer, bien que Perceval détruise tout, lorsqu'il s'en va d'un pas lourd, écrasant les herbes sous ses pieds, suivi par les élèves des petites classes qui trottent humblement sur ses talons. Et pourtant, c'est Perceval dont j'ai besoin, car Perceval inspire les poètes.

— Pendant combien de mois, dit Suzanne, pendant combien d'années ai-je monté ces escaliers en courant, durant les lugubres journées d'hiver, durant les trop fraîches journées de printemps ? Maintenant, c'est la mi-été. Nous montons nous changer : Jinny, et moi, et Rhoda qui nous suit. En montant, je compte chaque marche de l'escalier : je décompte chaque marche comme quelque chose de définitivement dépassé. De même, chaque nuit, j'arrache du calendrier le jour qui vient de finir, et je le roule en boule. Je le fais pour me venger, pendant que Betty et Clara disent leurs prières à genoux. Moi, je ne prie pas. Je me venge sur l'image du jour. Je crache dessus. Je lui dis : « Vous voilà mort, Jour passé en pension, Jour détesté... » Ces gens ont réussi à donner à tous les jours du mois de juin (et nous sommes le 25), le même air luisant et propre, avec les mêmes coups de gong, les mêmes leçons, les mêmes commandements qui nous obligent à nous laver, à changer de robe, à travailler, à manger. Nous avons écouté des missionnaires venus de Chine. Nous avons roulé en landau sur des routes asphaltées pour aller entendre des concerts classiques. On nous a promenées à travers des musées pour nous montrer des tableaux.

Chez moi, le foin ondule dans les prairies. Mon père fume, accoudé à la barrière. Dans la maison, les portes claquent l'une après l'autre, au gré du tiède courant d'air qui souffle dans les corridors vides. Un vieux tableau se balance peut-

être un peu sur le mur. Un pétale tombe d'un vase plein de roses. Quand les charrettes du fermier frôlent la haie, des brindilles de foin y restent accrochées. Je vois tout cela... Je vois toujours tout cela, lorsque je passe devant le miroir placé sur le palier, avec Jinny devant moi, qui danse, et Rhoda traînant par derrière... Sans cesse, Jinny danse sur l'affreux carrelage encaustiqué du vestibule ; elle fait la roue sur le terrain de jeux ; elle cueille une fleur interdite et se la met à l'oreille, et les yeux de braise de miss Perry flamboient d'admiration pour Jinny... Pas pour moi... Miss Perry aime Jinny ; et j'aurais pu l'aimer, mais je n'aime personne, sauf mon père, mes pigeons et l'écureuil que j'ai laissé à la maison, dans sa cage, confié aux soins du garçon jardinier.

— Je déteste le petit miroir de l'escalier, dit Jinny. Il ne reflète que nos têtes ; il nous décapite. Et ma bouche est trop grande, et mes yeux sont trop rapprochés. Quand je ris, je montre trop mes gencives. Mon visage est éclipsé par le visage farouche de Suzanne, par ses yeux que les poètes aimeront, disait Bernard, à voir se baisser sur un ouvrage de couture aux points égaux et blancs. Même le visage lunaire et vide de Rhoda se suffit à lui-même, comme ces pétales blancs qu'elle aimait à faire flotter dans un bol. C'est pourquoi je les dépasse toutes deux d'un seul bond, pour ne m'arrêter qu'à l'étage au-dessus, où pend un long miroir dans lequel je peux me refléter tout entière. Je vois d'un seul coup d'œil mon corps et mon visage, car en dépit de cette robe de serge, mon corps et mon visage ne font qu'un. Oui, lorsque je remue la tête, mon corps étroit ondule tout entier ; et mes jambes minces frémissent comme une tige au souffle du vent. Je voltige entre le dur visage de Suzanne, et celui de Rhoda, si vague ; je bondis comme une de ces flammes qui courent dans les crevasses du sol ; je remue ; je danse ; je ne cesse jamais de remuer et de danser. Je remue comme la feuille qui remuait jadis dans la haie, et m'effrayait quand j'étais enfant. Ma danse se projette sur ces murs impersonnels, ces murs rayés, ces murs blanchis à

la chaux et bordés d'une plinthe jaune, comme la lueur du feu sur le couvercle d'une théière. Je prends feu, même sous les yeux froids des femmes. Quand je lis, un liseré rouge court le long de la tranche noire des livres de classe. Et pourtant, je suis incapable de suivre un mot à travers ses significations changeantes. Je suis incapable de suivre une pensée qui remonte du présent au passé. Je ne me tiens pas debout comme Suzanne, toute absorbée, songeant à ma maison avec des yeux pleins de larmes ; je ne vais pas m'étendre comme Rhoda, pelotonnée sur moi-même au milieu des fougères qui tachent de vert mon tablier de coton rose, en rêvant de plantes sous-marines et de rochers entre lesquels nagent lentement des poissons. Je ne rêve pas.

« Dépêchons-nous. Je veux être la première à enlever ces grossiers habits. Voici mes bas blancs bien propres. Voici mes souliers neufs. Je tresse mes cheveux avec un ruban blanc : tout à l'heure, le ruban blanc luira comme un ruisseau d'argent quand je sauterai après la balle, sans quitter sa place sur mon cou. Pas un seul de mes cheveux ne sera en désordre.

— C'est mon visage que je vois dans le miroir, derrière l'épaule de Suzanne, dit Rhoda. Ce visage-là est bien mon visage. Mais je vais reculer derrière elle afin de le cacher, car je ne suis pas présente. Je n'ai pas de visage. Les autres jeunes filles ont des visages ; Suzanne, Jinny ont des visages : elle sont présentes. Le monde où elles vivent est un monde véritable. Les objets qu'elles soulèvent ont un poids. Elles disent oui ; elles disent non, tandis que je change, et que j'hésite, et qu'il suffit d'une seconde pour me percer à jour. Si elles croisent une femme de chambre, cette femme de chambre les regarde sans rire. Mais quand elle me voit, elle rit. Quand on leur parle, elles savent que répondre. Elles rient pour de vrai ; elles se fâchent pour de vrai, tandis que je suis forcée de regarder autour de moi et de faire ce que font les autres.

« Voyez avec quelle assurance extraordinaire Jinny tire sur ses bas, simplement parce qu'elle va jouer au tennis.

J'admire l'assurance de Jinny. Mais je préfère encore les manières de Suzanne, car elle est plus résolue que Jinny, et moins désireuse de briller. Toutes deux me méprisent, parce que je les prends pour modèles, mais il arrive parfois que Suzanne m'enseigne, par exemple, la façon de faire un nœud, tandis que Jinny a son propre savoir qu'elle garde pour soi. L'une et l'autre ont des amies, auprès desquelles elles vont s'asseoir. Elles ont des secrets qu'elles chuchotent dans les coins. Mais moi, je m'attache seulement à des noms, et à des visages; je les collectionne comme des amulettes qui préservent du malheur. Je choisis dans le vestibule un visage inconnu, et c'est à peine si je puis boire mon thé quand Celle dont je ne sais pas le nom est assise en face de moi. J'étrangle. Je suis ballottée ça et là par la violence de mon émotion. J'imagine ces êtres dépourvus de noms, ces êtres immaculés, occupés à me regarder derrière des buissons. Je saute très haut pour exciter leur admiration. Bien souvent, je suis tombée percée de flèches pour les faire fondre en larmes. S'il leur arrive de dire, ou si j'apprends par une étiquette posée sur leur malle, qu'ils ont passé les dernières vacances à Scarborough, la ville entière de Scarborough se change en or, les trottoirs même sont illuminés. C'est pourquoi je hais les miroirs qui me montrent mon vrai visage. Seule, je tombe souvent dans le néant. Je dois poser le pied prudemment sur le rebord du monde, de peur de tomber dans le néant. Je suis forcée de me cogner la tête contre une porte bien dure, pour me contraindre à rentrer dans mon propre corps.

— Nous sommes en retard, dit Suzanne. Pour jouer, nous devons attendre notre tour. Nous allons nous vautrer dans l'herbe longue et faire semblant de regarder le jeu de Clara et de Jinny, de Betty et de Mavis. Mais nous ne les regarderons pas. Je déteste regarder le jeu des autres. Je vais charger les objets qui m'entourent de significations détestables, et les enterrer le plus profond possible. Ce caillou luisant est madame Carlo, et je l'enterre à cause de ses manières souples et serviles, et à cause de la pièce de dix sous qu'elle

m'a donnée pour m'obliger à tenir les poignets plats quand je fais des gammes. J'enterre ses dix sous. J'enterrerais volontiers tout le pensionnat : la salle de gymnastique, la salle d'études, la salle à manger avec son odeur de grillon, et la chapelle. J'enterrerais volontiers le carrelage rouge foncé et les portraits trop vernis de vieux messieurs, des bienfaiteurs, des fondateurs de collèges. Il y a ici quelques arbres que j'aime ; le cerisier, qui a sur son écorce des boules de claire résine ; et la vue qu'on a du grenier sur les collines lointaines. A part cela, j'enterrerais volontiers le tout comme j'enterre ces vilains cailloux semés tout le long de ce rivage saumâtre, avec ces jetées et ces excursionnistes. Chez moi, les vagues ont des lieues de long. Nous les entendons se briser durant les nuits d'hiver. L'an dernier, à Noël, elles ont noyé un voiturier assis tout seul dans sa charrette.

— Quand miss Lambert passe en causant avec le pasteur, les autres se moquent d'elle et imitent sa bosse, dit Rhoda, et pourtant, tout change et devient lumineux. Jinny elle-même bondit plus haut que jamais au passage de miss Lambert. Si miss Lambert parle d'une pâquerette, cette fleur se transforme. Où qu'elle aille, tout se transforme sous ses yeux, et pourtant, quand elle s'en va, comment se fait-il que les choses redeviennent ce qu'elles étaient ? Miss Lambert franchit la barrière et mène le pasteur dans son petit jardin à elle. Quand elle arrivera au bord de l'étang, elle verra une grenouille posée sur une feuille, et cette grenouille va se transformer. Quand elle s'arrête, pareille à une statue au bord d'une allée, tout devient pâle et solennel aux alentours. Elle laisse glisser de ses épaules son manteau de soie aux longues franges, et seule sa bague continue à briller, sa bague d'améthyste, sa bague couleur de vendange. Quand ils s'en vont, les gens se font mystérieux. Quand ils s'en vont, je puis les accompagner jusqu'à l'étang, et je puis les revêtir de majesté. Les pâquerettes se transforment quand miss Lambert passe ; et tout prend feu quand elle découpe le bœuf rôti. De mois en mois, les choses qui m'entourent se font moins dures ; maintenant, mon corps lui-

même devient diaphane ; ma moelle est molle comme de la cire au voisinage d'une chandelle qui brûle. Je rêve... Je rêve...

— J'ai gagné, dit Jinny. C'est votre tour, maintenant. Je vais me jeter à terre, toute palpitante. Je suis hors d'haleine à force de courir, de triompher. Tout, dans mon corps, me semble clarifié par ce triomphe et cette course. Mon sang doit être rouge vif ; mon sang fouetté bat contre mes côtes. La plante de mes pieds est sensible comme si des fils électriques se touchaient, puis se séparaient en elle. Je vois très distinctement chaque brin d'herbe. Mais mon pouls retentit contre mes tempes, contre mes yeux, avec le bruit d'un tambour. C'est pourquoi tout danse, le filet, l'herbe. Vos visages voltigent comme des papillons ; les arbres ont l'air de bondir. Il n'y a rien d'assuré, rien de définitif dans cet univers. Tout est mouvement, tout est danse ; tout est triomphe et rapidité. Et pourtant, quand je vous regarde jouer, couchée toute seule sur la terre dure, je commence à souhaiter d'être choisie, d'être appelée, d'être entraînée au loin par quelqu'un qui vient à ma recherche. Par quelqu'un qui est attiré par moi, qui ne peut pas se séparer de moi, mais qui se tient tout près quand je suis assise dans mon fauteuil doré, et que ma robe ondule à mes pieds comme une fleur. Et nous nous retirons dans un coin sombre, nous nous asseyons sur un balcon, tout seuls, et nous parlons ensemble.

« La marée baisse. Les arbres sont de nouveau enracinés au sol. La vague agile du sang bat plus doucement contre mes côtes. Mon cœur jette l'ancre, comme un bateau dont les voiles retombent lentement sur le pont aux planches immaculées. Allons prendre le thé.

— Et maintenant, dit Louis, cette bande de snobs et de vauriens est allée jouer au cricket. Ils ont pris le grand break, et sont partis, chantant tous en chœur. Ils tournent la tête avec ensemble au moment de disparaître derrière le bosquet de lauriers du coin. Les voilà de nouveau occupés

à se vanter. Le frère de Larpent a joué au football dans l'équipe d'Oxford ; le père de Smith a totalisé cent points au match de Lord. Parker et Dalton, Archie et Hughes, Larpent et Smith. Puis, les mêmes noms se répètent : Parker et Dalton, Archie et Hughes, Larpent et Smith. Ce sont toujours ces mêmes noms qui reviennent. Ils font du scoutisme ; ils jouent au cricket ; ils sont membres de la Société d'Histoire Naturelle. Ils vont toujours par quatre, et marchent en bandes, avec des insignes fixés sur leur casquette. Ils font un salut simultané en passant devant la photographie de leur chef. Que leur ordre est majestueux ! Que leur soumission est magnifique ! Si je pouvais les suivre, si je pouvais les accompagner, je sacrifierais volontiers tous les biens dont je connais l'existence. Mais ils laissent derrière eux des papillons dont les ailes tremblantes se fanent ; ils jettent dans les coins des mouchoirs sales roulés en boule et tachés de sang. Ils font pleurer les petits garçons dans les corridors sombres. Ils ont de grandes oreilles rouges qui dépassent sous leurs casquettes. Et pourtant, Neville et moi, nous voudrions leur ressembler... Je les regarde partir avec envie. Caché derrière un rideau, j'observe avec délice la simultanéité de leurs mouvements. Si leurs jambes renforçaient les miennes, comme je courrais ! Si je les avais accompagnés, si j'avais triomphé dans des matchs de cricket et dans des courses de canot, si j'avais galopé tout le long du jour, de quelle voix de tonnerre j'entonnerais des chansons à boire sur le coup de minuit, quel torrent de paroles me jaillirait de la bouche !

— Perceval vient de partir, dit Neville. Il ne pense à rien qu'au match. Il n'a même pas agité la main, au moment où le break disparaissait derrière le buisson de lauriers. Il me méprise parce que je suis trop faible pour prendre part au jeu, et cependant, il est toujours plein de prévenances pour moi à cause de ma santé fragile. Il me dédaigne parce que je ne m'inquiète pas de savoir s'ils vont perdre ou gagner, sauf dans la mesure où lui-même s'en inquiète. Il accepte mon adoration ; il accepte l'offre émue, et servile sans doute,

que je lui fais de moi-même, moi qui pourtant méprise tout bas sa stupidité. Il n'est même pas capable de lire. Et pourtant, lorsque je lui lis Shakespeare ou Catulle, couché dans l'herbe longue, il les comprend mieux que Louis. Pas le sens des mots, mais qu'est-ce que des mots ? Est-ce que je ne sais pas imiter déjà les vers de Pope et de Dryden, et même de Shakespeare ? Mais je suis incapable de rester tout le jour en plein soleil, les yeux fixés sur la balle. Je suis incapable de sentir l'élan de la balle passer à travers mon corps, et de ne penser qu'à ça. Toute ma vie, je resterai cramponné à la frange des mots... Et pourtant, il me serait impossible de vivre avec Perceval, et de supporter sa sottise. Il épaissira ; il finira par ronfler. Il prendra femme, et il y aura des scènes de tendresse au déjeuner du matin. Mais en ce moment, il est jeune. Rien, pas même un fil, pas même une feuille de papier, ne s'interpose entre lui et le soleil, entre lui et l'averse, entre le clair de lune et lui, lorsqu'il est couché nu, brûlant, écroulé sur son lit. En ce moment, où le break roule sur la grand'route, sa figure se tache de rouge et de jaune. Il va mettre bas son veston et se tenir les jambes bien écartées, les mains prêtes, occupé à surveiller la barrière. Et il adressera cette prière au ciel : « Mon Dieu, fais-nous gagner... » La victoire de l'équipe sera son unique pensée.

« Malheureux que je suis, comment pourrais-je monter avec eux dans le break et aller jouer au cricket ? Seul, Bernard pourrait les accompagner, mais Bernard est toujours en retard. Il s'est trop attardé pour partir avec eux : ses incorrigibles accès de rêvasserie l'en empêchent. Tout en se lavant les mains, il s'arrête pour se dire : « Une mouche est prise dans cette toile d'araignée ? Vais-je la délivrer ? Vais-je la laisser manger ? » Il flotte au gré de perplexités innombrables, et c'est ce qui l'empêche d'aller avec eux jouer au cricket. S'il y allait, il se coucherait dans l'herbe, regarderait le ciel, et commencerait à courir quand le coup est depuis longtemps donné. Mais on lui pardonnerait, car il se mettrait à raconter une histoire.

— Les voilà partis, dit Bernard, et j'arrive trop tard pour les accompagner. Ces affreux petits vauriens, si beaux, que Louis et vous enviez si profondément, Neville, sont partis en détournant la tête avec ensemble. Mais moi, je suis insensible à toutes vos subtiles distinctions. Mes doigts glissent sur les touches sans même remarquer si elles sont noires ou blanches. Archie arrive facilement à totaliser cent points ; le hasard me permet quelquefois d'en faire quinze. Mais quelle est la différence entre nous ? Attendez, Neville, laissez-moi parler. Des bulles montent du fond de la casserole en une succession de grappes d'argent. Les images s'ajoutent aux images. Je ne puis pas rester penché sur un livre, comme Louis, plein d'une farouche ténacité. Je dois ouvrir ma petite trappe, et laisser pendre ma chaîne de phrases qui sert à relier entre eux les événements. De sorte que le sentiment de l'incohérence est remplacé par celui d'un lien sinueux qui unit légèrement les choses. Je vais vous raconter une histoire au sujet du Recteur.

« Quand les prières sont dites, et que le D^r Crane fonce avec un léger roulis entre les battants de la porte va-et-vient, il semble convaincu de son immense supériorité. Et en somme, Neville, il faut avouer que son départ ne nous procure pas seulement le sentiment d'un simple soulagement, mais aussi celui d'une sorte de manque, pareil à la sensation qui suit l'enlèvement d'une dent. Suivons-le maintenant tandis qu'il se pousse pesamment entre les battants de la porte, et se dirige vers ses appartements particuliers. Imaginons-le tandis qu'il se déshabille dans son cabinet de toilette situé au-dessus des écuries. Il défait ses fixe-chaussettes (ne craignons pas le détail trivial, le détail intime). Puis, avec un geste caractéristique (il est difficile d'éviter ces phrases toutes faites, et, je ne sais pourquoi, elles sont ici à leur place), il sort la petite monnaie de cuivre et d'argent de la poche de son pantalon, et la dispose sur sa table de toilette. Puis, les mains posées sur les bras de son fauteuil, il se met à réfléchir. (C'est le moment où il est seul avec lui-même : c'est à ce moment que

nous devons tâcher de l'apercevoir). Franchira-t-il, ne franchira-t-il pas la passerelle rose qui mène à la chambre à coucher conjugale ? La lampe de chevet projette entre les deux pièces une passerelle de lumière rose : dans le lit, mistress Crane, les cheveux répandus sur l'oreiller, lit un volume de Mémoires de la Cour de France. Tout en lisant, elle passe la main sur son front avec un geste de lassitude et de désespoir, et gémit en comparant sa vie à celle d'une duchesse française. « Je prendrai ma retraite dans deux ans, se dit le docteur. Je m'installerai dans l'ouest, et je taillerai des ifs dans mon jardin. J'aurais aussi bien pu être un amiral ou un juge qu'un maître d'école. » Et le docteur regarde fixement le poêle à gaz, et ses épaules se voûtent un peu plus que nous ne l'avions remarqué jusqu'ici (souvenons-nous qu'il est en manches de chemise). « Quel destin, quel destin irrésistible m'a fait échouer dans cette chambre ? » se demande-t-il, lâchant de nouveau les rênes à ses phrases ampoulées, tandis qu'il tourne la tête pardessus son épaule et regarde du côté de la fenêtre. C'est une nuit d'orage : les branches agitées des noyers labourent péniblement l'air nocturne. Des étoiles flambent derrière les feuilles. « Quelles forces, bonnes ou mauvaises, m'ont conduit où je suis ? » se demande-t-il, et il s'aperçoit avec tristesse que le pied de son fauteuil a fini par creuser un trou dans l'épaisseur du tapis rouge. C'est ainsi que le Dr Crane, assis dans son fauteuil, réfléchit en faisant tourner ses bretelles. Mais les histoires qui suivent les gens jusque dans leur chambre à coucher sont difficiles. Je ne puis vraiment continuer cette histoire. Je me mets à tortiller un bout de ficelle ; je retourne quatre ou cinq sous dans la poche de mon pantalon.

— Au début, les histoires de Bernard m'amuse, dit Neville. Mais elles finissent en queue de poisson, et il reste là, bouche bée, à tortiller un morceau de ficelle. Je sens ma propre solitude. Bernard voit tous les êtres pareils à des figures sans contours précis. Je ne puis donc pas lui parler de Perceval. Je ne puis exposer mon absurde et violente

passion à sa compréhension sympathique. Cela ferait aussi « une histoire ». J'ai besoin de quelqu'un pour qui le comble de l'absurdité est sublime, et un lacet de soulier adorable. A qui pourrais-je exposer toute l'urgence de ma passion ? Louis est trop froid, trop universel. Il n'y a personne ici, parmi ces arceaux de pierre grise et ces pigeons aux roucoulements tristes, parmi ces joyeuses parties de sport, ces traditions, cette émulation si habilement organisée pour nous empêcher de nous sentir seuls. Et pourtant, je suis arrêté net au cours de ma promenade par de soudains pressentiments de l'avenir. Hier, en passant devant la porte ouverte qui conduit dans la partie réservée du jardin, j'ai vu Fenwick lever son maillet. Un samovar répandait sa vapeur au milieu de la pelouse. Il y avait des parterres de fleurs bleues. Tout à coup, je sentis monter en moi le sentiment obscur et mystique de l'adoration, de la perfection qui triomphe du chaos. Nul n'aperçut ma forme attentive, immobile, arrêtée sur le seuil de la porte ouverte. Nul ne devina quel besoin j'éprouvais d'offrir tout mon être à un dieu unique, et de périr, et de disparaître. Le maillet du joueur de croquet retomba, et la vision fut brisée.

« Irai-je choisir un arbre pour m'asseoir à son ombre ? Dois-je désertier ces salles d'études et ces bibliothèques, et les larges feuillets jaunis de mon exemplaire de Catulle, pour m'enfoncer dans les bois, dans les champs ? Irai-je me promener sous les hêtres, ou flâner le long de la rivière, où les arbres reflétés s'enlacent dans l'eau comme des amants.. ? Mais la nature est trop végétale, trop vague. Elle ne possède que de sublimes immensités, de l'eau et des feuilles. Je commence à souhaiter l'intimité d'une chambre éclairée par le feu, et le corps d'un seul être. .

— Je commence à souhaiter que la nuit tombe, dit Louis. En ce moment, prêt à entrer chez M. Wickham, la main posée sur la porte aux panneaux de vieux chêne, je m'imagine être un des amis de Richelieu, ou le Duc de Saint-Simon présentant une tabatière au Roi lui-même. C'est mon privilège. Mes mots d'esprit « se propagent à travers la

Cour comme du feu grégeois ». Les duchesses arrachent en signe d'admiration les émeraudes de leurs pendants d'oreille ... Mais ce genre de fusées ne part bien que la nuit, dans mon lit, dans l'obscurité. Pour l'instant, je ne suis qu'un jeune homme à l'accent colonial, prêt à entrer chez M. Wickham, la main posée sur la porte aux panneaux de vieux chêne. La journée a été pleine de triomphes et de honteux désastres que je dissimule de peur d'éclats de rire. Je suis le meilleur élève de l'école. Mais quand vient la nuit, je mets de côté mon peu enviable corps, mon gros nez, mes lèvres minces, mon accent colonial, et j'habite l'espace. C'est alors que je suis le compagnon de Virgile et de Platon. C'est alors que je suis le dernier héritier d'une des grandes maisons de France. Mais je suis aussi celui qui bientôt s'obligera à désertier ces territoires lunaires, balayés par le vent, ces domaines de minuit, et affrontera une porte aux panneaux de chêne. Durant ma vie (et Dieu fasse qu'elle soit courte) je mènerai à bien l'œuvre gigantesque qui consiste à réduire ces contradictions si cruellement visibles en moi. J'y arriverai à force de souffrances. Je frappe à la porte. Je vais entrer.

— J'ai arraché tous les feuillets des mois de mai et de juin, dit Suzanne, et vingt jours du mois de juillet. Je les ai arrachés et roulés en boule, de sorte qu'ils n'existent plus, sauf comme un poids que j'ai sur le cœur. C'étaient des jours infirmes, pareils à des papillons de nuit aux ailes recroquevillées, incapables de prendre leur vol. Je n'ai plus que huit jours à passer ici. Dans huit jours, je sauterai du train sur le quai, à six heures vingt-cinq. C'est alors que mon sens de la liberté va s'épanouir, faisant craquer toutes ces restrictions qui le recroquevillent et qui le froissent : l'ordre, et la routine des journées, et l'obligation d'être ici, ou d'être là à heure fixe. Le jour jaillira comme un flot, quand j'ouvrirai la portière, et quand je verrai mon père avec ses guêtres et son vieux chapeau. Je vais trembler. Je vais fondre en larmes. Puis, le matin suivant, je me lève-

rai à l'aube. Je sortirai par la porte de la cuisine. Je me promènerai dans la lande. De grands chevaux montés par des fantômes galoperont derrière moi, puis s'arrêteront soudain. Je verrai les hirondelles frôler les herbages. Je me laisserai tomber sur la berge, au bord de la rivière, et je regarderai les poissons se faufler entre les roseaux. Les aiguilles de pin laisseront leurs empreintes dans mes paumes. Là-bas, je vais pouvoir entr'ouvrir et examiner de près ce je ne sais quoi de dur qui ici a grandi en moi. Car quelque chose ici a grandi en moi, pendant tant d'hivers et tant d'étés, dans les dortoirs et dans les cages d'escaliers. Je ne veux pas être admirée, comme Jinny. Je ne veux pas être regardée avec admiration par les gens quand j'entre dans les chambres. Je veux donner, je veux être donnée, et je veux la solitude pour y déployer en paix mes possessions.

« Puis, je rentrerai à la maison par de tremblantes allées recouvertes de feuilles de noisetiers. Je rencontrerai une vieille femme poussant devant elle une voiture d'enfant pleine de bois mort ; et puis, le berger. Mais nous ne parlerons pas. Je rentrerai par le potager, et je verrai les feuilles recourbées des choux toutes saupoudrées de rosée, et la maison au fond du jardin, avec ses fenêtres aveuglées par des rideaux. Je monterai dans ma chambre, et je passerai en revue mes trésors soigneusement enfermés dans l'armoire : mes coquillages, mes œufs d'oiseaux, mes bizarres brins d'herbe. J'irai donner à manger à mon écureuil et à mes colombes : j'irai au chenil peigner mon épagneul. Ainsi, peu à peu, je viendrai à bout de ce je ne sais quoi de dur qui m'a poussé dans le cœur. Mais ici, on est sans cesse dérangé par des coups de sonnette et des bruits de pas traînants.

— Je hais l'obscurité, et le sommeil, et la nuit, dit Jinny. Couchée dans mon lit, j'espère l'arrivée du jour. Je voudrais que la semaine ne soit qu'un seul jour indivisible. Quand je m'éveille de bonne heure (et les oiseaux me réveillent), je reste au lit, et je surveille les poignées de cuivre de la commode, puis la cuvette, puis le porte-serviettes qui

recommencent à briller. Mon cœur bat plus vite, lorsque chaque chose se remet à briller dans la chambre. Je sens mon corps durcir, redevenir rose, brun, ocre... Mes mains errent le long de mes jambes et de mon corps. Je sens ses courbes, sa minceur. J'aime à entendre les coups de gong résonner à travers la maison, et le remue-ménage commencer. Ici, un bruit sourd, là un rapide murmure. Les portes claquent ; l'eau coule bruyamment. Je pose les pieds sur le parquet, et je m'écrie : « Voici un jour qui commence ! Un nouveau jour a commencé ! » Ce sera peut-être un jour meurtri, un jour imparfait. Je suis souvent grondée. Je suis souvent en disgrâce à cause de ma paresse, à cause de mon rire. Mais même lorsque miss Matthews me reproché ma négligence, et m'appelle tête de linotte, j'aperçois je ne sais quoi qui bouge, une tache de soleil sur un tableau, ou l'âne qui traîne la faucheuse à travers la pelouse, ou la voile d'une barque à travers les feuilles du laurier, et jamais je ne me sens abandonnée. On ne peut pas m'empêcher de faire des pirouettes dans le dos de miss Matthews en prières.

« Et puis, le moment vient où nous allons quitter le pensionnat, et porter des robes longues. J'aurai des colliers, et une blanche robe du soir sans manches. On donnera des fêtes dans des pièces brillamment éclairées ; et un homme me choisira entre toutes pour me dire ce qu'il n'a dit à personne. Il me préférera à Suzanne, à Rhoda. Il trouvera en moi un mérite, une qualité particulière. Mais je ne consentirai pas à m'attacher à un seul être. Je ne veux pas être fixée, être enchaînée. Je tremble, je frémis, pareille à la feuille dans la haie, tandis qu'assise sur le rebord de mon lit je balance les pieds, avec en face de moi l'épanouissement d'un nouveau jour. J'ai cinquante ans, j'ai soixante ans de vie à dépenser. Ce trésor est encore intact. C'est le commencement.

— Des heures et des heures passent avant que je puisse éteindre la lumière, dit Rhoda, avant que je puisse me reposer, suspendue dans mon lit, au-dessus du monde. Des heures passent avant que je parvienne à faire descendre

le crépuscule, à faire croître mes arbres, dont les verts pavillons frémissent au-dessus de ma tête. Ici, je ne puis les faire croître. Les gens passent au travers, d'un coup de poing. Les gens posent des questions ; ils m'interrompent : ils jettent tout par terre.

« Maintenant, je vais aller dans la salle de bains, je vais ôter mes souliers, et me laver. Mais pendant que je me lave, la tête penchée sur le bassin, je vois flotter sur mes épaules le voile de l'Impératrice de toutes les Russies. Les diamants de la couronne impériale étincellent sur mon front. Quand je pose le pied sur le balcon, j'entends les hurlements de la foule révoltée. Maintenant, je m'essuie vigoureusement les mains, de sorte que Miss Je-ne-sais-plus-qui ne peut soupçonner que je menace du poing la foule en fureur. « Misérables, je suis votre impératrice... » Mon attitude est celle du défi. Je suis sans peur. Je triomphe..

« Mais ce n'est qu'un vain rêve. Ce n'est qu'un arbre en papier mâché. Miss Lambert souffle dessus, et le renverse. Le moindre soupir de miss Lambert disparaissant au fond d'un corridor suffit à tout éparpiller. Il n'est pas solide, il ne me satisfait pas, mon rêve impérial. Il s'effondre, et me laisse dans ce couloir, frissonnante de froid. Les choses perdent leur couleur. Je vais aller à la bibliothèque, et prendre un livre. Je vais lire, puis regarder autour de moi, puis lire à nouveau, puis regarder encore... Voici un poème où il est question d'une haie. Je vais flâner le long de cette haie, et cueillir des fleurs : de vertes belles-de-jour, et des aubépines couleur de clair de lune, des églantines, et de sinueuses branches de lierre. Je vais les tenir ferme entre mes mains, et les déposer sur la surface luisante du pupitre. Je vais m'asseoir au bord de l'eau, sur la berge qui tremble, et regarder les nénuphars. Les larges nénuphars éclatants répandent sur le chêne qui surplombe la haie leur lumière humide comme un rayon de lune. Je vais cueillir des fleurs, les tresser en une guirlande unique que je vais nouer, que je vais offrir... Oh, à qui ? Quelque chose arrête brusque-

ment le flot même de ma vie : le fleuve rapide bat contre un obstacle ; tout s'agite, tout est secoué ; je ne sais quelle dure masse centrale résiste... Oh, cette douleur ! Cette angoisse ! Je succombe, je perds conscience... Et maintenant, mon corps se fond... Mes liens tombent ; je brûle... Le fleuve enfin se répand, vaste marée fertilisante, ouvrant les écluses, s'insinuant de force dans les replis du sol, inondant librement la terre. A qui donnerais-je tout ce qui ruisselle à travers moi, à travers l'argile tiède et poreuse de mon corps ? Je vais faire une guirlande de fleurs et la donner... Oh, à qui ?

« Des matelots et des couples d'amoureux flânent sur la jetée ; des omnibus se dirigent vers la ville, et font un bruit de ferraille sur le quai. Je vais donner ; je vais enrichir quelqu'un ; je vais rendre au monde ce présent de beauté. Je vais presser mes fleurs en une guirlande unique, et m'avancer, la main tendue, pour les offrir... Oh, à qui ?

— C'est le dernier jour du dernier trimestre, dit Louis. Pour Neville, pour Bernard et pour moi, c'est le dernier jour. Nous avons reçu tout ce que nos maîtres avaient à nous donner. La présentation a été faite ; nous avons fait connaissance avec le monde. Nos maîtres restent ; nous partons. L'immense Recteur que je révère entre tous les hommes s'est avancé avec un léger mouvement de roulis le long des tables chargées de volumes reliés, et il a distribué Horace, Tennyson, les œuvres complètes de Keats et de Matthews Arnold congruement dédicacées. Je respecte la main qui distribue ces livres. Le Recteur parle avec la plus complète conviction. Il se croit sincère, bien que nous ne soyons pas d'accord là-dessus. Parlant d'une voix que l'émotion rend bourrue, tendrement, passionnément, il vient de nous dire que nous sommes sur le point de nous en aller. Il nous conseille de « nous conduire en hommes » (Sur ses lèvres, les citations de la Bible, et celles du *Times* semblent également magnifiques). Les uns sont destinés à faire ceci ; d'autres cela. Certains d'entre nous ne se rencontreront plus jamais. Neville, Bernard et moi ne nous

reverrons plus jamais ici. La vie va nous diviser. Mais nous avons formé certains liens. Nos années d'inconscience, nos années d'enfance sont passées. Mais nous avons formé certains nœuds. Et d'abord, nous avons hérité des traditions. Ces dalles de pierre servent depuis six cents ans. Sur ces murs sont inscrits des noms d'hommes de guerre, d'hommes d'Etat, et de quelques malheureux poètes. (Mon nom figurera parmi ces derniers). Bénies soient toutes les traditions, toutes les protections, et toutes les limitations ! Je suis plein de reconnaissance pour vous, hommes en robes noires, et pour vous, grands morts, qui nous avez conduits, qui nous avez gardés, mais somme toute, le problème reste entier. On n'est pas encore parvenu à amalgamer les contrastes. Des fleurs hochent la tête contre la fenêtre. Je vois des oiseaux sauvages, et des instincts plus sauvages que le plus sauvage oiseau me jaillissent farouchement du cœur. Mes yeux sont farouches ; mes lèvres sont serrées. Les oiseaux volent ; les fleurs dansent ; mais j'entends toujours le monotone fracas des vagues, et l'énorme bête enchaînée trépigne sur la rive. Elle frappe sans cesse du pied sur la rive.

— C'est la cérémonie finale, dit Bernard. C'est la fin de toutes les cérémonies. D'étranges sentiments nous accablent. Le chef de train tient son drapeau et s'apprête à donner son coup de sifflet ; le train exhale sa vapeur et va partir d'un instant à l'autre. On voudrait dire je ne sais quoi, sentir je ne sais quoi qui soit absolument approprié à la circonstance. L'esprit est sous pression ; les lèvres se gonflent. Et tout à coup, une abeille fait son entrée et bourdonne autour des fleurs du bouquet qu'on vient d'offrir à lady Hampton, la femme du général, et qu'elle respire continuellement pour montrer combien elle est sensible à cet hommage. Si l'abeille allait lui piquer le bout du nez ? Nous sommes tous profondément émus, et pourtant moqueurs ; et contrits pourtant, impatients d'ailleurs que tout cela prenne fin, et pourtant peu disposés à nous quitter. L'abeille nous distrait ; son vol indifférent semble railler

l'intensité de nos émotions. Bourdonnant vaguement, effleurant vaguement toutes choses, elle se pose enfin sur un œillet. Beaucoup d'entre nous ne se reverront jamais plus. Certains plaisirs perdront leur saveur, maintenant que nous serons libres d'aller nous coucher, ou de rester debout, maintenant que je n'aurai plus besoin d'introduire en contrebande des bouts de chandelle et des livres obscènes. L'abeille bourdonne maintenant autour de la tête de l'immense Recteur. Larpent, John, Archie, Perceval, Baker et Smith — je les ai énormément aimés. Parmi les élèves, je n'ai connu qu'une seule brute, et détesté qu'une seule canaille. Je jouis rétrospectivement de mes déjeuners à la table du Recteur, où l'on servait du miel et des toasts, et où je me sentais si terriblement gêné. Le Recteur seul ne remarque pas l'abeille. Si elle se posait sur son nez, il l'écarterait d'un geste magnifique. Enfin, il vient de sortir sa plaisanterie préparée d'avance ; sa voix se brise presque, mais pas tout à fait. Enfin, Louis, Neville et moi, nous recevons notre congé définitif. Nous prenons possession de nos livres de prix aux couvertures luisantes et où nos noms sont inscrits d'une petite écriture cursive et scolaire. Nous nous levons ; nous nous dispersons ; la pression diminue. L'abeille est devenu un insecte négligeable et dédaigné qui s'élance par la fenêtre ouverte, se perd dans l'obscurité. Nous partons demain.

— Nous sommes sur le point de partir, dit Neville. Voici nos malles, et voici nos fiacres. Voici Perceval coiffé de son petit feutre. Il m'oubliera. Il laissera mes lettres sans réponse ; elles traîneront à terre au milieu de ses fusils et de ses chiens de chasse. Je lui enverrai des poèmes, et il répondra peut-être au dos d'une carte postale. Mais c'est pour cela que je l'aime. Je lui proposerai un rendez-vous sous une horloge, ou dans un carrefour, au pied d'une croix ; et je l'attendrai, et il ne viendra pas. C'est pour cela que je l'aime. Oublieux, presque entièrement ignorant de ce qu'il a été pour moi, il passera hors de ma vie. Et, si étrange que cela me semble, j'entrerai dans d'autres vies : ceci n'est peut-être

qu'une escapade, un simple prélude. Déjà, bien que je ne puisse souffrir les momeries pompeuses du Recteur et ses attendrissements affectés, je sens l'approche d'événements que nous n'avions fait jusqu'ici que deviner dans la distance. Je serai libre d'entrer dans le jardin où Fenwick lève son maillet : ceux qui m'ont méprisé reconnaîtront ma souveraineté. Mais une loi secrète de ma propre nature m'interdira toujours d'être satisfait par la souveraineté et la possession du pouvoir ; je continuerai à me glisser derrière le rideau, au sein de l'intimité, en quête de paroles murmurées dans la solitude. C'est pourquoi je m'en vais, hésitant, mais plein d'orgueil, effrayé par la perspective d'intolérables souffrances, et pourtant certain de triompher dans cette aventure après ces souffrances infinies, certain (je veux le croire) de découvrir à la fin l'objet de mon désir. Pour la dernière fois, je regarde la statue du pieux fondateur du Collège ; sa tête est entourée d'un vol de colombes. Les colombes continueront de tourner autour de sa tête, de la blanchir de leur fiente, tandis que l'orgue gémera dans la chapelle. Je vais prendre mon billet, et quand j'aurai pris possession de ma place, dans un coin du compartiment réservé, je soulèverai mon livre à la hauteur de mes yeux, pour cacher une larme. Je soulèverai mon livre devant mes yeux pour observer à l'aise, pour épier en paix un visage. C'est le premier jour des grandes vacances.

— C'est le premier jour des grandes vacances, dit Suzanne. Mais le jour est encore un paquet ficelé. Je ne vais pas l'ouvrir avant ce soir, au moment où je descendrai du train. Je ne me permettrai même pas de le flairer, avant d'avoir respiré la verte et froide atmosphère des champs. Mais déjà, ces champs n'appartiennent pas à l'école ; ces haies n'ont rien de scolaire ; les hommes dans ces champs travaillent pour de vrai ; ils remplissent leurs charrettes de vrai foin ; et voilà de vraies vaches, qui ne ressemblent pas aux vaches de l'école. Mais j'ai encore dans les narines l'odeur de désinfectant des corridors, et l'odeur des salles de classe blanchies à la chaux. J'ai encore dans les yeux

l'aspect verni et luisant des parquets. Je dois attendre que les champs et les haies, les bois et les champs, et les talus de chemin de fer parsemés de buissons de genêts, et les wagons sur des voies de garage, et les tunnels, et les jardins de banlieue où les femmes étendent la lessive, et d'autres champs encore, avec des enfants se balançant au haut des barrières, enterrent le plus profondément possible cette école que j'ai détestée.

« Je n'enverrai jamais mes enfants en pension, et je ne passerai pas une seule nuit de ma vie à Londres. Ici, dans cette vaste gare, les moindres bruits roulent et se perdent en sonores échos. La lumière ressemble à cette lumière jaune qui filtre sous les stores. Jinny vit ici. Jinny promène son chien sur ces pavés. Les gens d'ici marchent dans la rue avec une hâte silencieuse. Ils ne regardent que des vitrines. Leurs têtes s'inclinent et se redressent toutes à peu près à la même hauteur. Les rues sont reliées les unes aux autres par les fils du télégraphe. Toutes les maisons sont en verre, en festons, en clinquant. On ne voit du train que des portes cochères et des rideaux de dentelle, des colonnes et des marches de pierre blanche. Mais nous sortons de Londres, et voilà de nouveau les champs, et les maisons, et les femmes qui étendent la lessive, et les arbres, et encore des champs. Londres se voile, disparaît, croule, s'effondre. L'odeur du désinfectant et du bois verni diminue. Je flaire des champs de blé, des champs de navets. Je défais un paquet noué d'un bout de ficelle blanche. Les coquilles d'œufs glissent au fond du ravin, entre mes genoux. Maintenant, le train s'arrête à toutes les stations, et décharge des cruches de lait. Les femmes s'embrassent, et s'aident l'une l'autre à porter des paniers. Maintenant, je vais me pencher à la fenêtre. L'air froid, l'air salé qui sent l'odeur des champs de navets pénètre violemment ma gorge, mes narines. Et voilà mon père : il me tourne le dos ; il parle à un fermier. Je tremble. Je pleure. Voilà mon père. Il a ses guêtres. Voilà mon père.

— Je suis assise dans mon coin du Nord-Express, dit

Jinny, blottie dans ce train rugissant, et dont la marche paraît pourtant si douce qu'elle aplatit les haies, étire les collines. Nous passons comme l'éclair devant les sémaphores ; la terre a un léger mouvement de roulis. Sans cesse, l'horizon se referme à nouveau devant nous, et sans cesse nous y rouvrons une nouvelle trouée. Les poteaux télégraphiques vont et viennent, l'un monte, l'autre descend. Maintenant, le train traverse un tunnel, et nous secoue avec un bruit de tonnerre. Ce monsieur lève la glace de la portière. Je vois des images se refléter le long du tunnel, dans la vitre luisante ; je vois le monsieur abaisser son journal. Il sourit à mon reflet dans le tunnel. Instinctivement, mon corps palpite sous son regard. Mon corps a son existence bien à soi. Et maintenant, la vitre noire est devenue verte : nous sommes sortis du tunnel. Le Monsieur lit son journal. Mais nos deux corps ont échangé des présentations. Il existe une grande société des corps, et le mien y est désormais reçu : mon corps vient d'entrer dans la chambre meublée de fauteuils dorés. Tiens : toutes les fenêtres, tous les stores blancs des villas dansent, et ces hommes aux foulards bleus, assis au bord des champs de blé, éprouvent comme moi des sensations de tiédeur et de joie. Un de ces hommes nous fait des signes. Les jardins de ces villas contiennent des tonnelles et des berceaux de fleurs, et des jeunes gens en manches de chemise sont debout sur des échelles, occupés à émonder des rosiers. Un homme à cheval galope dans les champs. Son cheval se cabre au moment où nous passons, et le cavalier se retourne pour nous regarder. De nouveau, nous entrons bruyamment dans l'obscurité. Et je renverse la tête ; je m'abandonne à ma joie ; je me dis qu'au sortir du tunnel je vais entrer dans une chambre éclairée par des lampes, et me laisser tomber dans un fauteuil, admirée de tous, avec ma robe qui ondoie à mes pieds. Mais attention : en relevant les yeux, je rencontre le regard aigre d'une femme qui soupçonne ma joie. Mon corps impertinent se referme comme un parasol. Je l'ouvre ou le ferme à volonté.

La vie commence. Mon trésor de vie est encore intact.

— C'est le premier jour des grandes vacances, dit Rhoda. Maintenant que le train passe le long de ces rochers rouges, au bord de cette mer bleue, le trimestre qui vient de finir prend forme derrière moi. Je vois ses couleurs. Le mois de juin a été tout blanc : je vois des prairies blanches de pâquerettes et de robes d'été, et la pelouse où l'on joue au tennis est marquée de raies blanches. Puis, il y a eu des rafales de vent et de violents coups de tonnerre. Une nuit, j'ai vu une étoile qui chevauchait à travers les nuages, et j'ai dit à cette étoile : « Viens, consume-moi !... » C'était la mi-été, après la garden-party, cette garden-party où je me suis sentie si humiliée. Le mois de juillet a été venteux, couleur d'orange. Et, tout au milieu, il y a eu aussi l'horrible flaque grise et cadavérique de la cour, près de laquelle je suis passée, une enveloppe à la main, le jour où l'on m'a envoyée porter un message. Je suis arrivée au bord de la mort. Je n'ai pas pu la franchir. Mon sens de l'identité m'a fait défaut. Nous n'existons pas, me suis-je écriée, et je suis tombée. Je me suis sentie emporter comme une plume ; je flottais sous des voûtes. Puis, doucement, j'ai posé le pied par delà la flaque. J'ai appuyé ma main à un mur de briques. Je suis retourné en arrière avec une peine infinie, me traînant de nouveau au fond de mon propre corps au-dessus de l'étendue grise et cadavéreuse de la flaque. Voilà la vie que je suis obligée de vivre.

« Donc, je détache le feuillet du trimestre d'été. Avec des secousses intermittentes, soudaines comme les bonds d'un tigre, la vie émerge pesamment, soulève son museau noir au-dessus de la surface de la mer. Nous sommes attachés à ce monstre ; nous sommes liés à lui, comme le corps des suppliciés à des chevaux sauvages. Et certes, nous avons inventé des expédients pour remplir les crevasses et dissimuler les fissures. Voici le contrôleur, et voici deux hommes, trois femmes, et un chat dans un panier ; me voici moi-même, le coude posé sur le rebord de la portière : tout cela fait partie de l'instant présent et du lieu où nous sommes.

Nous avançons ; nous faisons route à travers des champs de blés murmurants et dorés. Les femmes occupées à biner les champs sont surprises, parce que nous les laissons derrière nous. Le train monte, maintenant, et sa marche se fait pesante, et sa respiration oppressée. Enfin, nous sommes tout en haut, sur la lande. Quelques moutons, quelques poneys aux crinières emmêlées vivent seuls ici à l'état sauvage ; et cependant, nous sommes entourés du plus grand confort ; nous avons des tables pour poser nos journaux, et des anneaux pour placer nos verres. Nous transportons ces objets avec nous à travers la lande. Maintenant, nous sommes au sommet. Le silence va se refermer derrière nous. Si je regarde en arrière, par-dessus cette tête chauve, je puis voir le silence qui déjà se referme, et les ombres des nuages qui se poursuivent au-dessus de la lande. Le silence se referme sur notre passage d'un instant. Ceci, dis-je, est le moment présent : c'est le premier jour des grandes vacances. Tout ceci fait partie du monstre qui émerge à la surface, et auquel nous sommes attachés.

— Nous voilà en route, dit Louis. Pour l'instant, je suis suspendu dans le vide, sans liens d'aucune sorte. Nous ne sommes nulle part. Du fond d'un wagon, nous traversons l'Angleterre. L'Angleterre glisse dans le cadre de la portière, changeant sans cesse de forme, tantôt colline et tantôt forêt, tantôt ville et tantôt rivière bordée de saules. Et je ne vois devant moi nulle terre ferme. Bernard et Neville, Perceval, Archie, Larpent et Baker vont à Cambridge, à Edimbourg, à Rome, à Paris, à Berlin, ou dans une Université américaine. Moi, je m'en vais vaguement, dans le vague dessein de gagner de l'argent. C'est pourquoi ces champs duvetés d'or et rouges de coquelicots, ces mouvants épis de blé qui jamais ne dépassent leurs limites, mais l'emplissent à pleins bords d'une seule ondulation frémissante, se recouvrent pour moi d'une ombre poignante, se chargent d'une signification pathétique. C'est le premier jour d'une nouvelle vie, c'est un nouveau rayon de la roue qui monte.

Mais mon corps passe au travers, errant comme l'ombre d'un oiseau. Je passerais comme l'ombre sur la lande, vite effacée, vite obscurcie, et disparue pour de bon à la limite des forêts, si je n'obligeais mon cerveau à tout délimiter derrière mon front. Je m'oblige à fixer ce moment, ne serait-ce que dans une seule ligne d'un poème que je n'écrirai pas ; je m'oblige à marquer d'un trait ce paragraphe d'une longue, d'une interminable histoire qui commence en Égypte, au temps des Pharaons, lorsque les femmes portaient au Nil des cruches rouges. J'ai l'impression d'avoir déjà vécu des milliers d'années. Mais si je ferme les yeux en ce moment, si je ne parviens pas à voir ce raccord entre le présent et le passé qui consiste en un wagon de troisième classe où je suis assis, au milieu d'écoliers qui retournent chez eux pour les vacances, un moment de l'Histoire humaine aura été privé de contemplateur. Ses yeux, qui en ce moment regardent à travers moi, se fermeraient, si par paresse ou par lâcheté je me laissais aller à dormir, enseveli dans le passé, dans les ténèbres ; ou si j'acquiesçais mollement, comme Bernard qui raconte des histoires ; ou si je me vantais, comme Perceval, Archie, John, Walter, Latham, Larpent, Roper et Smith. Ce sont toujours les mêmes noms, les noms des mêmes garçons vantards. Tous se vantent, excepté Neville, qui jette de temps à autre un coup d'œil sur un roman français, car Neville réussira toujours à se glisser dans des chambres garnies de coussins, éclairées par le feu, contenant beaucoup de livres et un unique ami. Tandis que moi, je me balancerai sur une chaise, dans un bureau, derrière un comptoir. Et je tournerai à l'aigre, et je me moquerai de mes anciens camarades, et je les envierai de passer leur vie à cheminer le long des routes traditionnelles et sûres, à l'ombre des vieux ifs, tandis que j'aurai pour camarades des calicots et des clercs de notaire, et que j'arpenterai les pavés de la Cité.

« Mais en ce moment, désincarné, dépourvu de domicile, je fais route au-dessus des champs (voilà une rivière : un homme pêche à la ligne ; voilà une tour ; voilà un village

avec son auberge aux fenêtres gothiques) ; tout cela est vague, et pour moi pareil à un rêve. Ces âcres pensées, cette envie, cette amertume n'ont pas place en moi. Je suis le fantôme de Louis, un voyageur éphémère, dont l'esprit est gouverné par des rêves, et par les rumeurs d'un jardin où les oiseaux chantent à l'aurore, et où les pétales des fleurs flottent sur des profondeurs sans fond. Je plonge tout ruisselant dans les ondes limpides de l'enfance, et son voile diaphane frissonne. Mais la Bête enchaînée frappe éternellement du pied sur la rive.

— Louis et Neville sont assis en silence, dit Bernard. Tous deux ont l'air absorbé. La présence d'étrangers leur fait l'effet d'un mur de séparation. Mais moi, je me sens à l'aise dans la compagnie des gens. Tout de suite, mes lèvres soufflent des mots, et les phrases montent comme des anneaux de fumée. On dirait qu'on vient d'approcher une allumette : quelque chose se met à brûler. Un voyageur, un monsieur d'âge mûr et d'apparence cossue, entre dans le compartiment. Tout de suite, je souhaite d'entrer en contact. Le sentiment de sa présence froide, non assimilée à la nôtre, m'irrite instinctivement. Je ne crois pas à la valeur des existences séparées. Aucun de nous n'est complet en lui seul. Et d'ailleurs, je tiens à augmenter ma collection d'observations si précieuses sur la nature humaine. Mon œuvre complète comprendra certainement de nombreux volumes, et s'étendra à toutes les variétés connues d'hommes et de femmes. Je m'emplis l'esprit de tout ce que contient une chambre ou un compartiment de chemin de fer, comme on remplit un stylo en le trempant dans un encrier. Ma soif est continue, inextinguible. En ce moment, je m'aperçois, grâce à des signes imperceptibles que je ne puis interpréter (mais j'y parviendrai plus tard), que la méfiance du Monsieur est en train de fondre. Des crevasses se font à la surface de sa solitude. Il vient d'émettre une remarque au sujet d'une maison de campagne. Un nouvel anneau de fumée s'envole de mes lèvres (je parle des récoltes) et l'enveloppe, et l'oblige à entrer en touche. La

voix humaine a une vertu désarmante. Tout seuls, nous sommes incomplets : nous sommes faits pour être unis. Tandis que nous échangeons quelques rares, mais aimables réflexions au sujet des maisons de campagne, je mets au point mon image du Monsieur, et le place dans le monde des réalités. Ce doit être un mari indulgent, mais infidèle ; c'est probablement un petit entrepreneur qui emploie quelques ouvriers. Il tient une place importante dans la vie sociale de la petite ville ; il est déjà conseiller communal, et avec le temps, il sera peut-être nommé maire. Il porte à sa chaîne de montre une grande breloque en corail, assez semblable à une molaire arrachée avec les racines. Walter J. Trumble : un nom de ce genre-là lui irait. Il a fait un petit voyage d'affaires en Amérique, avec sa femme, et une chambre à deux lits dans un hôtel de deuxième ordre lui a coûté un mois de salaire. Sa dent de devant a une capsule d'or.

« Certes, j'ai peu d'aptitudes pour la méditation. En toutes choses, j'ai besoin de me trouver en face de la réalité. Je ne parviens qu'ainsi à prendre contact avec le monde. Une phrase bien construite me semble néanmoins posséder son existence indépendante. Et je me rends bien compte que les meilleures phrases sont probablement fabriquées dans la solitude... Elles réclament je ne sais quelle réfrigération finale que je suis incapable de leur donner, moi qui barbote sans cesse au milieu de mots tièdes, solubles. Et cependant, ma méthode a certains avantages sur la leur. La grossièreté de Trumble répugne à Neville. Louis, jetant de-ci de-là un coup d'œil, avance avec de hautes enjambées dédaigneuses de cigogne, et ramasse les mots comme à l'aide de pincettes à sucre. Il est certain que ses yeux, ses yeux farouches, rieurs, et pourtant désespérés, expriment quelque chose dont nous n'avons pas mesuré la profondeur. Il y a en Louis, en Neville, une exactitude, une précision que j'admire et que je ne posséderai jamais. Mais je m'aperçois que le moment présent exige de moi des qualités d'homme d'action. Nous approchons d'une

gare où l'on change de train ; et c'est là que je dois descendre. Je dois prendre une voiture pour Édimbourg. Il m'est impossible de poser le doigt sur ce fait, qui se loge au fond de mes pensées comme un bouton, ou une pièce d'un sou. Tiens, voilà ce vieux brave homme de contrôleur. J'ai un billet ; c'est certain. Mais peu importe. De deux choses l'une : je le trouverai, ou je ne le trouverai pas. J'examine mon portefeuille. Je fouille toutes mes poches. Voilà le genre d'incidents qui viennent sans cesse m'interrompre dans mon perpétuel effort pour trouver une phrase parfaite, tout juste adaptée à l'instant qui passe.

— Bernard est parti sans avoir trouvé son billet, dit Neville. Il s'est échappé du milieu de nous, tout occupé à composer une phrase, et en nous faisant des signes de la main. Il parlait avec autant d'aisance au maquignon ou au plombier qu'à ses camarades. Le plombier l'accueillait avec admiration. « Si j'avais un fils pareil, se disait-il, je m'arrangerais pour l'envoyer à l'Université. » Mais quels sont les sentiments de Bernard pour le plombier ? Ne désirait-il pas, tout simplement, poursuivre la suite de cette histoire qu'il ne cesse jamais de se raconter ? Il a commencé tout enfant, lorsqu'il roulait son pain en boulettes. Une de ces boulettes était un homme, et l'autre, une femme. Nous sommes tous autant de boulettes de mie de pain. Nous sommes tous autant de phrases de l'histoire que se raconte Bernard, des anecdotes qu'il note dans son carnet sous la lettre A ou sous la lettre B. Il raconte notre histoire avec une sympathie extraordinaire, exception faite pour les sentiments que nous avons le plus profondément éprouvés. Car il n'a pas besoin de nous. Il n'est jamais à notre merci. Le voilà, agitant les bras sur le quai. Le train est parti sans lui. Il a raté sa correspondance. Mais peu importe. Il ira au bar parler à la serveuse du problème de la destinée. Nous voilà partis ; il nous a déjà oubliés ; nous sommes sortis du champ de son regard ; nous continuons notre route, pleine de sensations qui s'attardent, mi-amères, mi-douces, car Bernard mérite d'être plaint, lui qui tient tête au monde, armé de

phrases inachevées, lui qui a perdu son billet de chemin de fer. Et il mérite aussi d'être aimé.

« De nouveau, je fais semblant de lire. Je soulève mon livre, de manière à cacher presque mes yeux. Mais je ne peux pas lire en présence de maquignons et de plombiers. Je n'ai pas le pouvoir de me concilier la bienveillance des gens. Je n'admire pas cet homme : il ne m'admire pas. J'aime mieux être honnête. J'aime mieux dénoncer une fois pour toutes ce monde de gens obtus, occupés à des riens, lourdement satisfaits d'eux-mêmes ; ces fauteuils de crin, ces photographies coloriées de jetées et de digues de mer. Je pourrais hurler en face de l'épais contentement de soi, de la médiocrité d'un monde qui produit des maquignons portant des chaînes de montre avec des breloques de corail. J'ai en moi une force qui les consumera tous, tant qu'ils sont. Mes éclats de rire les obligeront à se contorsionner sur leurs chaises ; mes éclats de rire les chasseront devant moi, hurlants. Non : ils sont immortels. Ils triomphent. Ils m'empêcheront de lire Catulle dans un wagon de troisième classe. Ils m'obligeront, en octobre, à chercher refuge dans une Université où je prendrai mes grades, à aller en Grèce avec des professeurs, et à faire des conférences sur les ruines du Parthénon. Mieux vaudrait faire l'élevage des chevaux et vivre dans une de ces villas de brique rouge, que de se glisser comme un ver dans le crâne de Sophocle, ou d'Euripide, en compagnie d'une femme cultivée, d'une de ces femmes qui ont un grade universitaire. Et pourtant, tel sera mon destin. Je vais souffrir. A dix-huit ans, j'ai déjà en moi un tel pouvoir de dédain que je me fais détester par les maquignons. C'est là mon triomphe : je ne cherche pas de compromis. Je ne suis pas timide. Je n'ai pas d'accent. Je ne m'empêtré pas d'inquiétudes au sujet de ce que les gens pensent de « mon père, qui est banquier à Brisbane », comme dit Louis.

« Et maintenant, nous approchons du centre du monde civilisé. Les gazomètres dressent leurs formes familières. Dans

les jardins publics, des allées asphaltées s'entrecroisent. Des amants étendus bouche à bouche gisent sans pudeur sur l'herbe brûlée. Perceval est déjà presque arrivé en Écosse ; son train traverse l'étendue rougeâtre des landes ; il aperçoit la longue ligne des collines qui séparent l'Écosse de l'Angleterre, et les murs des fortifications romaines. Il lit un roman policier, mais il comprend tout.

« Le train ralentit et s'attarde, à mesure que nous approchons de Londres, du centre. Et mon cœur lui aussi hésite, plein de crainte et d'exultation. Je suis sur le point de rencontrer... Quoi ? Quelle aventure extraordinaire m'attend parmi ces camions de la poste, ces porteurs, ce grouillement de gens qui hélent des taxis ? Je me sens insignifiant et perdu, mais j'exulte. Nous nous arrêtons, dans une douce secousse. Je vais laisser les autres sortir avant moi. Je vais rester paisiblement assis un instant avant d'émerger en plein chaos, en plein tumulte. Je ne vais pas devancer ce qui m'attend. L'immense rumeur emplit mes oreilles. Nous sommes traînés sur le quai avec nos valises. Des remous nous séparent les uns des autres. Mon sens du Moi, mon mépris disparaît presque. Je me laisse emporter, submerger, projeter vers le ciel. Je pose le pied sur le quai, tenant bien ferme tout ce que je possède au monde : une valise.

Le soleil continuait à monter. Des raies jaunes et vertes tombaient sur le rivage, doraienent les flancs du canot mangé des vers, mettaient une lueur bleu acier sur le chardon marin aux feuilles cuirassées. La lumière perçait presque de part en part les minces vagues rapides en forme d'éventail qui se poursuivaient sur la berge. La divine jeune fille qui, d'une secousse de sa tête, avait fait entrer en danse la topaze, l'aigues-marine, tous les bijoux couleur de mer et traversés d'étincelles, écartait maintenant ses cheveux de son front, et, les yeux grands ouverts, traçait un droit chemin sur les vagues. Leur frémissement étincelant et tacheté s'obscurcissait ; elles ne formaient plus qu'une seule masse ; leurs gouffres verts devinrent plus profonds et plus sombres, traversés peut-être par des troupes de poissons errants. En se brisant, en reculant, elles laissaient derrière elles un cerne noir de brindilles et de morceaux de bouchon sur la plage, avec des brins de paille et des bouts de bois, comme si une légère barque pontée avait sombré, s'était brisée, et que le matelot, nageant vers le rivage et gravissant la falaise, avait abandonné au flot sa cargaison fragile.

Dans le jardin, les oiseaux qui, à l'aube, avaient chanté au hasard, spasmodiquement, sur tel arbre, sur tel buisson, pépiaient maintenant en chœur d'une voix claire, aiguë, tantôt tous ensemble, comme conscients de la présence de leurs compagnons, tantôt seuls, comme s'ils s'adressaient au pâle ciel bleu. Tous s'envolaient d'un seul coup d'aile, lorsque le chat noir rampait à travers les buissons, ou lorsque la cuisi-

nière les effrayait en jetant des cendres sur le tas d'escarbilles. Leur chant était plein de crainte, et d'appréhension de la douleur, et du sentiment d'une joie qu'on doit en toute hâte arracher à l'instant. Puis, tous chantaient à qui mieux mieux dans l'air limpide du matin, volant très haut au-dessus des ormes, se poursuivant, fuyant, se pourchassant, se becquetant tout en tournoyant en plein espace. Ensuite, las de se poursuivre, las de voler, ils descendaient avec grâce, s'inclinaient doucement vers le sol, se posaient, et demeuraient silencieux sur un arbre, sur un mur, et leurs yeux brillants jetaient de vifs coups d'œil, et leurs têtes se tournaient çà et là, prodigieusement attentives, conscientes à l'excès de la présence d'un objet en particulier.

Peut-être s'agissait-il d'une coquille d'escargot, s'élevant au milieu de l'herbe comme une cathédrale grise, comme un large bâtiment incendié marqué de cercles sombres, dans l'ombre verte des brins d'herbe, ou peut-être remarquaient-ils la splendeur des fleurs répandant sur les parterres leur fluide lumière rouge, tandis que l'espace situé entre les tiges formait une série de voûtes rougeâtres et sombres. Ou bien, leur regard se fixait sur les petites feuilles brillantes du pommier, dansantes, mais réservées, raides et reluisantes parmi leurs fleurs teintées de rose. Ou bien, ils voyaient une goutte de pluie tomber sur la haie, et y rester suspendue sans s'en détacher, avec en elle l'image arrondie de la maison tout entière, et des ormes hauts comme des tours. Ou bien, ils contemplaient en face le soleil, et leurs yeux devenaient des grains d'or.

Leurs yeux tournés de çà, de là, descendaient enfin plus bas, sous les branches, dans les sombres allées du ténébreux univers où les feuilles pourrissent et où les pétales tombent. Alors, l'un d'eux, plein d'un superbe élan, se posait avec soin sur le sol, embrochait du bec le corps monstrueux et mou d'un ver sans défense, le picorait par-ci par-là, et l'abandonnait à la pourriture. Là-bas, sous les racines, parmi les fleurs corrompues, des bouffées d'odeurs mortes s'exhalaient ; des gouttes se formaient sur le flanc gonflé et pustuleux des choses. La peau des fruits pourris crevait, et du pus trop épais pour

couler suintait de la fissure. Les limaces laissaient derrière elles des sécrétions jaunes, et parfois, çà et là, un corps informe rampait avec une tête à chaque bout. Les oiseaux aux yeux d'or s'élançaient sous les feuilles et contemplaient ironiquement cette purulence, cette moiteur. De temps à autre, ils plongeaient sauvagement la pointe de leur bec dans ce gluant mélange.

Enfin, le soleil arriva à la hauteur de la fenêtre, toucha le rideau bordé de rouge, et mit au jour des cercles et des lignes. La blancheur de la lumière naissante siégea au fond de l'assiette, son éclat se concentra dans le tranchant du couteau. Les fauteuils et les buffets se dessinèrent à l'arrière-plan, et, bien que séparés les uns des autres, ils semblaient inextricablement entrelacés. Contre le mur, l'étang du miroir se couvrit de blancheur. La fleur vivante sur le rebord de la fenêtre était escortée par un fantôme de fleur. Et pourtant, le fantôme faisait partie de la fleur véritable, car lorsqu'un bouton venait à éclore, un autre bouton tout pareil s'épanouissait aussi sur la fleur plus pâle du miroir.

Le vert se leva. Les vagues résonnèrent sur le rivage comme des tambours, semblables à des guerriers enturbannés, à des hommes enturbannés, qui brandissent leurs zagaies empoisonnées au-dessus de leur tête et se précipitent à la rencontre des moutons blancs.

— Ici, à l'Université, la complexité de l'univers me semble chaque jour plus accablante, dit Bernard. L'agitation de la vie, sa pression croissent outre mesure, et l'excitation produite par le simple fait d'exister augmente sans cesse. A chaque instant, je pêche du nouveau au fond de ce gigantesque sac à surprises. Que suis-je ? Je me pose la question. Ceci ? Non, cela. Surtout en ce moment où je viens de quitter une chambre et une conversation commencée, où les dalles résonnent sous mon pas solitaire tandis que je contemple le lever sublime et indifférent de la lune au-dessus de la vieille chapelle, il devient évident que je ne suis pas Un, que je ne suis pas simple, mais bien multiple

et compliqué. Bernard, tout bouillant en public, est réservé dans l'intimité. Voilà ce que ne comprennent pas ces gens, à qui je sers indubitablement en ce moment de sujet de conversation. Ils disent que je suis fuyant, évasif. Ils ne comprennent pas que je dois effectuer des transitions, et couvrir de mon mieux les entrées et les sorties de plusieurs individus très différents les uns des autres qui jouent tour à tour le rôle de Bernard. Je suis anormalement aux aguets dans toutes les circonstances de la vie. Il m'est impossible de lire en chemin de fer sans m'interrompre pour me demander si mon voisin est entrepreneur, si ma voisine est malheureuse. J'ai bien vu aujourd'hui que ce pauvre Simes s'apercevait (et avec quelle amertume), que son visage bourgeonné lui enlevait toute chance de faire bonne impression sur Billy Jackson. Plein de pitié pour lui, je l'ai invité à dîner de la façon la plus pressante, ce qu'il attribuera à des sentiments d'admiration que je n'éprouve nullement à son égard. Ce côté de mon caractère existe. Mais, « unie à la sensibilité d'une femme (en ce moment, je cite mon biographe futur), Bernard faisait preuve d'une justesse d'esprit bien masculine ». Or, les gens qui produisent sur autrui une impression simple, c'est-à-dire bonne (car en pareil cas la simplicité est une vertu) sont ceux qui réussissent à se tenir en équilibre à distance égale des deux bords, en plein fleuve. (J'imagine instantanément une bande de poissons se dépassant les uns les autres, le nez tourné dans le même sens, tous tant qu'ils sont). Cannon, Lycett, Peters, Hawkins, Larpent, Neville, autant de poissons qui nagent en plein fleuve. Mais VOUS me comprenez, VOUS, mon Moi, qui venez toujours quand je vous appelle (et quelle expérience atroce ce serait que d'appeler un Moi qui ne vient pas ; le coup de minuit sonnerait creux, et l'on s'expliquerait enfin l'expression des vieux messieurs dans les clubs : ils ont renoncé à appeler un Moi qui se refuse à venir), VOUS comprenez que je ne suis que superficiellement représenté par mes paroles de ce soir. Au fond, et au moment où je m'oppose le plus violemment aux autres,

j'éprouve aussi le sentiment d'un accord. Je suis plein d'effusions de sympathie ; mais, pareil au crapaud dans son trou, j'accueille les événements avec une froideur parfaite. Très peu parmi ceux qui discutent en ce moment mon caractère ont la double capacité de raisonner, de sentir. Lycett, comprenez-moi bien, se passionne pour la chasse au lièvre ; Hawkins a passé une après-midi des plus studieuses à la Bibliothèque ; Peters est épris d'une jeune personne qui travaille dans la librairie circulante. Vous êtes tous liés, compromis, pris tout entiers dans le jeu, tous, sauf Neville, dont l'esprit est bien trop compliqué pour se consacrer tout entier à une seule forme d'activité. Moi aussi, je suis trop compliqué pour ça. En moi, quelque chose demeure flottant, libre de liens.

« Maintenant (et c'est une preuve de ma sensibilité à l'atmosphère), au moment où j'entre dans ma chambre, où j'allume l'électricité, et où j'aperçois une feuille de papier blanc posée sur la table, et ma robe de chambre négligemment jetée sur le dos du fauteuil, je deviens ce personnage hardi, dangereux, méditatif et audacieux tout ensemble, qui rejette rapidement son pardessus, saisit son porte-plume, et trace rapidement sur le papier une lettre d'amour passionnée pour la jeune fille qu'il aime.

« Oui, c'est le moment propice. Je suis inspiré. Je puis écrire d'un seul jet la lettre que j'ai recommencée tant de fois. Je viens de rentrer : j'ai jeté à terre mon chapeau et ma canne ; j'écris les premiers mots qui me viennent à l'esprit, sans même me donner la peine de redresser mon papier. Il faut qu'elle pense que ce petit chef-d'œuvre a été écrit sans un moment d'arrêt, sans une rature. Voyez : mes lettres sont informes, négligées, et voici même une tache d'encre. Tout doit être sacrifié au désordre et à la vitesse. Je vais écrire d'une petite écriture rapide, cursive, exagérant le jambage de l'Y et barrant les T d'un éclair. Ainsi. Comme date, je mettrai seulement Mardi, le 17, et un point d'interrogation. Mais je dois aussi lui faire sentir que bien qu'écrite au petit bonheur, et à l'abandon, la lettre qu'il

lui adresse (car ce personnage n'est pas moi) est pleine de respectueuses et subtiles insinuations concernant notre intimité. Je dois faire allusion à des causeries que nous avons eues ensemble, je dois évoquer une scène dont j'ai précieusement gardé le souvenir. Mais je dois lui sembler capable de passer d'un sujet à un autre avec la plus extrême facilité (très important, ça). Du service funèbre en mémoire de l'homme qui s'est noyé dernièrement (j'ai une phrase toute prête à ce sujet), je dois passer à la description de la mère Moffat, ma femme de ménage, et à ses phrases préférées (dont j'ai pris note), puis enfin, je dois tomber dans des réflexions, qui sembleront jetées au hasard, mais seront pleines de profondeur (la critique la plus profonde a souvent cet aspect désinvolte) au sujet d'un livre que je viens de lire, d'un livre peu connu. Je veux qu'elle se dise, en se brossant les cheveux ou en soufflant sa bougie : « Où donc ai-je lu ça ? Ah oui, dans la lettre de Bernard. » Ce que je cherche à obtenir, c'est un effet de rapidité, de chaleur, de fondu, ce flot de phrases coulant l'une dans l'autre, comme de la lave... A qui suis-je en train de penser ? Parbleu, à Byron. A certains points de vue, je ressemble à Byron. Une page ou deux de Byron m'aideront peut-être à me mettre dans l'état d'esprit voulu. Relisons... Non, c'est un peu terne ; et ce passage ne tient pas debout. Cette phrase est légèrement trop cérémonieuse. Enfin, j'y suis. Le rythme tant cherché retentit dans ma cervelle (dans la littérature, le rythme est tout). Je vais pouvoir écrire sans arrêt, comme en me jouant.

« Et pourtant, tout tombe à plat. L'inspiration s'épuise. Je n'ai pas réussi à m'échauffer suffisamment pour venir à bout des transitions. Mon vrai Moi se sépare de mon Moi factice. Et si je me mets à tout récrire, elle se dira : « Bernard pose pour le littéraire. Bernard soigne sa biographie. » Ce qui est vrai. Non, j'écirai cette lettre demain, immédiatement après le petit déjeuner.

« Et maintenant, je vais m'emplir l'esprit d'images inventées à plaisir. Supposons, par exemple, que je sois invité à

passer quelques jours à Restover, par King's Laughon, à trois milles de la gare de Langley. J'arrive au crépuscule. Deux ou trois chiens craintifs, hauts sur pattes, rôdent dans cette maison qui donne une impression de pauvreté distinguée. Des tapis fanés couvrent le sol du vestibule ; un monsieur à tournure militaire va et vient sur la terrasse en fumant sa pipe. Ce sont des gens très bien, sans fortune, tous leurs cousins servent dans l'armée. Le sabot d'un cheval de chasse favori repose sur le bureau. « Vous montez à cheval » ? — Oh oui, Monsieur, j'adore les chevaux. — Ma fille nous attend au salon. » Mon cœur bat contre mes côtes. Elle est debout contre une table basse ; elle rentre de la chasse ; elle mâchonne un sandwich comme un garçon manqué. Je fais une assez bonne impression sur le Colonel. Il ne me croit pas trop intelligent, et je ne suis pas trop mal élevé. Et puis, je sais jouer au billard. Ensuite, la sympathique femme de chambre qui est depuis trente ans au service de la famille fait son apparition. Les assiettes sont ornées d'un dessin qui représente des oiseaux d'Orient, aux longues queues. Le portrait de Sa mère, vêtue de mousseline, pend au-dessus de la cheminée. Je puis broser le décor avec une facilité extraordinaire. Mais comment mettre en mouvement les acteurs ? Suis-je capable d'entendre sa voix, l'exact ton de voix avec lequel, lorsque nous sommes seuls, elle s'écrie : « Bernard... » ? Et puis après ?

« La vérité est que j'ai besoin d'être stimulé par la présence des gens. Tout seul, penché sur mon feu éteint, je vois trop les côtés faibles de mes histoires. Le vrai romancier, l'être humain parfaitement simple, pourrait continuer à imaginer sans fin. Il ne ferait pas la synthèse, comme je la fais. Il ne comprendrait pas comme moi l'aspect désolé des cendres grises dans un foyer sans feu. On me referme un volet en plein visage. Tout devient impénétrable. Je n'invente plus rien.

« Concentrons-nous : somme toute, la journée n'a pas été mauvaise, la gouttelette qui se forme chaque soir sur le toit de l'âme humaine est aujourd'hui ronde et multicolore.

Le matin a été beau ; l'après-midi, j'ai fait une promenade. J'aime la vue des clochers à travers l'étendue grise des champs. J'aime à jeter des coups d'œil par-dessus l'épaule de mes voisins. En moi des idées germaient continuellement. J'ai été plein d'invention et de subtilité. Après dîner, j'ai été brillant. J'ai mis en formules bien des choses que nous avions vaguement observées au sujet de nos amis communs. Je suis venu à bout des transitions. Mais de tous ces Moi, lequel est le mien ? Mieux vaut ne pas me poser cette question décisive en ce moment, où je suis assis devant les cendres grises, en face de ce promontoire aride de charbon. Je dépends à un tel point du décor. Quand je murmure « Bernard », qui est-ce qui fait son apparition ? Un homme au cœur fidèle, désillusionné, sardonique, mais nullement aigri. Un homme sans âge, sans position sociale. Moi, tout simplement. C'est lui qui prend le tisonnier et remue en cet instant les cendres, pour les faire tomber en pluie à travers la grille. « Bon Dieu, quelle saleté », se dit-il à lui-même en les regardant tomber. Et il ajoute lugubrement, mais en guise de consolation : « La mère Moffat va venir balayer tout ça. » Je crois que je me répéterai souvent cette phrase, au cours de ma promenade cahotée à travers la vie. » C'est vrai, la mère Moffat va venir balayer tout ça. Ainsi donc, allons nous coucher.

— Pourquoi penser dans un monde où l'Instant Présent existe ? dit Neville. Rien ne devrait recevoir un nom, de peur que ce nom même le transforme. Abandonnons pour un instant ce spectacle de beauté, cette berge, et moi-même, au pur plaisir d'exister. Le soleil est chaud. Je vois la rivière. Je vois les arbres tachetés et brunis dans la lumière automnale. Des bateaux voguent sur fond rouge, sur fond vert. Très loin, une cloche sonne, mais ce n'est pas un glas. Il y a des cloches qui vibrent en l'honneur de la vie. Une feuille tombe, pâmée. Oh, comme j'aime la vie... Comme les ramilles du saule s'allongent gracieusement sur le ciel... Un bateau passe à travers les branches du saule, pleines de jeunes hommes indolents, ignares et

robustes. Ils écoutent un gramophone ; ils mangent des fruits qu'ils sortent de sacs en papier. Ils jettent par dessus bord les peaux des bananes, qui coulent, pareilles à des anguilles. Tout ce qu'ils font est beau. Le décor où ils vivent est orné de bibelots et de porcelaine bon marché ; leurs chambres sont pleines de gravures en couleur et de souvenirs de parties de canotage, mais ils transforment tout en beauté. Le bateau s'engage sous l'arche du pont. Un autre bateau passe devant moi. Un autre encore. Voilà Perceval, paresseusement allongé sur des coussins, monolithique, dans son repos de géant. Non, ce n'est qu'un de ses satellites, qui s'efforce d'imiter son aspect monolithique, son repos de géant. Il est seul à ne pas s'apercevoir de leur manège, et, quand il les prend sur le fait, il les rabroue sans méchanceté, d'un coup de patte. Eux aussi ont passé sous l'arche du pont, sous « la retombée des branches d'arbres pareille à l'eau des fontaines », sous leurs minces hachures jaunes et violettes. La brise frémit ; le rideau tremble. Je vois derrière les feuilles les édifices solennels, et cependant joyeux à jamais, qui semblent poreux, dépourvus de poids, légers, bien que siégeant de temps immémoriaux sur ce vieux coin de terre. Mais voici qu'un rythme bien connu recommence à palpiter en moi : les mots dormants, les mots immobiles, se soulèvent, courbent leurs crêtes, et retombent, et se redressent encore, de nouveau, et toujours. Je suis un poète. Je suis certainement un grand poète. Je vois tout ; je ressens tout : le passage des bateaux et celui de la jeunesse, et les arbres lointains « dont les branches retombent comme l'eau des fontaines ». Je suis inspiré. Mes yeux se remplissent de larmes. Mon inspiration bouillonne. Elle devient artificielle, menteuse. Des mots, des mots, et encore des mots : comme ils galopent, comme ils agitent leurs longues queues, leurs longues crinières... Mais je ne sais quelle faiblesse m'empêche de m'abandonner à leur croupe ; je ne puis galoper avec eux parmi les femmes en fuite et les sacs renversés. Pourtant, comment croire que je ne suis pas un grand poète ? Ce

que j'ai écrit la nuit dernière, n'était-ce pas des vers ? Suis-je trop prompt ? Trop plein de facilité ? Je n'en sais rien. Par instants, je ne me connais plus moi-même, je ne sais plus comment nommer, mesurer, et totaliser les atomes qui me composent.

« En ce moment, je me sépare tant soit peu de moi-même et vais à la rencontre de la personne qui s'approche ; je fais semblant de la reconnaître bien que je ne sache encore qui c'est. Comme l'addition d'un ami nous transforme curieusement, même à distance... L'utilité des amis est incontestable, en ce qu'ils nous font rentrer dans la réalité. Et pourtant, est-ce assez pénible d'y devoir rentrer, de se sentir mêlé, adultéré, fondu, de faire partie d'un autre être ? A mesure que cette personne approche, je cesse d'être Moi pour devenir Neville plus quelqu'un. Plus qui ? Plus Bernard. Oui, c'est Bernard, et c'est à Bernard que je vais reposer la question : qui suis-je ?

— C'est une sensation étrange que de regarder ce saule avec vous, dit Bernard. Tout à l'heure, j'étais Byron, et l'arbre appartenait à Byron, l'arbre plaintif, penché, gémissant. Maintenant que nous le regardons ensemble, il prend un air bien peigné ; chaque branché se détache de sa voisine, et votre propre clarté d'esprit m'oblige à vous faire part de ce que je ressens.

« Je sens votre force, et je sens que vous me désapprouvez. Devant vous, je deviens un être humain, impulsif, mal soigné, dont le mouchoir à pois est sans cesse taché par la graisse des rôties. Oui, je tiens d'une main les *Elégies* de Gray, et de l'autre, je choisis la tartine du fond, celle qui a absorbé tout le beurre fondu, et qui colle au plat. Ceci vous choque, et je suis très sensible à votre mécontentement. Inspiré par un désir inquiet de reconquérir votre estime, je commence à vous raconter comment je viens de tirer du lit Perceval : je décris ses pantoufles, sa table, sa chandelle qui coule, ses geignements plaintifs au moment où je lui ai arraché sa couverture, où il s'ensevelissait comme à l'intérieur d'un vaste cocon. Je décris si bien tout cela

qu'absorbé comme vous l'êtes par un chagrin secret (car une Ombre au pied fourchu préside à notre entrevue), vous cédez cependant au charme ; vous riez ; vous me trouvez délicieux. L'abondance spontanée et inattendue de mes propos m'enchantent aussi. Je suis étonné moi-même, tout en me servant de mots pour dévoiler les choses, du nombre infini d'observations que j'ai faites, et que je ne pourrai jamais exprimer complètement. Plus je parle, et plus les images me bouillonnent dans la cervelle. Et je sens que c'est de cette abondance que j'ai besoin : pourquoi donc suis-je incapable de finir une lettre ? Ma chambre est toujours pleine de lettres inachevées. Près de vous, je commence à m'apercevoir que je suis au nombre des hommes les mieux doués que je connaisse. Je suis plein du sentiment délicieux de ma jeunesse, de mon pouvoir, de mon avenir. Maladroit, mais plein de ferveur, je me vois bourdonnant parmi les fleurs, pénétrant dans les calices écarlates, faisant résonner les cavités bleues du bruit prodigieux de mon vol. Vous me faites croire que je serai capable de mettre magnifiquement à profit ma jeunesse, et Londres, et la liberté. Mais doucement : vous n'écoutez pas. Votre main, qui glisse le long de votre genou, en un geste qui vous est familier, et qui ne peut se décrire, semble esquisser un mouvement de protestation. De tels signes nous suffisent pour diagnostiquer les maladies de ceux que nous aimons. Vous avez l'air de dire : « Ne vous éloignez pas de moi, plein du sentiment de vos richesses, de votre abondance. Restez. Demandez-moi donc la cause de mon mal. »

« Permettez-moi de vous créer. (Vous venez d'en faire autant pour moi). Vous êtes étendu sur la berge tiède, en ce beau jour d'octobre un peu fané, mais lumineux encore. Vous regardez les bateaux passer l'un après l'autre à travers les branches bien peignées du saule. Et vous rêvez d'être un poète ; et vous rêvez d'être un amant. Mais la splendide clarté de votre intelligence, et votre parfaite honnêteté intellectuelle vous obligent à vous arrêter à mi-chemin. Notez que je vous dois les phrases si éloquentes dont je

viens de me servir : vos qualités me causent toujours un léger sentiment de gêne ; elles me rendent visibles les accrocs et les rapiécages de mon propre équipement). Vous ne consentez pas à être votre propre dupe. Vous ne vous enveloppez pas de brouillards roses, ni de brouillards d'or.

« Ai-je raison ? Ai-je interprété correctement le petit geste de votre main gauche ? Si oui, donnez-moi vos poèmes ; passez-moi ces pages que vous avez écrites la nuit dernière avec une telle ferveur, dans un tel état d'inspiration, qu'en ce moment vous vous sentez un peu bête. Car vous vous méfiez de l'inspiration, de la vôtre, et de la mienne. Rentrons ensemble, le long du chemin qui franchit le pont, et passe sous les ormeaux. Allons dans ma chambre, où une fois la porte close et les rideaux de serge rouge tirés, nous pouvons échapper aux voix, aux odeurs, aux saveurs des tilleuls, à ces autres vies qui dehors viennent sans cesse nous distraire : ces insolentes demoiselles de magasin, marchant d'un pas dédaigneux, ces vieilles femmes au pas incertain, chargées de lourds fardeaux, ces furtives apparitions de quelque forme vague, et vite évanouie (était-ce Jinny, était-ce Suzanne, était-ce Rhoda ?) qui disparaissait dans la profondeur d'une allée. De nouveau, un léger froncement de votre visage me fait deviner ce que vous pensez : je vous ai échappé ; je suis parti, bourdonnant comme un essaim d'abeilles, errant sans fin, incapable à jamais de me fixer éternellement comme vous un objet unique. Mais je vais vous revenir.

— En présence d'édifices comme ceux-ci, dit Neville, je ne puis supporter l'existence des demoiselles de magasin. Leurs petits rires, leur bavardage m'irritent, troublent ma sérénité, et m'obligent, dans les moments d'exaltation les plus purs, à me souvenir de la bassesse humaine.

Mais nous voici rentrés dans notre domaine, après ce bref passage au milieu des bicyclistes, de l'odeur des tilleuls, et des silhouettes entrevues dans la rue pleine de hasards. Ici, nous sommes maîtres d'établir l'ordre et la tranquillité ; nous sommes les héritiers d'une noble tradi-

tion. Les réverbères commencent à allonger leurs raies jaunes à travers les squares. Des brouillards qui montent de la rivière emplissent peu à peu ces lieux très anciens. Ils s'attachent doucement aux rugosités des pierres. Dans la campagne les allées sont couvertes d'une épaisse couche de feuilles mortes, les moutons toussent dans l'air humide ; mais ici, dans votre chambre, nous sommes à l'abri. Nous causons confidentiellement, pendant que les hauts et les bas de la flamme font reluire un bouton de porte.

« Vous venez de lire Byron. Vous avez souligné les passages qui exaltent des sentiments pareils aux vôtres. Je trouve des coups de crayon en marge de toutes les phrases qui semblent exprimer une nature ironique, mais passionnée ; une impétuosité semblable à celle du papillon de nuit se précipitant contre une vitre. Vous vous êtes dit, tout en promenant votre crayon le long de cette page : « Moi aussi, je rejette mon manteau de la sorte ; moi aussi, j'en fais des pieds de nez au Destin. » Et pourtant, Byron ne s'y est jamais pris comme vous pour faire du thé : vous remplissez tellement la théière que l'eau déborde quand vous fermez le couvercle. Une mare brune s'étend sur la table parmi vos livres et vos papiers. Vous l'essuyez maladroitement avec votre mouchoir de poche. Puis, vous renfoncez votre mouchoir dans votre poche d'un geste qui n'a rien de byronien, mais qui est vôtre ; si essentiellement vôtre que s'il m'arrive de penser à vous dans vingt ans, lorsque nous serons tous deux célèbres, goutteux, et insupportables, ce sera cette scène dont je me souviendrai ; et si vous êtes mort dans l'intervalle, elle me fera pleurer. Le mois dernier, vous étiez un jeune homme des romans de Tolstoï ; vous êtes Byron, maintenant ; vous serez peut-être bientôt un jeune homme des romans de Meredith ; puis, aux vacances de Pâques, vous irez visiter Paris, et vous reviendrez portant une cravate noire, et transformé en un odieux Français que personne n'a rencontré jusqu'ici. Alors, je vous lâcherai.

« Je ne suis qu'un seul être, moi-même. Je ne personnifie pas Catulle, que j'adore. Je suis le plus studieux des étu-

dians, toujours chargé d'un dictionnaire ou d'un cahier où je prends note des formes curieuses du participe passé. Mais on ne peut passer sa vie à rafraîchir à l'aide d'un canif ces vieilles inscriptions gravées sur la pierre. Ferai -je éternellement le geste de refermer un rideau de serge rouge, et verrai -je éternellement mon livre ouvert sous la lampe, pâle comme un bloc de marbre ? Quel programme de vie admirable : se consacrer tout entier à la perfection, suivre les courbes des phrases où elles veulent vous mener, dans le désert, le long des collines de sable, dédaigner les séductions et les mirages ; être toujours pauvre et mal mis : être ridicule à Picadilly.

« Mais je suis trop nerveux pour pouvoir terminer ma phrase. Je parle vite, allant et venant pour cacher mon agitation. Votre mouchoir de poche taché de graisse m'exaspère. Vous allez certainement salir votre exemplaire de *Don Juan*. Vous ne m'écoutez pas. Vous faites de belles phrases à propos de Byron. Et tandis que vous gesticulez avec votre manteau, avec votre canne, je m'efforce de vous dévoiler un secret que je n'ai encore confié à personne. Je vous demande (et je choisis le moment où je vous tourne le dos) de prendre ma vie entre vos mains et de me dire si je suis condamné à être toujours un objet de répulsion pour ceux que j'aime ?

« Je tourne le dos à votre inutile agitation. Non, mes mains sont parfaitement calmes, maintenant. D'un geste précis, écartant les livres de la bibliothèque, j'y introduis *Don Juan* : voilà. Je préférerais l'amour, je préférerais la gloire à la poursuite de la perfection dans le désert. Mais suis-je condamné à être un objet de dégoût ? Suis-je un poète... ? Tendez les mains. Le désir que je cache en moi comme une balle de plomb dans une arme chargée, mon mépris pour les demoiselles de magasin, les femmes, les prétentions, les vulgarités de la vie (car je l'aime, pourtant) tout cela jaillit comme un projectile, au moment où je vous jette le manuscrit de mon poème...

« Ramassez-le donc...

— Il s'est échappé de la chambre, en coup de vent, dit Bernard. Il m'a laissé son poème. O douce Amitié, moi aussi, je ferai sécher des fleurs entre les pages des sonnets de Shakespeare ! O douce Amitié, combien perçants, combien continuel sont tes dards ! Il m'a regardé, il s'est tourné vers moi, pour m'affronter ; il m'a donné son poème. Les brouillards sur le toit de mon âme s'évaporent. Je me souviendrai jusqu'à ma mort de cette preuve de confiance. Pareille à une longue et lourde vague, le sentiment bouleversant de sa présence a passé sur moi, creusant un gouffre, mettant à nu les moindres galets dans les profondeurs de mon âme. C'était humiliant ; je me sentais pareil à un tas de cailloux roulés par la mer. Toutes les ressemblances humaines m'étaient arrachées : « Vous n'êtes pas Byron ; vous êtes vous-même. » Comme c'est étrange de se sentir réduit par quelqu'un d'autre à n'être qu'une personne unique.

« Comme c'est étrange de voir le fil tissé par nous allonger son mince filament à travers les espaces brumeux du monde extérieur... Il est parti ; je suis ici, tenant à la main son poème. Entre nous, le fil n'est pas tranché. Mais comme c'est agréable, comme c'est rassurant de ne plus sentir sur soi le poids de cette présence étrangère, de savoir que ces yeux examinateurs se sont détournés, ou portent maintenant un bandeau. Comme c'est bon de fermer les persiennes, de ne plus laisser entrer personne, de voir sortir des coins sombres où ils s'étaient réfugiés, ces personnages familiers, ces hôtes un peu râpés que j'héberge en moi, et que Neville, plein d'une force supérieure, a obligés à se cacher. Les esprits malicieux et attentifs qui me surveillent, même au moment des crises les plus pathétiques, reviennent en foule à leur poste. Grâce à eux, je suis Bernard ; mais aussi Byron ; je suis ceci, cela, et autre chose encore. Si ridicules qu'elles puissent sembler, leurs réflexions m'enrichissent de nouveau, épaississent l'atmosphère, et brouillent la pure simplicité de ce moment d'émotion. Car je suis plus compliqué que Neville ne le pense. Nous ne sommes pas simples,

comme nos amis le souhaitent pour que nous répondions au besoin qu'ils ont de nous. Et cependant, l'amour est simple.

« Les voilà de retour, mes hôtes familiers. La brèche faite en moi par l'admirable coup d'épée de Neville est maintenant refermée. Je redeviens moi-même, et je mets joyeusement en jeu tout ce que Neville ignore en moi. Je me dis en regardant par la fenêtre dont j'écarte le rideau : « Ce que je vois ne lui procurerait aucun plaisir, mais moi, j'en éprouve. » Car c'est ainsi que nous nous servons de nos amis pour nous mesurer nous-mêmes. Ma vue atteint là où celle de Neville n'atteindra jamais. Là-bas, dans l'avenue, on braille des chansons de chasse. On fête je ne sais quoi : les chiens sont présents. Nos camarades coiffés de casquettes qui tournaient la tête avec ensemble quand la voiture dépassait le coin de la rue, se frappent sur l'épaule, en se vantant. Mais Neville, évitant soigneusement tout contact, prudemment, comme un conspirateur, rentre en hâte dans sa chambre. Je le vois s'enfoncer dans son profond fauteuil, et contempler le feu, qui assume en ce moment un air de solidité architecturale. « Ah, se dit-il, si la vie pouvait seulement donner ce sentiment, d'ordre, de permanence... » Car l'ordre est ce qu'il désire par-dessus tout, et mon désordre byronien lui fait horreur. Donc, il pousse le loquet, il tire le rideau. Ses yeux s'emplissent de désir et de larmes (car il aime ; le visage sinistre de l'Amour préside à notre rencontre). Il saisit le tisonnier, et, d'un seul coup, détruit la solidité momentanée de l'édifice de charbons brûlants. Tout change. Tout passe, et la jeunesse, et l'amour. Le bateau qui flottait sous la voûte du saule est maintenant sous l'arche du pont. Perceval, Tony, ou Archie, ou tout autre, est sur le point d'aller aux Indes. Nous ne nous réverrons plus. Et Neville tend la main vers son cahier, un cahier bien tenu, et proprement recouvert de papier moiré. Et, fiévreusement, il écrit de longues strophes, dans le style du poète qu'il admire le plus en ce moment.

« Mais je préfère flâner, me pencher à la fenêtre, écouter.

Le chœur des garçons en gaité recommence. Maintenant, ils cassent de la vaisselle : un des signes conventionnels de la joie. Le chœur, pareil à un torrent, escalade les rochers, assaille brutalement les vieux arbres, se précipite au fond des gouffres avec un abandon splendide. Ils roulent, ils galopent, ils poursuivent des chiens, ou des ballons de football ; ils montent et descendent, attachés à leurs rames, tout pareils à des sacs de farine. Toutes les séparations individuelles disparaissent : ils agissent comme un seul homme. Le vent d'octobre souffle sur ce tapage et le disperse dans la cour : bouffées de silence, bouffées de bruit. Ils cassent de nouveau de la vaisselle : les conventions, toujours. Une vieille femme au pas incertain rentre chez elle, chargée d'un sac ; elle trotte le long des fenêtres illuminées. Elle a un peu peur qu'ils se jettent sur elle et la poussent dans le ruisseau. Elle s'arrête pourtant, comme pour réchauffer ses mains noueuses de rhumatisante au feu de joie qui s'éparpille en pluie d'étincelles et en bouts de papier poursuivis par le vent. La vieille femme s'arrête devant la fenêtre éclairée. Un contraste. Je vois cela, et Neville ne le voit pas ; je sens cela, et Neville ne le sent pas. C'est pourquoi il atteindra la perfection, tandis que j'échouerais, et ne laisserai derrière moi que des phrases inachevées, recouvertes de sable.

« Je pense à Louis, maintenant. Quel coup d'œil malveillant, mais inquisiteur, Louis ne jetterait-il pas sur ce soir pâissant d'automne, sur cette vaisselle brisée, sur ces chansons de chasse braillées en chœur, sur Neville, Byron, et sur toute notre vie ici ? Ses lèvres minces sont légèrement serrées ; ses joues sont pâles ; il se penche au fond d'un bureau sur d'obscurs registres de commerce. Son père, ce banquier à Brisbane dont il parlait sans cesse, parce qu'il en avait honte, a fait faillite, et Louis, le meilleur élève du collège, travaille maintenant dans un bureau. Mais bien souvent, dans ma recherche de contrastes, j'ai cru sentir son regard posé sur nous, son regard rieur, son regard farouche, tandis qu'assis dans son bureau il ajoute un

chiffre insignifiant au grand total qu'il calcule sans cesse. Et un jour, prenant une plume bien effilée, et la trempant dans l'encre rouge, il terminera son addition ; notre total sera connu, mais cela même ne suffira pas.

« Boum... Ils ont jeté une chaise contre le mur. Que le diable les emporte, enfin... Du reste, mon cas est bien trouble. Je m'abandonne peut-être à des émotions bien douteuses ? Oui, lorsque je me penche à la fenêtre et que je laisse ma cigarette tomber gracieusement vers le sol, je sens les yeux de Louis qui surveillent même cette chute. Et il se dit : « Tout cela a un sens ! Mais lequel ? »

— Les gens passent sans cesse, dit Louis. Ils passent sans cesse devant la vitrine de la crèmerie. Des automobiles, des camions, des autobus. Puis, tout recommence : des autobus, des camions, des automobiles passent devant la fenêtre. Dans l'arrière-fond, je vois des maisons, des magasins ; je vois aussi les clochers gris d'une église. Au premier plan sont disposées des étagères de verre qui supportent des assiettes de petits gâteaux et de sandwiches au jambon. Tout est vaguement brouillé par la vapeur qui sort d'une théière. Une fade, une épaisse odeur de bœuf et de mouton, de saucisses et de hachis pend comme une toile mouillée dans la salle du petit restaurant. J'appuie mon livre contre une bouteille de sauce de Worcester, et j'essaie de ressembler aux autres clients.

« Mais je n'y parviens pas. (Elle continue à passer devant les fenêtres, la procession désordonnée.) Je ne parviens ni à lire, ni à commander mon plat de bœuf avec conviction. J'ai beau me répéter : « Je suis un Anglais quelconque ; je suis un employé quelconque. » Je suis pourtant obligé de regarder mes voisins, pour tâcher de faire comme ces gens-là. Leur peau est souple, rebondie ; sans cesse agités par la multiplicité de leurs sensations, agiles comme des singes, adhérant à chaque circonstance de la vie comme si on venait de les graisser, ils discutent avec les gestes appropriés la vente d'un piano. Ce piano encombre le vestibule ; il le vendrait pour mille balles. Les gens continuent à

passer ; ils continuent à passer contre les clochers de l'église et les plats de sandwiches au jambon. Leur désordre agite et interrompt sans cesse le cours de mes pensées. Je ne suis même pas capable de déjeuner en paix. « Je le vendrai pour mille balles. Sa caisse est fort belle, mais il encombre le vestibule. » Ils plongent et nagent en pleine eau comme des mouettes aux ailes luisantes, bien huilées. Tous les excès sont vains : j'ai en face de moi la moyenne, la médiocrité. En attendant, les chapeaux s'inclinent et se relèvent ; la porte s'ouvre et se ferme. J'ai l'impression d'un flot désordonné, je me sens annihilé, désespéré. Si c'est cela, la vie, elle ne vaut pas d'être vécue. Et cependant, même le petit restaurant a son rythme. On dirait un air de valse, tournant, tourbillonnant sans fin. Les serveuses balançant des plateaux entrent et sortent, tournent en rond, présentent des plats de légumes, de compote d'abricots et de crème à la vanille, au moment qu'il faut, au client qu'il faut. Les Messieurs quelconques, unissant le rythme de leur vie à ce rythme-là (« J'en accepterais mille balles, car il encombre le vestibule »), prennent leurs légumes, leurs compote d'abricots, leur crème. Où est la solution, dans toute cette continuité ? Où est la fente, par où l'on peut apercevoir l'universel désastre ? Le cercle est clos ; l'harmonie parfaite. Je suis en présence du mouvement central, de la cheville ouvrière. J'assiste aux expansions, puis aux contractions de la machine. Mais je n'en fais point partie. Si je parle, en imitant leur accent, ils dressent l'oreille, et attendent ma prochaine phrase pour décider si je suis originaire du Canada ou de l'Australie. Moi, qui par-dessus tout désire être embrassé avec amour, je me sens étranger, exclus. Moi, qui souhaite que les vagues de la vie ordinaire se referment au-dessus de moi pour me protéger, je découvre du coin de l'œil de distants horizons ; je suis sensible à la perpétuelle agitation des chapeaux qui s'inclinent et se redressent. Un esprit errant, désemparé, semble m'adresser une plainte : « Redresse-nous, réorganise-nous, nous qui passons en désordre, sautillant au hasard, le long de vitrines

qui contiennent des plats de sandwiches au jambon. » Une femme aux dents gâtées hésite devant le comptoir... Oui, je vais vous ramener à l'ordre.

« Je continue la lecture de mon livre appuyé contre la bouteille de sauce de Worcester. Il contient quelques lignes admirables, quelques anneaux forgés par un maître-orfèvre, peu de vers, mais tous parfaits. Tous, tant que vous êtes, vous ignorez ces vers. Vous avez oublié les paroles de ce poète mort. Et je ne puis pas vous les traduire de telle façon que leur puissance vous fouette; vous prouve une fois pour toutes la vanité de votre vie, la médiocrité, la vulgarité de votre rythme, et vous délivre ainsi de l'abjection où vous êtes plongés, et où vous vieillirez avant l'âge, tant que cette médiocrité vous sera cachée. Traduire ce poème de façon à vous le rendre intelligible, ce sera ma tâche en ce monde. Moi, le compagnon de Platon et de Virgile, je vais frapper à la porte à panneaux de chêne. J'oppose à votre passage cette verge d'acier trempé. Je ne me soumettrai pas passivement à ce vain défilé de feutres et de chapeaux melons, ou de coiffures emplumées et compliquées posées sur la tête des femmes (Suzanne, que je respecte, porterait un simple chapeau de paille par ce jour d'été). Je ne me soumettrai pas sans mot dire aux bruits des mâchoires, aux coulées inégales des gouttes d'eau sur la vitrine embuée, aux arrêts des autobus qui repartent avec une secousse; aux hésitations au bord d'un comptoir, et aux paroles qui se traînent lamentablement vides de tout sens humain. Oui, je vais vous ramener à l'ordre.

« Mes racines descendent à travers les veines de plomb, les veines d'argent, à travers la terre humide d'où s'exhale une odeur de marécage, jusqu'à un nœud central fait de fibres de chêne. Aveugle et sourd, les yeux et les oreilles scellés par la terre, j'entends pourtant les rumeurs guerrières, et la voix du rossignol; je sens résonner en moi le pas précipité d'innombrables hordes humaines errant çà et là en quête de la civilisation, comme des bandes d'oiseaux migrateurs en quête de l'été. J'ai vu des femmes porter des cruches

rouges sur les berges du Nil. Je me suis réveillé dans un jardin, avec un coup brusque sur la nuque et le baiser brûlant de Jinny ; et je me souviens de tout cela comme on se souvient de cris confus, de colonnes qui chancellent et de lambeaux rouges ou sombres au cours d'un incendie nocturne. Ma vie se passe à m'éveiller, puis à me rendormir. Tantôt je dors ; tantôt je veille. Je vois la théière luisante ; la caisse de verre pleine de sandwiches jaunâtres ; les hommes en veston assis sur de hauts tabourets devant le comptoir ; et, derrière eux, je vois l'éternité. C'est comme une marque au fer rouge imprimée dans ma chair par un bourreau masqué. Je vois la crémèrie se profiler sur les siècles comme sur un fond fait de milliers d'ailes d'oiseaux, d'ailes duvetées, d'ailes battantes. C'est ce qui explique mes lèvres serrées, ma pâleur, mon aspect désagréable et un peu répugnant quand je détourne la tête pour ne pas voir Bernard et Neville qui flânent sous les ormes, héritent de vieux fauteuils, et tirent les rideaux au crépuscule pour que la lampe allumée éclaire mieux les reliures de leurs livres.

« Je respecte Suzanne, car elle reste assise à coudre. Elle coud sous une calme lampe, dans une maison autour de laquelle monte le soupir des épis de blé, et son souvenir m'emplit de sécurité. Car je suis le plus faible, le plus jeune de vous tous. Je suis pareil à l'enfant qui regarde à ses pieds les petits ruisseaux que l'averse a faits dans le gravier. Je me dis avec joie : « Voici un escargot ; et voilà une feuille. » Car j'aime les escargots et les feuilles. C'est moi qui suis toujours le plus jeune, le plus innocent, le plus confiant. Vous êtes protégés, vous autres. Je suis nu. Quand la serveuse au front couronné de nattes passe devant vous, elle vous tend sans hésiter la compote d'abricots et la crème à la vanille, comme une sœur. Vous êtes ses frères. Mais quand je me lève, époussetant les miettes tombées sur mon gilet, je glisse un pourboire trop important, une pièce de cent sous, sous le rebord de mon assiette, afin que la serveuse ne le découvre pas avant que je sois parti, et que son rire dédaigneux, lorsqu'elle le ramasse, ne résonne pas

avant que je me sois glissé entre les battants de la porte.

— Le vent soulève le store, dit Suzanne. On voit maintenant distinctement les cruches, les bassins, les nattes du parquet, et le vieux fauteuil troué. Les nœuds de ruban fané qui parsèment le papier de ma chambre sont là, comme d'habitude. Le chœur matinal des oiseaux est terminé : seul, un oiseau solitaire chante maintenant tout contre la fenêtre. Je vais mettre mes bas, et sortir sans bruit. Je vais descendre à la cuisine, me glisser dans le jardin, dépasser la serre, et me promener dans les champs. Il est encore très tôt. Des brouillards montent de la lande. L'air est raide et froid comme la toile d'un linceul. Mais tout va s'adoucir ; tout va se réchauffer. A cette heure si matinale, j'ai l'impression de ne faire qu'un avec les champs, avec la grange, avec les arbres. Tout est à moi : les oiseaux qui volent par bandes, et ce jeune lièvre qui saute, au moment précis où j'allais poser le pied sur lui. Tout est à moi : le héron qui étend paresseusement ses grandes ailes ; la vache qui tout en mangeant s'avance d'un pas lourd ; et l'hirondelle farouche qui fond du ciel ; et l'horizon rouge pâle, et la teinte verte où cette rougeur se perd. Et le silence ; et le bruit des cloches ; et le cri de l'ouvrier de ferme qui appelle les chevaux de trait épars dans les champs m'appartiennent aussi.

« Je ne peux pas être tenue à l'écart, séparée de tout cela. On m'a mise en pension ; on m'a envoyée en Suisse pour finir mon éducation. Je déteste le linoléum ; je déteste les sapins et les montagnes. Je vais enfin pouvoir m'étendre au milieu de la plaine, sous un ciel pâle qu'emplit la marche lente des nuages. Le chariot qui s'avance sur la route paraît de plus en plus grand. Les moutons se serrent les uns contre les autres au milieu du pré. Les oiseaux sont réunis sur la route ; ils ne s'envoleront pas tout de suite. La fumée des feux de bois s'élève. La raideur de l'air diminue. La journée se met en marche ; la couleur revient à la surface des choses.

Le jour riche en moissons est une seule vague d'or. La terre lourde s'étend derrière moi.

« Mais que suis-je, moi qui me penche sur cette barrière, et regarde mon chien de chasse tourner en rond ? Il m'arrive parfois de penser (à moi, qui n'ai pas encore vingt ans), que je ne suis pas une femme ; que je suis le rayon de soleil qui éclaire cette barrière, ce coin de sol. Il m'arrive parfois de penser que je suis les saisons, le mois de janvier, le mois de mai, le mois de novembre : que je fais partie de la boue, du brouillard et de l'aube. Je ne puis ni errer ça et là, ni flotter doucement à la surface, ni me mêler aux autres êtres. Et cependant, penchée sur cette barrière dont les barreaux finissent par s'imprimer dans la chair de mes bras, je sens le poids de ce qui lentement m'a grandi dans le cœur. Quelque chose m'a grandi dans le cœur, pendant que j'étais en pension, ou pendant mon séjour en Suisse. Quelque chose de dur. Il ne s'agit ni de soupirs, ni de rires joyeux, ni de phrases souples et ingénieuses ; ni des étranges regards de compréhension que Rhoda échange dans le vide par-dessus notre épaule ; ni des pirouettes de Jinny emportée d'un seul élan, bras, jambes et corps. Ce que je sens est lourd. Je ne puis flotter doucement à la surface, mêlée aux autres êtres. Je préfère le regard fixe des bergers que je rencontre sur la route ; et celui des bohémiennes assises dans un fossé, près de leur roulotte, et allaitant leurs enfants comme j'allaiterai mes enfants. Car bientôt, à l'heure chaude de midi où les abeilles bourdonnent autour du chèvrefeuille, mon bien-aimé viendra. Il se tiendra à l'ombre du cèdre. Il ne prononcera qu'une parole ; et je ne lui répondrai qu'un seul mot. Je lui ferai don de tout ce qui a grandi en moi. J'aurai des enfants, j'aurai des servantes portant des tabliers, et des ouvriers portant des fourches. J'aurai une cuisine où l'on apportera dans des paniers les agneaux malades pour les réchauffer, où les jambons pendront des solives, et où les chapelets d'oignons reluiront. Je serai pareille à ma mère, silencieuse, couverte d'un tablier bleu, et tenant à la main la clef des armoires.

« Mais j'ai faim. Je vais rappeler mon chien. J'évoque complaisamment l'image de tartines beurrées, et d'assiettes blanches dans une chambre en plein soleil. Je vais rentrer à travers champs. Je vais suivre ce sentier tracé dans l'herbe, marchant à grands pas égaux, tantôt faisant un détour pour éviter les flaques, tantôt sautant légèrement au-dessus d'une motte. Des gouttelettes se forment sur ma jupe de laine rude ; le cuir de mes souliers devient souple et sombre. Le jour a perdu sa roideur ; des ombres s'allongent, grises, vertes, et couleur d'ambre. Les oiseaux ne se posent plus sur la grand'route.

« Je rentre, pareille à un renard ou à un chat dont la fourrure est blanchie par le givre, dont les pattes sont durcies par la boue épaisse. Je passe à travers les champs de choux ; je fais crier leurs feuilles et s'égoutter leur rosée. Je m'assieds, et je prête l'oreille aux pas traînants de mon père qui s'avance le long du corridor, pressant entre ses doigts un brin d'herbe. Je verse de nombreuses tasses de thé, en face des fleurs aux pétales clos qui s'érigent sur la table parmi les pots de confiture, les miches de pain, et le beurrier. Nous ne parlons pas.

« Puis, je vais au placard, et je prends les sacs humides pleins de raisins de Corinthe. Je soulève le lourd sac de farine et le dépose sur la table de la cuisine, bien propre, bien râclée. Je pétris la pâte, je la presse, je l'étends ; je plonge mes mains dans son épaisseur tiède. Je laisse l'eau froide du robinet couler entre mes doigts, en éventail. Le feu ronfle ; les mouches tournent en cercle. Mes raisins de Corinthe, mon riz, mes sacs en papier bleu et mes sacs en papier d'argent sont enfermés à nouveau dans le placard. La viande est placée dans le four ; le pain lève son dôme tendre sous la serviette propre. L'après-midi, je fais une promenade au bord de la rivière. Le monde tout entier est en plein travail d'enfantement. Les insectes errent de plante en plante. Les fleurs sont lourdes de pollen. Les cygnes flottent en bon ordre sur la rivière. Les tièdes nuages tachetés de soleil passent sur les collines, mettant

des reflets d'or sur la surface de l'eau, et sur le cou des cygnes. Les vaches avancent à travers les champs d'un pas lent, sans cesser de manger. Je cherche sous l'herbe les coupoles blanches des champignons ; je les cueille, avec la fleur mauve qui pousse tout à côté, et je dépose la fleur près du champignon au pied souillé de terre. Puis, je rentre pour faire bouillir l'eau du thé de mon père, parmi les roses rougissantes posées sur la table du salon.

« Mais le soir vient ; on allume les lampes. Et quand le soir est venu , et que les lampes sont allumées, les murs couverts de lierre reçoivent des reflets d'or. Je m'assieds près de la table, avec mon ouvrage. Je pense à Rhoda, ou à Jinny ; et j'entends sur la route le grincement des chariots qui rentrent, lentement traînés par des chevaux de ferme. J'entends les bruits de la route mêlés au vent du soir. Je regarde trembler les feuilles dans le jardin envahi par l'ombre, et je pense : « Ils dansent à Londres. Jinny embrasse Louis. »

— Comme c'est étrange de penser qu'en ce moment les gens rentrent chez eux, éteignent leur lumière, et se mettent au lit, dit Jinny. Ils ont enlevé leurs habits, et revêtus des robes de chambre blanches. Leurs maisons sont sans lumière. Je vois des cheminées se profiler contre le ciel ; et deux ou trois réverbères brûlent dans la rue, tristes comme des lampes qui n'éclairent personne. Les passants qu'on rencontre sont de pauvres gens qui marchent d'un pas pressé. Quelques agents de police stationnent au coin des rues. Pourtant, la nuit ne fait que commencer. Je me sens toute luisante dans l'obscurité. Mes genoux sont en soie. Mes jambes soyeuses frottent doucement l'une contre l'autre. Les pierres froides d'un collier reposent sur ma gorge. Je me tiens très droite, de peur de déranger mes cheveux, si je m'appuie contre le fond de la voiture. Je suis parée ; je suis prête. Ceci n'est qu'une pause d'un instant, un intervalle sombre. Les musiciens lèvent leurs archets.

« La voiture s'arrête, avec un doux glissement. Un pan du

trottoir s'éclaire. La porte s'ouvre et se referme. Les gens arrivent ; ils se hâtent d'entrer sans échanger de paroles. Puis, on entend le bruit léger des manteaux qu'on laisse tomber dans le vestibule. Tout ceci est un prélude, un commencement. Je regarde, je jette autour de moi des coups d'œil, je me mets de la poudre. Tout est bien, tout est en ordre. Mes cheveux ont la courbe qu'il faut. Mes lèvres sont aussi rouges que je les veux. Je suis prête à rejoindre ces hommes, ces femmes qui montent l'escalier. Ce sont mes pairs. Je passe devant eux, exposée à leurs regards, comme ils le sont aux miens. L'espace d'un éclair, nous nous dévisageons, mais sans sourire, sans nous faire signe. Nos corps se touchent. C'est ma vocation, c'est mon univers. Tout est prêt et décidé d'avance : les domestiques, placés de distance en distance, prennent mon nom, mon nom vierge, mon nom inconnu, et le poussent devant moi. J'entre.

« Les salles vides, les salles qui nous attendent contiennent des fauteuils dorés, et des fleurs, plus belles et plus calmes que celles des jardins, étendent leurs pousses vertes et blanches le long des murs. Et un livre relié est posé sur une petite table. Voilà ce dont j'ai rêvé ; voilà ce que j'ai prévu. Je suis d'ici. Mon pied se pose d'instinct sur les épais tapis. Dans cette atmosphère de parfums, de lumières, je m'épanouis comme une fougère qui déploie ses feuilles bouclées. Je m'arrête. J'observe les gens. Parmi les femmes resplendissantes et vertes, roses, ou gris-perle, les silhouettes des hommes se dessinent toutes droites. Ils sont noirs et blancs ; on devine sous leurs vêtements les creux profonds des muscles. De nouveau, je sens bouger mon reflet sur la vitre, au fond du tunnel. Ces inconnus noirs et blancs contèmpent mon visage penché vers eux ; et lorsque je me détourne pour regarder un tableau, ils se détournent aussi. Leurs mains rajustent machinalement leurs cravates. Ils sont très jeunes. Ils désirent faire bonne impression. Je sens mille possibilités naître en moi. Je suis tour à tour espiègle, gaie, languissante, mélancolique.

J'ondoic, au-dessus de mes profondes racines. Penchée à droite, toute dorée, je dis à ce jeune homme : « Approche. » Puis, me penchant à gauche, devenue toute sombre, je dis à cet autre : « Non. » Le jeune homme appuyé à la console sort de son immobilité. Il approche. Il vient vers moi. C'est le moment le plus excitant que j'aie encore vécu. Je frémis, j'ondule. J'ondoie comme une plante flottant dans la rivière, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, mais solidement enracinée sous l'eau, de sorte qu'on peut s'en approcher sans crainte que le courant ne l'emporte. « Approche, lui dis-je, approche. » Il est pâle, il a les cheveux noirs, il est mélancolique, romanesque. Et aussitôt, je deviens capricieuse, changeante, espiègle, pour m'opposer à cette mélancolie, à ce romanesque. Le voilà. Il est à mon côté.

« Et soudain, avec une petite secousse, je me détache comme un caillou se détache de la masse du rocher. Je tombe avec lui ; je me laisse emporter. Nous nous abandonnons au cours hésitant et lent de la musique. Le flot de la danse est arrêté ça et là par des rochers ; il oscille ; il s'entrechoque. Nos allées et venues sont enveloppées dans une seule grande figure de danse ; elle nous unit ; nous ne parvenons pas à sortir de ces murailles hésitantes, abruptes, sinueuses, parfaitement circulaires. Son corps rigide, mon corps onduleux sont pressés l'un contre l'autre à l'intérieur de ce grand corps ; le rythme nous maintient, nous unit. Puis, s'étirant en plis souples et doux, il se balance entre nous sans fin. Tout à coup, la musique cesse. Mon sang court rapidement, mais mon corps est immobile. La chambre tournoie sous mes yeux. Tout s'arrête.

« Venez : notre marche un peu tournoyante nous conduira du côté des chaises dorées. Notre corps a sur nous plus de pouvoir que je ne supposais. Ma tête tourne plus que je ne l'aurais cru. Je n'ai plus souci de rien, ni de personne, sauf de cet homme dont je ne sais pas le nom. Ne sommes-nous pas beaux à voir, Lune ? Ne sommes-nous pas charmants, assis ensemble, moi vêtue de satin, et lui, tout noir et blanc ?

Mes pairs peuvent me dévisager, maintenant, tous tant qu'ils sont, hommes et femmes. Je vous rends vos regards. Je suis des vôtres. Je suis ici dans mon univers. Je prends le mince verre en forme de calice, et je bois une gorgée. Le vin a un goût astringent ; il est très fort. En buvant, je ne puis pas m'empêcher de faire une légère grimace. Les parfums et les fleurs, la chaleur et l'éclat des lumières sont distillés ici en un âpre liquide d'or. Je ne sais quoi de sec et d'observateur ferme doucement les yeux, se laisse peu à peu bercer et endormir en moi. Je suis soulagée ; j'entre en extase. Ma gorge se desserre. Les mots se pressent, s'assemblent, et se bousculent les uns les autres. Peu importe lesquels. Ils se poussent ; ils se grimpent réciproquement aux épaules. Les mots uniques, les mots solitaires s'accouplent, se culbutent et se multiplient. Peu importe ce que je dis. Pareille à un oiseau palpitant, une phrase accourt, traverse l'espace qui nous sépare. Elle se pose sur ses lèvres à lui. Je remplis de nouveau mon verre. Je bois. Entre nous, le voile tombe. Je suis admise dans la chaude intimité d'une autre âme. Nous sommes ensemble, très haut, sur quelque cime des Alpes. Il se tient mélancoliquement au bord de la route. Je m'arrête. Je cueille une fleur bleue et je la fixe dans sa boutonnière, en me tenant sur la pointe des pieds. Voilà ! L'extase se produit. Puis, elle cesse.

« L'indifférence et le laisser-aller nous envahissent. Des gens nous coudoient. Nous devenons insensibles à la présence de nos corps rapprochés sous la table. Les hommes blonds, aux yeux bleus, me plaisent également beaucoup. La porte s'ouvre. La porte s'ouvre sans cesse. La prochaine fois qu'elle s'ouvrira, ma vie tout entière en sera peut-être changée. Quelqu'un vient d'entrer. Qui est-ce ? Ce n'est qu'un domestique qui apporte des verres. Voilà un vieux Monsieur : avec lui, je dois me conduire en enfant. Voilà une dame imposante, à qui je ne dois pas essayer de ressembler. Voilà des jeunes filles de mon âge, honorables adversaires avec qui je puis croiser l'épée. Car ces gens sont mes pairs. Leur monde est le mien. C'est ici que je vais

courir mes risques, que je vais vivre mes aventures. La porte s'ouvre. « Oh, approche... » dis-je à ce jeune homme, en me penchant vers lui comme une grande fleur d'or. « Approche », lui dis-je, et il vient vers moi.

— Je vais me glisser derrière eux, dit Rhoda, comme si je venais d'apercevoir quelqu'un que je connais. Mais je ne connais personne. Je vais soulever le rideau et regarder la lune. Des souffles d'oubli passeront sur mon agitation, pour la calmer. La porte s'ouvre : le tigre bondit. La porte s'ouvre : l'Épouvante entre dans la chambre. Les Épouvantes se succèdent, me poursuivent. Mieux vaut faire une secrète visite aux trésors que j'ai cachés dans la solitude. De l'autre côté du monde, des colonnes de marbre se reflètent dans des étangs tranquilles. L'hirondelle frôle de ses ailes la surface des étangs sombres. Mais, ici, la porte s'ouvre, et les gens entrent : ils viennent vers moi. Souriant légèrement pour masquer leur cruauté, leur indifférence, ils s'emparent de moi. L'hirondelle frôle la surface de l'étang ; la lune solitaire chevauche au-dessus des mers bleues. Je dois donner la main ; je dois répondre. Mais que vais-je répondre ? Brûlante de honte, je me sens rejetée dans ce corps maladroit où je suis mal à l'aise, exposée à l'indifférence, au dédain de cet homme, moi qui rêve de colonnes de marbre et d'étangs où les hirondelles se baignent de l'autre côté du monde.

, « Le char de la nuit s'éloigne peu à peu sur les toits, entre les cheminées. Par la fenêtre, par-dessus l'épaule de cet homme, j'aperçois un chat. Un chat bien à l'aise, que n'aveuglent pas les lumières, que n'empêchent pas des robes de soie. Un chat libre de s'arrêter, de s'étirer, de se remettre en marche. Je hais tous les détails de la vie individuelle. Mais ici, je suis obligée d'écouter. Un poids immense m'opprime. Je ne puis bouger sans soulever le fardeau des siècles. Je suis percée d'un million de flèches. Moi, qui pourrais exposer joyeusement ma poitrine aux tempêtes, et me laisser suffoquer par la grêle, je suis attachée ici comme sur un pilori. Le tigre bondit. Les langues me

frappent comme des fouets. Mobiles, incessantes, elles me cinglent. Je dois dissimuler, et parer leurs coups à l'aide de mensonges. Quelle amulette peut me protéger du désastre ? Quel visage puis-je évoquer, source de fraîcheur dans cette fournaise ? Je pense à des noms lus sur des malles ; aux jupes de nos mères tendues sur leurs larges genoux, aux vastes clairières vers lesquelles descendent les collines onduleuses. Cachez-moi, protégez-moi, leur dis-je, car de vous tous je suis la plus jeune, la plus désarmée. Jinny, pareille à une mouette chevauchant les vagues, jette adroitement un coup d'œil d'un côté, puis de l'autre, dit ceci, dit cela, sans mentir. Mais moi, je mens. Je dissimule.

« Quand je suis seule, je berce mes bassins pleins d'eau ; je règne sur mes navires. Mais ici, tourmentant distraitemment les glands de ce rideau de brocard, dans le salon de cette dame, j'ai l'impression de tomber en morceaux. Je ne suis plus entière. D'où vient donc l'assurance que Jinny a quand elle danse, et la certitude que possède Suzanne, paisiblement assise sous la lampe, et enfilant son fil blanc ? Elles disent oui ; elles disent non ; elles frappent du poing sur la table. Mais je doute ; je tremble ; je vois l'ombre de l'arbuste épineux frémir sur le désert.

« Et maintenant, je vais traverser la chambre d'un bout à l'autre, comme si j'avais une raison pour le faire, et m'avancer sur le balcon couvert d'une marquise. Je vois le ciel, où la lune soudaine répand son doux duvet blanc. Je vois aussi les grilles du square, et deux personnes dépourvues de visages, immobiles comme des statues contre le ciel. Voilà du moins un monde où rien ne change. Il suffit de sortir de ce salon tout bruissant de langues qui me déchirent comme des couteaux, qui me forcent à balbutier, me forcent à mentir, pour retrouver des visages purs de toute ressemblance connue, enveloppés de beauté. Des amants sont blottis sous un platane. L'agent de police se tient au coin de la rue, sentinelle immobile. Un homme passe. Voilà un monde où rien ne change. Mais je ne suis pas assez calme

pour achever même une seule de mes phrases, moi qui me tient, soulevée sur la pointe des pieds au bord de la fournaise, encore brûlée par son souffle chaud, moi qui ai peur de la porte qui s'ouvre et du tigre qui bondit. Ce que je dis est contredit sans cesse. Je suis interrompue chaque fois que la porte s'ouvre. Je suis destinée à être brisée ; je serai moquée toute ma vie. Je suis destinée à aller et à venir ça et là, parmi ces hommes et ces femmes aux faces grimaçantes, aux langues menteuses, comme un bout de liège sur une mer agitée. Le vent de la porte qui s'ouvre m'agite et me projette au loin comme une algue. Je suis la blanche écume qui lave et remplit jusqu'aux bords les creux des rochers. Je suis aussi une jeune fille, debout dans cette chambre. »

Le soleil levé ne reposait plus sur son matelas d'eaux vertes. La divine jeune fille, cessant de jeter sur le monde d'incertains coups d'œil, à travers les joyaux de sa chevelure marine, mit à nu son visage et regarda droit devant elle par-dessus la surface des flots. Les vagues retombaient avec un bruit régulier pareil au fracas sourd des sabots de chevaux courant sur une piste. Surmontés par le jaillissement de leur embrun comme des cavaliers barbares par le frisson des lances, leurs flots diamantins, ou bleu acier, balayaient le rivage. Ils avançaient, puis reculaient, avec l'énergie musculaire d'une machine qui se contracte et se dilate tour à tour. Le soleil couvrit de ses rayons les bois et les champs de blé. Les rivières devinrent bleues ou versicolores ; les pelouses qui descendaient jusqu'au bord de l'eau se firent vertes comme les plumes doucement ébouriffées des oiseaux. Les courbes raffermies des collines semblaient retenues intérieurement par des lanières, comme le corps humain par son lacinis de muscles. Et les bois, dont les flancs se hérissaient fièrement de rameaux, étaient pareils à la crinière bien taillée d'un cheval.

Dans le jardin où les branches étalaient leurs branches épaisses au-dessus des parterres, des serres et des étangs, chacun pour soi, les oiseaux chantaient. Un oiseau solitaire pépiait sous la fenêtre de la chambre à coucher ; un autre sous la plus haute branche du lilas ; un troisième sur le rebord du mur. Tous chantaient d'une voix stridente, passionnée, véhémence, qui semblait leur éclater du cœur, sans souci de l'apré dissonance produite avec le chant de l'oiseau voisin.

Leurs yeux ronds leur sortaient de la tête à force de briller. Leurs pattes pinçaient fortement la ramille de l'arbre ou le barreau de la grille, Ils chantaient, en plein air, en plein soleil, revêtus de leur magnifique plumage neuf, veiné comme un coquillage ou brillamment moucheté, rayé ici du bleu le plus tendre, là éclaboussé d'or, ou bariolé d'une seule plume éclatante. Ils chantaient, comme si leur chant leur était arraché par la pression du matin. Ils chantaient comme si les arêtes de l'Etre étaient devenues soudain plus aiguës, plus tranchantes, capables de fendre la douceur de la lumière verdâtre et bleue, et l'humidité mouillée de la terre; et les vapeurs grasses émanant de la cuisine, et le fumet chaud de la viande de mouton, de la viande de bœuf; et le riche parfum des pâtisseries et des fruits; et la senteur humide des pelures et des débris jetés sur le tas d'immondices à la porte de la cuisine, et d'où suintait un lent ruisseau. Les oiseaux au bec pointu, les oiseaux sans pitié, les soudains oiseaux descendaient brusquement sur ces choses mouillées, recroquevillées, moisies, ramollies par l'humidité. Ils s'élançaient tout à coup du haut de la grille ou du buisson de lilas. Ils découvraient un escargot et frappaient furieusement, méthodiquement, sa coquille contre une pierre, jusqu'à ce qu'elle éclatât et que quelque chose de gluant suintât de la fissure. Ils fendaient l'air ou planaient très haut, lançant parfois une note aiguë et brève; puis, perchés sur la plus haute branche d'un arbre, ils regardaient d'en haut les arbustes et les clochers lointains, et la plaine blanche d'arbres en fleurs ou toute ruisselante d'herbes, et la mer dont le bruit de tambour sonne la charge pour des régiments de vagues enturbannées d'écume et panachées d'embrun. De temps à autre, leurs chants coulaient en gammes rapides, emmêlés comme les eaux d'un torrent de montagne qui se heurtent, s'unissent, se précipitent de plus en plus vite le long des mêmes pentes, et frôlent les mêmes feuillages épais. Mais un roc les arrête, et elles se séparent.

Les durs rais du soleil pénétraient dans la chambre. Chaque objet touché par la lumière était doué d'une vie intense et dure. Une assiette devenait un lac blanc. Un couteau

résemblait à une dague de glace. Les verres à boire montraient tout à coup des fêlures de lumière. Les tables et les chaises montaient à la surface, pareils à des objets immergés recouverts d'une mince pellicule rouge, orange et mauve comme le duvet sur la peau d'un fruit mûr. Les veines sous le vernis de la porcelaine, le grain du bois, les fibres du lapis semblaient gravés en traits de plus en plus fins. Rien n'avait d'ombre. L'œil, tiré par le vert intense d'une jarre semblait y coller comme un mollusque, sucé par le vide. Puis, les formes assumèrent une densité, des contours. Ici, saillait une chaise ; un buffet se carrait là. Et la lumière toujours croissante chassait devant elle des essaims d'ombres, qui se pressaient l'une contre l'autre, et suspendaient dans l'arrière-fond leurs draperies aux mille plis.

— Londres, aux mille tours, aux mille dômes sommeille devant moi sous le brouillard, pleine d'une étrange beauté, dit Bernard. Protégée par une garde de gazomètres et de cheminées d'usines, elle repose endormie, pendant que nous approchons d'elle. Elle porte la fourmilière dans son sein. Tous les cris, toutes les clameurs sont doucement enveloppées par son silence. Rome elle-même est moins majestueuse. Mais nous sommes projetés contre elle. Déjà, son sommeil maternel est troublé. Des buttes hérissées de maisons sortent du brouillard. Des usines, des cathédrales, des dômes de verre, des institutions charitables et des théâtres se dressent. Le train du Nord est jeté sur elle comme un projectile aux premières heures du matin. Nous tirons le rideau de la portière. Les visages vides de gens qui attendent nous regardent fixement tandis que nous traversons les stations comme un bruyant éclair. Des hommes serrent plus fort leurs journaux qui menacent de s'envoler au vent de notre vitesse, et sentent passer la mort. Mais le train rugissant va de l'avant. Nous allons faire explosion dans les flancs de la ville comme une torpille dans le ventre d'on ne sait quel lourd et majestueux animal maternel. La ville murmure et chantonne : elle nous attend.

« En ce moment où, debout à la portière, je regarde le paysage, je sens de façon étrange, persuasive, que justement grâce à mon grand bonheur (je suis fiancé), je suis réduit à faire partie de cette vitesse, de ce projectile lancé sur la Cité. Je dois tout tolérer, tout admettre. Mon cher Monsieur, pourrais-je dire, pourquoi vous agiter ? Pourquoi descendre votre valise du filet et vous efforcer d'y enfoncer la casquette que vous avez portée toute la nuit ? Rien de ce que nous pouvons faire personnellement n'a de valeur. Une sorte de splendide unanimité nous enveloppe tous, voyageurs que nous sommes, ainsi que l'aile d'on ne sait quel énorme oiseau gris (c'est un beau matin sans soleil). Elargis hors de nos proportions courantes, solennels et semblables, nous n'avons plus qu'un seul désir : celui d'arriver à la gare. Pour mon compte, je ne souhaite pas que le train s'arrête dans une brusque secousse. Je ne souhaite pas que le lien qui nous a unis pendant toute cette longue nuit où nous sommes restés assis en face l'un de l'autre soit brisé. Je ne souhaite pas que la haine, la rivalité, et toutes les variétés du désir recommencent à régner sur nous. Notre communauté dans l'express, assis l'un près de l'autre, avec en nous le seul souhait d'arriver à la gare d'Euston, était quelque chose de fort agréable. C'est fini, hélas... Notre désir est exaucé. Le train s'arrête au bord du quai. La hâte, la confusion, et le désir de passer le premier devant le guichet, d'entrer le premier dans l'ascenseur, reprennent leur prépondérance. Mais je ne tiens pas à passer le premier devant le guichet, ni à reprendre le fardeau de mon existence individuelle. Moi qui, depuis lundi, l'instant où Elle m'a accepté, suis si plein du sentiment de mon propre Moi que je ne puis voir une brosse à dents dans un verre sans m'écrier : « ma brosse à dents ! » je voudrais ouvrir les mains et laisser choir mes trésors, et me tenir debout dans la rue sans participer à rien, sans désir, sans envie, occupé à regarder les autobus avec cette insatiable curiosité, ce goût d'embrasser la destinée humaine qui serait un besoin de mon esprit, si

mon esprit avait encore des besoins. Mais il n'en a plus. Je suis arrivé au but ; j'ai gagné ; je ne demande plus rien.

« Satisfait comme l'enfant qui se détache du sein, je puis enfin me laisser sombrer dans les profondeurs de l'immense, de l'omniprésente Vie qui passe. (A propos, que de choses dans la vie dépendent d'un bon pli au pantalon. L'homme le plus intelligent est complètement handicapé par des pantalons défraîchis.) C'est curieux de voir hésiter les gens à la porte de l'ascenseur. Passeront-ils ici, ou là ? Leur individualité s'affirme par le choix : ils sortent. Une nécessité les pousse, l'obligation misérable d'aller à un rendez-vous, d'acheter un chapeau, sépare ces beaux êtres humains si parfaitement unis tout à l'heure. Quant à moi, je n'ai pas de but, je n'ai pas d'ambition. Je me laisse porter par le courant. La surface de mon esprit glissé comme un pâle ruisseau reflétant les objets qui passent. Je suis incapable de me rappeler mon passé, la forme de mon nez ou la couleur de mes yeux, ni quelle est l'opinion que j'ai généralement de moi-même. Ce n'est qu'aux moments critiques, en traversant une rue, sur le rebord d'un trottoir, que mon instinct de conservation se saisit de moi, et m'arrête devant un autobus. Décidément, nous tenons tous à vivre. Puis, de nouveau, l'indifférence m'envahit. Le vacarme des voitures, le passage de figures pareilles qui se dirigent tantôt ici, tantôt là, me transportent dans un rêve d'intoxiqué, et les traits s'effacent des visages. Les gens pourraient tout aussi bien passer à travers moi. Et qu'est-ce que ce moment du Temps, ce jour entre les jours où je me trouve pris ? Le grondement de la circulation pourrait être tout aussi bien le vaste murmure des forêts ou le rugissement des fauves. La roue du Temps a reculé d'un tour : nos progrès si récents sont anéantis. En vérité, nos corps sont nus. Nous ne sommes que légèrement recouverts de tissus soigneusement boutonnés, et sous ces trottoirs se cachent des coquillages, des ossements, et du silence.

« En attendant, mon rêve, ma tentative de plongée sous la surface de la rivière est interrompue, mise en pièces par des

sensations spontanées, hors de propos, des curiosités, des désirs, des convoitises dont je suis aussi peu responsable que dans le sommeil (Tiens, j'ai envie de cette valise...) Non. Ce que je veux, c'est plonger dans les profondeurs, c'est exercer pour une fois mon droit d'examiner les choses et non d'agir sur elles, d'entendre les vagues bruits ancestraux des miammouths et des branches brisées, c'est m'abandonner à mon désir irréalisable d'embrasser l'univers dans un seul acte de compréhension. Pour les hommes d'action, un tel désir est vain. Mais moi, je sens mon corps en marche traversé d'oscillations étranges et de vibrations de sympathie : délié comme je suis de tous liens personnels, je me sens porté à étreindre ces troupes humains : ceux qui marchent d'un pas rapide et ceux qui regardent autour d'eux, ces commissionnaires et ces jeunes filles furtives et fuyantes qui regardent les vitrines, ignorantes des fatalités qui pèsent sur elles. Mais moi, j'ai pleine conscience de notre éphémère passage ici-bas.

« Et pourtant, je ne puis nier que la vie prenne pour moi des prolongements mystérieux. C'est que j'aurai peut-être des enfants, que je parviendrai peut-être à lancer une poignée de semence par delà les limites de cette génération de gens assiégés par la mort, qui se bousculent le long des rues dans une rivalité sans fin. Mes filles reviendront ici, par d'autres étés ; mes fils laboureront de nouveaux champs. Nous ne sommes pas des gouttes d'eau vite séchées par le vent : grâce à nous, les jardins verdissent et les forêts tressaillent. Nous renaissions sous de nouvelles formes, à jamais. Ceci peut servir à expliquer la confiance, le sentiment de stabilité centrale, par ailleurs si grotesque, si monstrueux, que j'éprouve en fendant les flots humains dans ce carrefour encombré, en m'ouvrant un passage à travers la foule des corps, en profitant pour traverser des instants de sécurité. Il ne s'agit pas d'orgueil, car je suis vide d'ambitions : je n'ai pas présents à l'esprit mes dons particuliers, ni mes caractéristiques personnelles, ni mes marques de naissance, ni la forme de mes yeux, de ma

bouche ou de mon nez. En ce moment, je ne suis pas moi-même.

« Ça recommence, pourtant. Impossible de se débarrasser de l'odeur persistante de notre identité. Elle se glisse à travers je ne sais quelle fente de notre structure. « Je ne fais pas partie du mouvement de la rue, puisque je le contemple. » Ainsi, je me détache du Tout. Par exemple, cette jeune fille debout, qui attend dans une ruelle. Qui attend-elle ? Romanesque histoire. Une petite poulie est fixée au mur de ce magasin. Pourquoi ? Et j'imagine une dame énorme, flottante et rouge, tirée hors d'une calèche par un mari en sueur et âgé d'au moins soixante ans. Grottesque histoire... C'est que, d'instinct, je bats monnaie avec les mots, je souffle mes bulles de savon à travers les choses. Et ces observations me permettent de me différencier, de me construire ; en écoutant la voix intérieure qui me crie de noter tout ce que je rencontre au cours de mes flâneries, je me crois appelé à trouver durant une nuit d'hiver le sens de toutes ces choses, le lien qui les unit, et à faire le total qui les additionne toutes. Mais les soliloques dans les ruelles deviennent vite insipides. J'ai besoin d'un auditoire. C'est là ma faiblesse. C'est ce qui me dérange au cours de mes conclusions, et les empêche de se former en moi. Je suis incapable de rester assis au fond de n'importe quel bar sordide, et de commander sans cesse la même boisson, le même verre de quelque chose, et de m'imprégner de ce mélange, de cette vie. Je façonne ma phrase, et je me précipite avec elle vers un salon où des douzaines de bougies la feront reluire de tous ses feux. J'ai besoin de spectateurs pour me revêtir de tous ces falbalas et de toutes ces dentelles. Pour être Moi (je l'ai remarqué), j'ai besoin de l'éclairage que dispensent les yeux d'autrui, et c'est pourquoi je ne serai jamais complètement sûr de moi-même. Les êtres authentiques, comme Louis, comme Rhoda, n'existent parfaitement que dans la solitude. Ils supportent mal l'éclairage venu du dehors, le dédoublement dans les miroirs. Ils tournent leurs toiles la face

contre le mur, sitôt qu'ils ont fini de peindre. Une épaisse couche de glace pilée couvre les paroles de Louis. Ses paroles sortent de là condensées, concentrées, durables.

« De nouveau, après ce moment de somnolence, je souhaite faire briller mes mille facettes sous la lumière de figures amicales. Je viens de traverser les régions sans soleil de la non-identité. Pays étrange... Dans ce moment d'apaisement, dans ce moment de satisfaction oublieuse, j'ai entendu le soupir des vagues qui déferlent par delà ce cercle de vive lumière, par delà cette pulsation de vie furieuse, insensée. J'ai eu mon moment d'énorme paix. C'est peut-être le bonheur, ça... Maintenant, je suis rappelé en arrière par le chatouillement des sensations, par la curiosité, par la gourmandise (j'ai faim) et par le désir irrésistible d'être Moi. Je pense aux gens à qui je pourrais expliquer certaines choses, à Louis, à Neville, à Suzanne, à Jinny, et à Rhoda. En leur présence, j'ai mille facettes. Ils m'arrachent aux ténèbres. Nous nous réunissons ce soir, grâce à Dieu. Grâce à Dieu, je ne serai pas obligé d'être seul. Nous dinons ensemble. Nous dirons adieu à Perceval, qui part pour l'Inde. L'heure de notre réunion est encore éloignée, mais déjà je sens la présence de ces hérauts, de ces avant-coureurs que sont en nous les images de nos amis absents. Je vois Louis, sculptural, pareil à une figure de pierre; Neville exact, coupé au ciseau; Suzanne avec ses yeux pareils à des globes de cristal; Jinny dansant comme une flamme, fébrile, brûlante, sur la terre sèche; et Rhoda, la nymphe de la fontaine toujours en larmes. Elles sont fantastiques, irréelles, boursoufflées et bizarres, ces images de nos amis absents: elles s'évanouissent au simple contact du bout de leur soulier. Et pourtant, leur bruyant éclat me réveille. Elles balaient ces vapeurs. Je commence à ne plus supporter qu'impatiemment la solitude, à me sentir suffoqué par ses draperies malsaines. Oh, si je pouvais seulement les écarter, et agir! N'importe qui suffira. Je ne suis pas difficile. Je me contenterai de la compagnie de ce balayeur de rue, de ce facteur, du garçon dans ce restaurant français; mais je

préférerais encore celle du propriétaire, ce brave homme si cordial, dont le bon accueil semble à chaque client un honneur qui lui est tout particulièrement réservé. Il fait lui-même la salade pour un visiteur de marque. Qui est ce Monsieur, et d'où lui vient ce privilège ? Et que dit-il à cette dame ornée de boucles d'oreilles ? est-ce une amie, ou une cliente ? Dès que je m'assieds à cette table, je sens naître un délicieux mélange d'incertitudes, de possibilités, de perplexités, d'hypothèses. Les images se forment par génération spontanée. Ma propre fécondité m'embarrasse. Je pourrais décrire avec la plus grande profusion de détails chaque chaise, chaque table, chaque convive. Mon esprit bourdonne çà et là, prêt à prendre toute chose dans un réseau de paroles. Parler, quand ce ne serait que pour commander du vin au sommelier, c'est amener une explosion. La fusée jaillit. Ses grains dorés retombent, et fertilisent le riche sol de mon imagination. La beauté de ce genre de contact tient à ce que cette explosion a de complètement inattendu. Que suis-je, moi qui vous parle, lorsque s'additionne à moi cet inconnu : un garçon de café italien ? L'univers où nous vivons est dépourvu de stabilité. Qui nous dira le sens secret des choses ? Qui peut prévoir la courbe d'un mot, une fois lancé ? C'est un ballon qui plane au-dessus des cimes des arbres. Tout effort vers la connaissance est vain. Tout n'est qu'expérience et qu'aventure. Sans cesse, nous formons de nouveaux mélanges avec des éléments inconnus. Qu'arrivera-t-il ? Je n'en sais rien. Mais au moment où je repose mon verre, la mémoire me revient : je suis fiancé. Je dîne ce soir avec des amis. Je suis Bernard. Je suis Moi.

— Il est exactement huit heures moins cinq, dit Neville. Je suis venu de bonne heure. J'ai pris place à table dix minutes avant l'heure afin de jouir de chaque moment de mon attente ; afin de voir la porte s'ouvrir et de pouvoir me dire : « Est-ce Perceval ? Non, ce n'est pas Perceval. » Il y a une espèce de plaisir amer à se dire : « Non, ce n'est pas Perceval. » Déjà, j'ai vu la porte s'ouvrir et se fermer

vingt fois : chaque fois, l'attente se fait plus anxieuse. Voici la chambre où il va entrer. Voici la table où il va s'asseoir. Ici, si incroyable que cela soit, se posera son corps. Cette table, ces chaises, ce vase de métal et ses trois fleurs rouges sont tout près de subir une extraordinaire transformation. Déjà cette chambre, avec ses battants de portes qui s'ouvrent sans cesse, ses tables chargées de fruits et de viandes froides, a l'aspect irréel et flottant d'un endroit où quelqu'un attend que quelque chose ait lieu. Les choses frémissent comme si elles s'apprétaient à naître. La nappe blafarde fait une tache brutale de blancheur. L'hostilité, l'indifférence des autres dîneurs attablés ici est accablante ; nous nous regardons ; nous voyons que nous ne nous connaissons pas ; nous nous dévisageons, et puis, nous détournons la tête. De tels regards sont autant de coups de fouet. Je sens en eux toute l'indifférence et toute la cruauté du monde. S'il ne vient pas, je ne pourrai pas supporter cela : je m'en irai. Et pourtant, en ce moment, quelqu'un doit l'apercevoir ; il doit être dans un taxi ; il doit passer devant telle vitrine. A chaque instant, Perceval semble répandre dans cette chambre cette lumière ardente, ce sens passionné de l'existence qui fait perdre aux choses leurs valeurs usuelles, de sorte que la lame de ce couteau n'est plus qu'un éclair de lumière, et non un objet avec lequel on peut couper. L'ordre normal est aboli.

« La porte s'ouvre, mais il ne vient pas. C'est Louis qui entre, hésitant. C'est son étrange mélange d'assurance et de timidité. En entrant, il se regarde dans la glace ; il lisse ses cheveux ; il est mécontent de son apparence. Il se dit : « Je suis un Duc... Je suis l'héritier d'une très vieille famille... » Il est aigre, soupçonneux, tyrannique, difficile (je le compare avec Perceval). Mais il est aussi redoutable, car il y a je ne sais quoi de moqueur dans ses yeux. Il m'a vu. Le voilà.

— Voilà Suzanne, dit Louis. Elle ne nous voit pas. Elle n'a pas fait toilette, car elle méprise les élégances de Londres. Elle se tient pour un instant sur le seuil ; elle

regarde autour d'elle comme une créature éblouie par la lumière d'un phare. Maintenant, elle bouge. Même au milieu de tables et de chaises, elle a les mouvements furtifs et cependant assurés d'une bête sauvage. Elle semble trouver d'instinct son chemin parmi ces petites tables ; sans bousculer personne, sans faire attention aux garçons, elle se fraie un passage jusqu'à notre table placée dans ce coin. Quand elle nous aperçoit, Neville et moi, son visage assume un air de certitude qui est inquiétant, comme si elle avait enfin ce qu'elle voulait. Être aimé par Suzanne, ce serait être transpercé par le bec aigu d'un oiseau, être cloué à la porte d'une grange. Et pourtant, il y a des moments où je souhaiterais presque être transpercé par un bec, être cloué à la porte d'une grange, une fois pour toutes, et à jamais.

« Rhoda entre maintenant, venant de nulle part ; elle s'est faufilee dans la salle sans que nous nous en soyons aperçus. Elle a dû faire de nombreux détours, s'abritant tantôt derrière un garçon, tantôt derrière un pilier lourdement sculpté, afin d'écarter le plus longtemps possible l'émotion du moment où elle nous reconnaîtrait, afin d'être libre un instant encore de bercer en paix des pétales dans un bol. Nous la réveillons. Nous sommes ses bourreaux. Elle nous craint, elle nous méprise, et cependant elle rampe jusqu'à nous parce qu'en dépit de notre cruauté il y a toujours un visage, un nom qui respalendit pour elle, éclaire le pavé des rues, et lui permet de repeupler ses rêves.

— La porte s'ouvre, la porte s'ouvre sans cesse, dit Neville. Mais il ne vient pas.

— Voici Jinny, dit Suzanne. Elle est debout sur le seuil. Tout semble immobilisé : le garçon s'arrête ; les dîneurs assis à la table près de la porte lèvent la tête. On dirait qu'elle est au centre des choses : autour d'elle, les tables, les portes, les fenêtres, les plafonds s'ordonnent comme les rayons autour de l'étoile qui se dessine au milieu d'une vitre brisée. Elle situe les choses : elle leur assigne un ordre. Mais elle nous voit, elle marche ; et les rayons frémissent

et les vagues nous enveloppent, apportant une marée de sensations nouvelles. Nous nous transformons. Louis arrange sa cravate. Neville, qui attend avec une anxiété douloureuse, redresse nerveusement les fourchettes placées devant lui. Rhoda la regarde avec surprise, comme si un feu venait de s'allumer dans le lointain horizon. Et moi, bien que j'entasse dans ma mémoire pour me protéger contre elle le souvenir des herbes mouillées, des champs trempés de rosée, le bruit de la pluie sur les toits, et les coups de vent qui assiègent la maison pendant les jours d'hiver, je sens son dédain m'assaillir, je sens sa moquerie comme des langues de feu qui se dressent contre moi et éclairent sans pitié ma robe démodée et mes ongles carrés que je dissimule aussitôt sous la table.

— Il n'est pas venu, dit Neville. La porte s'ouvre, et il ne vient pas. C'est Bernard. En enlevant son pardessus, il trouve moyen de montrer un bout de chemise bleue aux entournures de son gilet. Différent de nous tous, il est entré sans même se donner la peine d'ouvrir tout grand le battant de la porte, sans s'apercevoir qu'il pénétrait dans un lieu plein d'étrangers. Il ne se regarde pas dans la glace. Ses cheveux sont en désordre, mais il n'en sait rien. Il n'a pas le sentiment de différer des autres ; ce restaurant ne lui paraît pas une prison. En route vers nous, il hésite. « Tiens, qui est-ce ? » se dit-il en apercevant une femme enveloppée d'un manteau du soir. Il connaît vaguement tout le monde ; il ne connaît personne (je le compare avec Perceval). Mais maintenant qu'il nous aperçoit, il agite la main avec bienveillance ; il s'approche avec tant de cordialité, avec un si grand stock d'amour pour l'humanité tout entière (contredit, certes, par la constatation ironique que cet amour de l'humanité est bien ridicule) que, sans l'absence de Perceval qui transforme tout ceci en vagues fumées, je serais capable de sentir comme les autres que nous célébrons une fête, que nous sommes heureux d'être ensemble. Mais sans Perceval, plus rien n'est solide. Nous

ne sommes que des silhouettes, des fantômes creux qui bougent dans un brouillard sans décor.

— La porte bat sans cesse, dit Rhoda. Sans cesse, des étrangers entrent, des gens que nous ne reverrons jamais plus, et dont la familiarité, l'indifférence nous bousculent au passage, nous donnent le sentiment désagréable d'un monde qui se passe de nous. Nous ne pouvons pas sombrer, nous ne pouvons pas oublier nos propres visages. Même moi, qui suis sans visage, moi qui ne transforme pas les gens quand j'entre dans une chambre (Suzanne et Jinny transforment les visages, les corps...), même moi, je crois flotter sans attaches, incapable de m'ancrer en aucun lieu ou de prendre appui nulle part, incapable de fournir à ces gens un mur blanc et lisse contre lequel ils puissent projeter leurs ombres. Mais peut-être suis-je ainsi à cause de Neville, et de son chagrin. Le halètement de son chagrin me secoue tout entière ; rien ne peut y tenir ; rien ne peut prendre forme. Chaque fois que la porte s'ouvre il regarde fixement la table ; il n'ose pas lever les yeux. Puis, il regarde, pendant l'espace d'une seconde, et il se dit : « Perceval n'est pas venu. » Mais le voilà, Perceval !

— Enfin, dit Neville, l'arbre de ma joie fleurit. Mon cœur se dilate. Tous les obstacles sont écartés, toutes les oppressions sont vaincues. Le règne du chaos a pris fin. Autour de lui, Perceval a imposé l'ordre. De nouveau, les couteaux coupent.

— Voilà Perceval, dit Jinny. Il n'est pas en habit.

— Voilà Perceval, dit Bernard. Il se lisse les cheveux, non par coquetterie (il ne se regarde pas dans la glace), mais pour propitier le dieu de la bonne tenue. Il est conventionnel, car c'est un héros. Les jeunes gens le suivaient pas à pas sur le terrain de jeux. Ils imitaient sa façon de se moucher, mais sans succès, car Perceval, c'est lui. Maintenant qu'il est sur le point de nous quitter, d'aller aux Indes, tous ces petits détails se rassemblent pour composer un tout. C'est un héros. Oh certes, personne ne peut le nier,

et lorsqu'il s'assied près de Suzanne, dont il est amoureux, il réalise un chef-d'œuvre. Nous, qui donnions de la voix comme des chacals, prêts à nous entre-déchirer, nous prenons maintenant l'expression confiante et calme de soldats en présence de leur capitaine. Nous, qui nous sommes sentis séparés les uns des autres par notre jeunesse même (le plus âgé d'entre nous n'a pas vingt-cinq ans), nous, qui avons chanté chacun notre chanson, pareil à d'impatients oiseaux, et frappé avec l'egoïsme sauvage et sans scrupules de la jeunesse sur la coquille de colimaçon jusqu'à ce qu'elle se brise (à propos, je suis fiancé), ou qui, perchés solitairement à la fenêtre d'une chambre avons pépié nos chants d'amour, de gloire, pleins de tous ces sentiments si chers au bec jaune des jeunes oisons, enfin, nous nous rapprochons l'un de l'autre. Blottis tous ensemble sur notre perchoir, assis dans ce restaurant où chacun ne pense qu'à soi, où le passage incessant des gens nous offre continuellement des distractions nouvelles, où la cage de verre de la porte s'ouvre à chaque instant pour nous jeter au visage ses milliers de tentations, d'insultes et de coups directs portés à notre amour-propre, tous, tant que nous sommes, nous nous aimons les uns les autres, et nous croyons en la durée de cet amour.

— Enfin, dit Louis, sortons une bonne fois des ténèbres de la solitude.

— Enfin, dit Neville, avouons une bonne fois, de façon brutale et directe, ce qui se cache au fond de nous. Nous sommes sortis de l'isolement et de l'attente. Parlons de nos jours passés pleins de secrets et de cachotteries furtives, des révélations obtenues sur une marche d'escalier, de nos moments de terreur et d'extase.

— La vieille mère Constable pressait au-dessus de nos têtes son éponge toute ruisselante d'eau chaude, dit Bernard. Nous nous sentions tout à coup revêtus d'une enveloppe de chair sensible et changeante.

— Le groom et la fille de cuisine faisaient l'amour dans

le potager, au milieu de la lessive ballonnée par le vent, dit Suzanne.

— Le souffle du vent était pareil au halètement d'une panthère, dit Rhoda.

— L'homme égorgé, livide, gisait dans le ruisseau, dit Neville. En remontant l'escalier, je ne parvenais pas à soulever les pieds ; je ne parvenais pas à dépasser le pomier impitoyable au dur feuillage d'argent.

— La feuille dansait dans la haie sans être mue par aucun souffle, dit Jinny.

— Dans un coin ensoleillé du jardin, dit Louis, les corolles voguaient sur des profondeurs vertes.

— A Elvedon, les jardiniers promenaient sans cesse leurs balais énormes, et une femme était assise à une table, à écrire, dit Bernard.

— Nous dévidons fibre à fibre des pelotes de ficelle soigneusement enroulées, en nous rappelant nos rencontres passées, dit Louis.

— Puis, dit Bernard, une voiture s'arrêtait sur le seuil. Alors, abaissant sur nos yeux le bord de nos chapeaux neufs pour cacher des larmes indignes de notre qualité d'hommes, nous traversions des rues où les bonnes à tout faire elles-mêmes levaient la tête pour nous regarder passer. Et nos noms, peints en lettres blanches sur nos malles proclamaient au monde entier que nous allions au collège avec le nombre réglementaire de chaussettes et de calcçons, que nos mères avaient consacré plusieurs nuits à marquer à nos initiales. Une seconde séparation d'avec le corps maternel.

— Et miss Lambert, miss Cutting et miss Bard, dit Jinny, personnes monumentales, énigmatiques, au visage couleur de pierre, au col et aux manchettes blanches, présidaient aux études, et leurs bagues d'améthyste bougeaient le long des pages des livres de français et d'arithmétique comme de troubles vers luisants. Et il y avait aussi des cartes géographiques, des pupitres recouverts de peluche verte, et des souliers rangés sur des planches.

— Des sonnettes retentissaient à heure fixe, dit Suzanne,

appelant des femmes de chambre essoufflées et rieuses. Les chaises étaient déplacées, puis remises en place sur le linoléum. Mais, du grenier, on apercevait un paysage bleu, un paysage lointain de champs que ne contaminait pas le mensonge de cette existence enrégimentée, de cette existence irréaliste.

— Des voiles nous tombaient du front, dit Rhoda. Nous tenions des guirlandes de fleurs dont les feuilles vertes bruissaient doucement.

— Nous avons changé, nous sommes devenus méconnaissables, dit Louis. Exposés à tant d'éclairages différents, ce que nous avons en nous (car chacun de nous est unique), a surgi à la surface sous forme de taches brutales, intermittentes, séparées par de vides espaces blancs, comme si un acide s'était répandu inégalement sur la plaque du graveur. J'étais ceci ; Neville était cela ; Rhoda et Bernard différaient aussi.

— Puis, dit Neville, les canots glissaient sous les branches vert tendre des saules, et Bernard, avançant distraitement sur un fond de verdure et d'anciens bâtiments universitaires datant du Moyen âge, s'est écroulé comme une masse sur l'herbe à mes côtés. Dans un accès d'émotion (les tempêtes ne sont pas plus violentes, l'éclair n'est pas plus subit), j'ai pris mon poème, je le lui ai jeté au visage ; je suis parti en claquant la porte.

— En tout cas, dit Louis, je vous ai perdus de vue. J'ai dû m'asseoir dans un bureau, arracher les feuillets du calendrier, et annoncer au monde des assureurs, des marchands de grains, et des actionnaires de compagnies de navigation, que le Vendredi Dix, ou le mardi Dix-huit s'était levé sur la cité de Londres.

— Puis, dit Jinny, Rhoda et moi, exposées aux regards dans de luisantes robes de soie, avec autour du cou un cercle de pierres précieuses caressantes et froides, nous avons fait des révérences, nous avons échangé des poignées de main, et, toutes souriantes, nous nous sommes servies de sandwiches.

— Le tigre hondissait, dit Rhoda, et l'hirondelle trempait ses ailes dans de sombres étangs situés sur l'autre versant du monde.

— Mais ici, mais en ce moment, nous sommes ensemble, dit Bernard. Nous nous sommes réunis à cette minute, à cet endroit. Nous y avons été attirés par quelque profonde émotion commune, qui nous unit. Pour plus de simplicité, la désignerons-nous sous le nom d'amour ? Parlerons-nous d'amour pour Perceval, parce que Perceval part pour les Indes ?

« Non, ce mot est trop petit, trop particulier. Une si petite étiquette ne peut convenir à toute l'étendue de nos sentiments. Nous sommes venus du Nord, du Sud, de la ferme de Suzanne, de la maison de commerce de Louis, afin de mettre nos efforts en commun pour réaliser quelque chose, non pas de durable (qu'est-ce qui dure ?), mais de visible et d'évident pour nous tous pendant ce moment où nos vies sont confondues. Dans ce vase, il y a un œillet rouge. Tout à l'heure, lorsque nous attendions, ce n'était qu'une seule et simple fleur. Maintenant, c'est une fleur heptagone, une fleur aux mille pétales, une fleur rouge, brune, ombrée de mauve, une fleur aux raides feuilles d'argent. Et à cette fleur totale chacun de nos regards ajoute un attribut.

— Après les flambées capricieuses et l'ennui infini de la jeunesse, la lumière tombe enfin sur des objets réels, dit Neville. Voici des couteaux, des fourchettes. La structure du monde, et la nôtre, déterminent notre rencontre de ce soir.

— Ce qui nous différencie est bien profond, dit Louis, et peut-être impossible à définir. Mais essayons pourtant d'arriver à une définition. En entrant, je me suis lissé les cheveux, espérant ressembler au reste d'entre vous. Mais je ne le puis, car je ne suis pas complet et précis comme vous l'êtes. J'ai déjà vécu mille vies. Chaque jour, je fouille, je déterre, je découvre des restes de moi-même dans le sable piétiné par les femmes voici des milliers d'années, à l'époque où j'écoutais des chants s'élever sur la rive du Nil, et le piéti-

nement d'une gigantesque bête enchaînée. Cet homme que vous voyez, ce Louis, est fait des cendres et des débris d'un être jadis sublime. J'ai été prince en Arabie : la noblesse de mes gestes en témoigne. Au temps d'Élisabeth, j'ai été un grand poète. J'étais Duc à la cour de Louis XIV. Je suis vain ; je suis téméraire ; je désire éperdument obtenir des femmes un soupir de tendresse. Je n'ai pas déjeuné ce matin afin que Suzanne me trouve livide, et que Jinny étende sur moi le baume exquis de sa sympathie. Mais autant j'admire Suzanne et Perceval, autant je hais tous les autres, car c'est à cause d'eux que je me rends ridicule à force de me lisser les cheveux et de tâcher de dissimuler mon accent. Je suis le petit singe qui joue avec une noix, et vous êtes les femmes endimanchées, avec leurs sacs de brioches rassies. Je suis aussi le tigre en cage ; et vous êtes les gardiens, avec en main des tisonniers de fer rouge. C'est bien cela : je suis plus fort et plus farouche que vous, et cependant mon bref séjour sur la terre après des millénaires de Non-Etre se passera à craindre vos moqueries, à virer avec le vent dans une pluie de suie et d'escarbilles, et à m'efforcer de forger l'anneau d'acier d'un clair poème qui fondra en un tout les goélands et les femmes aux dents gâtées, les clochers de l'église et les chapeaux de feutre que je vois sautiller dans la rue quand je déjeune dans la Cité et que j'appuie un de mes poètes préférés (Lucrèce peut-être) contre l'huilier et le porte-menu éclaboussé de jus de viande.

— Mais moi, vous ne me haïrez jamais, dit Jinny. Jamais vous ne m'apercevrez, même à l'autre bout d'un salon plein d'ambassadeurs et de fauteuils dorés, sans traverser la pièce pour venir à moi, en quête de ma sympathie. Quand je suis entrée, il y a un moment, tout s'est immobilisé comme à l'intérieur d'un cadre. Les garçons s'arrêtaient ; les fourchettes des dîneurs restaient suspendues en l'air. J'étais prête à tout événement. Quand je me suis assise, vous vous êtes mis à assurer vos nœuds de cravates, vous avez caché vos mains sous la table. Moi, je ne cache rien.

Je suis prête. Chaque fois que la porte s'ouvre, je crie : « Encore ! » comme un enfant qui redemande de quelque chose. Mais mon imagination est toute corporelle. Je n'imagine rien au delà de l'ombre portée par mon corps. Mon corps me précède, comme une lanterne dans une allée sombre, obligeant les choses l'une après l'autre à sortir des ténèbres, à entrer dans mon cercle de lumière. Je vous éblouis : je vous fais croire que l'instant présent contient tout.

— Mais quand vous vous tenez sur le seuil, dit Neville, votre présence nous immobilise, réclame de nous l'admiration, et rien ne fait davantage obstacle à la liberté des rencontres. Vous vous tenez debout sur le seuil : vous nous obligez à prendre conscience de votre existence. Mais nul de vous ne m'a vu approcher. Je suis venu de bonne heure ; je suis venu rapidement, directement, ici, pour m'asseoir aux côtés de la personne que j'aime. Ma vie a la rapidité qui manque à la vôtre. Je suis pareil au chien de chasse lancé sur une piste. Je suis en chasse de l'aube au soir. Rien, ni la quête de la perfection dans le désert, ni la gloire, ni l'argent n'ont de valeur pour moi. J'aurai la fortune ; j'aurai la gloire. Mais ce que je désire, je ne l'aurai jamais, car mon corps manque de beauté et de l'assurance qu'elle nous donne. Mon corps succombe, distancé par mon esprit agile. Je m'effondre avant d'avoir atteint le but, et je ne suis plus qu'une masse, en sueur, répugnante peut-être. Dans les moments tragiques de la vie, j'inspire la pitié, et non l'amour. C'est pourquoi je souffre cruellement. Mais je ne crains pas le ridicule, comme Louis. J'ai trop le sens des réalités pour me permettre ces jongleries, ces attitudes. Je vois tout (une seule chose exceptée), avec la plus complète clarté. C'est là ce qui me sauve. C'est ce qui sans cesse surexcite en moi le sens de la douleur. C'est ce qui me permet de faire la loi, même quand je me tais. Et quoiqu'en un sens je sois joué par la vie, puisque la personne que je désire change sans cesse, et que mon désir ne change pas, puisque j'ignore le matin près de qui je m'assiérai le soir,

je ne suis pourtant jamais inerte : je survis à mes pires désastres ; je me relève, je me transforme. Les flèches s'émoussent contre la cuirasse de mon grand corps musclé. Dans cette poursuite, je vais vieillir.

— Si je pouvais croire que ma vie se passera en poursuites et en changements sans fin, dit Rhoda, je serais délivrée de la crainte que rien ne dure. L'instant ne prépare pas à l'instant qui suit. La porte s'ouvre, et le tigre bondit. Vous ne m'avez pas vue entrer. J'ai fait mille détours le long des chaises pour éviter l'horreur d'une brusque secousse. J'ai peur de vous. J'ai peur du choc des sensations qui bondissent vers moi, car je ne puis pas les accueillir comme vous le faites, je ne puis pas fondre le moment présent avec le moment à venir. Pour moi, tous les moments sont tragiques, tous sont solidaires : et si je succombe sous le heurt de cet instant, vous vous jetterez sur moi, vous me mettrez en pièces. Je n'ai pas de but. Je ne réussis pas à enfilet les unes aux autres les minutes et les heures, à les dissoudre par un procédé tout simple jusqu'à ce qu'ils forment cette masse une et indivisible que vous appelez la vie. Car vous avez un but : une personne près de qui vous asseoir, ou peut-être une idée, ou votre propre beauté peut-être... Je ne sais pas : mais vos jours et vos heures passent comme passent les paysages de branches d'arbres et de mousses des forêts aux yeux du chien de chasse qui galope sur une piste. Mais moi, je ne m'attache à aucune piste, et il n'y a pas de corps que je puisse poursuivre ainsi. Et je suis sans visage. Je suis pareille à l'écume qui ourle le sable, ou au clair de lune qui verse au hasard ses rayons sur un bidon de fer blanc, sur les piquants flétris du chardon de mer, sur un vieil os, ou sur le bois pourri d'un bateau. Je suis poussée par le vent au fond des cavernes, je suis pourchassée comme un bout de papier le long de corridors sans fin, et je dois appuyer les mains contre le mur pour me retenir et pouvoir revenir en arrière.

« Mais comme je tiens surtout à garder les apparences, je fais semblant d'avoir un but lorsque je me traîne le long

de l'escalier derrière Jinny et Suzanne. Je tire sur mes bas comme elles tirent sur leurs bas. J'attends que vous ayez parlé, pour parler comme vous. J'ai traversé Londres pour venir ici, à cette place, non pas pour voir tel ou tel d'entre vous, mais pour allumer mon feu à votre flambée unanime, ô vous qui vivez une vie une, indivisible, et sans craintes...

— Mais en entrant ici, ce soir, dit Suzanne, je me suis arrêtée net. J'ai regardé autour de moi, pareille à un animal qui tient ses yeux tout près du sol. L'odeur des tapis, des meubles, et le relent des parfums me dégoûtent. J'aime marcher seule à travers les champs détremés ; j'aime m'appuyer contre une barrière et regarder mon chien flairer en cercle, et l'exciter à poursuivre le lièvre. J'aime la compagnie de gens qui mâchonnent des brins d'herbe, crachent dans le feu, et traînent leurs savates le long d'interminables corridors, comme mon père. Les seules paroles que je comprends sont de simples cris d'amour, de haine, de rage et de douleur. Vos conversations me font penser à quelqu'un qui déshabillerait une vieille femme : tout à l'heure, sa robe semblait faire partie de sa personne, mais chaque parole découvre un peu plus de sa peau jaunie, de ses cuisses ridées, et de ses seins qui pendent. Dès que vous vous taisez, vous êtes de nouveau pleins de beauté. Mon bonheur sera simple, et les joies de l'instinct satisfait me suffiront toujours. J'irai au lit fatiguée. Je serai comme un champ qui porte alternativement ses moissons ; en été, le soleil palpitera sur moi ; en hiver, je serai fendillée par le froid. Mais la chaleur et le froid se suivront en succession naturelle, sans qu'intervienne ma volonté. Mes enfants m'aideront : leur dentition, leurs larmes, leur départ pour l'école, et leur retour, seront comme les vagues de la mer par lesquelles je me laisserai porter. Aucun jour ne se passera sans un léger progrès. Je serai soulevée plus haut que vous tous sur l'échine des saisons. Je posséderai plus que Jinny, plus que Rhoda, au moment de ma mort. Mais, par contre, tandis que vous vous êtes variés et que frémissent en vous comme des millions de

reflets les idées et les sourires des autres, je serai maussade, couleur d'orange, et toute couverte d'une seule teinte rouge sombre. Je serai avilie, durcie par la passion sublime et bestiale de la maternité. J'aiderai sans scrupules mes enfants à se pousser dans la vie. Je prendrai en haine ceux qui leur découvriront des défauts. Je mentirai basement pour leur venir en aide. Je les laisserai me séparer de vous, mes amis. D'ailleurs, je suis dévorée de jalousie. Je hais Jinny parce que sa présence me rappelle que mes mains sont rouges, et mes ongles rongés. J'aime avec tant d'âpreté que je souffre à mourir quand l'objet de mon amour me prouve par un mot qu'il pourrait m'échapper. Il s'envole, et je reste là, avec en main le bout d'une ficelle qui se perd dans le feuillage. Je ne comprends rien aux belles phrases.

— Si seulement j'avais pu grandir sans savoir que les mots s'enfilent les uns aux autres, dit Bernard, Dieu sait à quoi j'aurais pu atteindre. Mais dans mon état présent, découvrant partout des séries sans fin, je suis incapable de supporter la pression de la solitude. Dès que je ne vois plus les mots s'enrouler autour de moi en anneaux comme la fumée d'un cigare, je me perds dans les ténèbres, je ne suis rien. Tout seul, je tombe en léthargie. Je me dis mélancoliquement en tisonnant les cendres à travers la grille du foyer : « Eh oui, la mère Moffat viendra balayer tout ça... » Quand Louis est seul, l'intensité de son esprit devient surprenante, et il est capable d'écrire quelques phrases qui peut-être dureront plus que nous tous. Rhoda aime passionnément la solitude. Elle nous craint, car nous ébranlons en elle ce sens de l'Être, que la solitude rend si puissant ; voyez avec quelle énergie elle brandit sa fourchette, son arme contre nous. Mais moi, je ne sais vraiment qu'au moment où le plombier, ou le maquignon, ou tout autre, dit quelque chose qui sert à mon esprit d'étincelle. Avec quelle grâce alors la fumée de mes phrases s'élève et redescend, s'enroule autour de la carapace rouge des homards et de l'épiderme doré des fruits, fait de toutes ces choses un

seul objet de beauté. Mais, il faut le reconnaître, mon éloquence est traîtresse, faite de vieux mensonges et de faux-fuyants. Car mon caractère est déterminé en partie par les excitations extérieures, il n'est pas à moi, comme le vôtre est à vous ; il y a en lui je ne sais quel fatal défaut ; une sinueuse et irrégulière veine d'argent en détruit l'unité. Voilà ce qui irritait Neville au collège, quand je le quittais subitement. Je parlais avec mes camarades bruyants et vantards, ornés de casquettes à insignes ; je m'entassais avec eux dans d'immenses calèches : certains d'entre eux sont ici ce soir ; ils sont on ne peut plus élégants, et dînent ensemble, avant d'aller ensemble en parfait accord au music-hall. J'ai un faible pour eux. Car ils m'éveillent à la vie tout aussi bien que vous le faites. Aussi, quand je vous quitte, et que votre train démarre, il vous semble que ce n'est pas le train qui s'en va, mais moi, Bernard, moi qui ne tiens à rien, moi qui ne sens rien, moi qui n'ai pas de billet, et qui peut-être viens de perdre mon portemonnaie. Suzanne regarde la ficelle disparaître à travers le feuillage, et s'écrie : « Parti ! Il est parti ! » Car rien ne peut me retenir. Je me défais et me refais sans cesse. Chaque personne à qui je parle oblige des mots différents à se former sur mes lèvres.

« Je ne désire pas être assis ce soir auprès d'une seule personne, mais de cinquante. Mais je suis le seul d'entre vous qui n'ai pas besoin de prendre l'air dégagé pour être à l'aise ici. Je ne suis pas vulgaire ; je ne suis pas snob. Si je m'abandonne à la pression du monde, ma langue habile réussit souvent à glisser en plein courant des phrases dangereuses. Ils amusent tout le monde, les petits jouets que je fabrique d'un rien en quelques instants. Je ne suis pas un thésauriseur (quand je mourrai, je ne laisserai derrière moi qu'une armoire pleine de vêtements usagés) et je suis presque indifférent à ces bagatelles qui tourmentent Louis. Mais j'ai fait beaucoup de sacrifices. Moi, qui suis composé de minerai de fer, de veines d'argent, et de vulgaire boue, je suis incapable de me contracter comme un poing, pareil à

ceux dont l'énergie ne dépend pas de stimulants étrangers. Je suis incapable du renoncement, de l'héroïsme de Louis et de Rhoda. Je ne parviendrai jamais, même dans la conversation, à tourner parfaitement une seule phrase. Mais j'aurai contribué plus qu'aucun de vous à l'atmosphère du moment qui passe : je serai entré dans plus de chambres, toutes différentes les unes des autres. Seulement, parce qu'il y a en moi quelque chose qui vient du dehors et non pas du dedans, je serai finalement oublié : quand je me tairai, vous ne vous souviendrez pas de moi, sauf comme de l'écho d'une voix qui jadis transposait cette corbeille de fruits dans le langage humain.

— Voyez, écoutez, dit Rhoda. Voyez : à chaque instant, la lumière déploie de nouvelles richesses, et la perfection s'épanouit et mûrit à la surface des choses. Nos yeux, lorsqu'ils parcourent la salle meublée de petites tables, paraissent écarter autant de rideaux rouges, oranges, couleur d'or. et d'autres encore aux étranges teintes indéfinissables, quicèdent comme des voiles et se referment derrière nous. Et chaque chose se fond en un tout.

— Oui, dit Jinny, le domaine de nos sens s'est élargi. Des membranes et des fibres nerveuses, jadis pâles et sans force, se sont gonflées et s'étendent, flottent autour de nous comme des racines ; c'est elles qui nous permettent de toucher du doigt l'espace et de capter des sons lointains et jadis inouïs.

— La rumeur de Londres nous enveloppe, dit Louis. Des voitures, des autobus, des camions passent et repassent sans cesse. Tous les bruits s'unissent dans le bruit d'une seule roue qui tourne. Chaque son particulier, les coups de sifflet, les cloches, les cris des ivrognes et des passants en gaité, façonnent un seul son comme un cercle d'acier bleu. Tout à coup, une sirène mugit. Peu à peu, les berges s'écartent avec un glissement insensible, les cheminées des maisons s'aplatissent, et le vaisseau se dirige vers la haute mer.

— Perceval s'en va, dit Neville. Nous sommes assis dans

cette salle éclairée, multicolore : et toutes les choses, nos mains, les rideaux, les couteaux et les fourchettes, et les autres dîneurs, se fondent sous nos yeux en un tout. Nous sommes ici, entourés de murs. Mais l'Inde existe, au dehors.

— Je vois l'Inde, dit Bernard. Je vois le long rivage bas ; je vois les ruelles tortueuses faites de boue piétinée qui conduisent aux pagodes branlantes ; je vois des bâtiments crénelés, ornés de dorures, dont l'air de fragilité et d'abandon fait croire qu'il s'agit de constructions temporaires élevées pour figurer dans une exposition orientale. Je vois une paire de buffles qui tire une charrette basse le long de la route brûlante. Le char mal attelé zigzague le long du chemin. Soudain, une roue s'enfonce dans une ornière, et aussitôt d'innombrables indigènes aux reins ceints d'un pagne accourent et discutent, surexcités. Mais ils ne font rien. Le temps semble infini, l'ambition vaine. Le sens de l'inutilité de l'effort humain s'appesantit sur nous. D'étranges, d'aigres odeurs flottent. Un vieil homme couché dans un fossé mâche du bétel en contemplant son nombril. Mais soudain, Perceval paraît. Perceval monte une jument harcelée par les mouches ; il porte un casque. Grâce à la mise en pratique des principes européens, grâce à l'emploi de quelques gros mots qui lui furent toujours familiers, le char à buffles est redressé en moins de cinq minutes. Le problème asiatique a trouvé sa solution. Il s'éloigne ; la multitude s'amasse autour de lui et le regarde comme s'il était — ce qu'il est vraiment — un Dieu.

— Qu'il ait un secret ou qu'il n'en ait pas, qu'il soit inconnu ou célèbre, dit Rhoda, peu importe. Il est pareil à une pierre qui tombe dans un étang poissonneux. Nous qui nagions tous çà et là comme des poissons, nous nous précipitons tous vers lui dès qu'il fait son apparition. Comme des poissons qui viennent de constater la présence d'une grande pierre, nous nous remettons à tourner avec satisfaction. Sa présence nous reconforte ; des pépites d'or coulent dans notre sang. Un-deux-Un-deux, le cœur nous bat avec confiance, avec calme, dans une sorte de transe de joie,

d'extase de bien-être ; et voyez, les pays les plus éloignés, ombres pâles à l'horizon du monde, l'Inde par exemple, se dressent sous nos regards. La surface du monde se rétrécit autour de lui ; des provinces éloignées sortent des ténèbres ; nous voyons des routes couvertes de boue, des entrelacements de jungle, des multitudes d'hommes, des vautours qui se repaissent de cadavres gonflés, comme si tout cela faisait partie d'un domaine splendide qui nous est propre, dès que Perceval, chevauchant le long d'un sentier solitaire sur une jument harcelée par les mouches, fait dresser sa tente à l'ombre d'arbres désolés, ou demeure assis, seul, occupé à contempler les montagnes énormes.

— Quand Perceval s'assied silencieusement parmi nous, comme jadis au milieu des longues herbes chatouilleuses, sous le ciel où le vent séparait des nuages qui se rejoignaient ensuite, sa présence, dit Louis, nous fait comprendre que lorsque nous parvenons à nous réunir comme les éléments dispersés d'un même corps et d'une même âme, nos efforts pour nous définir sont vains. Toujours, la peur nous fait faire quelque chose. Toujours, la vanité nous oblige à en atténuer quelques autres. Nous nous efforçons d'accentuer nos différences. Notre désir de nous distinguer les uns des autres est tel que nous avons exagéré nos fautes, et pesé sur ce qui nous est particulier. Mais une chaîne nous enlace, une chaîne circulaire d'acier bleu.

— C'est l'amour, c'est la haine, dit Suzanne. C'est le torrent sombre et furieux qui nous donne le vertige quand nous nous penchons sur lui. Nous sommes debout sur le rebord, mais le vertige nous prend quand nous regardons en bas.

— C'est l'amour, dit Jinny, c'est la haine, cette haine que Suzanne éprouvait pour moi parce qu'un jour j'ai embrassé Louis dans le jardin ; parce que, quand j'entre dans la chambre, parée comme je le suis, je l'oblige à s'apercevoir que ses mains sont rouges, et à les cacher. Mais l'être qui nous inspire de la haine est presque impossible à distinguer de celui qui nous inspire de l'amour.

— Et pourtant, dit Neville, ces eaux retentissantes au-dessus desquelles nous bâtissons nos plate-formes fragiles sont plus fermes encore que les cris sauvages, inconséquents et faibles qui nous échappent quand nous tentons de parler, quand nous raisonnons, quand nous prononçons ces mensonges « Je suis ceci... Je suis cela... » Le langage ment.

Mais je mange. En mangeant, je perds peu à peu toute vue précise des choses. Je me sens lesté de nourriture. Ces bouchées délicieuses de canard rôti, accompagnées de légumes appropriés, se suivent les unes les autres le long de mon palais, de mon gosier, tombent dans mon estomac en une rotation exquise de sensations de chaleur, de poids, de doux et d'amer, et servent de ballast à mon corps. Je me sens plein de calme, de gravité, et en plein contrôle de mes nerfs. Tout est solide, maintenant. Instinctivement, mon palais réclame et prévoit des sensations de douceur et de légèreté, quelque chose de sucré et de mousseux. Et le vin glacé, collant comme un gant aux nerfs délicats qui tremblent à la surface de ma gorge, coule, à mesure que je bois, dans une caverne voûtée, avec son parfum de musc, sa couleur de raisins et de feuilles de vignes. Enfin, je puis regarder sans crainte dans le torrent du moulin qui écume sous moi. Mais quel nom faut-il lui donner ? Que Rhoda décide, elle dont je vois le visage reflété vaguement dans un miroir sur le mur opposé ; Rhoda, que j'ai dérangée quand elle berçait des pétales de fleurs dans un bol de terre brune, en lui réclamant le canif que Bernard avait volé. Pour elle, l'amour n'est pas un maelstrom. Elle regarde en bas sans vertige. Elle regarde bien loin au-dessus de nos têtes, par delà l'Inde.

— Oui, par delà vos épaules, par-dessus vos têtes, dit Rhoda, je contemple un paysage de vallée enclos de collines pareilles à des ailes repliées d'oiseaux. Là, sur le gazon court et ferme, s'élèvent des buissons au sombre feuillage, et contre leur masse noire, je vois une blanche forme humaine. Ce n'est pas une statue de pierre : elle se meut, peut-être elle vit. Mais ce n'est aucun de

vous ; ce n'est ni Perceval, ni Suzanne, ni Jinny, ni Louis, ni Neville. Quand Il repose sur son genou le coude de son bras blanc, c'est un triangle ; quand il se tient debout, c'est une colonne ; s'il se penche, c'est la courbe d'une fontaine. Il ne nous fait pas de signe ; il n'appelle pas ; il ne nous voit pas. La mer mugit derrière lui. Il est par delà notre atteinte. Et cependant, je m'aventure jusque là. C'est là que je vais combler le vide qui est en moi, m'étendre pour mes sommets, et les emplir de rêves. Et, l'espace d'une seconde, même ici, même en ce moment, j'atteins mon but ; je pense : « Ne cherche plus. Tout le reste n'est que douleur et mensonge. Ton but est atteint. » Mais ces pèlerinages, ces départs, n'ont lieu que quand vous êtes là, à cette table, sous ces lampes, près de Perceval et de Suzanne, ici. Toujours, je vois les buissons aux feuilles sombres par-dessus vos têtes, par delà vos épaules, ou dans le cadre d'une fenêtre de salon dont je m'approche pendant une fête, et par laquelle je m'attarde à regarder dans la rue.

— Mais ses pantoufles ? dit Neville. Et sa voix, entendue en bas, dans le vestibule ? Et son visage aperçu quand il se croit seul ? On l'attend, et il ne vient pas. Il vient de plus en plus tard. Il nous a oubliés. Il est avec quelqu'un d'autre. Il est infidèle, sa tendresse ne signifie rien. Oh, cette angoisse, cet intolérable désespoir... Et tout à coup, la porte s'ouvre. Le voilà.

— Toute luisante de reflets d'or, je lui ai dit : « Viens », dit Jinny. Et il est venu. Il est venu à travers la chambre à l'endroit où j'étais assise, avec ma robe pareille à un voile étalée autour de moi sur la chaise dorée. Nos mains se sont effleurées ; nos corps ont pris feu. La chaise, la tasse, la table, rien n'est resté dans l'ombre. Tout frémissait, tout luisait, tout brûlait avec une belle flamme claire.

— Regardez-les, Rhoda, dit Louis. Comme ils sont devenus nocturnes, passionnés... Leurs yeux sont comme les ailes des papillons de nuit, qui battent si rapidement qu'elles paraissent immobiles.

— Des trompes et des trompettes résonnent, dit Rhoda.

Des feuillages s'éploient ; des cerfs braient dans les fourrés. On entend un bruit de danses et de tambours, pareil aux danses et aux tambours des sauvages nus brandissant des piques.

— Leur danse est pareille à celle des sauvages autour du feu de la tribu, dit Louis. Ce sont des sauvages ; ils sont sans pitié. Ils dansent en rond, ils pressent des vessies gonflées. Les flammes reluisent sur leurs visages peints, sur les peaux de léopards, et sur les membres saignants qu'ils ont arrachés des troncs vivants.

— Les flammes du feu de joie s'élèvent très haut dans le ciel, dit Rhoda. La grande procession passe, en jetant des ramilles vertes et des branches de fleurs. Une fumée bleue s'échappe de leurs conques ; leur peau est tachetée de rouge et de jaune dans la lumière des torches. Ils éparpillent des violettes. Ils parent le bien-aimé de guirlandes et de feuilles de laurier, à l'endroit où la vallée se resserre entre les collines. La procession passe. Et pendant qu'elle passe, Louis, nous éprouvons un sentiment de défaite et d'épuisement. Des ombres descendent. Pareils à des conspirateurs penchés à l'écart sur une urne froide, nous regardons les flammes rouges, qui s'éteignent.

— La mort est entrelacée de violettes, dit Louis. La mort, et de nouveau la mort.

— Comme nous sommes assis fièrement autour de cette table, dit Jinny, nous qui n'avons pas encore vingt-cinq ans. Au dehors, les arbres verdoient ; les femmes flânent ; les voitures tournent sans cesse. Sortis des expériences, des obscurités, et des moments d'éblouissements de la jeunesse, nous regardons droit devant nous, prêts à tout événement. (La porte s'ouvre, la porte ne cesse pas de s'ouvrir.) Tout est réel ; tout est ferme ; sans illusions ; sans ombres. Sur nos fronts, la beauté repose. Sur le mien, sur celui de Suzanne. Notre chair est fraîche et ferme. Nos contrastes sont nets et précis comme les ombres des rochers en plein soleil. Des petits pains croquants, durs et vernis sont posés

devant nous. La nappe est blanche, et nos mains reposent, à demi-fermées, prêtes à se contracter. Nous avons devant nous bien des jours : des jours d'hiver, des jours d'été ; nous avons à peine entamé nos réserves d'avenir. Le fruit s'arrondit sous les feuilles. La chambre est couleur d'or, et je murmure « Viens... »

— Il a les oreilles rouges, dit Louis, et l'odeur de cuisine pend comme une étoffe humide autour des employés de bureau qui mangent un morceau sur le pouce au comptoir du bar.

— Qu'allons-nous faire du temps infini qui s'étale devant nous ? dit Neville. Flânerons-nous le long de Bond Street, regardant les vitrines, achetant peut-être un porte-plume réservoir à cause de sa belle couleur verte, ou demandant le prix de la bague ornée d'une pierre bleue ? Ou resterons-nous assis, chez nous, à regarder rougir les charbons ? Tendrons-nous les mains vers un livre, et lirons-nous ça et là une page. Eclaterons-nous de rire sans raison ? Irons-nous cueillir des pâquerettes le long des campagnes fleuries, ou demanderons-nous à quelle heure part le prochain train pour les Hébrides, et ferons-nous réserver un compartiment ? Tout est encore à venir.

— Pour vous, dit Bernard. Mais hier, je me suis cogné à un réverbère. Je me suis fiancé.

— Comme les petits tas de sucre en poudre sont curieux à voir sur le bord de nos assiettes, dit Suzanne. Et la peau tachetée des poires, et le cadre de peluche des glaces. Je ne les avais pas remarqués tout à l'heure. Tout est fixé, maintenant, tout est en place. Bernard est fiancé. Quelque chose d'irrévocable vient d'avoir lieu. Un cercle s'est dessiné sur les eaux ; une chaîne nous est imposée. Nous ne serons plus jamais libres de nous écouler à notre guise.

— Pendant un instant, dit Louis. avant que la chaîne se brise, avant que le désordre règne à nouveau, contemplons cette fixité, cet ordre, de ce lien qui nous enserre.

« Mais brusquement, l'anneau se rompt. Le flot coule librement. Nous nous précipitons plus rapidement que jamais.

Les passions qui reposaient dans les profondeurs où croissent les algues sombres remontent à la surface, et leurs vagues nous ballottent. La jalousie et la douleur, le désir et l'envie, et je ne sais quoi de plus profond encore, de plus fort et de plus souterrain que l'amour. Elle parle, la voix de l'Action. Écoutez, Rhoda (car nous sommes des complices, avec nos mains posées contre une urne froide), écoutez la voix rapide, distraite, excitée de l'Action, la voix des chiens lancés sur la piste. Ils parlent sans se donner la peine de finir leurs phrases. Ils parlent un langage enfantin comme celui des amants. Une puissance impérieuse et brutale les possède. Les nerfs de leurs cuisses tremblent. Leurs cœurs battent et se coagulent en eux. Suzanne roule son mouchoir de poche. Les yeux de Jinny flamboient.

— Ils sont indifférents aux coups d'œil curieux et aux touchers inquisiteurs, dit Rhoda. Avec quelle aisance ils se retournent et regardent ; quelles attitudes pleines d'énergie et d'orgueil... Quelle vie dans les yeux de Jinny... Quelle force, quel poids dans le regard de Suzanne, cherchant des insectes au pied des arbres. Leurs cheveux luisent de santé. Leurs yeux brillent comme les yeux des animaux écartant les feuilles en quête de leur proie. Le cercle est détruit. Nous sommes rejetés au dehors.

— Mais bien vite, mais trop vite, dit Bernard, cette exaltation individuelle retombe à plat. Trop vite, le moment d'avidité se termine, et notre appétit de bonheur est rassasié. La pierre a coulé à fond ; le moment est passé. Une atmosphère d'indifférence m'enveloppe. La curiosité de mille regards est dans mes yeux. J'accorde à quiconque le droit d'assassiner Bernard, qui vient de se fiancer, pourvu qu'on laisse intacts cette atmosphère du pays inconnu, cette forêt d'un monde mystérieux. Pourquoi (je me murmure discrètement cette demande) des femmes dînent-elles seules à cette table ? Qui sont-elles ? Et qu'est-ce qui les a amenées ici, ce soir ? Le jeune homme assis dans un coin doit être un provincial, à en juger par l'air embarrassé avec lequel il se frotte continuellement la nuque. Il est si

humble, et si désireux de montrer de la reconnaissance à son hôte, un vieil ami de son père, plein de bienveillance pour lui, qu'il jouit à peine d'une soirée qui lui paraîtra demain matin avoir été charmante. Je remarque aussi que cette dame plongée dans une conversation absorbante (il s'agit peut-être d'amour, ou du malheur qui accable ses meilleurs amis) s'est interrompue trois fois pour se poudrer le nez. « Mon Dieu, se dit-elle, mon nez reluit... » et sa houppette à poudre sort de son sac, effaçant au passage les sentiments les plus sacrés du cœur humain. Il y a aussi le problème insoluble que pose la présence solitaire de ce Monsieur à monocle ; et celle de la dame mûre, toute seule aussi, et qui a commandé du champagne. Que sont ces gens-là ? Je pourrais mettre sur leurs lèvres une douzaine d'histoires, broser une douzaine de tableaux. Mais que valent mes histoires ? Ce sont des petits jouets que je façonne, des bulles de savon que je souffle, des anneaux de fumée qui s'enlacent. Et parfois je me prends à douter que des histoires puissent contenir la réalité. Qu'est-ce que mon histoire, ou celle de Rhoda ? Qu'est-ce que l'histoire de Neville ? Evidemment, il y a des faits. Par exemple : « L'élégant jeune homme vêtu de gris, dont la réserve contrastait si étrangement avec la loquacité des autres, épousseta les miettes de pain attachées à son gilet, et, d'un geste caractéristique, à la fois bienveillant et autoritaire, appela le garçon qui s'approcha aussitôt et revint un moment après avec l'addition discrètement pliée sur une assiette. » Voilà les faits, voilà la réalité : et tout le reste est ténèbres et conjectures.

— Maintenant que nous avons payé et que nous nous préparons à partir, dit Louis, le cercle intérieur, si fragile, si souvent brisé (car nous sommes faits de métaux de densités différentes), se referme et nous rejoint en un seul anneau. Quelque chose se crée. Oui, en ce moment où nous nous levons de table et cherchons autour de nous un peu nerveusement nos affaires, nous formulons cette prière, les mains jointes sur une pensée commune : « Ah, si l'on

pouvait ne pas bouger, ne pas laisser se prendre dans les battants de la porte cette réalité que nous avons créée, qui s'est formée, ici, sous ces lampes, parmi ces pelures de poires, ces miettes de pain, et ces gens qui passent. Ah, ne pas bouger, ne pas partir ! Maintenir tout cela pour toujours ! »

— Retenons-le pour un moment, dit Jinny, l'objet de notre haine ou de notre amour, de quelque nom qu'il nous plaira de l'appeler, retenons cet univers fait de la présence de Perceval, de notre jeunesse, de notre beauté, et de sentiments si profondément enfoncés en nous que peut-être ne les ressentirons-nous plus jamais pour aucun autre homme.

— Les forêts et les pays situés de l'autre côté du monde sont contenus dans cette chambre, dit Rhoda ; et les mers et les jungles ; et les aboiements des chacals, et le clair de lune qui baigne les sommets autour desquels planent les aigles.

— Le bonheur est contenu dans cette chambre, dit Neville, et la paix que dispensent les objets familiers. Une table, une chaise, un livre, avec un couteau à papier inséré entre ses pages. Et un pétale tombe d'une rose, et la lumière palpète pendant que nous sommes assis, en silence, ou que peut-être, traversés par une pensée sans importance, nous prononçons soudain une parole.

— Les jours de la semaine sont contenus dans cette chambre, dit Suzanne. Lundi, mardi, mercredi. Les chevaux vont aux champs, et en reviennent ; les corneilles s'envolent et se posent de nouveau, et les cimes des ormes sont prises dans ce filet de battements d'ailes, en avril comme en novembre.

— L'avenir est dans cette chambre, dit Bernard. Voici le moment de laisser tomber une dernière goutte brillante comme un surnaturel vif argent, dans ce globe splendide créé par nous autour de Perceval. Que va-t-il arriver ? Qu'est-ce qui nous attend, au dehors ? Je me le demande, en époussetant les miettes qui tiennent à mon gilet. Ici, tout en mangeant, tout en parlant, nous nous sommes

prouvés que nous étions capables d'ajouter aux richesses de l'heure présente. Nous ne sommes pas des esclaves, obligés de recevoir incessamment sans se plaindre d'insolents coups sur leurs nuques inclinées. Nous ne sommes pas un troupeau, forcé de suivre un berger. Nous sommes des créateurs. Nous venons de créer quelque chose qui ira rejoindre les innombrables constructions du passé. En ce moment où nous mettons nos chapeaux et où nous poussons la porte, nous ne pénétrons pas dans le chaos, mais dans un monde que notre force peut subjuguier, et où nous pouvons frayer notre route lumineuse et éternelle.

« Regarde autour de toi, Perceval, pendant qu'on te cherche un taxi, tout ce décor de choses que tu vas bientôt perdre. La chaussée est dure et polie par le frottement d'innombrables roues. Le dais lumineux de nos énergies ardentes s'étend au-dessus de nos têtes comme une étoffe en flammes. Les théâtres, les music-halls, et les lampes au fond des maisons produisent cette illumination.

— Des nuages déchiquetés voyagent dans un ciel sombre comme l'os luisant de la baleine, dit Rhoda.

— L'angoisse commence ; le désespoir m'a pris dans ses serres, dit Neville. La voiture est là, Perceval s'en va. Que faire pour le garder ? Comment combler la distance qui nous sépare ? Comment souffler sur le feu, pour qu'il brûle toujours ? Comment faire savoir aux temps à venir que nous, qui sommes ici dans la rue, debout sous la lueur des réverbères, nous avons aimé Perceval ? Mais Perceval est parti... »

Le soleil avait atteint toute sa hauteur. Il n'était plus furtif, entrevu, et deviné, comme une jeune fille couchée sur un matelas vert d'eau et qui se fatiguerait les yeux à regarder à travers des joyaux arrondis, gouttelettes de pierres précieuses, opalines, traversées de lumière, palpitant dans une atmosphère trouble, comme les flancs d'un dauphin qui bondit, ou l'éclair d'une épée qu'on dégaîne. Le soleil indéniable brûlait sans compromis. Il tapait dur sur le sable ferme, et les rochers se changeaient en fournaises. Le soleil fouillait au fond de chaque mare, attrapait les poissons cachés dans les crevasses, mettait en pleine lumière la brouette rouillée, la blanche carcasse, ou le soulier dépareillé privé de ses lacets, pareil à un morceau de bronze enfoncé dans le sable. Chaque objet recevait de lui sa ration de couleur ; les sables, leurs reflets innombrables, les herbes sauvages, leur vert étincelant ; et il luisait aussi sur l'aride étendue du désert, sillonné par le vent, parsemé de monticules désolés, hérissé çà et là d'arbres rabougris aux feuilles sombres. Il illuminait les lisses mosquées ornées de dorures, les frêles maisons roses et blanches des villages d'Orient, pareilles à des châteaux de cartes, et les femmes aux cheveux blancs, à la gorge pendante, agenouillées dans le lit de la rivière et battant les étoffes craquelées étalées sur les pierres. Les puissants paquebots se frayant une route sur la mer étaient embrassés par ce calme regard du soleil, et sa lumière se glissait à travers les tentes de toile jaune, sur les passagers qui sommeillaient ou se promenaient sur le pont, et, la main sur les yeux, cherchaient au loin le rivage, enfermés dans les flancs palpitants et visqueux du vaisseau qui les

transportait durant de longs jours sur les eaux monotones.

Le soleil ruisselait sur les collines d'Orient encombrées de bâtisses ; il resplendissait sur le lit caillouteux et large des rivières, où l'eau diminuée coulait faiblement sous les hauts ponts suspendus, à peine assez profonde pour recevoir le linge des laveuses agenouillées ; et les maigres mulets chargés de paniers posaient prudemment le pied le long de ce lit de cailloux branlants. A midi, la chaleur du soleil donnait aux collines la couleur grise de la pierre éclatée. Mais, plus au Nord, dans des pays plus riches de nuages et de pluie, les collines taillées à la hache semblaient reluire d'un feu intérieur, comme si un gardien allait et venait dans leurs profondes cavernes en s'éclairant d'une lampe verte. Le soleil, perçant l'atmosphère bleu-gris, descendait sur les campagnes anglaises, il éclairait les étangs et les bruyères, une mouette blanche posée sur un poteau, le vol lent des ombres au-dessus des bois touffus, du jeune blé, et des foins en fleur. Il frappait le mur du verger, et le grain de la brique pointillé d'argent, moelleux et rouge, semblait prêt à se dissoudre en une poussière ardente. Les groseilles pendaient le long du mur, s'écroutaient en rouges cascades vernissées ; les prunes s'arrondissaient sous le feuillage, et chaque brin d'herbe faisait partie d'une seule vaste et verte étoffe. L'ombre des arbres faisait comme une mare noire autour de leurs racines. La lumière descendant à flots fondait chaque feuille en une seule masse verte.

Les oiseaux chantaient des lieds passionnés qui ne s'adressaient qu'à l'oreille d'un seul être, puis, se taisaient. Sautillants, pépiants, ils transportaient des brins de paille et des ramilles dans les sombres fourches des hautes branches. Couleur d'or et de pourpre, les oiseaux perchaient dans le jardin, où les arbres en fleur répandaient leur flot d'or et de lilas, car à midi le jardin n'était désormais que floraison de richesse, et même l'obscur espace caché sous les plantes était vert, pourpre et or, quand le soleil s'y glissait à travers un pétale rouge, une large feuille jaune, ou vert quand il se laissait barrer le passage par une tige aux duvets épais.

Le soleil tapait dur sur la maison, et les murs blancs reluisaient entre les fenêtres sombres. L'ombre verte des arbres s'encastrait dans leurs vitres, y retenant çà et là d'impénétrables disques noirs. De durs traits de lumière soulignaient l'appui des fenêtres, et précisaient à l'intérieur des chambres la forme des assiettes ourlées d'un bord bleu, l'anse courbe des tasses, la masse d'un grand vase, le dessin compliqué d'un tapis, et les recoins formidables où s'alignaient les bahuts et les bibliothèques. Plus loin commençait une zone d'ombre qui contenait peut-être d'autres formes prêtes à être arrachées à leurs voiles de ténèbres, ou peut-être simplement de plus profondes épaisseurs de noir.

Les vagues se brisaient, et leur flot rapide se répandait sur la plage. Elles se soulevaient l'une après l'autre, puis retombaient, entraînant leur embrun dans la violence de leur recul. Un réseau de lumières diamantées tremblait sur leur échine teintée d'un bleu profond, qui ondulait comme le dos des grands chevaux en marche. Les vagues déferlaient, reculaient puis déferlaient de nouveau, avec un bruit pareil au piétinement d'une bête énorme.

— Il est mort, dit Neville. Il est tombé de cheval. Son cheval a buté contre une pierre et il a été précipité. Pareil aux voiles d'une barque qui se retourne sur le flanc, l'univers s'écroule et m'assomme dans sa chute. C'est fini. Toutes les lumières du monde sont éteintes. De nouveau, l'arbre impitoyable me barre la route.

« Oh, si je pouvais chiffonner ce télégramme entre mes doigts, si je pouvais rallumer la lumière du monde, et prétendre que Perceval n'est pas mort... Mais à quoi bon détourner la tête ? Les faits sont là. C'est vrai. Son cheval a buté ; il est tombé. Les blanches barrières, les arbres emportés dans l'orage de la vitesse lui ont paru soudain s'effondrer ; il y a eu une secousse ; dans ses oreilles, le sang battait. Puis, un choc, et le monde a été mis en pièces. Il respirait avec effort. Il est mort à l'endroit où il est tombé. « Jours d'été dans les champs, siestes dans les granges,

chambres où nous nous sommes assis l'un près de l'autre, vous faites désormais partie du monde irréel du passé. Un gouffre me sépare des jours d'autrefois. Des gens sont accourus. Ils l'ont transporté dans un pavillon ; ils étaient bottés, casqués. Il est mort parmi ces inconnus. La solitude et le silence l'avaient souvent enveloppé. Il m'a souvent quitté. Et puis, il revenait. Et je m'exclamais, car l'univers en lui reconnaissait son maître.

« Des femmes passent sous mes fenêtres, comme si un gouffre ne s'était pas creusé dans la rue : l'arbre aux durs feuillages ne leur barre pas la route. Nous méritons d'être écrasés comme une taupinière. Nous sommes ignobles, nous qui passons les yeux fermés. Mais pourquoi me soumettre ? Pourquoi continuer à gravir les marches ? Immobile, le télégramme à la main, je reste sur cette marche d'escalier. Le passé, avec le souvenir des jours d'été et des chambres où nous nous sommes assis l'un près de l'autre, se disperse au loin comme du papier brûlé où clignent encore les yeux rouges de la flamme. A quoi bon aller voir des gens et renouer les vieux liens ? A quoi bon manger, parler, et établir de nouveaux contacts ? A partir d'aujourd'hui, je suis solitaire. Nul ne me connaîtra plus. J'ai de lui trois lettres. « J'ai rendez-vous avec le colonel pour une partie de football. Donc, impossible. » Notre amitié s'est terminée sur ces mots comme s'il se frayait un passage dans la foule en me faisant de la main un signe d'adieu. Cette absurde histoire ne mérite pas d'être commémorée avec solennité. Et pourtant, si quelqu'un avait serré la courroie d'un cran de plus, il aurait fait honneur à l'Angleterre pendant cinquante ans ; il aurait présidé des conseils, chevauché à la tête des troupes, dénoncé de monstrueux abus de de justice, et enfin, il nous serait revenu.

« Je vois maintenant qu'il y a là un piège, une espèce de farce lugubre. Quelqu'un ricane, derrière notre dos. Ce jeune homme a failli tomber en essayant de sauter sur l'autobus. Perceval est tombé ; il est mort ; on l'a enseveli.

Et moi, je regarde les gens qui passent, accrochés aux barres de nickel de l'autobus, décidés à vivre.

« Je ne gravirai pas les marches. Je m'arrêterai un instant devant l'arbre impitoyable, seul avec l'homme égorgé, tandis qu'en bas la cuisinière vide les cendres. Je ne monterai pas l'escalier. Une malédiction pèse sur nous tous. Les femmes passent avec des filets à provisions. La rue est pleine d'un va-et-vient incessant. Mais vous ne me détruirez pas, vous autres. En ce moment, en ce moment unique, mon ami et moi, nous sommes ensemble. Je te serre contre moi. Viens, douleur, repais-toi de ma chair. Enfonce en moi tes griffes. Déchire-moi... Des sanglots m'étouffent... Je pleure...

— L'incompréhensible complexité des choses est si grande, dit Bernard, qu'en ce moment où je descends l'escalier, je ne parviens pas à démêler la joie de la douleur. Mon fils est né ; Perceval est mort. J'avance sur une jetée battue des deux côtés par un flot brutal d'émotions. Mais où est la douleur, et où est la joie ? Je me pose vainement la question. Je sais seulement que j'ai besoin de silence, de solitude, et de plein air, et qu'il me faut consacrer une heure à examiner ce que devient mon univers endommagé par la mort.

« Le voilà, cet univers que Perceval ne voit plus. Regardons bien. Le garçon boucher vient livrer de la viande à côté de chez moi ; deux vieux trottinent le long du trottoir ; des moineaux se posent sur le sol. Donc, la machine est encore en marche ; j'entends le bruit du moteur, mais je ne participe pas à ce mouvement que Perceval ne voit plus. (Il repose sur un lit, la tête bandée, tout pâle). J'ai enfin l'occasion de découvrir ce qui compte vraiment dans la vie, et je dois me montrer circonspect, et ne pas mentir. Ce que je ressentais au sujet de Perceval peut se résumer ainsi : il se tenait au centre. Maintenant, je n'ai plus de raisons pour m'approcher de ce centre. Cette place est vide.

« Hommes en chapeaux mous, femmes portant des paniers de provisions, je puis vous assurer que vous avez perdu quelque chose d'incalculable. Vous avez perdu le chef derrière

lequel vous vous seriez rangés, et l'unc de vous a perdu ses chances d'amour et de maternité. Celui qui vous aurait donné tout cela est mort. Il gît sur un lit de camp, la tête bandée, dans l'atmosphère étouffante d'une salle d'hôpital où des coolies accroupis sur le sol manœuvrent des éventails... J'ai oublié le nom de ces éventails-là. Mais ce qui compte vraiment, c'est qu'au moment de la naissance de mon fils, au moment où des colombes descendaient sur mon toit, j'ai pu murmurer avec un sentiment de certitude : « Tu as de la chance, Perceval, d'être débarrassé de tout ça. » Je me souviens du regard étrangement absent qu'il avait déjà à l'âge de quinze ans. Et je m'écrie, et mes yeux tour à tour se séchent et se remplissent de larmes. « Mais c'est ce qu'on pouvait lui souhaiter de mieux ! » Et soudain, je m'adresse à l'Être invisible et aveugle, mais dont le regard me poursuit sans cesse, et qui se dessine au fond de cette avenue, sur le ciel : « Est-ce là tout ce dont tu es capable ? lui dis-je. Alors, c'est nous qui avons triomphé. Tu ne peux pas faire pis, dis-je, m'adressant toujours au pâle et farouche visage invisible. Tu ne peux pas faire pis, car il n'avait que vingt-cinq ans, et il aurait pu mourir presque centenaire. Tu es impuissant. Je ne m'inclinerai pas devant Toi ; ma vie ne se passera pas à pleurer (Je dois noter dans mon carnet de poche mon mépris pour ceux qui infligent à leur prochain une mort inutile). Ce qui compte vraiment, c'est que je sois capable de revoir Perceval dans les circonstances banales ou ridicules de la vie, et que je ne sois pas forcé de le laisser absurdement perché sur son grand cheval. Je dois pouvoir me dire : « Perceval, en voilà un nom ! » Et pourtant, laissez-moi vous le répéter, hommes et femmes qui descendez d'un pas rapide les escaliers du métro, vous auriez été obligés de lui accorder du respect. Vous auriez été obligés de vous grouper derrière lui, et de le suivre. C'est une sensation bizarre que de se pousser à travers la foule, quand on voit la vie avec des yeux brûlés de larmes. -

« Et cependant, j'enregistre déjà des appels, des signaux, des tentatives pour me ramener en arrière. Au bout de peu

de temps, ma curiosité reprend le dessus. Pas moyen de rester à l'écart des machines en marche pour plus d'une demi-heure. Déjà, je m'aperçois que le corps humain reprend son aspect de tous les jours ; mais le décor diffère, la perspective. Derrière ce marchand de journaux se profile un bâtiment d'hôpital, une longue chambre où des coolies au visage sombre manœuvrent des éventails. Et puis, l'enterrement. Et pourtant, comme le divorce d'une actrice célèbre est annoncé en première page des journaux, je me demande instantanément de qui il s'agit. Mais je reste encore incapable de sortir un sou de ma poche, d'acheter ce journal. Je ne puis pas interrompre de sitôt le cours de mes souvenirs.

« Je me demande quel aspect prendront nos rapports, si je ne vous vois jamais plus, si votre forme se dérobe pour toujours à mes yeux ? Vous traversez la cour, et le fil qui nous relie se fait de plus en plus mince. Mais vous continuez d'exister. Vous restez mon juge. Je veux dire que si je fais au fond de moi-même une découverte nouvelle, je vous la soumettrai en secret. Votre verdict décidera. Vous resterez l'arbitre. Mais pour combien de temps ? Les choses deviendront trop difficiles à expliquer ; il y aura des faits nouveaux : il y a déjà mon fils. Je suis en ce moment au comble de l'émotion. Elle déclinera. Déjà, je m'écrie avec moins de conviction : « Il a eu de la chance... » L'exaltation cesse : la volée de colombes ne vient plus se poser sur mon toit. De nouveau, je tiens compte des petits détails ; j'enfonce dans le chaos. Je ne regarde plus avec stupeur les noms écrits à la porte des boutiques. Je ne sens plus l'inutilité de se dépêcher, de prendre le train. Les séries se reconstituent ; les choses s'engendrent les unes les autres ; tout rentre dans l'ordre.

« Mais je continue à me révolter contre cet ordre. Je ne consentirai pas à me laisser entraîner par ce rythme des choses. Je vais poursuivre ma promenade ; je ne m'arrêterai pas ; je ne regarderai pas autour de moi ; je ne me laisserai pas distraire. Je vais gravir les marches du Musée et me

soumettre à l'influence d'esprits libérés comme le mien de l'engrenage des choses. Il ne me reste que peu de temps pour résoudre ce problème ; mon attention fléchit ; je tombe dans une espèce de torpeur. Voici les tableaux. Voici de froides Vierges assises sous des portiques. Je voudrais que l'incessante activité de mon esprit soit calmée par ces images ; je voudrais cesser de voir cette tête bandée, ces coolies manœuvrant des éventails, afin de découvrir peut-être derrière tout cela quelque chose d'invisible. Voici des jardins, et des Vénus parmi les fleurs ; voici des saints et voilà des Madones bleues. Grâce à Dieu, ces tableaux ne font aucune allusion, ne se rapportent à rien de personnel. C'est pourquoi ils élargissent le souvenir que j'ai de lui, et me le ramènent sous une forme différente. Je me souviens de sa beauté. Et je m'écrie, comme si l'univers avait en lui trouve son maître.

« Ces lignes et ces couleurs me persuadent presque que je suis moi aussi capable d'héroïsme, moi, l'habile faiseur de phrases, si vite séduit, si amoureux du changement, moi qui suis si incapable de serrer les poings, mais flotte mollement en déroulant des tournures de phrases au gré des circonstances. La vue de ma propre faiblesse m'éclaire enfin sur ce qu'était pour moi Perceval : c'était mon contraire. Toutes les exagérations étaient étrangères à sa loyauté née, et comme il était doué d'un sens profond de sa place dans l'univers, c'était en vérité un maître de l'art de vivre, et si grand dans cet art qu'il paraissait avoir derrière lui l'expérience d'un long passé. Il semblait enveloppé de calme, et presque d'indifférence, en tout cas d'indifférence à son propre avenir. Mais il était aussi riche d'infinie compassion. Un enfant joue, (c'est un soir d'été), des portes s'ouvrent et se ferment : elles continueront à s'ouvrir et à se fermer. Elles s'ouvrent, et ce que je vois me fait pleurer. Car les expériences de la vie sont incommunicables, et c'est ce qui cause toute la solitude, toute la tristesse humaine. En moi, une place centrale reste vide. Le sentiment de mes

propres faiblesses m'accable. Celui que je pouvais leur opposer n'est plus là.

« Arrêtons-nous devant cette Madone bleue au visage baigné de larmes. Ce moment de contemplation sera le service funèbre que j'offre à Perceval. Car il n'existe pas de cérémonies publiques, et nos tristes psalmodies ne concluent jamais : nous n'avons que des sensations violentes et solitaires. Rien n'a jamais été dit qui convienne à notre douleur. Assis dans la salle italienne de la National Gallery, nous ramassons çà et là des fragments. Je doute que Titien ait jamais senti cette douleur le ronger de sa dent de serpent. Les peintres vivent leur vie de travail méthodique ; ils posent des touches de couleur l'une à côté de l'autre. Ils ne traînent pas comme les poètes une existence de bouc émissaire : ils ne sont pas enchaînés au rocher. D'où leur silence, leur sublimité. Et pourtant, Titien doit avoir senti ce ton de rouge brûler dans sa poitrine. Il a dû avoir l'impression de se dresser avec ce grand bras qui tient une corne d'abondance, et de retomber avec ce geste lassé. Mais ce silence me pèse, et cette perpétuelle sollicitation des yeux. La pression en moi est intermittente et sourde. Je distingue trop peu, et trop vaguement. Je suis pareil à une sonnette qu'on presse, et qui ne résonne pas, ou ne donne qu'un son grêle et discordant. Je suis voluptueusement chatouillé par toute cette splendeur : ce vêtement rouge doublé de vert, ce déploiement de portiques, ces oreilles noires et pointues des feuilles d'oliviers se profilant sur un ciel orangé. Des sensations désordonnées me frappent de leurs flèches.

« Et pourtant, quelque chose s'ajoute à mon interprétation du monde. Quelque chose gît en moi, profondément enseveli. Par moments, je crois m'en saisir. Mais mieux vaut que ce secret reste enfoui dans les profondeurs, jusqu'au jour où il pourra germer. A la fin d'une longue vie, par hasard, dans un instant de révélation, je parviendrai à poser la main sur ce secret, qu'en ce moment mes doigts risquent de briser. Nos découvertes se brisent mille fois

avant de s'accomplir. Elles se brisent ; elles s'écroulent sur moi... » Les lignes et les couleurs nous survivent, donc... »

« Je bâille. Je suis repu de sensations. Je suis épuisé par ce long espace de temps (vingt minutes, une demi-heure) pendant lequel je me suis efforcé de rester en dehors de la marche des choses. Je me sens tout raide ; mes jambes s'ankylosent. Comment triompher de ce sentiment d'ennui qui tend à prouver ma sécheresse de cœur ? Bien des gens souffrent ; des multitudes d'êtres humains sont occupés à souffrir. Neville souffre. Il a aimé Perceval. Mais je ne puis plus supporter ces sentiments excessifs : j'ai besoin de quelqu'un avec qui je puisse rire et bâiller à mon aise, de quelqu'un qui se rappelle la façon particulière dont Perceval se grattait la nuque ; quelqu'un avec qui il se plaisait, et qu'il connaissait bien (pas Suzanne, qu'il a aimée, mais plutôt Jinny). Je pourrais me confesser à Jinny. Je pourrais lui demander : « Vous a-t-il dit qu'un jour il m'a invité à l'accompagner à Hampton Court, et que j'ai refusé ? » Voilà des souvenirs qui me réveilleront, plein de désespoir, aux petites heures du matin, voilà des crimes dont on voudrait se confesser tête nue sur toutes les places publiques du monde : ne pas être allé avec lui à Hampton Court, ce jour-là.

« Mais après tant de fatigue j'ai besoin de me sentir entouré de vie, de livres et de bibelots, je veux reposer ma tête sur l'oreiller des bruits familiers de la maison, des coups de sonnette des garçons livreurs, et fermer les yeux après cette révélation. Je vais descendre les escaliers du Musée, héler un taxi, et me faire conduire chez Jinny.

— Voici la mare que je ne puis franchir, dit Rhoda. J'entends tout contre moi le bruit de la grande meule. L'air qu'elle déplace me frappe au visage. Tous les objets palpables m'ont abandonnée. Si je ne parviens pas à tendre les mains, à toucher quelque chose de dur, ma vie se passera à flotter, chassée par le vent, le long d'un corridor éternel. Que puis-je toucher ? Quelle brique, quelle pierre ? Com-

ment retraverser ce gouffre énorme, et, saine et sauvée, rejoindre mon corps ?

« L'ombre grandit, et lentement la lumière violette décline. Le dieu qui m'apparaissait tout entouré de beauté est maintenant enveloppé de ruines. Le personnage divin debout dans la vallée au milieu du cercle clos des collines s'écroule et tombe comme je le leur prédisais durant cette soirée où ils parlaient avec amour de sa voix dans la cage de l'escalier, de ses pantoufles, et des moments passés ensemble.

« Je vais descendre Oxford Street en imaginant la fin du monde par la foudre ; je vais me représenter des chênes fendus et incendiés par la chute de cette grande branche en fleur. Je vais aller dans Oxford Street acheter des bas de soie. Je vais faire ces choses usuelles sous une lumière d'éclairs. Je vais cueillir des violettes sur le trottoir et offrir ce bouquet à Perceval. Ce sera mon hommage à son souvenir. Examinons maintenant le legs que me fait Perceval. Regardons cette rue, maintenant que Perceval est mort. Les maisons sont bâties sur des fondements si légers qu'un souffle d'air suffirait à les renverser. Les autos errantes et téméraires se poursuivent bruyamment et nous pourchassent comme des chiens cruels. Je suis seule dans un monde hostile. La face humaine est atroce. J'aime cela. Je recherche le bruit des rues, la violence, et la sensation d'être une pierre que la vague broie sur les rochers. J'aime les cheminées d'usines, les transbordeurs et les camions. J'aime le passage perpétuel des visages, visages déformés, indifférents visages. L'élégance me dégoûte ; mon paisible intérieur m'excède. Je vogue sur des flots agités, et quand j'irai au fond nul ne sera là pour me sauver.

« En mourant, Perceval me laisse cet héritage : il me révèle cette épouvante, il m'oblige à subir cette humiliation, ce passage d'innombrables visages pareils à des platées de soupe servies par des souillons ; visages grossiers, visages avides, visages quelconques, visages de gens encombrés de paquets et regardant des vitrines, visages de gens qui

souillent et détruisent tout ce qu'ils lorgnent, et salissent même notre amour, dès qu'ils le touchent de leurs doigts malpropres.

« Voici le magasin où l'on vend des bas. Et il me semble soudain que le flot tari de la beauté du monde se remette à couler. Son murmure court le long de ces dentelles, frémit parmi ces paniers de rubans multicolores posés sur les comptoirs. Il existe des creux tièdes au sein de ce monde agité, des grottes silencieuses où l'on peut s'abriter sous l'aile de la Beauté, loin des vérités que je désire atteindre. La douleur s'immobilise, charmée par le geste silencieux de l'employée qui ouvre un tiroir. Mais cette fille se met à parler ; sa voix me réveille. Je coule à fond parmi les herbes marines ; et ses paroles me font voir l'envie, la jalousie, la haine et le dépit grouiller sur le sable comme des crabes. Les voilà, nos compagnons. Je vais payer, et prendre mon paquet.

« Voici Oxford Street. Ici, la haine, la jalousie, la brusquerie et l'indifférence prennent l'âpre aspect de la réalité. Les voilà, nos compagnons. Regardons un à un les amis près de qui nous nous asseyons pour dîner. Louis, par exemple : il lit la chronique sportive d'un journal du soir, il craint le ridicule, c'est un snob. Il regarde les gens qui passent, et se dit qu'il serait capable de nous guider dans la vie, si seulement nous consentions à le suivre. Si nous le voulions, il remettrait l'univers en ordre. Il réussira à faire entrer dans son système du monde la mort de Perceval, tout en regardant fixement par-dessus l'huilier, au delà des maisons, dans le ciel. Quant à Bernard, ses yeux sont rouges, et il s'effondre dans un fauteuil. Il sort son carnet de poche, et prend note, sous la lettre M, de phrases pouvant servir à la mort d'un ami très cher. Jinny pirouette à travers la chambre, puis vient se percher sur le bras du fauteuil de Bernard et demande : « M'aimait-il ? M'a-t-il aimée plus que Suzanne ? » Suzanne, fiancée à un riche propriétaire terrien de sa province, s'arrête un instant, une assiette à la main, avec le télégramme sous les yeux, et referme la porte du four

d'un coup de pied. Neville, regardant par la fenêtre à travers ses larmes, se surprend à murmurer : « ce garçon qui passe sous ma fenêtre est charmant... » Oui, voilà mon offrande à Perceval, ces violettes fanées, ces sombres violettes...

« Où irai-je ? Irai-je dans un musée, où l'on garde des bagues enfermées sous des vitrines, des meubles à secret et des robes portées par des reines ? Irai-je à Hampton Court revoir les murs rouges, les cours intérieures, et les pyramides noires des ifs tous pareils, symétriquement placés parmi les pelouses et les plates-bandes ? Là, la beauté reprendra-t-elle possession de moi, et mon âme en désordre, mon âme brisée retrouvera-t-elle la paix ? Mais que peut-on construire dans la solitude ? Seule, je me tiendrai debout au milieu de la pelouse vide, et je me dirai « Tiens, un vol de corbeaux...quelqu'un passe avec un sac... voici le jardinier avec sa brouette... » Je prendrai la file à la suite des visiteurs ; je respirerai une odeur de sueur mêlée à un relent de parfum, plus horrible encore, et je me sentirai suspendue à côté de mes voisins, pareille aux bêtes mortes qui pendent côte à côte aux crocs du boucher.

« Voici une salle où l'on a le droit d'entrer en payant, pour écouter de la musique, au milieu d'auditeurs somnolents qui sont venus ici, après déjeuner, par une après-midi de chaleur lourde. Tous ont mangé assez de bœuf et de pudding pour se maintenir en vie pendant une semaine, et c'est pourquoi ils collent les uns aux autres, comme des vers, sur l'échine d'une bête capable de les porter. Ce sont des gens très bien, correctement vêtus. Les chapeaux des vieilles dames cachent des cheveux blancs soigneusement ondulés ; elles ont de petits souliers, de petits sacs. Les messieurs sont rasés de frais, avec seulement, çà et là, une petite moustache militaire, et le moindre grain de poussière a été délogé du drap de leurs vestons. Ils dodolinent de la tête, ils ouvrent des programmes, ils échangent quelques mots avec des amis ; puis, ils s'installent comme des phoques sur un rocher, lourdes créatures incapables de plonger par leur propre élan, et qui attendent qu'une vague

les porte en haute mer. Mais ils sont trop pesants, et trop de galets secs les séparent du flot. Ils reposent, gorgés de nourriture, abrutis de chaleur. Tout à coup, l'énorme dame contenue dans un fourreau de satin vert de mer vient à leur aide. Elle prend une aspiration, assume une expression passionnée, dilate la poitrine, et s'avançant comme pour cueillir une pomme, elle lance au moment précis la flèche de sa voix au cœur de la note : « Ahhhh !... »

« Une hache a fendu l'arbre jusqu'au cœur ; le cœur est tiède ; un son frémit dans l'écorce : « Ahhhh... » Une femme jadis poussait ce cri vers son âmant, penchée à un balcon de Venise. « Ahh, Ahhh... » Elle pousse ce cri, puis recommence. Mais ce n'est qu'un cri. Et qu'est-ce qu'un cri ? Puis des hommes pareils à de grands insectes entrent en scène avec des violons. Ils attendent, ils comptent, ils font un signe, et leurs archets s'abaissent. Et tout maintenant n'est plus que clapotement et sourire, comme la danse des oliviers agitant leur myriade de langues d'argent, lorsqu'un voyageur venu de la mer, une brindille entre les lèvres, aborde sur le rivage que clot le demi-cercle des collines.

« Les comparaisons se succèdent, mais qu'est-ce qui se cache derrière toutes les ressemblances ? Puisque la foudre a frappé l'arbre, puisque la grande branche en fleur est tombée, et puisque Perceval, en mourant, m'a laissé cet héritage, il faut que je regarde les choses en face. Voici un carré ; voici un rectangle ; les musiciens prennent le carré et le placent sur le rectangle. Ils le placent avec le plus grand soin ; et en font une construction habitable et parfaite. Seule, une petite marge déborde. Le plan de l'édifice est devenu visible ; ce qui n'était qu'ébauché est maintenant accompli. Nous ne sommes ni si inconsistants ni si médiocres : nous avons réussi à fabriquer des rectangles et à les placer sur des carrés. C'est notre triomphe et notre consolation.

« La débordante douceur de cette découverte ruisselle sur les parois de mon âme et libère en moi le sens de la compréhension. « Ne cherche plus, me dis-je. Tu as atteint le

but. » Le rectangle a été posé sur le carré, et la spirale pardessus le rectangle. Nous avons été traînés le long des galets jusqu'à la mer. Les musiciens reviennent. Mais ils s'essuyent le visage. Ils n'ont plus l'air si pimpant ni de si bonne humeur. Je vais sortir. Cette après-midi sera une après-midi mise à part. Je vais faire un pèlerinage. Je vais aller à Greenwich. Je vais me confier courageusement à des trams, à des autobus. Tout le long de Regent Street, les secousses du véhicule me ballottent de mon voisin à ma voisine. Mais je ne suis ni meurtrie ni froissée par ces collisions. Le carré repose sur le rectangle. Nous traversons de pauvres rues encombrées par un marché en plein vent ; toutes sortes de vis, d'écrous et de tiges de fer sont disposés pour la vente, et les gens qui grouillent sur le trottoir saisissent des morceaux de viande crue entre leurs doigts épais. Le plan de l'édifice est visible. Nous avons rendu le monde habitable.

« Et voici enfin les fleurs qui poussent dans les champs où les vaches piétinent l'herbe rude, les fleurs battues des vents, les fleurs presque déformées, les fleurs infécondes. Voici les fleurs que j'apporte, le bouquet de violettes d'un sou arraché avec ses racines du trottoir d'Oxford Street. Par la vitre du tram, je vois maintenant des mâts de navires au milieu des cheminées et des toits ; voici le fleuve et les bateaux en partance pour l'Inde. Je vais me promener au bord du fleuve. Je vais aller et venir le long du quai, où un vieillard lit son journal dans un kiosque de verre. Je vais marcher le long de ce parapet et regarder la marée montante qui soulève les bateaux. Une femme va et vient sur le pont d'un navire, un chien la suit en jappant. Ses jupes, ses cheveux sont agités par le vent. Ces voyageurs se dirigent vers le large. Ils nous quittent : ils s'évanouissent dans le soir d'été. Enfin, je puis me laisser aller, m'abandonner à ma douleur. Je puis me livrer tout entière à mon désir sans cesse refoulé de me perdre, de me consumer. Nous galopons ensemble le long de collines désertiques où l'hirondelle trempe son aile dans de sombres étangs, et où s'érigent toutes

droites des colonnes solitaires. Dans la vague qui déferle sur la berge, dans la vague qui répand sa blanche écume sur les rivages perdus aux extrémités du monde, je jette ces violettes, mon offrande à Perceval.»

Le soleil n'était plus au milieu du ciel. Il versait de biais sa lumière oblique. Ça et là, il accrochait le rebord d'un nuage auquel il mettait le feu, et qu'il transformait en un ardent îlot où n'aborderait jamais personne. Puis, en succession rapide, d'autres nuages étaient touchés par la flamme, et les vagues au-dessous d'eux recevaient une pluie d'âpres dards barbelés qui transperçaient au hasard leurs eaux bleues et frémissantes.

Les cimes des arbres se dressaient toutes roides en plein soleil. La brise errante froissait leurs feuilles avec un bruit sec. Les oiseaux se tenaient tranquilles, se contentant de tourner rapidement leurs petites têtes de droite à gauche. Ils se taisaient, comme gorgés de chants, comme repus de la plénitude de midi. Une libellule immobile se posait sur un roseau, puis s'élançait, piquant dans l'air son aiguille bleue. Un vague et lointain bourdonnement semblait accompagner la palpitation inégale de ses fines ailes dansant sur l'horizon. L'eau de la rivière maintenait les roseaux tout droits comme s'ils avaient été prisonniers d'une glace, puis, la glace ondulait, et un frisson courbait les roseaux. Dans les champs, le lourd bétail, tête basse, avançait pesamment d'un seul pas. Près de la maison, le robinet cessa de couler, car le seau était rempli. Puis, deux ou trois gouttes isolées tombèrent l'une après l'autre.

Les vitres présentaient au hasard des taches de soleil, l'ombre courbe des branches, et de claires étendues transparentes et tranquilles. Les stores baissés avaient des reflets rouges ; à l'intérieur des chambres, des rayons tranchants tombaient sur la surface des tables, sur les chaises dont ils semblaient craqueler le vernis. Les fenêtres blanches se reflétaient déformées dans

les flancs énormes du grand vase vert. La lumière chassant l'ombre devant elle se répandait profusément dans les moindres recoins, laissant cependant çà et là des tas de ténèbres informes.

Les vagues se gonflaient, se recourbaient, puis se brisaient, faisant rejaillir des cailloux, du gravier. Les vagues lavaient les rochers, et l'embrun, bondissant très haut, mouillait les parois de cavernes restées à sec jusque-là. Quand le flot se retirait, il laissait derrière soi des flaques sur le rivage, avec parfois un poisson frétilant, abandonné.

— Ce matin, dit Louis, j'ai déjà donné vingt signatures. Net, ferme, simple, mon nom s'étale devant moi. Je suis simple, je suis net moi aussi. Et pourtant un vaste legs d'expériences s'est amassé en moi. J'ai vécu des milliers d'années. Je ressemble au ver qui s'est frayé un chemin en rongant à travers le tronc d'un chêne. Mais par cette belle matinée, je me sens compact et entier.

« Le soleil luit dans un ciel clair. Mais l'heure de midi ne m'apporte ni pluie ni rayons. C'est l'heure où miss Johnson me présente des lettres à signer sur un plateau de fil de fer. Je grave mon nom sur ces feuilles blanches. Que de choses contenues dans un nom ! Le frémissement des feuilles, l'eau coulant le long des gouttières, de vertes profondeurs tachetées de dahlias ou de zinnias éclatants ; moi, Louis, qui suis tantôt un duc à la cour de France, tantôt Platon, disciple de Socrate ; la file d'hommes à face noire, à face jaune, émigrant tantôt vers l'est, tantôt vers le Nord, ou l'Ouest, ou le Sud ; la procession éternelle ; les femmes qui marchent dans la Cité, une serviette de cuir sous le bras, comme jadis elles marchaient au bord du Nil une cruche sur l'épaule ; toutes ces feuilles touffues et recourbées de ma multiple vie sont contenues dans mon nom tracé proprement et nuement sur ce papier à lettres. Debout, dans la force de l'âge, sous le soleil ou sous la pluie, je dois retomber de tout mon poids, comme une hache, et trancher le tronc du chêne, car si je dévie, car si je tourne la tête, je serai pareil à la neige fondue qui s'écoule en vain.

« Je suis presque amoureux de ma machine à écrire et du téléphone. Mes lettres, mes câbles, mes ordres téléphoniques brefs et courtois à Paris, à Berlin, à New-York, m'ont permis de fondre mes multiples vies en une seule ; par mon assiduité, par ma décision, j'ai aidé à tracer sur la mappemonde ces lignes qui relient entre eux les continents. J'aime à arriver au bureau à dix heures précises ; j'aime le reflet rouge du sombre acajou ; j'aime le rebord tranchant de la table, et le jeu aisé des tiroirs. J'aime le téléphone qui offre son oreille à mes lèvres, et le calendrier sur le mur ; et le carnet où sont consignés les rendez-vous. M. Prentice à quatre heures ; M. Eyres à quatre heures et demie précises.

« J'aime à être appelé dans le bureau de M. Buchard et à faire mon rapport sur notre situation en Chine. J'espère entrer un jour en possession d'un fauteuil et d'un tapis turc. Je mets mon épaule à la roue ; je fraie un chemin dans les ténèbres qui s'étendent devant moi, j'ouvre la route au commerce dans le chaos de lointains continents barbares. Si je continue dans cette voie, si du chaos je fais surgir l'ordre, je me trouverai situé là où se tinrent avant moi Pitt, Burke, Sir Robert Peel, tous les grands ministres de l'Angleterre. C'est pourquoi je m'efforce de corriger en moi certaines fautes, d'effacer certaines taches : le souvenir de la femme qui me donna un drapeau pris au sommet de l'arbre de Noël, mon accent, la marque des coups, et des autres tortures subies dans l'enfance, mes camarades vantards qui se moquaient de moi, mon père, qui fut banquier à Brisbane.

« J'ai lu des livres de vers dans une taverne ; en sucrant mon café, j'ai écouté les plaisanteries des clercs de notaire assis à de petites tables, et j'ai regardé des femmes hésitant devant un comptoir. Je me suis dit que rien ne devrait être dépourvu de sens, inutile comme un bout de papier brun jeté distraitemment sur le plancher. Je me suis dit que chaque jour vécu par ces gens devrait avoir son but ; ils devraient gagner leur salaire de la semaine au service d'un Maître auguste ; les plis d'une robe ou la courbe d'un bras devraient nous envelopper tous chaque soir. Quand j'aurai réduit ces

fractures du monde, et analysé si bien ses monstruosités que le reproche et l'excuse, ces deux pertes d'énergie, seront devenues également inutiles, je rendrai à la rue et à la taverne ce qu'elles ont laissé perdre pendant ces années de misère, ce qui s'est brisé sur ces pavés durs. Je réussirai à assembler quelques mots, à forger autour de nous tous un clair cercle d'acier.

« Mais aujourd'hui je n'ai pas une minute à moi. Jamais de répit, jamais d'ombre projetée par une feuille qui tremble, jamais de coin tranquille où s'abriter du soleil, où s'asseoir auprès d'un être aimé dans la fraîcheur du soir... Le poids du monde est sur mes épaules, le monde voit par mes yeux, et si je les ferme, si je détourne la tête, j'inflige au monde l'injure d'un instant de distraction et d'erreur. Telle est la vie : M. Prentice vient à quatre heures, M. Eyres à quatre heures et demie. J'aime entendre le doux glissement de l'ascenseur, et son arrêt brusque à mon étage. J'aime à entendre dans le corridor le pas ferme et lourd de mes employés de confiance. Ainsi, nos efforts réunis dépêchent à l'extrémité du globe des paquebots luxueux pourvus de W. C. et de salles de gymnastique. Le poids du monde est sur nos épaules. Telle est la vie. Si je continue dans cette voie, j'entrerai en possession d'un fauteuil au conseil d'administration ; j'aurai une propriété dans le Surrey avec des serres, des sapins d'une espèce très rare, et des melons ou des arbres à fruit que mes collègues m'envieront.

« En attendant, j'habite encore ma petite chambre située sous les combles. Là, j'ouvre mes livres familiers ; là, je regarde la pluie venir les tuiles qui finissent par reluire comme le manteau imperméable d'un sergent de ville ; là, je remarque les vitres brisées des maisons pauvres ; les chats maigres, et cette souillon qui cligne de l'œil devant un miroir fêlé en se fardant avant de regagner le trottoir. Là, Rhoda vient quelquefois me rejoindre. Car nous nous aimons.

« Perceval est mort (Il est mort en Égypte, il est mort en Grèce : toutes les morts ne sont qu'une seule mort). Suzanne

a des enfants ; Neville atteint rapidement aux plus hauts sommets. La vie passe. Les nuages changent perpétuellement de forme au-dessus de nos toits. Je fais ceci, puis de nouveau cela. Les retours et les départs nous impriment de multiples aspects, nous imposent d'innombrables dessins. Mais si je ne cloue pas au mur ces impressions ; si je ne fonde pas en un seul les hommes divers qui sont en moi ; si je ne réussis pas à exister ici, dans l'instant, au lieu de fondre comme un pan de neige au versant des montagnes ; si en passant à travers les bureaux je ne demande pas à miss Johnson si elle s'est amusée au cinéma, et si j'oublie de prendre à cinq heures ma tasse de thé avec mon biscuit préféré, je serai pareil à la neige qui s'écoule sitôt tombée.

« Mais à six heures, quand je sors avec un salut au concierge (car je suis resté exagérément poli, moi qui désire si fort être aimé), boutonné jusqu'au cou, arc-bouté contre la bise, le bout du nez bleu et les yeux larmoyants, je souhaite en secret qu'une petite dactylo se blottisse sur mes genoux ; je pense à mon plat favori, des tranches de foie de veau et du lard grillé ; et je suis tenté de flâner sur les quais, dans les ruelles étroites pleines de tavernes, de silhouettes de navires passant entre deux maisons, au bout de la rue, sur le fleuve, et de femmes qui se chamaillent. Mais je rentre en moi-même, et je me souviens que M. Prentice vient à quatre heures, et M. Eyres à quatre heures et demie. La hache doit tomber en plein tronc, le chêne doit être abattu. J'ai le poids du monde sur mes épaules. Voici le papier, la plume : je signe de mon nom la correspondance étalée sur le plateau de fil de fer. Louis, Louis, et toujours Louis.

— L'été vient, puis l'hiver, dit Suzanne. Les saisons passent. La poire s'arrondit et tombe de l'arbre. La feuille morte repose de biais sur sa tranche étroite. Mais la vitre est couverte de buée. Assise près du feu, je surveille la bouilloire. A travers la vitre embuée où cheminent des gouttelettes, je vois le poirier du jardin.

« Dors, l'enfant, dors, mon petit enfant... En hiver,

comme en été, en mai comme en novembre, je chantonne la même berceuse. Je chante, moi qui ne comprends rien à la musique, et n'entends jamais d'autres mélodies que l'aboiement d'un chien, le son d'une cloche, ou le bruit du gravier qui s'écrase sous le passage des roues. Assise auprès du feu, je chantonne ma berceuse, comme un coquillage murmure au bord de la mer. Dors, mon petit enfant... Je chante, et ma voix éloigne du berceau d'osier, où un corps doux et frêle est blotti sous une couverture rose, les gens qui entrechoquent des seaux de lait, qui tuent des lapins ou des corneilles, qui d'une façon ou de l'autre portent avec eux le danger.

« J'ai perdu mon indifférence, mes calmes yeux, mes yeux allongés qui voyaient jusqu'aux racines des choses. Je ne porte plus en moi les saisons, janvier ou mai : dévidée comme un mince fil autour du berceau, j'enveloppe dans un cocon fait de mon propre sang le corps délicat de mon petit enfant. Dors, lui dis-je, mon doux enfant, et je sens en moi des possibilités de sombre et sauvage violence, contre l'intrus, contre le brigand que je pourrais renverser d'un coup de poing s'il pénétrait dans cette chambre et réveillait le petit dormeur.

« Je rôde tout le jour dans la maison en tablier et en pantoufles, comme ma mère autrefois, qui est morte d'un cancer. Je ne distingue plus l'hiver de l'été par l'état de l'herbe ou de la bruyère des landes, mais par la buée ou le gel qui se forme sur la vitre. Quand l'alouette lance très haut sa note, sa claire balle de sons qui tombe ensuite à terre comme un fruit, je reste immobile, j'allaité mon enfant. Moi qui jadis marchais dans les bois de hêtres, en admirant la couleur bleue que prend la plume de geai quand elle tombe, moi qui rencontrais sur mon chemin le vagabond et le berger, moi qui regardais sur le rebord de la route une femme accroupie près de sa charrette renversée, je vais de chambre en chambre, un plumeau à la main. Dors, dis-je, mon petit enfant, et je souhaite que le sommeil recouvre ses membres fragiles d'un édredon de duvet ; et je voudrais que la vie rentre ses

griffes, enchaîne ses éclairs, et finalement s'éloigne, quand je fais de mon corps un tiède et creux refuge où mon enfant peut dormir. Dors, lui dis-je, dors, mon enfant. Ou bien, je vais à la fenêtre, je regarde le poirier, et le nid de corneilles posé sur la plus haute branche d'un arbre. « Ses yeux verront quand les miens seront fermés, me dis-je. Unie à lui, je l'accompagnerai par delà mon corps, j'irai aux Indes. Il reviendra, porteur de trophées qu'il déposera à mes pieds. Il accroîtra mes possessions. »

« Mais je ne me lève plus à l'aube ; je ne vois plus la rosée trembler en gouttes violettes à l'intérieur des choux, en gouttes roses à l'intérieur des roses. Je ne surveille plus mon chien de chasse qui tourne en cercle, flairant le sol ; et la nuit, étendue, je ne lève plus la tête vers les feuilles des arbres qui dissimulent les étoiles, jusqu'à ce que les étoiles bougent, et reparassent de l'autre côté des feuilles immobiles. Le boucher vient livrer de la viande ; le lait doit être placé à l'ombre sous peine de sûrir.

« Dors, mon petit enfant, dis-je, tandis que l'eau bout dans la bouilloire, et que sa vapeur de plus en plus épaisse sort du bec en un jet puissant. Ainsi, la vie remplit mes veines, se répand dans tout mon corps. Ainsi, j'avance, poussée par la vie, et pourtant, il y a des moments où je pourrais crier quand j'ouvre les fenêtres à l'aube ou que je les ferme au crépuscule : « Assez ! Je suis rassasiée de simples joies... » Et pourtant, d'autres joies viendront, d'autres enfants, d'autres berceaux, d'autres paniers dans la cuisine, et d'autres jambons pendus aux poutres ; d'autres luisants chapelets d'oignons, et d'autres plants de salades et de pommes de terre. Pareille à la feuille emportée par la bourrasque, je suis tantôt traînée sur l'herbe humide, tantôt enlevée en plein ciel. Je suis rassasiée de simples joies, et parfois je souhaite qu'en moi leur plénitude s'épuise, que je ne sente plus sur moi le poids de la maison endormie, le soir, lorsque j'écoute lire à haute voix en enfilant mon aiguille. Un reflet de la lampe brûle dans la vitre sombre. Une flamme reluit parmi les feuilles

du lierre. Je crois voir s'ouvrir au milieu des quinconces une rue illuminée. J'entends le grondement des voitures dans le bruit du vent sur la pelouse ; et des lambeaux de phrases ; et des rires. Et Jinny s'écrie quand la porte s'ouvre : « Viens ! Viens ! »

« Mais rien n'interrompt le silence, chez nous, dans la maison partout environnée du soupir des champs de blé. Le vent baigne le sommet des ormes ; un papillon de nuit se cogne contre une lampe ; une vache meugle ; une poutre craque ; et, tout en enfilant mon aiguille, je murmure : « Dors, mon petit enfant... »

— Puisque nous sommes réunis, causons, dit Jinny, racontons-nous des histoires. Qui est cet homme ? Qu'est-ce que cette femme ? Je suis extrêmement curieuse, et j'ignore toujours ce qui va suivre. Si vous me disiez, vous que je rencontre pour la première fois : « Le train part de Picadilly à quatre heures », je vous suivrais immédiatement, sans prendre le temps de jeter quelques objets dans une valise.

« Asseyons-nous sur ce canapé, sous ce tableau, près de cette gerbe de fleurs. Suspendons des histoires à notre arbre de Noël. Les gens s'enfuient si vite ; il faut se hâter de s'en saisir. Cet homme, appuyé là-bas contre ce bahut, passe sa vie au milieu de faïences chinoises. Si l'une d'elles se brise, sept cents billets de mille francs s'envolent... Jadis, à Rome, il a aimé une jeune fille qui l'a trahi. C'est ce qui explique ces vases, ces vieilles jonques de porcelaine trouvées par hasard dans des pensions de famille ou déterrées dans le désert. Mais la beauté doit naître et mourir chaque jour pour demeurer digne d'être aimée, et sa vie à lui est immobile, stagnante, au milieu d'une mer de porcelaine. C'est étrange, car il a été jeune, jadis, lui aussi : accroupi sur le sol humide, il a bu du rhum avec les soldats.

« Dépêchons-nous de suspendre nos histoires comme des jouets à l'arbre de Noël, en les fixant adroitement, d'une pression de doigt. Il faut se pencher sur toutes choses, même devant une azalée, même devant cette vieille femme qui a des boucles d'oreilles en diamant et qui parcourt ses

domaines dans une voiture attelée de poneys, en décidant des aumônes qu'il faut distribuer, des arbres qu'il faut abattre, et des locataires qu'il faut expulser dès le lendemain. (J'ai pleinement vécu ma vie, je puis vous le dire, pendant toutes ces années, et j'ai maintenant dépassé trente ans ; je suis pareille à une chèvre qui saute çà et là, au mépris du danger, au-dessus des précipices de montagnes ; je ne m'arrête longtemps nulle part ; je ne m'attache à personne en particulier ; mais vous verrez que quelqu'un sortira du rang et me suivra, si seulement je lève le bout du doigt.) Ce Monsieur est un juge ; celui-là, c'est un millionnaire, et l'homme au monocle a tué sa gouvernante d'un coup d'arbalète au cœur, à l'âge de dix ans. Après quoi, il a traversé le désert chargé de dépêches chiffrées, il a joué son rôle dans des révolutions, et maintenant il s'occupe à rassembler des documents pour une histoire de la famille de sa mère, établie depuis longtemps dans le Norfolk. Ce petit homme au menton bleu a la main droite paralysée. Mais pourquoi ? Nous n'en savons rien. On murmure discrètement que cette femme, qui porte aux oreilles des perles baroques, a inspiré à l'un de nos hommes d'État l'amour le plus pur et le plus passionné. Depuis sa mort, elle converse avec des fantômes, dit la bonne aventure, et a adopté un jeune Indou qu'elle prend pour le Messie. Cet homme à la moustache tombante, qui ressemble à un officier de cavalerie, a vécu dans la plus basse débauche (c'est raconté quelque part dans un livre), jusqu'au jour où il lui est arrivé de rencontrer dans le train entre Édimbourg et Carlisle un étranger qui l'a converti en lui lisant la Bible.

« Ainsi, très vite, en quelques secondes, nous déchiffrons adroitement les hiéroglyphes gravés sur le visage des gens. Cette chambre est pareille à une plage recouverte de coquillages usés et rejetés par les flots. La porte s'ouvre sans cesse. La chambre s'emplit de sagesse, d'inquiétudes, de toutes les variétés de l'ambition, de beaucoup d'indifférence, de quelque désespoir. A nous tous, nous sommes capables de

bâtit des cathédrales, de gouverner le pays, de condamner à mort, et d'administrer différents départements des affaires publiques. Notre fonds commun d'expériences est très riche. Nous avons des quantités d'enfants, des garçons, des filles, que nous élevons, que nous allons voir au collège quand ils ont la rougeole, et à qui nous légueons nos biens. D'une façon ou de l'autre, nous remplirons cette journée, ce vendredi : les uns iront au tribunal, d'autres à leurs affaires, dans la Cité ; d'autres passeront ce jour dans une chambre d'enfants ou en manœuvres, et à la tête d'une brigade. Un million de mains s'occupent à coudre, à gâcher du plâtre. Leur activité est sans fin. Et demain, tout recommence ; demain, nous remplirons de notre mieux la journée de samedi. Certains s'embarqueront pour la France, d'autres pour l'Inde. Quelques-uns, sans doute voient cette chambre pour la dernière fois. L'un de nous mourra peut-être cette nuit. Un autre fera un enfant. Toutes sortes d'aventures, de combinaisons politiques, de tableaux, de poèmes, d'architectures, d'usines et de nouveau-nés nous doivent l'existence. La vie vient ; la vie s'en va. Nous créons la vie. On le dit, du moins.

« Mais ceux qui vivent d'une vie toute charnelle voient les choses dessinées au trait avec une espèce de précision physique. Je vois des rochers en plein soleil. Je ne puis transporter ces réalités dans une caverne, et là, m'abritant les yeux du revers de la main, fondre graduellement leurs jaunes, leurs bleus, leurs bruns en une seule substance. Je suis incapable de rester longtemps assise. Quelque chose m'oblige à bondir, à m'en aller. Le train part peut-être de Picadilly. Je laisse tomber ces petites histoires de diamants, de mains paralysées, de faïences chinoises, et tout le reste, comme un singe laisse tomber les noix qu'il tenait dans sa petite patte nue. Il m'est impossible de vous faire part de mon opinion sur la vie. Je veux m'enfoncer dans la foule bariolée des hommes. Je serai coudoyée, je serai secouée par la foule des hommes comme un vaisseau par la mer.

« Car mon corps, mon compagnon, toujours prêt à lancer

des appels, le sombre et rude NON, le VIENS tout doré, flèches rapides de la sensation, recommence maintenant à faire signe. Quelqu'un a bougé. Ai-je levé le bras ? L'ai-je regardé ? Ai-je agité en guise de signal mon écharpe jaune aux pois couleur de fraise ? Il s'est détaché de la muraille contre laquelle il s'appuyait. Il me suit. Il me poursuit à travers la forêt. Tout est nuit, tout est transports, et les perroquets crient dans les branches. Tous mes sens sont en éveil. Je sens la trame rude du rideau que j'écarte ; je sens la froide barre de fer où la peinture se boursoufle et s'écaille et sur laquelle j'appuie les mains. L'obscurité monte autour de moi et m'enveloppe de ses vagues fraîches. Nous sommes en plein air. La nuit s'entr'ouvre : la nuit traversée par d'errants éphémères ; la nuit qui dissimule les amants rôdant à l'aventure. Je sens l'odeur des roses et des violettes ; je vois dans la nuit le rouge et le bleu des couleurs cachées. Tantôt, mon soulier se pose sur le gravier, tantôt sur l'herbe. Les hauts murs des maisons se déploient, traversés de lumières, comme une conscience trouble. Tout Londres la nuit est agité d'éclairs. Enfin, je puis chanter mon chant d'amour. Viens, viens, viens... Mon écharpe couleur d'or palpite comme l'aile raide d'une libellule. Viens, viens... Je chante comme le rossignol dont la gorge trop étroite étrangle de mélodies. J'entends le bruit des branches qui se brisent, qui ployent ou qui craquent comme si toutes les bêtes de la forêt s'étaient mises en chasse, bondissant dans des buissons épineux. Une épine enfin m'a transpercée. Une épine s'enfonce profondément en moi.

« Et les fleurs veloutées, et les feuilles fraîches encore tout humides m'enveloppent, m'abritent, me pénètrent de leurs baumes.

— A quoi bon regarder la pendule qui bat sur le rebord de la cheminée ? dit Neville. Le temps passe, je sais. Nous vieillissons. Mais être assis près de vous, seul avec vous, au cœur de Londres, dans cette chambre éclairée par le reflet du feu, c'est le comble du bonheur. Tous les trésors du monde ne forment qu'un seul butin, et tous ses sommets

ont été pour nous dépouillés de leurs fleurs. Le reflet du feu met un fil d'or dans l'épaisseur des rideaux. Le fruit qu'il touche pèse de tout son poids. Il fait briller le bout de vos chaussures ; il met autour de votre tête une rouge auréole. Je sais que ce reflet provient du feu, et non de votre visage : ces livres étagés le long du mur sont des livres, ce rideau est un rideau, et ce fauteuil n'est qu'un fauteuil. Mais quand vous êtes là, tout se transforme. Les tasses et les soucoupes ont changé d'aspect quand vous êtes entré ce matin. J'ai posé mon journal sur la table, et je me suis dit que certes nos médiocres vies sans beauté ne se recouvrent de splendeur, ne s'enrichissent d'un sens que sous l'éclairage de l'amour.

« Je me suis levé de table. J'avais fini de déjeuner. Nous avions devant nous la journée tout entière, et comme le temps était beau, incertain et tendre, nous avons marché à travers le Parc, jusqu'aux quais, puis, le long du Strand, jusqu'à Saint-Paul, et nous sommes entrés dans ce magasin où j'ai acheté un parapluie. Et nous parlions sans cesse, et nous nous arrêtions parfois pour regarder autour de nous. Mais ce bonheur durera-t-il ? C'est ce que je me suis demandé à Trafalgar Square, devant cette statue de lion qui a l'air inamovible, éternelle, et aussitôt j'ai revécu ma vie passée, scène par scène : j'ai revu la silhouette d'un grand orme, et Perceval mort. Et je me suis juré que mon bonheur durerait toujours. Puis, transpercé d'un doute trop connu, je vous ai pris la main. Ensuite, vous m'avez quitté. La descente dans le Métro était pareille à la descente aux Enfers. Nous étions séparés, arrachés l'un à l'autre par tous ces visages et tous ces corps, et la voix creuse du vent semblait rugir sur les lits de cailloux du désert. Je suis resté assis dans ma chambre, regardant fixement devant moi. A cinq heures, j'étais sûr que vous aviez cessé de m'aimer. J'ai brutalement décroché le téléphone, et le retentissement idiot de sa sonnerie dans votre chambre vide me déchirait le cœur, quand soudain la porte s'est ouverte : vous étiez là. De toutes nos rencontres, celle-ci

fut la plus parfaite. Mais ces rencontres, ces départs finissent par nous détruire.

« En ce moment, cette chambre me paraît située au centre même du monde, et détachée sur la nuit éternelle. Au dehors, les lignes se courbent et s'entrecroisent, mais ici leurs méandres ne font que nous envelopper. Nous sommes au centre. Ici, nous pouvons nous taire, ou parler à voix basse. « Avez-vous remarqué... » vous dis-je. — Il l'affirmait, mais il sous-entendait quelque chose... — Elle hésitait. Je crois bien qu'elle se doutait de tout... — En tout cas, j'ai entendu des voix, des sanglots, hier soir sur l'escalier. — La rupture, sans doute... » Ainsi, nous dévidons un fil infiniment mince, et nous construisons un monde. Platon et Shakespeare y trouvent place, et aussi des tas de gens obscurs, sans importance. Je déteste les hommes d'église et le crucifix qui leur pend au cou. Je déteste les cérémonies du culte, les lamentations, et là douloureuse figure du Christ vacillant au-dessus des têtes de la foule auprès d'une autre figure vacillante et triste. Je déteste l'enflure, l'indifférence, et l'emphase toujours déplacée des gens qui s'écoutent parler sous des lustres, en habit, en toilette de soir, couverts de décorations et de crachats. Un brin de fleur dans la haie, un coucher de soleil hivernal sur l'étendue plate des champs, une vieille femme assise dans un autobus, les poings sur les hanches, un panier sur les genoux — voilà ce que nous aimons à nous montrer l'un à l'autre. Quel soulagement d'avoir près de soi quelqu'un à qui faire remarquer quelque chose. Ou bien, se taire ensemble. Ou bien, suivre les sentiers obscurs de l'esprit, revisiter le passé, pénétrer dans les livres, écartier leurs branches, et cueillir leur fruit. Et vous prenez ce fruit, et vous le trouvez beau. Et moi, je vous trouve beau, je m'émerveille des mouvements distraits de votre corps, de votre aisance, de votre force, de la violence avec laquelle vous ouvrez les fenêtres, et de l'agilité de vos mains. Car, hélas, mon esprit est vite essoufflé, vite fatigué. Je m'écroule comme un coureur au pied du but, tout en sueur, peut-être répugnant à voir.

« Hélas, je ne puis galoper à travers l'Inde, la tête couverte d'un casque, ni rentrer le soir dans un bungalow. Je ne puis pas folâtrer comme vous sur le pont d'un navire, comme de jeunes garçons à demi-nus qui se poursuivent, des tuyaux d'arrosage en main. J'ai besoin de ce feu, de ce fauteuil. J'ai besoin de quelqu'un près de qui m'asseoir après cette longue journée pleine d'angoisses et de désirs, après avoir écouté, attendu, et douté. Après tant de querelles et de réconciliations, j'ai besoin de ce moment d'intimité, de solitude avec vous, pour remplacer le chaos par l'ordre. Car je suis aussi rangé qu'une vieille fille. Nous devons opposer une barrière au gâchis et à la difformité du monde, au remuement sans fin de ses cohues qui nous foulent aux pieds. Nous devons glisser d'un geste précis le coupe-papier entre les feuilles du livre, faire avec soin des paquets de vieilles lettres noués de rubans verts, et broser à l'aide d'un petit balai les cendres du foyer. Aucun effort ne doit être épargné pour écarter de nous l'horrible laideur. Lisons des écrivains dont l'œuvre est empreinte d'une vertu et d'une austérité toutes romaines; partons en quête de la perfection à travers les déserts de sable. Oui, mais aussi combien j'aime à échanger la vertu, la noble austérité romaine contre le regard lumineux de vos yeux gris, contre l'herbe dansante, les brises de l'été, et le rire et les cris de jeunes garçons qui jouent, de mousses à demi-nus se poursuivant sur le pont du navire, des tuyaux d'arrosage en main. Je ne suis pas, comme Louis, un pèlerin désintéressé de la perfection ensevelie dans les sables. Une tache de couleur vient toujours maculer la page ; l'ombre d'un nuage passe sur le livre ouvert. Et je m'aperçois que le poème n'était fait que du son de votre voix. Alcibiade, Ajax, Hector et Perceval, c'est vous. Ils aimaient les longues chevauchées ils risquaient follement leur vie ; ce n'était pas non plus des gens très cultivés. Mais vous n'êtes ni Ajax, ni Perceval. Ils ne fronçaient pas les narines, ils ne se frottaient pas le front du geste unique qui n'est qu'à vous. Vous êtes vous-même. C'est ce qui me console de bien des

manques (je suis laid, je suis faible), de la bassesse du monde, de ma jeunesse qui fuit et de Perceval mort, et de mon amertume, et de mes rancœurs, et de mes innombrables aspirations vaines.

« Mais si un jour vous n'apparaissez pas à l'heure du petit déjeuner, si je vous vois dans un miroir regarder quelqu'un d'autre, si le téléphone retentit en vain dans votre chambre vide, alors, après d'indicibles angoisses (car il n'est pas de fin à la folie du cœur de l'homme) je chercherai, je trouverai quelqu'un d'autre qui sera encore vous-même. En attendant, abolissons d'un revers de main le battement de l'horloge du Temps. Viens plus près... »

Le soleil s'était abaissé vers l'horizon. Les îlots de nuages se faisaient plus denses ; ils masquaient sa lumière ; et soudain les rochers devenaient tout noirs ; la feuille tremblante du chardon marin cessait d'être bleue pour devenir argentée ; et des ombres emportées par le vent couraient sur la mer comme des pans d'étoffe grise. Les vagues n'arrivaient plus jusqu'aux flaques trop éloignées de leur lit ; elles n'atteignaient même plus le cerne noir qui ourlait irrégulièrement le rivage. Le sable était couleur de perle, lisse et luisant.

Les oiseaux tournoyaient en plein ciel, ou fondaient sur leur proie. Ils couraient sur les traces du vent, tourbillonnaient et se séparaient comme s'ils n'étaient que les mille fragments d'un même corps. Ils s'abattaient sur la cime des grands arbres comme un filel palpitant. Çà et là, un oiseau se dirigeait tout seul vers la lande, et, perché sur un poteau blanc, ouvrait et refermait alternativement ses ailes en pleine solitude.

Quelques fleurs s'étaient effeuillées dans le jardin. Leurs pétales reposaient sur le sol, pareils à des coquillages. La feuille morte ne gisait plus sur son propre tranchant ; le vent l'avait saisie, l'enlevait et la précipitait tour à tour, et l'avait poussée au pied d'un buisson. Un seul et même frisson de lumière traversait soudain toutes les plantes, comme si une brusque nageoire avait fendu le vert cristal d'un lac. De temps à autre, une brise puissante courbait d'un même mouvement les innombrables feuilles ; puis, chaque brin d'herbe se redressait, redevenait soi-même après le passage du vent. Les clairs disques des fleurs brillaient au soleil ; un coup de vent

les écartait de ce rayon de lumière, et quelques têtes trop lourdes pour se relever continuaient à pendre vers le sol.

Le soleil de cette belle après-midi réchauffait les champs, ajoutait une touche d'azur aux ombres, une touche de rouge aux blés. Les champs vernis comme de la laque s'étendaient au soleil. Une charrette, un cheval, une bande de corneilles, tout ce qui se mouvait dans cette étendue semblait baigner dans de l'or. Chaque pas d'une vache avançant dans un pré se prolongeait en remous dorés, et ses cornes semblaient plaquées de lumière. Des touffes de blé blond s'accrochaient aux haies, laissés derrière eux par les chariots de forme antique et basse qui rentraient des champs. Les boules de nuages roulaient dans le ciel sans se déformer, sans perdre un atome de leur rotondité. Ils prenaient au passage un village tout entier dans leur filet d'ombres, et, en s'éloignant, ils le relâchaient. Loin, très loin à l'horizon, parmi des myriades de grains de poussière bleue, on voyait flamber une vitre, ou se détacher la silhouette solitaire d'un arbre ou d'un clocher.

Les rideaux rouges et les stores blancs palpitaient, battant contre le rebord de la fenêtre ; la lumière brunâtre et lasse entraît dans la maison par accès convulsifs, glissait inégalement à travers les rideaux tourmentés. Elle mettait un reflet brun sur un bahut, un reflet rouge sur une chaise, et faisait vaciller la fenêtre dans les flancs de la grande jarre verte.

Et pendant une seconde tout chancelait, tout s'inclinait dans une atmosphère ambiguë, incertaine, comme si l'ombre d'une grande mite flottant dans la chambre avait triomphé de l'énorme solidité des chaises et des tables.

— Et le Temps s'égoutte, dit Bernard. La goutte se forme sur le rebord du toit de l'âme, et tombe. Le Temps la fait tomber. La semaine dernière, debout, mon rasoir à la main, je l'ai sentie qui tombait sur moi. Je me suis soudain aperçu de ce que mes gestes avaient de machinal (la goutte se forme), et j'ai félicité ironiquement mes mains de se soumettre à cette routine. « Rasez-moi donc, mes mains, leur ai-je dit. Continuez donc à me raser... » La goutte tombait.

Et tout le jour, pendant mon travail, mon esprit s'échappait par moments et rôdait autour d'une place vide, à la recherche de quelque chose de perdu, de quelque chose de mort. « Mort et enterré », me suis-je dit, en jouant avec des mots pour me consoler. Les gens remarquaient mon air absent, mes paroles sans suite. Je ne terminais pas mes phrases. En boutonnant mon pardessus pour rentrer chez moi, je me suis dit plus tragiquement : « J'ai perdu ma jeunesse. »

« C'est étrange : dans chaque crise morale, une phrase toute faite, une phrase absolument déplacée s'offre à nous venir en aide : c'est bien là le malheur de vivre dans une civilisation trop vieille, et de posséder un carnet de poche. Cette goutte qui s'écoule n'a rien à voir avec ma jeunesse perdue. Le Temps, ce pâturage ensoleillé où s'étale la lumière dansante, le Temps, cette étendue plate comme les champs à midi, soudain se creuse, se change en gouffre. Le Temps s'écoule comme un lourd liquide s'égoutte hors d'un verre, laissant un dépôt. Ce sont là les vrais cycles, les vrais événements de ma vie. Puis, comme si toute la clarté éparsée dans l'atmosphère refluit soudain à la manière d'une vague, j'aperçois le fond. Je vois ce que la routine recouvre. Je reste paresseusement au lit des jours entiers. Je dîne en ville, et j'ouvre la bouche pour bâiller, comme un cabillaud. Je ne prends pas la peine de terminer mes phrases, et mes actions, les plus souvent si incertaines, acquièrent une précision toute mécanique. Cette fois-ci, passant devant une agence de voyages, je suis entré et j'ai acheté un billet pour Rome, avec des gestes d'automate.

« Donc, je suis assis sur un banc de pierre, dans ces jardins qui dominent la ville éternelle, et le petit homme qui faisait à Londres sa toilette du matin, il y a seulement cinq jours, ressemble déjà à un vieux vêtement dont je suis sorti. Londres elle aussi s'est effondrée. Londres n'est plus qu'un amas de gazomètres et d'usines croulantes. Et pourtant, je ne me sens pas engagé dans ce présent décor. Je vois les prêtres avec leurs ceintures violettes, et les honnes d'enfants en costumes pittoresques ; je ne suis sensible qu'au

côté extérieur des choses. Je suis assis sur ce banc comme un convalescent, un homme à l'âme simple qui ne pense que par monosyllabes : « Il fait chaud... Il fait du vent. » Je me sens emporté comme un insecte par la marche de la terre ; assis sur ce banc, je crois sentir sa dureté, son mouvement de rotation. Je ne tiens pas à m'éloigner de la terre. Si je pouvais prolonger de quelques pouces en profondeur ce sens que je possède, je crois que j'atteindrais de bien étranges frontières. Mais je ressemble à un éléphant dont la trompe serait trop courte. Jamais, je ne désire prolonger ces états de détachement ; ils me déplaisent ; je les méprise. Je ne tiens pas à rester cinquante ans au même endroit, à regarder mon nombril. Je préfère être attelé à une charrette de légumes qui grince sur le pavé.

« La vérité est que je ne suis pas de ces gens qui trouvent leur satisfaction dans la possession d'un seul être, ni dans celle de l'infini. La chambre à coucher m'ennuie, mais le ciel aussi. Je ne brille que lorsque mes facettes sont exposées à de nombreux regards. S'ils me manquent, je deviens pareil à un papier brûlé, plein de trous. « Hélas, me dis-je, la mère Moffat viendra balayer tout ça... » Bien des choses se sont détachées de moi. J'ai survécu à certains désirs ; j'ai perdu des amis, les uns par la mort (Perceval), d'autres par ma simple incapacité à traverser la rue. Je ne suis pas aussi doué qu'on pouvait le croire. Certaines choses me dépassent. Je ne parviendrai jamais à comprendre les problèmes les plus ardues de la philosophie. Rome est le terme de mes voyages. Quelquefois, le soir, avant de m'endormir, je pense avec douleur que je ne verrai jamais à Tahiti les indigènes pêcher au trident à la lucur d'une torche, ni un lion bondir dans la jungle, ni un homme nu manger de la viande crue. Jamais je n'apprendrai le russe, jamais je ne lirai les Védas. Il ne m'arrivera plus de me cogner à un réverbère (mais quelques étoiles projetées par la violence de ce choc resplendissent encore dans ma nuit). Seulement, je crois que je me suis rapproché de la vérité. Pendant des années, j'ai répété complaisamment : « Mes enfants... Ma

femme... Ma maison... Mon chien... » En introduisant ma clef dans la serrure, je me redisais ces paroles rituelles et familières, je m'enveloppais de cette pensée comme d'une couverture chaude. Maintenant, ce doux voile est tombé. Je n'ai plus besoin de richesses. (Nota : une blanchisseuse italienne égale en élégance une duchesse anglaise.)

« Mais voyons les choses de plus près. Une goutte s'écoule ; une nouvelle étape est franchie. A quoi mènent ces étapes ? Où aboutissent-elles ? Et comment conclure ? Car ces moments successifs de notre vie sont revêtus de vêtements solennels. Aux prises avec des difficultés de cet ordre, les dévots consultent ces pieux personnages aux ceintures violettes, au visage sensuel, dont j'aperçois tout un groupe en ce moment derrière moi. Mais moi, je hais les gens qui se chargent de nous enseigner quelque chose. Qu'un homme se lève et dise : « Écoutez-moi ; je vous apporte la vérité, » et aussitôt je crois voir à l'arrière-plan un chat filoutant un morceau de poisson. « Mon Dieu, ai-je envie de m'écrier, mais vous ne faites donc pas attention au chat ! » C'est ainsi que Neville, dans l'obscur chapelle du collège, enrageait à cause du crucifix du Recteur. Mais moi, un chat suffit à me distraire, ou l'abeille qui bourdonne autour du bouquet que lady Hamilton presse si complaisamment contre son nez, et tout de suite j'imagine une histoire qui émousse les angles du crucifix. J'ai inventé des milliers d'histoires ; j'ai rempli d'innombrables carnets de phrases dont je me servirai lorsque j'aurai rencontré l'histoire qu'il faudrait écrire, celle où s'inséreraient toutes les phrases. Mais je n'ai pas encore trouvé cette histoire. Et je commence à me demander si ça existe, l'histoire de quelqu'un.

« Du haut de cette terrasse, regardons grouiller la foule sous nos pieds. Ce mouvement, ce bruit... Cet homme a du mal à faire avancer sa mule. Une demi-douzaine de flâneurs pleins de bonne volonté offrent leurs services. D'autres passent sans regarder. Leur vie comporte autant d'intérêts, de désirs, qu'un écheveau comporte de fils. Et

voyons l'étendue du ciel, où roulent de petits nuages blancs tout ronds. Imaginons des lieues de campagne plate, avec les aqueducs et les chaussées romaines aux dalles brisées, et les tombes de la Voie Appienne, et par delà cette Campagne, la mer, et par delà la mer, de nouvelles terres, puis de nouveau l'océan. Je pourrais prendre n'importe quel fragment de cet ensemble, l'attelage de mules, par exemple, et le décrire avec la plus grande facilité. Mais à quoi bon décrire un homme qui ne parvient pas à faire avancer sa mule ? Et je pourrais aussi inventer une histoire à propos de cette jeune fille qui monte cet escalier. « Elle le rencontrait sous cette sombre voûte... C'est fini, dit-il, en s'éloignant de la cage du perroquet de porcelaine. » Ou plus simplement encore « C'est tout. » Mais pourquoi imposer mon dessin arbitraire ? Pourquoi étirer ceci, façonner cela, et fabriquer des figurines pareilles aux jouets que des camelots vendent dans la rue, sur des plateaux ? Pourquoi choisir, parmi ce tout, un détail ?

« Je suis ici en train de me dépouiller d'une de mes peaux, d'une de mes vies, et mes amis se contentent de dire : « Bernard passe dix jours à Rome. » Je fais les cent pas sur cette terrasse, désorienté. Mais déjà les traits jetés au hasard commencent à former des lignes continues, les choses perdent l'aspect crûment détaché qu'elles avaient quand j'ai gravi cet escalier. Le grand pot rouge n'est plus maintenant qu'une tache rougeâtre dans un filet de vert jauni. Le monde recommence à fuir sous mes yeux comme la haie quand le train se met en marche, comme la vague quand le bateau s'en va. Je bouge, moi aussi. Je suis pris dans la file des choses qui se succèdent, et il semble inévitable que le passage d'un arbre soit suivi par celui d'un poteau télégraphique, puis d'un trou dans la haie. Et pendant que j'avance, entouré, enveloppé, engagé de toutes parts, les phrases habituelles commencent à bouillir ; je voudrais soulever le couvercle de ma tête pour libérer ces bouillons, tout en me dirigeant vers ce Monsieur dont le dos m'est familier. Nous étions au collège ensemble. Nous allons cer-

tainement refaire connaissance et déjeuner l'un en face de l'autre. Nous causerons. Mais attendez un peu.

« Ces moments d'évasion ont leur valeur. Ils ne viennent que trop rarement. Tahiti paraît possible. Penché sur ce parapet, j'aperçois une vaste étendue d'eau. Une nageoire s'agite. Cette impression purement visuelle n'est reliée à aucun raisonnement ; elle surgit comme pourrait surgir la nageoire d'un marsouin à l'horizon. Souvent, des impressions toutes visuelles nous transmettent brièvement des découvertes que nous ne parviendrons que plus tard à développer et à enclore dans des mots. Sous la lettre N, je note donc : « Une nageoire s'agite dans la vaste étendue des eaux. » Moi, dont la vie se passe à couvrir de notes les marges de ma mémoire en vue d'arriver à quelque émouvante découverte finale, j'inscris cette remarque pour m'en servir durant une soirée d'hiver.

« Je vais m'en aller, et déjeuner n'importe où. Je vais soulever mon verre, et regarder la salle à travers la couleur du vin. J'observerai ce qui se passe avec un détachement plus complet que de coutume, et si une jolie femme entre dans le restaurant et s'avance entre les tables, je me dirai : « Tiens, elle traverse la vaste étendue des eaux ! » Cette observation n'a pas de sens, mais pour moi elle est solennelle, grise, pleine du bruit fatal d'univers qui s'écroulent et de chutes d'eau prêtes à tout emporter.

« Donc, Bernard (je vous invoque, vous, l'associé habituel de toutes mes entreprises), commençons ce nouveau chapitre, et regardons se former la goutte nouvelle, la goutte inconnue, la goutte étrange de cette expérience inclassable et terrible qui est en train de se produire. Oui, ce Monsieur s'appelle Larpent.

— Par cette chaude après-midi, au milieu du jardin, dans ce champ où je me promène avec mon fils, j'ai atteint le comble de mes vœux, dit Suzanne. La serrure de la grille est rouillée ; il l'enfonce d'un coup d'épaule. Les passions violentes de l'enfance, mes larmes dans le jardin quand Jinny embrassait Louis, mes colères dans la salle d'études,

qui sentait le pitchpin, ma solitude à l'étranger dans des villes où le sabot pointu des mules résonnait sur les pavés, où des Italiennes couvertes d'un châle, un œillet rouge dans les cheveux, bavardent autour d'une fontaine, sont dédommagées par des sentiments de possession, d'intimité, de sécurité. J'ai derrière moi des années paisibles, productives. Je possède tout ce sur quoi s'étend mon regard. J'ai planté des arbres, et je les ai vus grandir. J'ai creusé des étangs où les poissons rouges se cachent sous les larges feuilles des nénuphars. J'ai recouvert d'un filet les plants de fraisiers et de laitues, et j'ai enfermé les poires et les prunes à l'intérieur de petits sacs blancs pour les préserver des guêpes. J'ai vu mes fils et mes filles, jadis couchés dans leur berceau pareils à des fruits sous un voile de mousseline briser les mailles qui les enveloppaient et m'accompagner dans les champs, en projetant sur l'herbe des ombres plus grandes que la mienne.

« Je suis enracinée, prisonnière ici comme mes arbres. Je dis : « Mon fils... Ma fille... » et il n'est pas jusqu'au quincaillier à son comptoir encombré de clous, de pots de peinture, de fils de fer, qui ne regarde avec respect notre vieille bagnole arrêtée devant sa porte, parmi les filets à papillons, les ruches et les paillasons. Nous suspendons à Noël une branche de gui au-dessus de la cheminée ; nous pesons nos paniers de champignons et de myrtilles ; nous comptons nos pots de confiture ; et chaque année les enfants s'alignent pour être mesurés contre la persienne du salon. J'ai aussi préparé pour les enterrements des couronnes de fleurs blanches et de feuillage argenté ; j'y ai épinglé ma carte, avec un mot de sympathie pour la veuve du charretier ou du berger. Je me suis assise au chevet de mourantes qui tenaient ma main, et chuchotaient l'aveu de leurs dernières terreurs ; j'ai fréquenté des chambres dont l'atmosphère serait irrespirable pour ceux qui ne sont pas nés au village, comme moi, qui n'ont pas pris dès leur jeune âge l'habitude des cours de ferme, du tas de fumier, du va-et-vient des poules, et des chaumières divisées en deux par une cloison,

où s'entassent la mère et les enfants. J'ai vu la buée couler sur les vitres ; j'ai senti l'odeur de l'évier.

« Debout, parmi les fleurs, mon sécateur à la main, je me demande par quelle fissure l'ombre pourrait entrer dans ma vie, quel choc pourrait ébranler l'œuvre accomplie par mon patient labeur. Et pourtant, je me sens lasse parfois de ce simple bonheur, des fruits qui mûrissent, des enfants qui encombrant la maison de leurs livres de prix, de leurs fusils, de leurs rames, de leurs trophées de chasse. Je suis lasse de mon corps, de mon travail, de mon énergie et de ma ruse, de mon maternel manque de scrupules lorsqu'il s'agit de venir en aide à mes enfants, du regard jaloux dont j'enveloppe autour de la longue table ces créatures qui sont à moi, rien qu'à moi.

« A l'arrivée du froid printemps traversé d'ondées, riche de soudaines fleurs jaunes, il m'arrive de me souvenir du passé tout en surveillant si la viande a été placée à l'ombre, ou en maniant les sacs de papier d'argent qui contiennent le thé et les raisins secs. Je me rappelle le soleil levant, le vol des hirondelles effleurant les brins d'herbe, les histoires que racontait Bernard quand nous étions enfants, et les feuilles innombrables et légères qui s'agitaient sur nos têtes, divisant le ciel bleu et répandant des ombres et des lumières errantes sur les racines dénudées du hêtre au pied duquel je sanglotais. Les pigeons prenaient leur vol. J'ai couru, j'ai sauté après les mots qui m'échappaient et traînaient à travers les branches comme la ficelle d'un ballon. Puis, l'immobilité de ma matinée se brise comme un vase fêlé, et, reposant le sac de farine, je me dis : « Je suis prise dans la vie comme le roseau dans l'étang recouvert de glace. »

« Je prends mon sécateur et je tranche la tige d'une rose trémière, moi, qui jadis allais à Elvedon, foulais aux pieds la mousse des chênes, et regardais la dame assise à sa table à écrire, et les jardiniers avec leurs grands balais. Nous nous sommes sauvés, tout haletants, de peur qu'on nous tire dessus et qu'on nous cloue au mur comme des fouines. Maintenant, je mesure la farine, je fais des confitures. Le

soir, je m'assieds dans le fauteuil et je tends la main vers mon ouvrage ; j'entends mon mari ronfler ; je relève la tête quand le passage d'une charrette met dans les vitres le reflet d'une lanterne, et je sens les vagues de ma vie se presser, se briser contre moi comme autour du tronc d'un arbre. Et j'entends des cris, et je vois d'autres vies flotter comme des brins de paille autour des piles d'un pont, tout en faisant courir mon aiguille à travers mon calicot.

« Je pense quelquefois à Perceval, qui m'a aimée. Il est tombé de cheval aux Indes. Je pense quelquefois à Rhoda. Des cris inquiets m'éveillent à minuit. Mais la plupart du temps, je me promène avec mes fils, le cœur content. J'arrache les pétales fanés des roses trémières. Un peu traquée, grise avant l'âge, mais gardant toujours mes yeux clairs, mes yeux allongés, je marche à travers mes champs.

— Me voici dans cette station du Métro où s'entrecroisent ces chères lignes aux noms bien connus, dit Jinny. Nord-Sud, Picadilly, Regent Street, Haymarket. Pour un instant, je suis debout sous la chaussée, au cœur de Londres. D'innombrables roues tournent, d'innombrables pieds se posent sur ma tête. Les grandes routes de la civilisation se rencontrent ici comme dans un carrefour. Je suis au cœur de la vie. Tiens, le reflet de mon corps est pris dans ce miroir... Comme il est solitaire, comme il est ratatiné, comme il a vieilli ! Je ne suis plus jeune. Je ne participe plus à la procession. Des millions d'êtres humains descendent chaque jour ces escaliers roulants en une coulée formidable. De grandes roues tournent inexorablement, les poussent vers les profondeurs. Des millions d'êtres humains sont morts. Perceval est mort. Je bouge encore. Je vis encore. Mais qui viendra, si je fais signe ?

« Petit animal que je suis, je palpète, je tremble, et la peur agite mes flancs. Mais je ne veux pas céder à la peur. J'abaisse mon fouet sur mes propres flancs. Je ne suis pas un petit animal geignant qui cherche refuge dans l'obscurité. Je n'ai faibli qu'un instant, parce que je me suis aperçue dans le miroir sans m'être préparée, comme je le

fais toujours avant de me soumettre à l'examen de mes propres yeux. C'est vrai : je ne suis plus jeune. Bientôt, c'est en vain que je lèverai le doigt pour faire signe, et mon écharpe retombera sans avoir flotté. Je n'entendrai plus dans la nuit de soudains soupirs, je ne devinerai plus dans l'obscurité quelqu'un qui vient vers moi. Mon image ne se reflètera plus sur la vitre du wagon dans les sombres tunnels. Je regarderai les visages, et ils se détourneront pour regarder quelqu'un d'autre. Je dois l'avouer : pendant un instant, la descente silencieuse et verticale de ces corps le long des escaliers roulants, pareille à la descente formidable et rigide des morts vers les profondeurs de la terre, le bruit des grandes roues qui nous poussent sans pitié vers le bas, m'ont fait trembler, et désirer fuir.

« Mais je ne céderai pas à la peur. Je le jure devant la glace en retouchant mon maquillage, en refourbissant mes armes. Pensons plutôt aux magnifiques autobus rouges et jaunes, qui s'arrêtent et repartent, ponctuellement et dans l'ordre prescrit. Pensons aux belles voitures puissantes qui tantôt vont au pas, et tantôt s'élancent comme des flèches. Pensons aux hommes et aux femmes équipés, fin prêts, qui marchent de l'avant. C'est une procession triomphante, une armée victorieuse avec des bannières, des aigles de bronze, et des couronnes de lauriers gagnées dans le combat. Ils valent mieux que les sauvages aux reins ceints d'un linge, avec leurs femmes aux cheveux humides dont les longs seins pendent tirillés par des mains d'enfants. Ces larges avenues sont les pistes victorieuses tracées à travers une jungle. Et moi aussi, avec mes souliers vernis, mon mouchoir de gaze, mes lèvres rouges et mes sourcils tracés au crayon, je marche à la victoire avec cette armée.

« Même ici, sous terre, des vêtements sont en montre dans une lumière sans fin. Les entrailles du sol ont été reconquis sur les vers et la moisissure. Voici des gazes, des soies dans des vitrines illuminées, et du linge brodé de millions de points à l'aiguille. Ils sont teints en rouge, en vert, en violet, de mille couleurs. Pensons aux tra-

voux des hommes, à la façon dont ils organisent, aplanissent, teignent, préparent, creusent des tunnels et font sauter des rochers. Les ascenseurs montent et descendent ; les trains s'arrêtent et repartent, marchent aussi régulièrement que les vagues de la mer. J'approuve cet ordre. J'appartiens à ce monde ; je marche sous ses bannières. Que pourrais-je craindre à côté de ces hommes et de ces femmes magnifiques et téméraires, pleins de curiosité, et assez sûrs d'eux-mêmes pour s'arrêter en plein effort et griffonner d'une main ferme une plaisanterie sur le mur ? C'est pour quoi je vais me poudrer le visage, et rougir mes lèvres. Je vais donner à mes sourcils un dessin plus aigu que jamais. Toute droïté, immobile, je vais monter à la surface avec les autres, dans Picadilly. D'un geste net, je vais héler un taxi, et l'empressement du chauffeur me prouvera qu'il m'a comprise. Car j'excite encore le zèle. Je sens encore autour de moi, dans la rue, le frémissement des hommes pareil à l'inclinaison silencieuse des blés quand une brise légère les prend dans son ondoïement doré.

« Je vais me faire conduire chez moi. Je vais remplir les vases d'une profusion de fleurs bizarres et coûteuses aux grandes tiges inclinées. Je vais changer l'emplacement de mes fauteuils. Je vais disposer à portée de la main des cigarettes, des verres, et un livre nouveau sous sa couverture aux couleurs vives, pour le cas où Bernard, Louis, ou Neville viendrait. Mais peut-être ne sera-ce ni Bernard, ni Louis, ni Neville, mais quelqu'un d'autre, quelqu'un d'inconnu, quelqu'un que j'ai croisé sur l'escalier et à qui j'ai murmuré, en détournant légèrement la tête : « Viens... » Il viendra cette après-midi ; c'est quelqu'un que je ne connais pas, quelqu'un d'autre. Que l'armée silencieuse des morts descende dans les profondeurs : je vais de l'avant.

— Je n'ai plus besoin de me réfugier dans une chambre, devant un feu, entre quatre murs, dit Neville. Je ne suis plus jeune. Je passe devant la maison de Jinny sans émoi, et je souris au jeune homme si bien mis qui rectifie nerveusement sa cravate sur le seuil. C'est au tour de ce petit

jeune homme de sonner, d'entrer. J'entrerai si je veux ; sinon je passe outre. Le vieil acide a perdu sa force : l'envie, l'amertume et l'intrigue ne me corrodent plus. Mais j'ai aussi perdu ma splendeur. Quand nous étions jeunes, nous étions capables de rester assis n'importe où, sur des bancs de bois dur, dans des vestibules pleins de courants d'air où des portes battaient sans cesse. Nous nous poursuivions à demi-nus, comme des mousses sur le pont d'un navire, des tuyaux d'arrosage en main. Maintenant, je crois que je préfère la foule confuse que déversent sur le sol les bouches de métro, à l'heure de la sortie des magasins, cette foule unanime, indiscriminée, dont personne ne connaît le total. J'ai cueilli mon fruit. Je ne suis plus qu'un spectateur désintéressé.

« Après tout, nous ne sommes pas responsables. Nous ne sommes pas juges. Nous ne sommes pas appelés à torturer notre prochain à l'aide de tenailles et de barres de fer ; nous ne sommes pas obligés de gravir des chaires et de leur faire des sermons par les pâles après-midis du dimanche. Mieux vaut regarder une rose, ou lire Shakespeare, comme je le fais ici en pleine rue. Voici l'idiot, voici le traître, et cette automobile porte Cléopâtre comme une barque splendide. Et voici également les figures des damnés : des vagabonds aux traits informes adossés au mur du poste de police, hurlant en plein enfer. Toute la poésie est là, non écrite. Ils jouent leurs rôles sans une défaillance de mémoire ; presque avant qu'ils n'aient ouvert les lèvres, je sais ce qu'ils vont dire, et j'attends le moment sublime où ils prononceront le mot qui devait être écrit. Rien qu'à cause de ce spectacle, je ne me lasse pas d'errer par les rues.

Puis, je quitte la rue, j'entre dans une chambre. Des gens parlent, ou ne se donnent même pas la peine de parler. Les hommes et les femmes se sont si souvent servis du langage pour exprimer les choses que chaque mot est maintenant un levier capable de soulever un monde. Les arguments, les rires, les reproches anciens flottent dans l'air, l'épaississent. Je prends un livre ; je lis la première

demi-page venue. On n'a pas encore racommodé le bec de la théière. Cette petite fille danse, habillée d'une robe de sa mère.

« Mais une âme tourmentée, Rhoda, ou Louis peut-être, passe et repasse sous mes yeux. Au spectacle, ils cherchent l'intrigue, l'explication logique. Ils ne se contentent pas de cette simple suite de scènes. Il ne leur suffit pas de guetter le moment où quelqu'un prononcera le mot qui aurait dû être écrit ; de voir une figure prendre forme dans l'argile de la parole convenablement pétrie ; d'apercevoir soudain un groupe de silhouettes profilées sur le ciel. Et pourtant, si c'est la violence qu'ils recherchent, je sais, moi, qu'une simple chambre peut contenir la mort, le meurtre et le suicide. L'un vient, l'autre s'en va. Quelqu'un sanglote sur l'escalier. J'ai vu des nœuds se former, j'ai entendu se briser des fils, et bruire la toile blanche sur les genoux d'une femme qui coud paisiblement. Pourquoi chercher une explication, comme Louis, pourquoi fuir comme Rhoda dans de lointains bosquets, pour découvrir des statues dans l'écartement des feuilles de laurier ? Ils nous conseillent d'imiter l'oiseau qui lutte contre le vent, sûr que le soleil luit quand même derrière les nuées d'orage, mais le soleil se reflète aussi dans les étangs emplumés de roseaux (nous sommes en novembre : les pauvres tiennent des boîtes d'allumettes dans leurs doigts pleins d'engelures). Ils nous disent qu'il est un lieu où la Vérité existe dans sa plénitude, et que la vertu qui se traîne ici le long de ruelles sordides, règne là-bas dans sa perfection. Rhoda s'enfuit loin de nous, le cou tendu, les yeux aveugles, hallucinée ; Louis, si riche maintenant, se penche à la fenêtre de sa mansarde et regarde par-dessus l'étendue crevassée des toits, du côté où Rhoda s'est enfoncée. Puis, il s'assied à son bureau, parmi les dactylos, à portée de main du téléphone, et travaille à nous instruire, à nous régénérer, et à mettre de l'ordre dans un monde à venir.

« Mais ici, dans cette chambre où j'entre comme chez moi, les paroles qu'on prononce font partie d'un poème qui pourrait

être écrit. Je m'approche de l'armoire à livres. Je puis, si je veux, lire une demi-page de n'importe quoi. Je ne suis pas forcé de parler. Mais j'écoute. Je suis merveilleusement aux aguets. Ce poète n'est certes pas d'une lecture facile. La page est souvent salie, tachée de boue, déchirée et recollée à l'aide de feuilles sèches, de brins de verveine et de géranium. Pour lire ce poète, il faut posséder des myriades d'yeux, comme ces phares qui tournent à minuit sur l'étendue agitée des flots atlantiques, où seules peut-être quelques traînées d'algues flottent à la surface, à moins que les vagues soudain ne s'entr'ouvrent, et qu'un monstre n'émerge hors de l'eau. Pour lire ce poète, il faut mettre de côté ses antipathies, sa jalousie, et surtout ne pas l'interrompre. Il faut avoir beaucoup de patience, et des soins infinis, et laisser venir à la surface les découvertes de la lumière, qu'il s'agisse de pattes d'araignée délicatement posées sur une feuille, ou de l'eau qui gargouille dans un malpropre tuyau d'égout. Rien ne doit être rejeté avec crainte, avec horreur. Le poète qui a écrit ces pages n'est pas parfait (des gens causent pendant ma lecture). Il n'y a pas de virgules, ni de points de suspension. Certaines lignes sont d'une longueur disproportionnée. Un grand nombre de vers sont tout simplement absurdes. Il faut être sceptique, certes, mais il faut aussi savoir jeter au vent la méfiance, et accepter sans restriction ce qui se présente quand la porte s'ouvre. Et il faut quelquefois pleurer ; et il faut quelquefois trancher sans pitié à travers la suie coagulée, le tan, toutes sortes de concrétions dures et noires. Et c'est ainsi (tandis que ces gens continuent leur conversation), qu'on laisse descendre son filet de plus en plus loin de la surface, pour le retirer ensuite avec précaution, et ramener à la lumière ce que ces hommes et ces femmes ont dit, et en faire un poème.

« J'ai prêté l'oreille à ce qu'ils disaient. Ils sont partis ; et maintenant je suis seul. La simple contemplation du feu suffirait éternellement à mon bonheur : tantôt c'est un dôme, et tantôt une fournaise, et la disposition des bûches fait penser à un échafaud, ou à un puits de mine, ou à des vallées

heureuses ; et parfois c'est un serpent écarlate enroulé sur lui-même, avec des écailles d'argent. Le fruit tissé dans le rideau mûrit sous le bec du perroquet. Les craquements du feu sont pareils au bruit des insectes dans la forêt. On entend de tels bruits quand les branches fouettent l'air, et, soudain, comme une volée de coups de fusil, un arbre tombe. Ce sont les bruits d'une soirée de Londres. Puis, j'entends le seul bruit que j'espère. Le bruit d'un pas qui monte, approche, hésite, s'arrête sur mon seuil. Je m'écrie : « Entre. Assieds-toi près de moi. Assieds-toi sur le bras de ce fauteuil... » Repris par l'ancienne hallucination, je m'écrie : « Viens... Viens plus près... »

— Je rentre du bureau, dit Louis. Je suspends mon manteau à cette place, et là, je dépose ma canne. J'aime à croire que le Duc de Richelieu se promenait avec une canne toute pareille. C'est ainsi que je dépose les insignes de mon autorité. Je m'assieds à la table d'acajou du conseil d'Administration à la droite du directeur. Les murs sont ornés de cartes géographiques où figurent les itinéraires de nos grands paquebots. Nos lignes de navigation prennent le monde comme dans un filet. Je suis un homme extrêmement considéré. Quand j'entre au bureau, toutes les jeunes employées me saluent. Je puis dîner où je veux, maintenant, et, soit dit sans vanité, j'ai le droit de supposer que je ferai bientôt l'acquisition d'une maison de campagne dans le Surrey, de deux automobiles, et d'une serre, avec de rares variétés de melons. Mais je rentre encore dans ma chambre située sous les combles, je pends mon chapeau à un clou, et je me livre de nouveau dans la solitude aux efforts étranges que je n'ai pas cessé de faire depuis l'époque où je frappais du poing la porte de chêne de mon professeur. J'ouvre un petit volume. Je lis un poème. Un seul poème suffit.

O Vent d'ouest...

« O Vent d'ouest, tu es l'ennemi mortel de ma table d'acajou, de mes guêtres, et aussi, hélas, de cette petite actrice

si vulgaire qui est ma maîtresse, et qui n'a jamais réussi à perdre son accent faubourien.

O vent d'ouest, quand souffleras-tu...

« Rhoda, avec ses yeux distraits, ses yeux inattentifs couleur de peau de serpent, ne t'est pas contraire, vent d'ouest, quand elle vient à minuit à la lucur des astres, ou à l'heure plus prosaïque de midi. Elle s'approche de la fenêtre ; elle regarde les tuyaux de cheminées, et les vitres brisées aux fenêtres des pauvres gens.

O vent d'ouest, quand souffleras-tu...

« Ma tâche, mon fardeau ont toujours été plus lourds que ceux des autres. Je porte une pyramide sur mes épaules. Je me suis attelé à un travail colossal. L'attelage que j'ai conduit était violent, vicieux, indompté. Avec mon accent australien, je me suis assis dans des crémeries, et j'ai essayé de conquérir la sympathie des employés de banque, mais je n'ai jamais oublié mes convictions graves et solennelles, ni les contradictions, les incohérences qu'il s'agissait de fondre en un tout. Enfant, je rêvais du Nil ; je me refusais à sortir de mon demi-sommeil ; et pourtant, je frappais du poing à une porte de chêne. Je serais plus heureux, si j'étais né sans destin, comme Suzanne, comme Perceval, que j'admiraient tant :

O vent d'ouest, quand souffleras-tu
Pour faire tomber l'ondée bienfaisante ?

« La vie a été cruelle envers moi. Je suis pareil aux suçoirs d'une plante, à une vaste bouche insatiable qui adhère, qui colle aux choses. J'ai cherché à extraire le noyau central caché au fond de toute chair. La plupart des simples joies m'ont été refusées, bien que je choisisse pour maîtresse une petite actrice à l'accent faubourien, afin d'être plus à mon aise avec elle. Mais tout cela n'aboutit qu'à lui voir éparpiller sur le sol son linge douteux ; et la femme de journée

et les garçons livreurs qui frappent à ma porte tournent sans cesse en ridicule ma bonne tenue et mes bonnes manières.

O vent d'ouest, quand souffleras-tu
Pour faire tomber l'ondée bienfaisante ?

« Comment définir mon destin, cette pyramide aiguë qui durant tant d'années a pesé sur mes épaules ? Il est fait de mes souvenirs du Nil et de femmes portant des amphores sur le front ; il est fait du sentiment d'être pris dans la trame des longs hivers, des longs étés qui font mûrir le blé ou geler les rivières. Je ne suis pas un être sans attaches, un être éphémère. Ma vie n'est pas semblable aux feux qui se jouent un moment à la surface d'un diamant. Je descends sous terre par des chemins tortueux, pareil à un gardien qui promènerait une lampe dans un souterrain. Ma destinée a consisté à me souvenir, à essayer de rejoindre, de tordre en un seul câble tous ces fils, les fils minces, les fils épais, les fils brisés, les fils résistants de la longue histoire humaine, de nos sorts tumultueux et divers. Il y a sans cesse un nouvel effort de compréhension à fournir, une dissonance à résoudre, une erreur à corriger. Les toits sont inégaux et souillés de suie, avec leurs tuyaux de cheminée, leurs tuiles branlantes, leurs chats rampants et leurs fenêtres à tabatière. Je pose le pied au milieu de tuiles fendues et d'éclats de verre, et je ne vois autour de moi que des visages ignobles et affamés.

« Supposons que je parvienne à extraire le sens de tout cela, à écrire un poème, un poème d'une seule page, et qu'ensuite je meure. Je puis vous affirmer que je mourrais sans regret. Perceval est mort. Rhoda m'a quitté. Mais je vivrai assez vieux pour devenir un squelette desséché, mais entouré du respect de tous, frappant de sa canne à pommeau d'or les pavés de la Cité. Et peut-être ne parviendrai-je jamais à mourir, peut-être ne suis-je pas capable d'atteindre à cette continuité, à cette permanence-là.

« Perceval était pareil à un arbre aux rameaux en fleur, et

il a été couché dans la terre quand toutes ses branches bruisaient encore au vent d'été. Rhoda, avec qui j'ai eu en commun le silence au milieu des paroles des autres, Rhoda, qui s'écartait, se détournait quand le troupeau rassemblé galopait sur les prés verdoyants avec d'élégants mouvements de crinière, Rhoda s'est éloignée comme le vent du désert. Quand le soleil fendille les toits de la ville, je pense à elle, je pense à elle quand les feuilles mortes crépitent sur le sol, quand de vieux employés de la voirie arrivent avec des bâtons pointus, et percent les bouts de papier épars sur le sol comme nous lui avons percé le cœur :

O vent d'ouest, quand souffleras-tu
 Pour faire tomber l'ondée bienfaisante ?
 Ah, si de nouveau j'étais au lit
 Tenant dans mes bras ma bien-aimée... (1)

« Je me penche de nouveau sur mon livre. Je fais un nouvel effort.

— O Vie, combien je t'ai redoutée; dit Rhoda, êtres humains, combien je vous ai haïs... Combien j'ai souffert de vos signes de tête, de vos paroles qui interrompaient mes pensées; combien je vous trouvais hideux sur les trottoirs d'Oxford Street; comme vous me paraissiez ignobles dans le métro, assis les uns en face des autres, et occupés à vous dévisager d'un œil fixe... En ce moment où je fais l'ascension de cette montagne du sommet de laquelle on découvre le panorama de l'Afrique ma mémoire est encore pleine de vos visages, et du souvenir de paquets enveloppés de papier brun. J'ai été salie, corrompue par vous. Et vous sentiez si mauvais, pressés contre des guichets, occupés à acheter des billets de chemin de fer. Tous, vous étiez vêtus d'indistinctes nuances de gris, de brun; il ne se trouvait même personne pour s'être mis au chapeau une plume bleue. Aucun de vous n'avait le courage

(1) Poème de Drougt (début du xvi^e siècle). *Note du traducteur*,

d'être ceci plutôt que cela. La vie chaque jour exigeait de vous une corruption de plus en plus complète de l'âme, mille mensonges, mille ploiemens d'échine, et mille vains bavardages, et la plus complète servilité. Vous m'avez enchaîné à une chaise, sur un point de l'espace et du temps, et vous vous êtes assis en face de moi. Vous m'avez arraché les espaces blancs qui séparent les chiffres sur le cadran des heures, vous les avez roulés en boulettes dégoûtantes, et jeté dans la corbeille à papier, de vos mains malpropres. Et pourtant, ces espaces vides contenaient ma vie.

« Mais j'ai plié devant vous. J'ai mis la main devant ma bouche pour cacher mes bâillemens, mes grimaces. Je ne suis pas sortie dans la rue ; je n'ai pas brisé une bouteille sur le pavé en signe de rage. Tremblante de bonne volonté, j'ai fait ce que j'ai pu pour ne pas paraître étonnée par vous. Ce que vous faisiez, je l'ai fait. J'ai tiré sur mes bas comme Jinny et Suzanne tiraient sur leurs bas. La vie était si terrible, que j'ai interposé entre elle et moi mille écrans. J'ai regardé la vie à travers des pétales de roses, à travers des pampres. Oxford Street, Picadilly, toutes les rues de Londres ont été recouvertes par les scintillations de ma pensée, par les pampres et les pétales de roses. Et il y avait aussi des malles, placées dans le corridor à l'époque des vacances, au moment où les élèves quittaient le pensionnat. En secret, j'allais lire leurs étiquettes ; je rêvais de noms, de visages. Harrogate, ou peut-être Edimbourg resplendissait comme dans une gloire quand une jeune fille dont j'oublie le nom posait le pied sur leurs pavés. Mais le nom seul me tentait. J'ai quitté Louis ; j'ai peur des étreintes. J'ai tâché de dissimuler l'acier du glaive sous des fourrures et des étoffes. J'ai supplié le jour de se changer en nuit. J'ai passionnément souhaité de voir chanceler la forme de la commode, de sentir le lit s'amollir sous mon poids, de flotter suspendue, et d'apercevoir des arbres étirés par la distance, des personnages rapetissés par l'éloignement, et un talus sur la plaine où deux personnes désespérées se disent adieu. J'ai éparpillé les mots comme le semeur éparpille le

grain en éventail sur la terre nue où la charrue a passé. J'ai voulu dilater la nuit, et y faire entrer sans cesse de plus en plus de rêves.

« Puis, dans une salle de concert, j'ai écarté les rameaux de la musique et j'ai vu la maison que nous avons construite : le carré était posé sur le rectangle. « La maison qui contient tout », me suis-je dit, pendant que les secousses de l'autobus me cognaient contre mes voisins, le jour où j'ai appris que Perceval était mort. Mais je suis quand même allée à Greenwich. J'ai marché le long du quai, en rêvant de galoper éternellement aux extrémités du monde, là où il n'y a ni arbre, ni plantes, mais seulement çà et là une colonne de marbre. J'ai jeté mon bouquet dans la vague qui déferlait sur la berge. « Consume-moi, me suis-je écriée, emporte-moi jusqu'aux dernières limites de tout... » La vague a reflué ; le bouquet s'est fané, Maintenant, je ne pense plus que rarement à Perceval.

« Je suis en Espagne ; je gravis cette colline. Je vais prétendre que la croupe de cette mule est un lit, mon lit de mort. Seul, un mince drap me sépare des profondeurs infinies. Le matelas bosselé s'amollit sous moi. Nous avançons d'un pas trébuchant. Le sentier monte, puis descend dans la direction d'un arbre solitaire situé près d'un étang, au plus haut sommet. J'ai navigué sur les ondes de la beauté, au crépuscule, à l'heure où les collines se replient comme des ailes. Parfois, j'ai ramassé un œillet rouge, ou de petites touffes de foin laissé par les faneurs. Je me suis étendue sur l'herbe solitaire, j'ai retourné du bout du doigt un vieil os abandonné, et je me suis dit : « Quand le vent cessera de souffler sur cette colline, fasse le ciel que rien ne subsiste ici, sauf une pincée de cendre. »

« La mule trébuché en avançant toujours. Le rebord de la colline se lève devant moi comme un brouillard, du sommet je verrai l'Afrique. Le lit cède sous mon poids. Je passe au travers des draps brûlés constellés de trous jaunâtres. La brave femme debout au pied du lit (son visage ressemble à une tête de cheval blanc) fait un geste d'adieu

et s'en va. Qui m'accompagnera ? Des fleurs, rien que des fleurs, des belles-de-jour et de lunaires aubépines. J'en ferai une gerbe, une lâche guirlande que je donnerai. ...A qui? Maintenant, nous nous hasardons au-dessus du précipice. Les lumières des barques de pêche luisent sous mes pieds. Le rocher s'évanouit. D'innombrables petites vagues grises s'étalent devant nous. Je ne touche rien, je ne vois rien. Nous pourrions tomber, et nous reposer sur les vagues. La mer bruira dans nos oreilles. Les pétales se flétriront au contact de l'eau de mer. Ils flotteront un instant, puis finiront par sombrer. Je serai roulée sous une vague ; une autre vague me portera sur ses épaules. Tout croule comme une cataracte gigantesque où je me sens dissoudre.

« Pourtant, les branches de cet arbre sont dures et cassantes, le toit de cette chaumière fait une ligne nette sur le ciel. Ces vessies rouges et jaunes sont des visages. Posant doucement le pied sur le sol, j'appuie la main contre la porte rugueuse d'une auberge espagnole. »

Le soleil sombrait. Le jour s'était brisé comme une pierre dure, et la lumière ruisselait à travers ces débris. Des flèches rouges et or, empennées de ténèbres, frappaient les vagues à coups redoublés. Des rayons errants traversaient çà et là l'espace, pareils à des signaux de détresse venus d'une île submergée, ou à des dards lancés à travers les feuilles d'un laurier, par de méchants enfants rieurs. Mais les vagues se revêtaient de clarté en s'approchant du rivage, et déferlaient d'un seul bloc avec un bruit sourd, comme un mur, un mur de pierre opaque que nulle lueur ne pouvait traverser.

Une brise se leva ; un frisson courut parmi les feuilles remuées qui perdirent leur densité brune, devinrent grises ou blanches lorsque l'arbre tressaillant déplaça ses masses de feuillage, perdit sa forme régulière de coupole. Le faucon perché sur la plus haute branche s'élança, battant des paupières, traversa l'espace, et alla planer très loin en plein ciel. Le pluvier sauvage gémissait dans les marais, fuyait, tournait en cercle, et répétait son cri plus avant dans la solitude. La fumée des trains et des cheminées s'étirait, se déchirait, et finissait par faire partie de la toison de nuages suspendus au-dessus des champs et de la mer.

La moisson était faite. Çà et là, un raide épi se dressait encore, seul reste de toute cette abondance et de tout cet ondoiement. Lentement, un grand hibou posé sur un orme s'élança, se balançait dans l'air et s'éleva par une série de courbes jusqu'au sommet d'un cèdre. Les ombres lentes passaient sur les collines, tantôt élargies et tantôt diminuées. L'étang était noir au milieu des landes. Nul sabot n'en faisait rejaillir l'eau,

nul tiède museau ne s'y enfonçait, nulle vivante fourrure ne s'approchait de sa berge. Un oiseau perché sur un arbuste couleur de cendre s'emplit le bec d'une gorgée d'eau froide. On n'entendait ni le bruit des roues ni le bruit des faucheurs : rien que la clameur du vent qui s'élançait, toutes voiles dehors, frôlant le sommet des brins d'herbes. Un os gisait sur le sol, blanchi par le soleil, devenu aussi luisant qu'un rameau poli par la mer. L'arbre qui s'était couvert au printemps de reflets rouges comme la toison du renard, l'arbre dont toutes les feuilles ondoyaient en été quand soufflait le vent du sud, était maintenant aussi noir et aussi nu qu'une barre de fer.

L'horizon était trop éloigné pour qu'on pût y apercevoir un toit luisant, une fenêtre étincelante. La terrible densité de la terre enveloppée d'ombres avait englouti ces vaines coques, ces dessins fragiles. Seule subsistait l'ombre liquide d'un nuage, la pluie lancée à la charge, le coup d'épée solitaire d'un rayon de soleil, ou la brusque meurtrissure de l'orage. Sur les collines lointaines, les arbres se dressaient comme des obélisques.

Le soleil du soir, diffus et sans chaleur, semblait velouter les chaises et les tables, les incrustait de losanges bruns, de losanges jaunes. Doublées par leurs ombres, elles semblaient plus lourdes, comme si leur couleur, inclinée, avait coulé d'un seul côté. Les couteaux, les verres, les fourchettes, se montraient plus longs, plus gonflés, pleins de significations majestueuses. Bordé d'un cercle d'or, l'œil du miroir paraissait devoir contenir à jamais cette scène immobile.

Des ombres pourtant s'allongeaient sur la rive, et leur noirceur s'aggravait. Le vieux soulier noir abandonné devenait une sombre tache bleue. Les rochers perdaient leur dureté. L'eau qui entourait le vieux bateau était noire comme si des moules y avaient été mises à tremper. L'écume était devenue livide, et laissait çà et là sur la plage brumeuse une blanche lueur de perle.

— Hampton Court, dit Bernard. Hampton Court. C'est ici que nous nous sommes donné rendez-vous. Voilà les chemi-

nées de brique rouge, les bâtiments carrés d'Hampton Court. Le ton sur lequel je prononce ces mots : « Hampton Court » prouve que je ne suis plus un jeune homme. Il y a dix ans, il y a quinze ans, j'aurais dit sur un ton d'interrogation : « Hampton Court ? » A quoi cela ressemblerait-il ? Y aura-t-il un étang, un labyrinthe ? Ou bien, avec un sentiment d'attente passionnée : « Que m'arrivera-t-il là ? Qui rencontrerai-je ? » Maintenant : « Hampton-Court... Hampton-Court... » Ce nom retentit comme un gong dans l'espace d'une journée que j'ai péniblement déblayée à l'aide d'une douzaine de coups de téléphone et de cartes postales. Il retentit, il répand continuellement de nouvelles ondes sonores, et des souvenirs remontent à la surface : des souvenirs d'après-midi d'été, de parties de bateaux, de vieilles dames relevant leurs jupes, d'un vase de marbre en hiver, et de primevères au printemps. Tout cela flotte à la surface des eaux sous lesquelles mon passé est désormais profondément submergé.

« Ils sont déjà là, au seuil de l'hôtellerie rustique où nous nous sommes donné rendez-vous : Suzanne, Louis, Rhoda, Jinny et Neville. Ils sont arrivés ensemble avant moi. Dans un instant, quand je les aurai rejoints, un nouvel ordre va s'établir, un nouveau dessin se former. Ce qui maintenant croît à l'abandon, dans une abondance confuse de souvenirs, sera comparé, contrôlé. Il m'est désagréable d'avoir à subir cette contrainte. Déjà, à dix mètres de distance, je sens que la structure même de mon être se modifie. Je suis tiré en avant par l'aimant de leur présence. J'approche. Ils ne me voient pas. Rhoda m'aperçoit maintenant, mais (telle est son horreur du choc des rencontres) elle fait semblant de me prendre pour un étranger. Soudain, Neville tourne la tête vers moi, je le salue de la main, et je pense : « Moi aussi, j'ai fait sécher des fleurs entre les pages des sonnets de Shakespeare... » Et je suis pris dans le remous. Mon petit canot danse périlleusement sur les vagues. Notons ici qu'il n'existe pas de spécifique contre le choc des rencontres.

« Nous éprouvons ainsi le sentiment désagréable d'avoir rejointoyé des bouts de bois brut ; et ce n'est que peu à peu , lorsque nous nous sommes traînés à l'intérieur de l'Hôtellerie, lorsque nous avons enlevé nos chapeaux et nos manteaux, que notre réunion devient agréable. Nous sommes assemblés dans la longue salle à manger aux murs nus, qui donne sur un parc, un espace vert où persiste encore l'éclairage fantastique du soleil couchant, de sorte que les arbres semblent séparés par des raies d'or. Nous prenons place autour d'une table.

— Assis côte à côte à cette table étroite, dit Nerville, que ressentons-nous, maintenant que notre première émotion s'est effacée ? Sincèrement, sans détours, comme il convient à de vieux amis qui se sont donné beaucoup de peine pour arriver à se réunir, que ressentons-nous ? De la tristesse. La porte ne s'ouvrira pas : Perceval ne viendra plus. Et nous sommes chargés de fardeaux. Nous sommes arrivés au milieu de la vie, et ce poids pèse sur nos épaules. Déposons-le. Demandons-nous les uns aux autres ce que nous avons fait de notre vie, Vous, Bernard ? Vous, Suzanne ? Vous, Jinny ? Et Rhoda ? Et Louis ? Des listes ont été épinglées sur les portes. Avant d'entamer ces petits pains, et de nous servir de poisson, de salade, je tâte la poche à l'intérieur de mon veston, et j'y trouve mes diplômes, que je promène comme une preuve de ma supériorité. J'ai été reçu. J'ai dans ma poche des papiers qui le prouvent. Mais vos yeux, Suzanne, vos yeux pleins de champs de blé et de navets, me troublent. Ces papiers dans ma poche, ces voix bruyantes qui prouvent que j'ai été reçu ne font plus qu'un faible bruit, pareil à celui d'un homme frappant dans ses mains au milieu d'un champ pour effrayer les corneilles. Ils cessent tout à fait sous le regard de Suzanne (ces bruits d'applaudissements, ces réverbérations que je produis autour de moi) et je n'entends plus que le vent balayant les terres labourées, et quelque chant d'oiseau, peut-être une alouette ivre. Est-ce que le maître d'hôtel connaît mon nom ? Le connaissent-ils, ces inévitables couples d'amants qui se dé-

tournent, et regardent les arbres du jardin pas encore assez sombre pour servir d'abri à leurs corps enlacés ? Non, le bruit de battements de mains ne les atteint pas.

« Que me reste-t-il donc, quand je ne puis sortir mes diplômes et vous les lire à haute voix pour vous prouver que j'ai été reçu ? Ce qui résiste aux yeux de cristal de Suzanne, et à l'acide de son regard vert. Quand nous nous réunissons, et que les jointures entre nous sont encore visibles, il y a toujours quelqu'un qui refuse de se laisser submerger, quelqu'un dont nous souhaitons écraser l'identité sous le poids de la nôtre. En ce moment, pour moi, c'est Suzanne. Je parle pour faire impression sur Suzanne. Suzanne, écoutez-moi.

« Quand quelqu'un entre chez moi à l'heure du petit déjeuner, tout prend vie ; et il n'est pas jusqu'aux fruits brodés sur mes rideaux qui ne se gonflent sous des becs de perroquets : on pourrait les cueillir, du bout des doigts. Dans le pot au lait, le lait écrémé devient bleu, rose, opalin. A cette heure-là, votre mari (l'homme qui tapote ses guêtres, tout en désignant du bout de son fouet une vache stérile) grogne. Vous ne dites rien ; vous ne voyez rien ; l'habitude vous clot les yeux. A cette heure-là, vos rapports avec vos semblables sont muets, silencieux, nuls. Les miens sont brûlants et variés. La routine n'existe pas pour moi. Chaque jour a ses dangers. Lisses à la surface, nous sommes au dedans pleins de dures vertèbres, comme les enroulements du serpent. Nous lisons le *Times* ; ou bien nous nous disputons sur un sujet quelconque : c'est une expérience nouvelle. Si c'est l'hiver, la neige tombe par paquets sur le toit et nous enferme à l'intérieur d'une caverne rouge. Le gel a fait éclater les tuyaux. Nous plaçons une baignoire en émail au milieu de la chambre. Nous courons à la débandade à la recherche de récipients quelconques. Regardez : le tuyau a crevé au-dessus de la bibliothèque. Nous éclatons de rire devant ce désastre. Abandonnons nos richesses, et moquons-nous de tout sentiment de sécurité... Ou bien, c'est l'été. Nous nous promenons au bord d'un lac,

et nous regardons les canards tremper dans l'eau leurs pieds palmés, ou la silhouette squelettique d'une église que précède un jeune arbre tremblant. (Je choisis au hasard, et les choses les plus banales). Chaque objet aperçu est comme une arabesque dessinée d'un geste brusque pour illustrer un incident, et la merveille d'un moment d'intimité. La neige, les tuyaux qui crèvent, la baignoire de fer blanc, les canards, sont suspendus dans l'espace où je lis, si je retourne la tête en arrière, les particularités de chaque amour passé, et combien chacun fut différent des autres...

« Mais vous (car je voudrais triompher de votre hostilité, de vos yeux verts fixés sur moi, de votre robe élimée, de vos mains rugueuses, et des autres emblèmes de votre splendeur maternelle) vous restez collée comme un mollusque au même rocher. Non, je ne veux pas vous froisser : je ne veux que rafraîchir, aiguïser ma confiance en moi-même qui fléchit quand vous entrez. Nul changement n'est plus possible. Nous sommes engagés. Autrefois, quand nous nous sommes réunis autour de Perceval dans un restaurant de Londres, tout bouillait, tout s'agitait en nous : nous eussions pu être n'importe quoi. Maintenant, nous avons choisi, ou peut-être le choix a-t-il été fait pour nous : une paire de pinces nous a saisis par la peau du cou. J'ai choisi.. J'ai accepté les empreintes de la vie, non au dehors, mais au dedans, sur mes fibres nues, blanches, que rien ne protégeait. Je suis recouvert et meurtri par les empreintes des visages, des esprits, et des choses, et tout cela est si subtil que cela possède une odeur, une couleur, une texture, une substance, mais pas de nom. Pour vous, qui voyez les étroites limites de ma vie et la borne qu'elle ne peut franchir, je suis tout simplement : « Neville ». Mais à mes propres yeux, je suis sans mesures : un filet dont les mailles enveloppent secrètement le monde. Il est presque impossible à distinguer de ce qui l'entoure, mon filet. Il soulève des baleines, des monstres, de blancs amas gélatineux, tout ce qui est flottant, informe. C'est cela que je perçois, que je découvre. Mes yeux s'ouvrent : c'est un livre ; je vois au fond : c'est

un cœur. Je vois les abîmes. Je sais de quelle façon l'amour flambe et se tord dans la flamme, et comment la jalousie lance çà et là ses verdâtres éclairs ; et par quelles voies tortueuses l'amour contrarie l'amour ; et comment l'amour noue les fils ; et avec quelle brutalité l'amour les arrache ensuite. J'ai été noué. J'ai été arraché.

« Mais nous avons connu d'autres extases, quand nous regardions la porte qui s'ouvrait, et que Perceval est entré. Ou quand nous nous sommes précipités, librement, sur un banc de bois dur, dans une salle de collège.

— Il y avait une fois un bouquet de hêtres, dit Suzanne. Il y avait Elverdon, et la main dorée de l'horloge luisait à travers les arbres. Les pigeons trouaient les feuilles. Les changeantes, les errantes lumières voyageaient sur moi. Elles m'échappaient. Et pourtant, Neville, vous que je dédaigne afin d'être moi-même, regardez ma main sur la table. Regardez ce hâle sain gradué du poignet à la paume. Mon corps a été employé chaque jour, comme il convient, comme un outil par un bon ouvrier. La lame est claire, aigüe, un peu usée au milieu. (Nous combattions en ce moment comme les bêtes dans les champs, comme les cerfs qui s'affrontent et entrechoquent leurs bois). Vu à travers votre chair pâle et molle, tout, même les pommes et les grappes de raisins doit avoir l'aspect brouillé des choses aperçues à travers une vitrine. Enfoncé dans un fauteuil, au côté d'une personne, d'une seule personne, mais d'une personne qui change, vous n'apercevez jamais que quelques atomes de sa chair, ses nerfs, ses fibres, la lente ou rapide pulsation de son sang, mais rien de complet. Vous ne voyez ni une maison dans un jardin, ni un cheval dans un champ, ni une ville étendue au loin, penché que vous êtes comme une vieille femme qui se crève les yeux à ravauder ses bas. Mais moi, j'ai vu la vie en bloc, de façon substantielle et solide : ses remparts et ses tours, ses usines et ses gazomètres ; c'est une demeure construite de temps immémoriaux, d'après un dessin héréditaire. Les choses restent carrées, proéminentes, fermes dans mon souvenir. Je n'ai rien de sinueux ni de

suave ; assise au milieu de vous, mes rugosités écorchent votre mollesse, et le jet vert de mes yeux limpides brise l'envol frémissant des mots, pareils à l'aile d'un papillon de nuit gris argent.

« Nous venons d'entrechoquer nos bois. C'est le prélude indispensable, le salut des vieux amis.

— Derrière les arbres, dit Rhoda, le fond d'or du ciel s'est fané. Une bande verte s'étale tout au fond, longue comme la lame d'un couteau qu'on voit en rêve, ou comme une île effilée où n'abordera jamais personne. Les phares des automobiles commencent à cligner dans l'avenue. Les amants peuvent désormais se perdre dans l'obscurité : le creux des arbres est obscène, est gonflé par la présence des couples.

— C'était différent autrefois, dit Bernard. Autrefois, nous pouvions facilement briser le courant. Combien de coups de téléphone, combien de cartes postales aujourd'hui ont été nécessaires pour déblayer l'espace où nous nous rencontrons tous à Hampton-Court ! Avec quelle rapidité la vie coule de janvier à décembre... Nous sommes emportés par le torrent des choses, et pourtant, elles nous sont devenues si familières qu'elles ne projettent pas d'ombres. Nous n'établissons pas de comparaisons ; je pense rarement à moi-même, ou à vous ; et cette inconscience me permet d'échapper le plus possible aux frottements de la vie, et d'écarter les mauvaises herbes qui s'entrelacent à l'entrée des souterrains abandonnés. Nous sommes obligés de bondir comme des poissons, très haut au-dessus de la surface du fleuve, afin d'arriver à temps pour prendre le train à la gare de Waterloo. Et, si haut que nous bondissions, nous finissons toujours par retomber dans la rivière. Je sais maintenant, que je ne m'embarquerai jamais pour Tahiti. Une excursion de quelques jours à Rome sera mon plus long voyage. J'ai des enfants. Je suis prisonnier de la place que j'occupe dans le puzzle.

« Mais j'aime à croire que seul mon destin physique est irrémédiablement fixé, le destin de cet homme d'âge mûr.

que vous appelez Bernard. Je pense de façon plus désintéressée qu'à l'époque où j'étais jeune, obligé de fouiller passionnément pour me découvrir moi-même, comme les enfants qui cherchent des surprises cachées pour eux au fond d'un sac : « Tiens ? Qu'est-ce que c'est ? Quelque chose de beau ? Et ça ? Il n'y a rien d'autre au fond du sac ? » Et ainsi de suite. Mais maintenant, je sais ce que contiennent les paquets-surprises, et ne m'y intéresse pas plus que cela. Je lance autour de moi mes pensées dans l'espace comme un homme sème du grain qui se disperse en éventail dans la rougeur du couchant, et retombe sur la terre labourée, luisante, dense et nue.

« Des mots... Des mots imparfaits. Et qu'est-ce que les mots ? Ils me laissent peu de chose à poser sur la table, à côté des mains de Suzanne et à sortir de ma poche avec les diplômes de Neville. Je ne suis pas une des lumières de la jurisprudence, de la finance ou de la médecine. Les mots m'enveloppent de leur paille humide ; j'ai chaud, je me sens recouvert de phosphorescence. Et chacun de vous pense quand je parle : « Tiens, ce qu'il dit me réchauffe, m'illumine. » Au collège, les camarades se répétaient : « En voilà une bonne... En voilà une bonne... » tandis que les phrases bouillonnaient hors de mes lèvres en plein terrain de jeux, à l'ombre des ormes. Eux aussi, ils bouillonnaient ; ils s'évaadaient avec elles. Mais dans la solitude, je languis. La solitude m'anéantit.

« Je vais de maison en maison comme les moines du Moyen Age qui cajolaient les filles et les femmes en leur offrant des ballades et des grains de chapelet. Je suis un voyageur, un vagabond, payant mon gîte d'un poème ; je suis un hôte sans malice, facile à contenter ; et souvent on m'établait dans la meilleure chambre sur un lit à baldaquin, et parfois je couche dans une grange, sur la paille. J'accepte les puces, et ne fais pas fi du satin. Je suis très tolérant. Je ne suis pas un moraliste. J'ai trop le sens de la brièveté de la vie et de sa complexité, pour tracer des lignes de démarcation à l'encre rouge. Et pourtant, je ne suis pas aussi dépourvu

de malice que vous croyez, vous qui me jugez sur mon bavardage. Je cache dans ma manche ma petite dague de mépris et de sévérité. Mais souvent, mon coup dévie. J'invente des histoires. Je façonne avec des riens mille petits jouets. Une jeune fille est assise sur le seuil d'une cabane. Elle attend quelqu'un... Qui ? Séduite ? Pas séduite ? Monsieur le Recteur remarque un trou dans le tapis. Il soupire. Sa femme, passant ses doigts à travers le flot de ses cheveux encore abondants, se dit, etc... Des mains qui font signe, des gens qui hésitent au coin des rues, une cigarette que quelqu'un laisse choir dans le ruisseau, autant d'histoires. Mais l'histoire vraie, où est-elle ? Je ne sais pas, et c'est pourquoi mes phrases restent suspendues comme des vêtements dans une armoire, en attendant que quelqu'un les porte. Et tout occupé de mon attente, de mes méditations, et de mon carnet de notes, je ne songe même pas à m'accrocher solidement à la vie. Je serai jeté à bas de la vie d'une chiquenaude, comme une abeille qu'on écarte d'un tournesol. Mon tas de sagesse grossit sans cesse, et s'éparpille en tous sens comme du vif argent. Mais Louis, le sévère Louis aux yeux fous, est arrivé dans son grenier et dans ses bureaux, à des conclusions définitives sur la vraie nature de la connaissance.

— Le fil que je m'efforce d'étirer se brise, dit Louis. Votre rire, votre indifférence le brise, et aussi votre beauté. Jinny l'a brisé il y a des années en m'embrassant dans le jardin. Au collège, nos camarades un peu snobs se moquaient de mon accent australien, et leurs plaisanteries brisaient le fil. « J'ai trouvé le sens », me dis-je, et déjà le sens s'évanouit. « Écoutons, dis-je, le chant du rossignol qui s'élève au milieu du bruit sourd des multitudes en marche, des migrations et des conquêtes. Comprenons bien... » Et je dévie. Je suis obligé de cheminer prudemment sur des tuiles brisées et des éclats de verre. Des reflets multiples donnent aux choses les plus banales l'aspect tacheté et l'étrangeté d'une peau de léopard. Ce moment de réconciliation où nous nous retrouvons unis, ce moment de crépuscule, plein de feuilles qui

tremblent, de vin dans des verres, de jeunesses en flanelle blanche qui remontent des berges de la rivière avec des coussins plein les bras, est assombri pour moi par l'ombre des chambres de torture, des supplices et des hontes que l'homme inflige à l'homme. Le fonctionnement de mes sens est si imparfait qu'ils ne parviennent jamais à oblitérer sous une tache éclatante les graves accusations que ma raison amasse sans cesse contre nous, même ici, lorsque nous sommes ensemble. Où est la solution, où est la passerelle ? Je me le demande. Comment relier entre elles ces éblouissantes, ces dansantes apparitions par un fil capable de tout unir ? Ainsi, je médite, pendant que vous observez malignement mes lèvres serrées, mes joues creuses, et mon sourcil invariablement froncé.

« Mais je vous prie de remarquer aussi ma canne et mon gilet. Je suis devenu possesseur d'un solide bureau d'acajou dans une chambre tapissée de cartes géographiques. Nos paquebots sont célèbres pour leurs cabines possédant tout le confort et tout le luxe imaginable. Ils contiennent des piscines et des gymnases. J'ai maintenant un gilet blanc, et je consulte mon carnet avant de fixer un rendez-vous.

« Telles sont les manières ironiques et distantes par lesquelles j'essaie de protéger contre vous mon âme tendre, tremblante, infiniment jeune et vulnérable. Car je suis toujours le plus jeune, le plus naïf, celui qui va de l'avant plein de confiante attente, et qui sympathise avec tous les ennuis et tous les ridicules, qu'il s'agisse d'un nez couvert de suie, ou d'un pantalon mal boutonné. Et pourtant, je suis impassible et marmoréen. Je ne comprends pas pourquoi vous vous félicitez d'être au monde. Vos petites émotions, vos transports enfantins quand le samovar bout, quand la brise soulève l'écharpe à pois de Jinny et la fait flotter comme un fil de la vierge, me semblent pareils, à de vains chiffons de soie qu'on agite sous les yeux d'un taureau qui charge. Je vous condamne. Mais mon cœur s'élançe vers vous. Pour vous, je traverserais des flammes, j'irais à la mort. Et pourtant je suis plus heureux dans la soli-

tude. Je me réjouis dans la pourpre et dans les vêtements d'or, mais je préfère ma fenêtre qui donne sur des tuyaux de cheminée, les chats galeux qui frottent leurs côtes le long de pans de murs écaillés ; les vitres brisées, et la rauque clameur des cloches tombant du clocher d'une pauvre église construite en brique rouge .

— Je vois ce qui est devant moi, dit Jinny. Cette écharpe, ces pois violets. Ce verre. Ce pot de moutarde. Cette fleur. J'aime ce qu'on peut toucher, ce qu'on peut mordre. J'aime la pluie quand elle se change en neige, et cesse d'être impalpable. Et comme je suis téméraire, et bien plus courageuse que vous tous, je ne trempe pas ma beauté de toutes sortes de précautions mesquines, de peur d'être entraînée à souffrir. Je la bois pure. Ma beauté est faite de substance, de chair. Mon imagination est toute corporelle. Ses visions ne sont pas délicates et candides comme celles de Louis. Je n'aime pas vos chats maigres et vos pans de murs écaillés. Je ne m'attendris pas sur la squelettique beauté du profil des toits. Ce qui fait mes délices, ce sont des gens en uniformes d'officiers ou de juges, en chapeaux ou en perruques poudrées, ou bien en tenue de tennis, la chemise élégamment échancrée au cou. Je les accompagne où qu'ils aillent, dans les rues et dans les maisons, dans des vestibules et dans des chambres. Cet homme examine le sabot d'un cheval. Celui-ci nous montre sa collection de dessins. Je ne suis jamais seule. Je suis escortée par un régiment de camarades. Ma mère a dû régler son pas sur le tambour ; mon père a dû courir les océans. Je suis pareille au petit chien qui trotte le long d'une route derrière la musique du régiment, reniflant çà et là des taches brunes. Puis, soudain, il traverse la rue à la rencontre d'un autre roquet, ou lève la patte tout en flairant la bonne odeur de viande qui sort d'une boucherie. Mes affaires m'ont conduit dans des lieux bien étranges. Des hommes, d'innombrables hommes sont sortis de la foule pour venir à moi. Je n'ai qu'à lever le petit doigt. Rapides comme la flèche, ils se dirigent vers l'endroit où nous nous sommes donnés rendez-vous,

que ce soit devant une boutique, au coin d'une rue, ou sous un balcon. Les tourments, les problèmes de vos existences ont trouvé leur solution, nuit après nuit, parfois grâce au seul contact des doigts sous la nappe, à l'heure du dîner. Si fluide est mon corps que le simple contact des doigts suffit à lui donner la forme d'une perle limpide qui se dilate, frissonne, respandit, tombe en pleine extase.

« J'ai passé au miroir les heures que vous avez consacrées à écrire, à faire des additions, à vous pencher sur des comptes. Dans ma chambre à coucher, si pareille à un sanctuaire, devant mon miroir, j'ai examiné mon nez, mon menton, ma bouche trop ouverte qui découvre trop de gencives. Je me suis regardée. Je me suis jugée. J'ai choisi la nuance de blanc ou de jaune, le satin ou la soie mate, la courbe ou la ligne droite qui me sied le mieux. Je suis légère pour l'un, rigide en présence de l'autre, tantôt anguleuse comme le stalactite argenté, tantôt passionnée comme la flamme d'un lustre. violemment, comme un fouet, je me suis lancée jusqu'à l'extrémité de l'endroit où je pouvais porter. Dans ce coin de salon, le devant de chemise de l'homme qui me fait face a été tantôt rose, tantôt écarlate ; les flammes et la fumée nous ont enveloppés. Nous élevons à peine la voix, assis près du feu, et nous murmurons les secrets de nos cœurs comme à l'oreille d'un coquillage, pour que nul ne nous entende dans la maison endormie, mais il m'a semblé que la bonne remuait, et un pas a résonné pendant un instant, avec plus de force que le battement de la pendule. Et après la conflagration la plus ardente, nous nous sommes laissé réduire complètement en cendres, n'abandonnant derrière nous ni ossement épargné par le feu, ni boucles de cheveux à mettre en médaillons, comme vos passions à vous en abandonnent derrière elles. J'ai vieilli, je me suis desséchée, mais à midi, à l'heure de la plus grande lumière, assise devant le miroir, je regarde mon visage, et j'examine avec soin mon nez, mon menton, ma bouche qui s'ouvre trop grande et montre trop de gencives. Mais je n'ai pas peur.

— Il y avait des réverbères, dit Rhoda, et sur le chemin qui

menait à la gare, les feuilles des arbres n'étaient pas encore tombées. J'aurais pu me cacher derrière ces feuillages. Mais je ne me suis pas cachée. Je suis allée à vous directement, au lieu d'amortir comme autrefois, à l'aide de mille détours, le choc de la rencontre. Mais ce n'est là qu'une discipline que j'ai imposée à mon corps. Mon âme n'est pas dressée. J'ai peur. Je hais, j'aime, je vous envie ou je vous méprise, mais jamais je ne me fonds joyeusement à vous. En venant de la gare, en refusant d'accepter l'ombre protectrice des réverbères et des arbres, la vue de vos parapluies et de vos manteaux suffisait déjà pour m'apprendre de quelles routines vous êtes prisonniers, jusqu'à quel point vous êtes engagés, prisonniers d'une attitude, vous qui avez des enfants, de l'autorité, de la gloire, et des relations, et des amours. Tandis que moi, je n'ai rien. Je suis sans visage.

« Dans cette salle à manger, vous voyez les trophées de chasse suspendus au mur, et les verres sur la table, et les salières, et les taches jaunes sur la nappe. « Garçon... » crie Bernard. « Du pain ! » dit Suzanne. Et le garçon vient ; il apporte du pain. Mais moi, je vois le rebord d'une tasse, pareille à une montagne, et une partie seulement de cornes du cerf ; et le luisant reflet sur la panse de cette cruche est pareil à une lumière merveilleuse et inquiétante qui brille dans les ténèbres. Vos voix sont comme le bruit des arbres. Et vos visages se transforment eux aussi sous mon regard, avec leurs creux et leurs éminences. Combien j'aime être seule, à minuit, appuyée contre la grille d'un jardin... Un blanc croissant d'écume s'allonge derrière nous, et des pêcheurs déploient leurs filets sur le rebord du monde et les jettent dans la mer. Le vent rebrousse les cimes des arbres contemporains des anciens âges. (Et pourtant, nous sommes attablés à Hampton-Court). Les cris des perroquets déchirent le silence intense de la jungle. (Tiens, le tram qui passe). L'hirondelle frôle de son aile les étangs nocturnes. (Nous sommes en pleine conversation). Assise près de vous, je m'efforce de retenir ce globe dans mes mains. Mais je dois accepter la corvée d'être à Hampton-Court à sept heures précises.

« Mais puisque ces petits pains et ces bouteilles de vin me sont nécessaires, puisque vos visages sont beaux, avec leurs creux et leurs courbes, et que la nappe est belle avec ses taches jaunes, au lieu de pouvoir me dilater sans fin en cercles de plus en plus larges qui comprennent, qui embrassent l'univers (c'est ce dont je rêve, la nuit, quand mon lit flotte suspendu par delà le rebord du monde) je suis obligée de subir le grotesque poids des individus. Je sursaute quand vous me jetez à la tête vos enfants, vos poèmes, vos engelures, tout ce que vous faites, et tout ce dont vous souffrez. Mais je ne me fais pas d'illusions. Après avoir été fouillée, examinée, interrogée de mille façons, je tomberai au travers de ce drap mince dans un gouffre en flammes. Et vous ne me porterez pas secours. Plus cruels que les anciens tortionnaires, vous m'y laisserez tomber, et vous déchiqueterez mes membres épars. Et pourtant, il y a des instants où la muraille de l'esprit devient presque diaphane, où tout s'absorbe en tout, et où je crois presque que nous pourrions réussir à souffler une bulle si vaste que le soleil pourrait s'y lever et s'y coucher, que le bleu de midi et le noir de minuit y trouveraient place, et que nous pourrions nous y perdre, libérés de l'espace et du temps.

— Le silence tombe goutte à goutte, dit Bernard. Il se forme sur le toit de l'âme et tombe sur le sol en grandes flaques. Seul, seul, seul à jamais, j'entends le silence qui tombe et s'élargit en cercle jusqu'aux suprêmes confins. Repu et satisfait, dans mon lourd bien-être d'homme mûr, moi que la solitude anéantit, je laisse le silence tomber goutte à goutte.

« Mais les gouttes de silence coulent sur mon visage, et mon nez fond comme celui d'un bonhomme de neige debout dans la cour, sous la pluie. Elles tombent, et je me dissous ; mes traits s'effacent ; et il devient difficile de me distinguer d'un autre homme. Peu importe. Et qu'est-ce qui importe ? Nous avons bien dîné. Le poisson, les escalopes, le vin ont émoussé les dents aiguës du Moi. L'angoisse s'apaise. Louis, le plus vaniteux d'entre nous, ne se demande plus ce qu'on

pense de lui. Le supplice de Neville a cessé. « J'accepte le succès des autres », se dit-il. Suzanne entend respirer paisiblement ses enfants endormis. Les barques de Rhoda ont atteint la rive. Peu lui importe maintenant qu'elles aient sombré, ou qu'elles aient jeté l'ancre. Nous sommes prêts à considérer favorablement les propositions que le monde pourrait nous faire. Je viens de faire réflexion que la terre n'est qu'un caillou séparé par hasard de la masse solaire, et que les abîmes de l'espace sont partout vides de vie.

— Ce silence est si grand, dit Suzanne, qu'il semble que nulle feuille ne pourra plus jamais tomber, que nul oiseau ne pourra plus jamais prendre son vol.

— Comme si un miracle avait eu lieu, dit Jinny, et que nos vies se soient immobilisées à un point de l'espace et du temps.

— Et nous n'avons plus besoin de vivre, dit Rhoda.

— Mais écoutez plutôt le bruit formidable du monde en marche à travers les abîmes de l'espace infini, dit Louis. Ce coin éclairé de l'Histoire disparaît avec nos Rois et nos Reines ; nous passons, et avec nous notre civilisation, le Nil et toute la vie. Nos gouttelettes séparées se dissolvent en un tout ; nous nous engloutissons, perdus dans les abîmes du temps, dans les ténèbres.

— Le silence tombe, le silence tombe goutte à goutte, dit Bernard. Mais j'entends tout à coup le tic-tac de l'horloge et les couacs des voitures. Le monde nous rappelle à lui. Pendant un instant, j'ai cru percevoir les rugissements du vent des ténèbres, comme si nous avions dépassé la vie. Mais ces bruits familiers nous ramènent à terre. Nous touchons le sol ; nous regagnons le rivage ; nous sommes six personnes assises autour de cette table. C'est le souvenir de mon nez qui m'a rappelé à la vie. Je me suis levé, poussant un cri de guerre, quand je me suis souvenu de la forme de mon nez, et j'ai frappé féroce-ment cette cuiller sur la table.

— Il faut lutter contre ce chaos sans limites, contre cette absurdité sans forme, dit Neville. Ce soldat qui fait l'amour avec une bonne derrière un arbre est plus admirable que les

astres. Et pourtant, quand une tremblante étoile apparaît dans le ciel clair, j'en viens à penser que seul l'univers est plein de beauté, et que nous ne sommes que des reptiles dont la luxure souille même les arbres.

— Oui, Louis, le silence ne dure qu'un instant, dit Rhoda. Déjà nos amis replient leurs serviettes. « Qui est ce Monsieur ? » demande Jinny et Neville soupire, car il se souvient que Perceval ne viendra plus. Jinny a sorti son miroir de poche. Examinant son miroir comme un peintre, elle promène une houpette sur son nez, et après un moment de réflexion, donne à ses lèvres la touche de rouge qu'il fallait. Suzanne, qui n'a que mépris et qu'horreur pour tout ce manège boutonne et déboutonne tour à tour le haut de son manteau. Pourquoi se prépare-t-elle ? Certes, pour quelque chose de tout différent.

— Ils trouvent qu'il est temps de partir, dit Louis. Ils se disent : « Je suis encore vigoureux. » Et ils se disent : « De nouveau mon profil se détachera sur le noir espace infini. Ils ne finissent pas leurs phrases. « Il est temps de partir, répètent-ils sans cesse. Les grillés des jardins seront fermés. » Et Rhoda et moi, entraînés dans leur courant, nous restons pourtant de quelques pas en arrière.

— Comme des conspirateurs qui ont quelque chose à se chuchoter à l'oreille, dit Rhoda.

— Il est notoire, dit Bernard, qu'un roi, qui chevauchait dans cette avenue où nous sommes, tomba parce que son cheval avait buté contre une taupinière, et c'est là un fait dont je n'ai jamais pensé à douter. Mais comme c'est étrange d'avoir à situer au milieu du maelstrom de l'espace infini un petit personnage couronné d'une espèce de théière en or. On recouvre assez vite la foi qu'on accordait aux personnages, mais non à ce qu'ils se mettent sur la tête. L'Histoire d'Angleterre : ce coin de scène éclairé. Et les gens se coiffent d'une espèce de théière en or, et s'écrient : « C'est moi le Roi... » J'essaie tout en marchant de rentrer en possession de ma notion du Temps, mais les ténèbres qui affluent dans mes pupilles m'ont fait lâcher prise. Le palais d'Hampton-

Court n'est plus qu'un léger nuage un instant posé au bas de ce ciel. C'est un jeu de l'esprit que de mettre des rois sur leurs trônes, l'un derrière l'autre, la couronne en tête. Et nous qui marchons six de front, avec au fond de nous-mêmes cette petite lumière incertaine que nous appelons le sentiment et la pensée, que pouvons-nous faire pour nous opposer au flux des choses ? Sur quoi de permanent s'appuyer ? Nos vies s'écoulent elles aussi le long d'avenues sans lumières, hors du temps, non identifiées. Jadis Neville m'a jeté à la tête le manuscrit d'un poème. Saisi d'une foi soudaine en l'immortalité, je me suis dit : « Moi aussi, j'éprouve les sentiments qui ont été ressentis par Shakespeare. » Mais tout cela, c'est du passé.

— Le Temps nous reconquiert pendant cette promenade de façon bien illogique et bien absurde, dit Neville. Il suffit d'un chien qui se roule à nos pieds. Les grilles se sont rouillées au passage des années. Trois cents ans nous paraissent de nouveau plus considérables qu'un moment passé à chasser ce chien. Le roi Guillaume, perruque en tête, enfourche son cheval, et les dames de la cour balayent le sol de leurs traînes brodées. Tout en marchant, je commence à me persuader que les destinées de l'Europe sont d'une immense importance, et que, si ridicule que cela puisse paraître, ce destin tout entier dépendait du sort de la bataille de Bleheim. Et je le déclare, le temps présent recommence pour moi de l'autre côté de la grille, et je redeviens sujet du roi Georges.

— Lorsque nous marchons dans l'avenue, dit Louis, Bernard et Neville bras dessus bras dessous, la main de Suzanne serrant la mienne, et mon bras appuyé légèrement sur l'épaule de Jinny, c'est difficile pour nous de ne pas pleurer, en parlant de nous-mêmes comme de petits enfants, et en priant Dieu de veiller sur notre sommeil. C'est doux de chanter ensemble, les mains unies, et de regarder avec effroi dans l'obscurité, pendant que Miss Curry joue de l'harmonium.

— Les grilles de fer se sont refermées, dit Jinny. Les

mâchoires du Temps sont au repos. Nous avons triomphé des abîmes du Temps grâce à du rouge, à de la poudre de riz, et à des mouchoirs de batiste.

— Je serre cette main dans la mienne, dit Suzanne. Je tiens fermement cette main, n'importe laquelle, avec haine ou avec amour. Peu importe si c'est l'amour ou la haine...

— Nous éprouvons une sensation de sérénité presque incorporelle, dit Rhoda. Nous jouissons de cette félicité passagère (car il est rare d'être complètement sans angoisse) et les murailles de l'âme deviennent transparentes. Le palais construit par l'architecte Wren est rectangulaire comme le quatuor joué devant un public bâillant sur le rivage au milieu des fauteuils d'orchestre. Un carré a été posé sur le rectangle, et nous déclarons : « Voici notre demeure. Son plan est maintenant bien visible. Presque rien n'a été laissé au dehors. »

— La fleur, dit Bernard, l'œillet rouge placé dans le vase sur la table du restaurant, le soir où nous dînions avec Perceval, est devenu une sextuple fleur, une fleur faite de six vies.

— Une lueur mystérieuse brille sur ce fond de feuillage, dit Louis.

— Elle est faite de bien des couleurs, de bien des efforts, dit Jinny.

— Le mariage, la mort, les voyages, l'amitié, dit Bernard, la ville et la campagne, et les enfants, et tout le reste : une substance dont les mille facettes sont taillées à même les ténèbres ; une fleur aux mille pétales. Arrêtons-nous un instant ; contemplons notre œuvre. Laissons-là resplendir au pied des ormes. Une vie. Voilà... C'est fini... C'est éteint.

— Nos amis s'éclipsent, dit Louis. Suzanne avec Bernard, et Neville avec Jinny. Arrêtons-nous un instant, Rhoda, au pied de cette urne de pierre. Quels chants entendrons-nous monter des bosquets où ces couples s'égarerent, en ce moment où Jinny-fait semblant de s'intéresser aux nénuphars qu'elle montre du bout de son doigt ganté, et où Suzanne qui a toujours aimé Bernard, lui dit : « Ma vie

gâchée, ma vie perdue... » Et Neville prenant la petite main de Jinny aux ongles rouge cerise, murmure au bord du lac, au bord de l'eau nacrée de clair de lune : « Amour, Amour... » Et elle répond comme un oiseau : « Amour, Amour.. » Oui, quels chants entendons-nous ?

— Ils s'éloignent du côté du lac, dit Rhoda. Ils glissent sur l'herbe, furtivement, et pourtant sûrs d'eux-mêmes comme s'ils revendiquaient leur privilège immémorial qui consiste à n'être pas dérangés par nous. La marée de l'âme reflue en un sens ; ils ne peuvent pas s'empêcher de nous quitter. Les ténèbres se sont refermées sur leurs corps. Quels chants entendons-nous ? Celui du hibou, du rossignol, du roitelet ? On entend hululer la sirène du steamer ; un éclair de lumière court sur les rails électriques ; gravement, l'arbre se courbe et s'incline. Une lueur diffuse flotte au-dessus de Londres. Une vieille femme rentre d'un pas tranquille, et un pêcheur attardé descend la berge avec son filet. Aucun son, aucun mouvement ne doit échapper à notre attention.

— Un oiseau rentre au nid, murmure Louis. Le Soir ouvre les yeux, et jette un coup d'œil dans les bosquets avant de s'endormir. Comment faire pour mettre bout à bout ces messages confus et divers que laissent après eux nos amis qui s'éloignent ; et non pas eux seulement, mais aussi d'innombrables morts, des jeunes gens, des jeunes filles, des hommes et des femmes qui erraient ici sous le règne d'anciens rois ?

— Un poids est tombé dans la balance de la nuit, dit Rhoda, et l'entraîne dans les profondeurs. Chaque arbre est gros d'une ombre qui n'est pas projetée par l'arbre voisin. J'entends des bruits de tambour sur les toits d'une ville en temps de Ramadhan, lorsque les Turcs sont affamés et inquiets. J'entends leurs cris, leurs aboiements plutôt : « Ouvrez-nous, disent-ils. Ouvrez-nous... » Écoutez le grincement des trams ; voyez reluire les rails électriques. J'entends la rumeur des hêtres, et les bouleaux écartent leurs branches pour livrer passage, comme si l'Épouse, lais-

sant tomber son soyeux vêtement de nuit, s'approchait du seuil en disant : « Ouvre-moi... »

— Tout semble en vie, dit Louis. Nulle part, cette nuit, je n'aperçois la Mort. La bêtise sur le front de cet homme, la vieillesse sur le visage de cette femme devraient avoir la force de résister à l'incantation, et de ramener la Mort dans le monde. Mais où est la Mort ce soir ? Les détails pénibles ou grossiers se perdent comme des éclats de verre pulvérisés dans le flot bleu frangé de pourpre qui dépose à nos pieds tous les poissons d'une pêche miraculeuse.

— Si nous pouvions monter ensemble assez haut pour contempler l'univers, dit Rhoda, si nous pouvions nous passer de contacts, de supports... Mais le léger bruit d'un rire ou d'un soupir d'admiration vous trouble, Louis, et moi, que blesse tout jugement proféré par une bouche humaine, je ne me fie plus qu'en la solitude, et en la violence de la mort. Et c'est ainsi que nous sommes séparés.

— A jamais séparés, dit Louis. Nous avons renoncé aux baisers parmi les fougères et à l'amour au bord du lac, nous qui nous tenons debout près de cette urne comme des conspirateurs qui vont à l'écart se chuchoter des secrets. Mais une ondulation court en ce moment à l'horizon. Le filet relevé peu à peu arrive à la surface de l'eau. Mille frétilants petits poissons d'argent agitent cette surface. Avec des frémissements et des coups de queue, ils se laissent traîner sur la berge. La vie déverse le contenu de son filet sur l'herbe. Des gens s'approchent de nous. Sont-ce des hommes ou des femmes ? Ils sont encore revêtus des draperies ambiguës et flottantes de la vague où ils ont été plongés.

— En passant sous ces arbres, dit Rhoda, ils retrouvent leur vraie stature. Ce ne sont que des hommes et des femmes. Ils n'inspirent plus l'émerveillement ni la crainte, dès qu'ils ont laissé tomber les ondoyantes draperies des vagues. Ils n'inspirent plus que la pitié, lorsqu'ils s'avancent au clair de lune, pareils aux débris d'une armée, eux, nos représentants, eux qui chaque nuit, ici, ou en Grèce, vont au combat et en reviennent avec leurs cicatrices au visage. De nouveau,

la lumière tombe en plein sur eux. Ils ont un visage. Ils deviennent Suzanne et Bernard, Jinny et Neville, des amis à nous. Comme ils rétrécissent tout à coup. Quel amoindrissement, quelle humiliation. Je suis une fois de plus traversée par un frisson de haine et de terreur, lorsque je me sens prise au lasso par leurs saluts, leurs bonsoirs, leurs mains qui fouillent en nous, leurs yeux qui épient. Et pourtant, il suffit pour m'attendrir de les voir ouvrir la bouche et prononcer des mots dont le ton est familier et le sens toujours différent de ce qu'on attendait, ou de regarder le mouvement de leurs mains qui évoquent hors des ténèbres des milliers de jours passés.

— Une lueur tressaille et danse, dit Louis. A mesure qu'ils descendent l'avenue et qu'ils se rapprochent de nous, l'illusion recommence, et l'ondoielement des questions sans fin. Qu'est-ce que je pense de vous ? Que pensez-vous de moi ? Qui êtes-vous ? Que suis-je ? L'âcre mélodie résonne à nouveau, et notre pouls se précipite, et nos yeux brillent, et tout le délire de l'existence individuelle recommence, lui sans qui la vie n'aurait plus qu'à céder la place à la mort. Ils nous tombent dessus. Le vent du sud palpite sur cette urne. Nous sommes entraînés par les flots d'une mer violente et cruelle. Aide-nous, Seigneur, à jouer convenablement notre rôle au moment où ils nous rejoindront, au moment où nous aurons à saluer le retour de Suzanne et de Bernard, de Neville et de Jinny.

— Notre retour détruit quelque chose, dit Bernard. Peut-être un monde.

— Nous sommes si las que nous ne respirons qu'avec peine, dit Neville. Dans cet état d'épuisement et de passivité, notre seul désir serait de rejoindre le corps maternel dont la vie nous a séparés. Tout le reste est odieux, fatigant et vain. L'écharpe jaune de Jinny prend sous cet éclairage la couleur d'un papillon de nuit ; Suzanne a les yeux battus. Nos silhouettes se confondent avec l'eau du fleuve. La braise d'une cigarette est la seule lueur qui brille parmi nous. Notre satisfaction se teinte de tristesse : la

tristesse de vous avoir laissés seuls, la tristesse d'un déchirement, la tristesse d'avoir cédé au désir d'exprimer dans la solitude le jus sombre, le jus amer d'un fruit qui était aussi plein de douceur. Mais maintenant, nous sommes fatigués.

— Le feu qui nous consume n'a épargné aucune boucle de cheveux, aucun de ces souvenirs qu'on enferme dans des médaillons, dit Jinny.

— Et moi, dit Suzanne, comme un jeune oiseau avide, je crie encore vers quelque chose qui m'a échappé.

— Faisons halte un instant avant de repartir, dit Bernard. Faisons les cent pas sur la berge, dans la solitude presque complète. Les gens sont rentrés chez eux. C'est rassurant de voir s'éclairer les fenêtres des petits boutiquiers de l'autre côté de la rivière. Les chambres à coucher s'éclairent l'une après l'autre. Que pensez-vous qu'ils aient gagné aujourd'hui ? Juste de quoi payer le loyer, l'électricité, la nourriture, et les vêtements des enfants. Mais seulement juste assez. Comme la vie paraît supportable, à la lueur des lampes qui s'allument dans les chambres à coucher des petits boutiquiers. Ce sera demain samedi, et ils ont juste le moyen de s'offrir une place au cinéma. Avant de se coucher, ils descendent peut-être dans le jardin minuscule, et regardent le lapin géant couché dans le clapier. C'est celui qu'ils mangeront dimanche. Ils éteignent l'électricité. Ils dorment. Et pour des milliers de gens, le sommeil n'est fait que de tiédeur, de silence, et d'un abandon momentané à la fantaisie du rêve. « J'ai envoyé au Directeur du journal illustré la solution du problème de samedi, se dit le petit marchand de légumes. C'est peut-être moi qui gagnerai les cinq mille francs du concours. Et, dimanche, je tuerai le lapin. La vie est agréable. La vie est bonne. J'ai mis ma lettre à la poste. Je vais tuer le lapin. » Et il s'endort.

« Et cela continue. Écoutez... J'entends un bruit pareil à celui de wagons raccrochés sur une voie de garage. Tel est l'heureux enchaînement des événements de notre vie... Toc, toc, toc, toc... Faut... Faut... Faut... Faut partir, faut

dormir, faut s'éveiller, faut se lever... Mot sage, mot compatissant que nous prétendons détester, mais que nous serons contre notre cœur, et sans lequel nous ne serions plus. Comme nous l'aimons, ce bruit de wagons qu'on raccroche sur une voie de garage.

« J'entends du côté de la rivière des chants dans la distance : ce sont les Joyeux qui chantent, nos camarades vantards qui rentrent dans de grands chars-à-bancs après une journée de vacances en mer, passée sur le pont encombré d'un bateau de plaisir. Ils chantent comme ils chantaient jadis à travers la cour dans les nuits d'hiver, ou l'été près des fenêtres ouvertes, buvant, cassant les meubles, portant de petites casquettes rayées, et tournant tous la tête avec ensemble quand leur voiture disparaissait au coin de la rue. Et j'aurais voulu être avec eux.

« Ces chants, et les spirales de l'onde, et le murmure presque imperceptible de la brise nous entraînent doucement. De petits morceaux de notre être s'effritent. Tenez : quelque chose d'important vient de tomber. Je perds tout contrôle sur moi-même. Je m'endors. Mais il faut partir ; il faut prendre le train ; il faut retourner vers la gare. Faut... Faut... Faut... Nous ne sommes plus que des corps trottant côte à côte. Je n'existe plus que par la plante de mes pieds et les muscles fatigués de mes cuisses. On dirait que nous avons marché des heures. Mais où ? Je ne me rappelle plus. Je suis pareil à un billot glissant le long d'une chute d'eau, sans heurts. Je ne suis pas un juge. Je ne suis pas appelé à donner mon opinion. Les maisons et les arbres se ressemblent sous cette lumière grise. Est-ce la poste ? Là-bas, est-ce une femme qui marche ? Voici la gare. Si le train me coupait en deux, je ne m'en retrouverais pas moins sain et sauf de l'autre côté des rails, car je suis un et indivisible. Mais le plus curieux de l'affaire est que je continue à tenir la moitié de mon billet d'aller et retour, Gare de Waterloo, entre les doigts de ma main droite, même en ce moment, même en rêve.

Le soleil s'était enfin couché. Le ciel et la mer se confondaient. Les vagues déferlantes étalaient sur la rive leurs larges éventails, faisaient pénétrer de blanches ombres dans les profondeurs sonores des cavernes, puis reculaient en chantant sur le gravier.

L'arbre secouait ses branches, et des feuilles éparses tombaient à terre. Elles se posaient avec une précision parfaite à l'endroit exact où elles attendraient la pourriture. Le vase brisé qui tout à l'heure avait contenu la rouge lumière ne versait plus dans le jardin que des rayons noirs et gris. D'épaisses ténèbres rendaient plus obscur encore le vert sous-sol des plantes. La grive se taisait et un mouvement de succion ramenait le ver à l'intérieur de son gîte étroit. De temps à autre, un fétu de paille blanchi, arraché à un nid abandonné, tombait dans l'herbe sombre où pourrissaient des pommes. La lumière ne dorait plus la cahute du jardinier, et la toile d'araignée vide de mouches pendait à un clou. Toutes les couleurs s'étaient mélangées dans la chambre. Les coups de brosse de l'artiste devenaient maladroits et lourds ; les bahuts et les chaises mêlaient leurs masses brunes dans une vaste épaisseur de noir. Du plafond au plancher, les ténèbres tapissaient le mur de leurs immenses, de leurs tremblants rideaux. Le miroir était pâle comme l'entrée d'une caverne ombragée de plantes grimpanes.

Les fermes collines semblaient avoir subi une déperdition de substance. D'errantes lumières traînaient leurs panaches sur des routes invisibles et comme englouties, mais nulle

lueur ne s'épanouissait au creux de l'aile repliée des collines, et l'on n'entendait aucun bruit, sauf le cri d'un oiseau en quête du plus solitaire des arbres. Au bord de la falaise, le murmure du vent qui avait passé sur l'étendue des forêts se rencontrait avec celui de l'eau refroidie dans les innombrables et vitreuses profondeurs de l'océan.

Les ténèbres roulaient leurs vagues dans l'espace, recouvrant les maisons, les collines, les arbres, comme les vagues de la mer lavent les flancs d'un navire naufragé. Les ténèbres noyaient les rues, tourbillonnaient autour des passants solitaires, et les submergeaient tout entiers ; elles engloutissaient les couples d'amants enlacés sous les sombres arbres tout ruiselants de leur feuillage d'été. Les ténèbres déroulaient leurs vagues le long des pistes perdues dans l'herbe, sur l'épiderme craquelé du sol, enveloppant le buisson d'épines solitaire et la coque vide du colimaçon gisant à ses pieds. Les ténèbres montaient plus haut, s'essoufflaient sur les flancs nus des collines, atteignaient enfin les sommets érosés, les sommets à vif des montagnes où la neige demeure à jamais sur le roc dur, même lorsque les vallées sont pleines d'eaux vives, de vignes jaunissantes, et de jeunes filles, assises sur des balcons, qui regardent la neige, en s'ombrageant le visage avec un éventail. Les ténèbres couvraient aussi les jeunes filles.

— C'est le moment de faire l'addition, dit Bernard, et de vous expliquer le sens de ma vie. Comme nous ne nous connaissons pas, vous et moi (bien que je croie vous avoir rencontré une fois, à bord d'un bateau allant en Afrique) nous pouvons parler sincèrement. J'ai l'illusion que quelque chose adhère à moi, une chose douée de poids, de rondeur, de profondeur, de plénitude. En ce moment, cette chose semble constituer ma vie. Si c'était possible, je voudrais la cueillir, et vous l'offrir tout entière, complète comme une grappe de raisins. Je vous dirais : « Prenez. C'est cela ma vie. »

« Mais par malheur, ce que je vois (ce globe, plein d'innombrables personnages), vous ne le voyez pas. Vous me voyez :

vous voyez, assis en face de vous à cette table, un homme entre deux âges, un peu épais, déjà gris aux tempes. Vous me voyez prendre et déplier ma serviette. Vous me voyez me verser un verre de vin. Et vous voyez derrière moi la porte qui s'ouvre, et les gens qui passent. Mais pour vous faire comprendre, pour vous expliquer ma vie, il faut que je vous raconte mon histoire. Et Dieu sait s'il y en a, des histoires : des histoires concernant l'enfance et le collège, l'amour et le mariage, la mort, et tout le reste. Mais aucune de ces histoires n'est vraie. Et pourtant, comme des enfants, nous nous racontons des histoires, et pour les orner, nous inventons ces ridicules, ces flamboyantes, ces superbes phrases. Comme je suis las des histoires, comme je suis las des phrases qui se posent élégamment sur le sol et marchent d'un pied sûr ! Et comme je me méfie maintenant des dessins soigneusement tracés sur une feuille d'agenda, et qui prétendent illustrer la vie. Je commence à rêver d'un langage naïf comme celui qu'emploient les amants, de mots sans suite, de mots inarticulés, pareils au bruit traînant des pas sur le pavé. Je commence à rêver de dessins plus appropriés aux moments d'humiliation et de triomphe qui nous viennent parfois, indéniablement. Couché dans le fossé par un jour d'orage, après la pluie, je vois d'énormes nuages marcher en bande à travers le ciel, des nuages en haillons, des lambeaux de nuages. Ce qui fait mes délices, c'est leur confusion, leur hauteur, leur indifférence et leur furie. Éternel changement, éternel mouvement des grands nuages : quelque chose de sulfureux et de sinistre, roulé au hasard, menaçant, traînant, brisé, perdu, — et moi, minuscule, oublié dans un fossé. Là, je ne vois aucune trace d'histoire, ni de dessin.

« Mais, tout en mangeant, tournons une à une ces scènes de notre vie comme les enfants tournent les feuilles de leurs livres d'images, et leur bonne dit, en leur montrant du doigt quelque chose : « Ça, c'est une vache. Et ça, c'est un bateau. » Tournons les pages, et, pour votre amusement, j'ajouterai un commentaire dans les marges.

« Tout au début, il y avait la chambre d'enfants, avec ses fenêtres donnant sur un jardin, et par delà le jardin, la mer. Je voyais briller quelque chose, probablement la poignée de cuivre d'un tiroir de commode. Puis, la mère Constable levait l'éponge à bout de bras, la pressait, et des flèches de sensations couraient le long de mon échine. Et c'est ainsi, tout le reste de notre vie, que nous serons transpercés par les flèches de la sensation, lorsque nous nous cognons contre une chaise, une table, ou une femme, ou lorsque nous nous promenons dans un jardin, ou que nous vidons ce verre. Parfois, lorsque je passe devant la fenêtre éclairée d'une maisonnette où un enfant vient de naître, je pourrais supplier ces gens-là de ne pas presser l'éponge sur ce corps tout neuf. Puis, il y avait le jardin, et le dais de feuilles de groseilliers qui semblait enclore le monde ; et les fleurs, étincelles brûlantes dans les profondeurs vertes ; et un rat crevé dévoré par les vers sous une feuille de rhubarbe ; et la mouche qui bourdonnait au plafond de la chambre d'enfants ; et d'innombrables assiettées d'innocentes tartines. Tout cela s'est passé en un instant, et dure à jamais. Le mirage des figures humaines s'élève sur l'horizon. Ils apparaissent au coin de la rue. « Tiens, se dit-on. Voilà Jinny. Et voici Neville. C'est Louis vêtu de flanelle grise, et la boucle de sa ceinture représente un serpent. Voici Rhoda. » Elle avait un bol où elle faisait flotter des pétales de fleurs blanches. C'était Suzanne qui pleurait, le jour où j'étais avec Neville dans la cahute du jardinier ; et j'ai senti fondre mon indifférence. L'indifférence de Neville ne fondait pas. « Donc, me suis-je dit, je suis moi-même ; je ne suis pas Neville. » Découverte prodigieuse. Suzanne pleurait, et je l'ai suivie. J'étais bouleversé par la vue de son mouchoir trempé de larmes, et par ses petites épaules s'élevant et s'abaissant tour à tour comme le manche de la pompe. Elle pleurait, parce que quelque chose lui avait été refusé. « On ne peut pas supporter cela », me suis-je dit, en m'asseyant près d'elle sur les racines dures comme des ossements. Là, pour la pre-

mière fois, je me suis rendu compte de la présence de ces ennemis qui changent, mais ne cessent pas d'exister : les forces contre lesquelles nous combattons. Se laisser aller passivement est contraire à la nature même de notre pensée. « Certes c'est la loi de l'univers, se dit-on, mais moi, j'ai ma loi personnelle. » C'est pourquoi j'ai proposé à Suzanne d'explorer les environs. Je me suis relevé d'un bond ; nous avons descendu en courant le flanc de la colline, et j'ai vu le garçon d'écurie promener bruyamment ses grandes bottes. Plus bas, à travers des gouffres de feuillages, on voyait les jardiniers balayer la pelouse avec de grands balais. Une dame était assise à sa table à écrire. Transpercé, immobilisé, mort, je me suis dit : « Je suis sans pouvoir sur le mouvement de ces balais. Ils continueront à balayer. Je ne puis rien contre l'immobilité de cette femme qui écrit. » C'est étrange qu'on ne puisse pas empêcher des jardiniers de balayer ni obliger une femme à changer de place. Ces gens sont restés là toute ma vie. Ces ennemis, ces présences, c'est comme si l'on s'était réveillé dans la lande de Stonehenge, avec autour de soi un grand cercle de dolmens et de menhirs. Puis, un pigeon ramier s'est envolé à travers les branches. Et comme j'étais amoureux pour la première fois de ma vie, j'ai mis sur pied une phrase, un poème à propos d'un pigeon ramier. Une seule phrase, car une trouée venait de se faire dans mon esprit, une de ces soudaines ouvertures par lesquelles on voit l'univers. Puis, il y a eu de nouvelles piles de tartines, de nouvelles mouches bourdonnant au plafond de la chambre d'enfants où frémissaient des flots de lumière opalescente et frangée, lorsque les doigts pointus du lustre laissaient au coin de la cheminée s'égoutter une flaque bleue. Chaque jour, à l'heure du goûter, nous avons observé tout cela.

« Mais chacun de nous différait des autres. La cire, la cire virginale qui revêt notre échine a fondu pour chaque de nous de façon différente. Les soupirs du groom et de la fille de cuisine faisant l'amour parmi les groseilliers ; la lessive pendue à une corde et boursoufflée par le vent ;

l'homme qui gisait dans le ruisseau, la gorge tranchée ; la dure silhouette du pommier au clair de lune ; le rat crevé grouillant de vers ; l'égouttement bleu du lustre : chacune de ces choses a rayé et taché de façon différente notre blanche cire originelle. Louis avait le dégoût et l'horreur de la chair ; notre cruauté indignait Rhoda ; Suzanne se refusait à rien partager ; Neville voulait de l'ordre, et Jinny de l'amour. Et ainsi de suite. Nous avons terriblement souffert lorsque nous sommes devenus des individus séparés.

« Et pourtant, j'ai évité ces sentiments excessifs et j'ai survécu à beaucoup de mes amis ; mes cheveux grisonnent ; j'ai un peu épaissi, et mes vêtements sont frottés à la hauteur de la poitrine, car je me penche sans cesse à la fenêtre du troisième étage pour regarder le panorama de la vie. Mais je ne me place pas sur le toit pour le contempler ; et je ne m'intéresse pas non plus tout particulièrement à ce qu'une femme dit à un homme, même si cet homme, c'est moi-même. Ainsi donc, comment les punitions du collège auraient-elles pu m'atteindre ? Comment m'aurait-on rendu la vie difficile ? Le Recteur entraît pesamment dans la chapelle, oscillant un peu comme s'il avait arpenté le pont d'un bateau de guerre pendant une tempête, hurlant ses ordres à travers un porte-voix, car les gens qui détiennent l'autorité prennent toujours des attitudes mélodramatiques. Je ne le détestais pas comme Neville ; je ne l'admirais pas comme Louis. Assis avec eux dans la chapelle, je prenais des notes dans mon agenda. Il y avait là des piliers gothiques, des coins d'ombres, des tombes du moyen âge, des élèves se houpillant et échangeant des timbres-poste derrière leur livre de prières ; le bruit d'une pompe rouillée ; et le Recteur qui beuglait je ne sais quoi au sujet de l'immortalité et de nos devoirs d'hommes ; et Perceval qui se grattait la cuisse. Je prenais des notes qui devaient servir à composer des histoires ; je crayonnais des portraits sur les marges de mon

carnet, et c'est ce qui me séparait des autres. Voici quelques-unes des figures dont je me souviens.

« Perceval regardait vaguement, droit devant lui, dans la chapelle. Il avait l'habitude de se tapoter de temps en temps la nuque. Chacun de ses gestes était remarquable. Tous, nous nous tapotions la nuque, mais sans succès. Il avait ce genre de beauté qui se défend d'elle-même contre les caresses. N'étant nullement précoce, il lisait sans commentaires ironiques le texte destiné à nous édifier ce jour-là, et songeait avec une complète pureté d'âme (ce langage châtié lui va bien) que la tresse rousse de Lucy et ses joues roses étaient le summum de la beauté féminine. Cette pureté d'âme devait d'ailleurs le préserver de bien des bassesses et des humiliations. Ceci dit, son goût finit par devenir des plus raffinés. Mais, il faudrait ici de la musique, une ballade pleine d'une gaieté sauvage. Une chanson de chasse devrait entrer ici par la fenêtre ouverte, expression d'une vie rapide et libre qui retentit et meurt dans l'éloignement au sein des collines. Tout ce qui est inattendu, bouleversant, inexplicable, tout ce qui détruit l'ordre et jette le ridicule sur la froide raison me vient soudain à l'esprit, quand je pense à lui. Le petit appareil qui sert à mes observations est détraqué. Les piliers s'effondrent ; le Recteur est emporté au loin par la houle ; une soudaine exultation s'empare de moi. Perceval est tombé de cheval ; et tout à l'heure, en descendant Shaftesbury Avenue, ces visages insignifiants, et informes que laissent échapper les portes du Métro, et ceux d'innombrables Indous obscurs, et des gens morts de faim ou de maladie, et des femmes cruellement dupées par la vie, et ces chiens battus, et ces enfants en larmes, tous ces gens me faisaient l'effet d'avoir été dépouillés de quelque chose. Il aurait fait justice. Il aurait protégé. Vers l'âge de quarante ans, il aurait réussi à secouer les gens en place. Nulle berceuse ne m'a jamais semblé capable de l'endormir.

« Mais laissez-moi tremper de nouveau ma cuiller dans le potage et ramener un de ces objets minuscules que nous

appelons avec optimisme : « le caractère de nos amis ». Louis. Il regardait fixement l'orateur ; ses lèvres étaient serrées ; sa vie semblait concentrée dans ces yeux immobiles mais où passait soudain un éclair de gaieté. Il souffrait d'engelures, ce qui prouve une circulation du sang défec-tueuse. Malheureux, sans amis, exilé, il lui arrivait parfois, dans des moments de confiance, de décrire la façon dont les vagues se brisaient sur les rivages de son pays. Les yeux im-pitoyables de ses camarades se fixaient sur ses mains gon-flées. Oui, mais nous n'étions pas sans apprécier son esprit précis, tranchant et sévère, et, couchés sous les ormes, faisant semblant de regarder une partie de cricket, nous attendions tout naturellement un de ces mots d'approba-tion qu'il n'accordait qu'à de rares intervalles. Son pouvoir était supporté avec irritation, celui de Perceval avec amour. Il était méfiant, il était fier, sa démarche faisait penser à celle d'une cigogne, et pourtant une légende veut qu'il ait brisé une porte d'un coup de poing. Mais Louis était pareil à la cime d'une montagne trop nue, trop granitique pour se prêter aux enroulements du brouillard. Il était incapable de ces sentiments simples qui nous relient aux autres hommes ; il demeurait isolé et énigmatique : c'était un étudiant dont la puissance de travail avait je ne sais quoi d'effrayant. Ma description du clair de lune n'obtenait pas son approbation. D'autre part, il m'enviait désespérément, parce que j'étais plus à mon aise que lui avec les domestiques. Non que le sens de ses propres déserts lui fit défaut. Au contraire, tout ceci faisait partie de ce respect pour l'Ordre qui explique à la fois son triomphe final et le malheur de sa vie. Mais quand je l'examine dans la paume de ma main, il meurt. Le sens que nous avons de nos amis est intermittent. Je re-plonge Louis dans les profondeurs de l'étang où il retrou-vera la vie.

« Puis, Neville. Neville couché sur le dos et regardant le ciel bleu. Il flottait parmi nous comme le pollen d'une fleur, hantant indolemment le coin ensoleillé du terrain de jeux, n'écoutant personne, et cependant proche de chacun de

nous. C'est lui qui m'a permis de humer la saveur du Latin classique sans mordre vraiment à cette étude ; et c'est de lui aussi que je tiens certains préjugés qui inclinent irrémédiablement ma pensée dans un sens : par exemple, l'idée qu'il y a quelque chose de diabolique dans l'aspect d'un crucifix. Nos hésitations sur ce point (mi-haine, mi-amour), lui paraissaient autant d'abominables trahisons. Notre Recteur, ce personnage sonore et chancelant que j'ai représenté un jour balançant distraitemment ses bretelles au-dessus d'un foyer à gaz, n'était rien moins pour lui qu'un suppôt de l'Inquisition. Aussi se jetait-il sur Catulle, Horace, ou Lucrece avec une passion qui compensait sa paresse habituelle. Indolemment couché, somnolent, mais attentif, cet observateur extasié contemplait les joueurs de cricket. Son esprit, aussi prompt, aussi adhérent, aussi adroit qu'une langue d'insecte, suivait tous les contours des phrases latines, sans cesser pour cela de désirer qu'une personne uniquement aimée vînt s'asseoir à ses côtés.

« Et les longues jupes des femmes de nos professeurs avançaient comme d'onduleuses et menaçantes montagnes, et nos mains approchaient précipitamment du bord de nos casquettes. Le sentiment d'un ennui massif, immense et monotone descendait sur nous. Rien, rien, rien ne viendrait agiter d'un coup de nageoire l'étendue plombée des eaux. Rien ne viendrait soulever le poids de notre immense accablement. Les trimestres passaient ; nous grandissions ; nous nous transformions. Car nous sommes des animaux, après tout, et nous ne faisons pas que penser ; nous respirons, nous mangeons et nous dormons avec l'exactitude d'une machine. Nous n'existons pas seulement en tant qu'individus, mais comme des masses indifférenciées. Une bande de garçons s'en va comme un seul homme jouer au football, au cricket. Une armée traverse l'Europe. Assemblés dans des parcs ou des salles de concerts, nous opposons notre adhésion à l'existence séparée des renégats tels que Louis, Rhoda, ou Neville, Et je suis ainsi fait que, s'il m'arrive d'entendre une des mélodies solitaires que chantent Neville ou Louis, je me

sens aussitôt attiré invinciblement par les voix chantant en chœur dans la nuit les vieilles chansons presque absurdes, presque dépourvues de sens que j'entends retentir autour de nous en ce moment dans le bruit des voitures et des autobus pleins de gens qui vont au théâtre (Écoutez : les autos passent à toute vitesse devant ce restaurant, et parfois, sur la rivière, une sirène gémit lorsqu'un navire se dirige vers le large). Si quelqu'un dans un train m'offre une cigarette, j'accepte. J'aime à voir les choses sous leur aspect facile, abondant et superficiel, un peu bête, et même assez vulgaire. J'aime les conversations d'hommes réunis dans les clubs ou dans les bars ; les paroles échangées dans la mine par des travailleurs à demi nus ; l'individu complètement dénué de prétentions, et sans autre but dans la vie que son dîner du soir, l'amour, l'argent, c'est-à-dire sans grandes espérances, sans idéal, sans rien de supérieur, et dont la seule ambition est de se débrouiller sans trop d'ennuis. J'aime ça. Aussi, ce sont ces gens-là que je vais rejoindre, tandis que Neville boude, et que Louis tourne le dos avec une indéniable dignité.

« Mon vêtement de cire fondait ainsi au hasard, irrégulièrement, en grandes raies qui s'égouttaient ça et là. A travers l'étoffe transparente, j'aperçois maintenant d'admirables paysages de prairies vierges, de pas humains, des champs de roses et de crocus au clair de lune, avec aussi des serpents et des rochers ; des choses noires et tachetées ; des trappes et des obstacles. On sort de son lit, on ouvre la fenêtre : quelle clameur que ces chants d'oiseaux... Vous connaissez soudain ce frémissement d'ailes, cette confusion de cris et de mélodies, cette balbutiante émeute de voix ; et toutes les gouttelettes resplendissent et tremblent comme si le jardin était une mosaïque fendue qui scintille et va se briser ; et tout cela ne forme pas encore un ensemble ; et un oiseau solitaire chante au bord de la fenêtre. J'entends ces chants. Je poursuis ces fantômes. Je vois les Jeannes, les Doroathées, les Myriams (j'ai oublié leurs noms) passant dans ces avenues, s'arrêtant au milieu

des ponts pour regarder la rivière. Et, du milieu d'entre elles, se dégagent deux ou trois figures distinctes, deux ou trois oiseaux qui chantaient sur l'appui de la fenêtre avec l'égoïsme extasié de la jeunesse, brisaient du bec la coquille des colimaçons sur les cailloux, puis plongeaient avidement dans cette masse gluante et visqueuse ; des oiseaux avides, durs, sans remords : Jinny, Suzanne, Rhoda. Elles avaient fait leur éducation dans un pensionnat de l'Ouest ou du Midi de l'Angleterre. Elles portaient de longues tresses, et elles avaient acquis cet air de pouliches effarées, qui est la marque de l'adolescence.

« Jinny fut la plus prompte à s'approcher prudemment des grilles, et à accepter un morceau de sucre. Elle le prenait habilement, lorsqu'on le lui tendait sur la paume de la main, mais elle rejetait ses oreilles en arrière, montrant ainsi qu'elle était capable de mordre. Rhoda était plus sauvage, la plus impossible à apprivoiser. Elle était tout ensemble craintive et gauche. Suzanne fut la première à devenir purement femme, parfaitement femme. C'est elle qui a laissé couler sur mon visage ces brûlantes larmes qui sont tout ensemble admirables et terribles, à moins qu'elles ne soient peut-être ni terribles ni admirables. Suzanne était née pour être adorée des poètes, car les poètes ont besoin de sécurité ; ils ont besoin d'une femme qui reste assise à coudre, qui aime, ou qui hait passionnément, qui n'est ni particulièrement agréable, ni particulièrement riche, mais qui s'accorde par certaines de ses qualités à cette simple et haute beauté, à ce grand style que les poètes préfèrent à tout. Son père traînait de chambre en chambre, et parcourait les corridors carrelés, chaussé de savates, et enveloppé d'une robe de chambre traînante. Par les nuits tranquilles, on entendait le bruit d'une chute d'eau distante de plus d'une lieue. Le vieux chien était à peine capable de grimper sur la chaise où on lui permettait de se coucher. Et, l'on entendait tout au haut de la maison le sot rire d'une servante, tournant la roue d'une machine à coudre.

« Même au milieu de ma détresse, au moment où Suzanne

pleurait en tordant son mouchoir de poche, j'observais ces détails, je pensais au sot rire d'une servante dans le grenier. Et ce coin de pittoresque prouve qu'une part de notre âme échappe à nos émotions. Au bord de chaque désespoir, un observateur en nous regarde ce qui se passe, et chuchote comme il chuchotait ce matin d'été, dans la maison, tandis que les épis de blé ondulaient sous la fenêtre. « Le saule croît au bord de la rivière. Les jardiniers promènent leurs grands balais, et une dame est assise à sa table à écrire. » Ainsi, je m'écarte de mes propres angoisses ; je me rapproche de symboles peut-être permanents, pour autant qu'il y ait quelque chose de permanent dans nos vies tumultueuses, partagées entre l'esprit et la chair, entre le souci de dormir, de respirer et de manger.

« Le saule croissait au bord de la rivière. J'étais assis sur l'herbe rase avec Neville, avec Larpent, avec Baker, Hughes, Perceval et Jinny. A travers les fines ramilles du saule, où pointaient au printemps de petites oreilles vertes qui devenaient rousses en automne, je voyais des bateaux, des maisons, de vieilles femmes qui passaient. J'enterrais des bouts d'allumettes, méthodiquement, à chacun de mes progrès sur la route de la connaissance (progrès en philosophie, en sciences, ou dans la science du Moi) mais la frange de mon esprit flottait, détachée, et se prenait dans ces sensations lointaines que nous finissons par attirer à nous, et sur lesquelles notre pensée travaille : tintement de cloches, murmures indistincts, silhouettes qui passent ; et une jeune fille à bicyclette semblait en roulant soulever un coin du rideau cachant le monde surpeuplé et chaotique qui s'étend par delà nos amis, par delà nous-mêmes.

« L'arbre seul résiste à notre éternel passage. Car je changeais ; j'étais Hamlet, j'étais Shelley ; j'étais le personnage d'un roman de Dostoïevsky dont j'ai oublié le nom. Pendant tout un trimestre, j'ai été Napoléon, mais par-dessus tout, j'étais Byron. Pendant bien des semaines, mon rôle s'est borné à entrer dans les chambres en jetant mes gants et mon manteau sur le dossier des chaises, et à garder l'air

sombre. Sans cesse, j'allais chercher dans l'armoire à livres une nouvelle gorgée du cordial divin. C'est ainsi que je finis par pointer ma batterie de phrases sur la première venue, une jeune fille qui depuis s'est mariée, est morte. Chaque livre, chaque appui de fenêtre regorgeait de mes brouillons de lettres adressées à la femme qui avait fait de moi Byron. Car il n'est pas facile de finir une lettre écrite dans le style de quelqu'un d'autre. J'arrivais chez elle tout en ébullition ; nous échangeions de petits présents ; mais finalement je ne l'ai pas épousée, n'étant sans doute pas encore assez mûr pour cette conclusion-la.

« Ici, de nouveau, devrait intervenir la musique. Pas la musique de Perceval, cette farouche chanson de chasse, mais une musique gutturale, organique, aiguë, presque déchirante comme le chant de l'alouette ; et cette mélodie devrait prendre la place de ces phrases molles et tièdes, trop délibérées, beaucoup trop raisonnables, qui s'efforcent de décrire l'envolée du premier amour. Un rideau écarlate pend en travers de la journée. La chambre après son départ est différente de ce qu'elle était avant sa venue. Dehors, les indifférents vont leur chemin ; ils ne voient ni n'entendent ; ils vont de l'avant. Quand on se meut dans cette atmosphère à la fois rayonnante et brumeuse, on devient étrangement conscient de ses moindres gestes ; quelque chose adhère, quelque chose nous colle aux mains, même lorsque nous déplaçons un journal.

« Puis, l'amoureux a la sensation d'être un supplicié auquel on arrache les entrailles pour les enrouler comme le fil de l'araignée s'enroule à un buisson d'épines. Puis, le coup de tonnerre de l'indifférence complète ; la lumière qui s'éteint ; le retour de la joie infinie, inconsciente ; certains prés qui semblent parés d'un vert éternel ; et l'innocence des paysages apparaît comme sous la lumière de la première aurore : je n'oublierai jamais ce coin de verdure à Hampstead. Et tous les visages paraissent illuminés, complices d'une tendre joie ; et le sens mystique de la plénitude et de l'extase, âpre comme la peau d'un phoque ; et ces flèches noires

de la douleur, quand il n'y a pas de lettres, quand elle ne vient pas. Les soupçons sortent la tête hors de leur coquille, et l'horrible sentiment du doute. Mais à quoi bon aligner péniblement ces phrases qui s'enchaînent, quand la seule succession est celle d'un râle, d'un aboiement du cœur ? Et au bout de quelques années, on aperçoit dans un restaurant une femme mûre qui ôte son manteau.

« Mais revenons à nos moutons. Tâchons de croire que la vie est un objet solide, un globe que nous pouvons faire tourner sous nos doigts. Tâchons de croire qu'on peut en faire un récit simple et logique, en finir avec l'amour, par exemple, et passer au chapitre suivant. Je parlais d'un saule. La retombée de ses branches pareille à une chute d'eau, son écorce rugueuse et ridée paraissaient à jamais extérieures à nos illusions, et, bien que son aspect fût parfois modifié par nos rêves, cet arbre gardait une stabilité, un calme, une certitude qui manque à nos vies. Il les commente ; il semble peser la raison de nos flottements, de nos changements. Neville était assis près de moi sur l'herbe. En suivant son regard, à travers les branches, je voyais avec une suprême clarté un endroit de la berge, où un jeune homme mangeait une banane sortie d'un sac de papier. La scène se détachait si nettement, illuminée par l'intensité de notre regard, que pendant un instant je voyais comme lui ce coin de la berge, ces bananes, ce jeune homme, à travers les branches du saule. Puis, tout s'évanouissait.

« Rhoda errait vaguement autour de nous. Elle profitait pour se cacher de la présence du premier professeur venu dont la robe magistrale flottait au vent, ou de celle d'un âne traînant la tondeuse sur le gazon. Quelle terreur palpitait comme une flamme dans la profondeur de ses yeux gris hagards et rêveurs ? Si mauvais, si cruels que nous fussions, nous ne l'étions pas à ce point. Nous avons nos moments de profonde bonté, j'en suis sûr, sans quoi il me serait impossible de parler ainsi à cœur ouvert à un interlocuteur que je connais à peine, sans quoi, nous aurions cessé

d'exister. Le saule lui paraissait croître au bord d'un désert gris privé de chants d'oiseaux. Les feuilles se recroquevillaient sous son regard, tremblaient de douleur quand elle passait sous les arbres. Le rugissement rauque des autobus et des trams retentissait dans la rue, par delà les rocs et l'écume des rivages. Seule, peut-être, une colonne ensoleillée se dressait dans un désert, au bord d'un étang où les bêtes fauves descendent boire en cachette.

« Puis vint Jinny. Sa flamme dépassait les cimes des arbres. Elle était pareille au coquelicot fébrile, dont les pétales plissés sont avides de la poussière ardente. Droite, aiguë, nullement impulsive, elle arrivait, prête à tout. Ainsi, de petites flammes courent sur les crevasses de la terre desséchée. Sa présence faisait danser les branches du saule, mais il ne s'agissait pas d'une illusion ou d'un rêve, car pour elle, seul le monde visible existait. Il y avait là un arbre ; une rivière ; c'était l'après-midi ; nous étions là, moi vêtu d'un complet de serge, elle parée d'une robe verte. Il n'y avait ni passé ni avenir, rien que le moment présent dans un cercle de lumière ; et nos deux corps ; et l'inévitable apogée, l'extase.

« Avant de s'asseoir sur l'herbe, Louis étalait soigneusement sous lui un carré de toile cirée (je n'exagère pas), et tout de suite nous étions forcés de nous apercevoir de sa présence. Il était presque formidable. J'étais assez intelligent pour admirer sa probité intellectuelle ; je savais que ses doigts osseux tout meurtris d'engelures, tout enveloppés de pansements, cherchaient dans le sol le diamant d'une indissoluble Vérité. A ses pieds, j'ai enterré des bouts d'allumettes. Ses paroles cyniques et railleuses faisaient honte à mon indolence. Son tour d'imagination lugubre me fascinait. Ses héros portaient des chapeaux melons et vendaient des pianos pour mille balles. On entendait le train siffler à travers ses paysages, et les usines y déversaient leur âcre fumée. Il hantait des rues sordides dans des villes où des femmes nues, complètement saoules, dormaient le matin de Noël sur le rebord d'une fenêtre. Ses

mots lancés du haut d'un tremplin tombaient dans l'eau qui rejaillissait autour d'eux. Une seule phrase lui suffisait pour décrire le clair de lune. Puis, il se levait ; il s'en allait ; nous nous levions pour le suivre. Mais je m'arrêtais, je regardais l'arbre. Et lorsqu'en automne je contempiais ses branches ardentes et rousses, un dépôt se formait en moi ; une goutte tombait ; je sentais que je venais d'accomplir une des expériences de ma vie.

« Je me levais ; je m'en allais. Moi, Moi, Moi, et non pas Byron, Shelley, ou Dostoievsky : Moi, Bernard. Deux ou trois fois, il m'est même arrivé de me répéter mon nom. Je suis entré en balançant ma canne dans un magasin où j'ai acheté un portrait de Beethoven encadré d'argent. Ce n'est pas que j'aime la musique ; c'est parce que la vie humaine tout entière, avec ses hommes de génie et ses aventuriers, m'apparaît en ces moments-là sous la forme de longues rangées d'êtres humains échelonnées derrière moi ; et je suis leur héritier, je continue leur œuvre, j'ai été institué leur successeur. C'est dans cet état d'esprit que j'ai continué ma route en balançant ma canne, non sans promener autour de moi des yeux plus émus d'humilité que d'orgueil. Le bruit de chansons de chasse, de coups d'ailes, d'exclamations prend fin : je rentre chez moi, dans cette claire maison sans compromis habitée par les miens, dans ce lieu plein de traditions, de bibelots, où s'accumulent les riens inutiles et les objets d'art posés sur les tables. J'ai été voir mon vieux tailleur, qui se souvient encore de mon oncle. Des gens sont entrés dans ma vie en foule ; leurs visages ne sont pas nettement découpés comme au temps de ma jeunesse ceux de Neville, de Louis, de Jinny, de Suzanne et de Rhoda : ce sont des figures confuses, sans dessin, qui se transforment sous mes yeux comme si elles n'avaient pas d'ossature. Plein à la fois (et bien étrangement) de dédain et de honte, de scepticisme et d'enthousiasme, j'ai accepté ces coups de poing de la vie : ce mélange de sensations troubles entièrement imprévues, qui tombent sur moi partout et tout le temps. Mais qu'il est

humiliant, qu'il est donc bouleversant de ne jamais savoir ce que sera la prochaine parole, et d'avoir à supporter ces pénibles silences, luisants comme les sables du désert, où le moindre caillou est visible à de grandes distances ; et d'avoir dit ce qu'il ne fallait pas dire ; et de se savoir en possession d'un lingot de sincérité incorruptible, qu'on aurait si volontiers échangé contre une pluie de gros sous. Mais comment y parvenir, dans ce salon où Jinny, très à son aise, est assise dans un fauteuil doré ?

« Puis, avec un geste éloquent, une dame nous propose de l'accompagner, et nous conduit dans un coin de salon solitaire, nous fait l'honneur de nous admettre dans son intimité. Les prénoms remplacent les noms de famille ; les surnoms remplacent les prénoms. Et le problème des Indes ; et la question irlandaise ou marocaine. De vieux messieurs en habit parlent politique sous les lustres. On se trouve tout à coup remarquablement informé des affaires du monde. Au dehors, vrombit le bruit confus des forces indifférenciées ; ici, nous sommes dans l'intimité ; nos paroles sont nettes et précises ; et le jour est ce que nous en faisons, vendredi ou samedi. L'âme moelleuse, luisante et nacrée, s'enveloppe d'une coquille, que les sensations frappent en vain du bec. J'ai formé ma coquille plus rapidement que quiconque. Très vite, j'ai appris à peler paisiblement ma poire quand les autres invités avaient fini leur dessert, et à terminer mes phrases au milieu du complet silence. On croit qu'il suffit de remonter son réveille matin et de se lever de bonne heure pour apprendre les langues étrangères ; on couvre les pages de son carnet d'invitations à dîner, à huit heures précises, et à déjeuner à une heure et demie. On trouve sa chemise, ses cravates et ses chaussettes préparées sur son lit.

« Mais c'est faux, tout cela, toute cette précision, cette régularité toute militaire ; ce n'est qu'un mensonge, une convention qui nous semble utile. Même lorsque nous arrivons ponctuellement à l'heure dite, avec notre gilet blanc et notre politesse, un courant sans cesse interrompu de

rêves, de chansons d'enfants, de cris de la rue, de phrases inachevées, de soupirs, se reforme sans cesse dans les profondeurs : ormes, saules, balais des jardiniers, dame assise à sa table à écrire, tout cela monte à la surface et sombre ensuite lorsque nous conduisons notre voisine de table dans la salle à manger. En touchant au couvert placé devant nous, nous évoquons des milliers de visages. Il n'y a rien là qu'on puisse pêcher à l'aide d'une cuiller : rien de ce qui s'appelle un événement. Et pourtant, ce flot profond est plein de vie. Plongé dans le courant, je m'arrête entre deux bouchées ; je regarde attentivement un vase, qui ne contient peut-être qu'une seule fleur rouge, et la lumière d'une soudaine révélation se fait en moi. Ou bien, marchant le long du Strand, je me dis : « voilà la phrase que je cherchais », et je crois voir apparaître le fantôme d'un oiseau fabuleux, d'un poisson ou d'un sublime nuage où se condense à jamais une des vérités que je poursuis. Après quoi, je continue ma promenade, et je contemple avec une joie nouvelle les vitrines des marchands de cravates.

« Ce cristal, ce globe plein de vie dont il a été fait mention tout à l'heure, loin d'être dur et froid au toucher, est fait d'une seule fragile bulle d'air. Quoi que je fasse, je ne parviens à extraire du chaudron que quelques phrases, quelques petits poissons, mais des millions d'autres me glissent entre les doigts, tout frétilants, et remplissent la marmite d'un bouillonnement d'argent. D'innombrables visages se pressent contre les parois de la bulle d'air : Neville, Suzanne, Louis, Jinny, Rhoda, et mille autres encore. Impossible de mettre de l'ordre dans cette foule, d'avoir de chaque visage une vue séparée, ni d'embrasser tout l'ensemble. De nouveau, la musique ici devrait intervenir. Quelle symphonie pleine de dissonances finalement résolues, de mélodies aux accompagnements compliqués... Chacun fait sa partie, violon ou flûte, trompette ou tambour. C'est Neville, qui nous propose une nouvelle interprétation d'*Hamlet*. C'est Louis, passionné pour la Science. C'est Jinny, amoureuse de l'amour. Puis, soudain, dans un moment d'exaspération, je

pars passer une semaine à la campagne avec un vieil ami à l'âme simple ; nous logeons dans une auberge ; du matin au soir la pluie ruisselle sur les vitres, et chaque soir, à dîner, on nous sert du mouton. Mais cette semaine passée à la campagne demeure dans ma mémoire comme un solide galet dans le flot des sensations oubliées. C'est là que nous avons joué aux dominos ; c'est là que nous nous sommes disputés parce que le mouton était dur. Nous nous sommes promenés sur la lande. Une petite fille, passant la tête par la porte entrebâillée, m'a donné une lettre écrite sur du papier bleu, qui m'annonçait que la jeune fille qui avait fait de moi un Byron venait d'entrer par le mariage dans une bonne famille de province. Son mari portait sûrement des bottes, agitait un fouet, et parlait longuement à dîner de la meilleure méthode pour engraisser les bœufs. J'ai ri de mépris ; j'ai regardé les nuages qui se poursuivaient dans le ciel ; et j'ai senti toute la profondeur de ma défaite, de mon désir de m'évader, d'être libre, d'être enchaîné, d'en finir, de continuer à vivre, d'être Louis, d'être moi-même. Et, enfilant mon imperméable, je suis sorti, tout seul. Devant l'éternelle majesté du paysage, je me suis senti maussade, et point du tout sublime. Je suis rentré ; à dîner, je me suis plaint de la nourriture ; j'ai fait ma valise. Et c'est ainsi que je suis retourné en plein cyclone, en plein supplice.

« Pourtant, la vie est supportable, la vie a de bons moments. Lundi est escorté par mardi ; puis mercredi leur succède. L'esprit s'élargit d'années en années comme le tronc d'un chêne ; le sentiment du Moi se fortifie ; la douleur même se fond dans la sensation de cette continuelle croissance. Les soupapes de l'esprit s'ouvrent et se ferment avec une précision musicale de plus en plus parfaite ; la hâte fébrile de la jeunesse trouve son emploi, et tout l'être semble manœuvrer avec la perfection d'un mécanisme d'horloge. Avec quelle rapidité le flot nous porte de janvier à décembre. Nous sommes entraînés par le torrent des choses ; et ces choses nous sont devenues si familières que nous

n'apercevons plus leur ombre. Nous flottons sur la surface du fleuve.

« Mais il faut bien sauter sur la berge, ne serait-ce qu'afin de vous raconter cette histoire. Je choisis donc de sauter ici, à cet endroit, et le premier objet venu m'apporte une fois de plus la lumière d'une révélation. Les pincettes et le tisonnier, par exemple, que je vois de nouveau comme je les ai vus peu après le mariage de la jeune personne qui a fait de moi un Byron, et sous l'éclairage de Celle que je désignerai sous le nom de la Troisième Miss Jones. Elle a été pour moi la jeune fille dont on remarque qu'elle met une certaine robe et cueille une certaine rose lorsque nous sommes invités à dîner, et qui nous oblige à penser : « Doucement, doucement... C'est une affaire d'importance... Et d'ailleurs, est-ce qu'elle aime les enfants ? » On observe qu'elle tient un peu gauchement son parapluie, mais qu'elle a montré de la compassion pour la taupé prise dans une trappe, et l'on se dit que somme toute elle saurait conserver quelque poésie aux tartines du petit déjeuner. (Tout en me rasant, je pensais aux déjeuners innombrables de la vie conjugale). Non, on ne serait pas surpris de voir une libellule se poser sur l'épaule de cette jeune femme assise en face de vous à la table du petit déjeuner. De plus, sa présence encourageait mes efforts pour réussir dans la vie, et me faisait regarder avec curiosité le visage jadis répugnant des nouveau-nés. Et le tic-tac passionné de mon cœur semblait obéir à un rythme soudain plus solennel. Je flânais dans Oxford Street. Nous sommes les continuateurs, nous sommes les héritiers, me disais-je, pensant à mes fils et à mes filles, et même si les sentiments sublimes que nous éprouvons sont ridicules, et qu'il faille les cacher derrière l'achat d'un journal du soir, ou à l'aide d'un saut sur la plateforme de l'autobus, cet élément de ferveur ne persiste pas moins, jusque dans la manière dont nous laçons nos souliers ou dont nous nous adressons à des amis d'enfance engagés maintenant sur une voie différente de la nôtre : Louis, le philosophe dans sa mansarde, Rhoda, la nymphe

de la fontaine, toujours en pleurs. Tous deux ont choisi le contraire de ce qui était pour moi l'évidence (la vie familiale, le mariage) et c'est cette différence qui m'a fait les aimer, les plaindre, et aussi les regarder avec envie.

« J'avais un biographe : il est mort depuis longtemps ; mais s'il continuait à s'occuper de moi avec la même flatteuse attention, il résumerait de la sorte le prochain chapitre : « Vers cette époque, Bernard se maria et acheta une maison. Ses amis observèrent en lui un goût croissant de la vie de famille. La naissance de ses enfants lui fit désirer plus que jamais une augmentation de revenus. » Tel est le style du biographe, telle est sa façon de rapetasser agréablement de petits bouts de vérité. Après tout, on ne peut pas lui reprocher la banalité de son style, puisque nous commençons nos lettres par les mots : « cher Monsieur », et que nous les terminons pas l'assurance de nos sentiments distingués. On ne peut pas mépriser ces phrases qui traversent nos vies tumultueuses avec la rectitude d'une voie romaine, puisqu'elles nous obligent à marcher au pas comme des gens bien élevés dont la circulation est réglée par le geste lent et mesuré des agents de police, même si chacun de nous continue en même temps à fredonner tout bas je ne sais quoi d'insensé : « Dormir, rêver peut-être... Là est la question... Encore un baiser, Desdémone » ou toute autre citation du même ordre. « Il fit une carrière relativement brillante. Il hérita d'un oncle une somme assez peu considérable. » Ainsi poursuit le biographe, et si c'était notre habitude de tirer sur nos bretelles pour relever notre pantalon, le biographe doit le dire, bien que ce soit parfois bien tentant de faire l'école buissonnière et de jouer à cache-cache avec les phrases. Mais il faut donner ces détails-là.

« Ce que je veux dire, c'est que j'ai fini par faire partie d'une certaine espèce d'hommes, que j'ai fait mon chemin dans la vie comme on se trace un sentier dans l'herbe à force d'y marcher sans cesse. Mes souliers en sont restés inégalement usés sur les côtés. Quand j'entrais dans une chambre, certains regroupements se produisaient. « Tiens, voilà Bernard! »

Combien de fois a-t-on prononcé ces paroles, et avec quelle variété de ton. Il y a eu, dans ma vie, beaucoup de chambres, et beaucoup de Bernards. Il y a eu tour à tour l'homme charmant, mais faible ; l'homme énergique, mais hautain ; l'esprit brillant, mais cynique ; le bon garçon, mais aussi, je n'en doute pas, l'affreux raseur ; l'homme aimable, mais froid ; le Monsieur débraillé, mais aussi (passons dans la pièce à côté) le dandy prétentieux et trop bien vêtu. Ce que j'étais à mes propres yeux différait encore de tout cela : tous ces Bernards ne me concernaient en rien. C'est pourquoi je me sens de plus disposé à m'incruster à ma place à table, devant les tartines du déjeuner, en face de ma femme qui, parce qu'elle est devenue entièrement mienne, et qu'elle n'est plus du tout la jeune fille qui se fleurissait d'une rose les jours où elle attendait ma visite, me procure le sentiment d'exister en pleine inconscience, comme une grenouille accroupie sur une feuille bien verte. Je lui demande de me passer le lait ; elle m'apprend que Marie va venir, et ces mots, si simples pour ceux qui ont hérité de tous les trésors séculaires de l'histoire, se chargent de sens pour nous qui les disons chaque jour, en pleine vie, au déjeuner du matin, à l'heure où l'on se sent dense et complet. Ce n'est pas seulement la langue, ce sont les muscles, les nerfs, les intestins, les veines, tous les engrenages de la machine humaine, qui fonctionnent superbement. Le mécanisme se contracte, se dilate comme celui d'une horloge, s'ouvre et se ferme ; on mange et on boit ; par moments, on parle. Beurre et rôties, café et lard grillé. *Le Times*, et le courrier du matin. Soudain, l'insistant appel du téléphone retentit, je me lève ; et d'un pas décidé je m'approche du récepteur. J'approche de mon oreille la bouche noire. J'observe avec quelle aisance mon esprit s'apprête à assimiler le message. On va peut-être (de telles idées me passent parfois par l'esprit) me proposer le gouvernement de l'Empire Britannique. Je constate que les atomes dispersés de mon attention se rassemblent, assimilent le message avec une magnifique vitalité, s'adaptent à un nouvel état de choses,

et créent ainsi dès l'instant où je raccroche le récepteur, un monde plus riche, plus puissant, plus compliqué où je suis appelé à jouer mon rôle, et où je me sens capable de le remplir. Puis, plantant mon chapeau sur ma tête, je pénètre dans un univers habité par d'innombrables hommes qui viennent eux aussi de planter leur chapeau sur leur tête, et tout en nous disputant les places assises dans le train de banlieue, nous échangeons le clin d'œil familier de rivaux et de camarades décidés à arriver au même but par mille ruses et par mille détours. Et ce but, c'est de gagner son pain.

« La vie est agréable. La vie est bonne. Le simple fait d'être en vie est une volupté. Prenons le premier individu venu doué d'une bonne santé. Il aime à manger et à dormir. Il aime prendre un peu l'air, et faire une rapide petite promenade le long du Strand. Ou bien, dans la campagne, il aperçoit un coq qui chante sur une haie, ou un poulain qui galope dans un champ. Il y a toujours quelque chose à faire. Mardi suit lundi ; mercredi succède à mardi. Chaque jour arrondit la même vague de bien-être, obéit au même rythme, avance un peu plus loin sur la plage ou meurt sur le sable à l'endroit marqué. C'est ainsi qu'un être s'accroît par couches successives, et devient robuste. Ce qui était âpre et craintif comme une poignée de grain lancé dans l'air et chassé çà et là par les coups de vents violents et désordonnés de la vie est maintenant semé à dessein, avec ordre et méthode.

« Mon Dieu, que la vie est agréable, que la vie est bonne. Comme la vie des petits boutiquiers me paraît supportable, en ce moment où le train traverse les faubourgs, et où j'aperçois des lumières dans les chambres à coucher. J'admire ces ouvriers actifs et énergiques comme une tribu de fourmis, qui se dirigent vers la ville, avec leur boîte à outils. Quelle force, quelle puissance, et quelle violence musculaire déploient ces hommes en pantalon blanc qui se disputent un ballon de football dans un champ, sous la neige. Etant agacé pour un rien (un plat mal réussi, peut-être), j'ai trouvé du plaisir à troubler d'une ondulation légère l'énorme stabilité de ma vie conjugale rendue plus

joyeuse encore par la prochaine naissance de notre enfant. A l'heure du dîner, j'étais de mauvaise humeur : j'ai fait des reproches injustes, comme un millionnaire jette pour se distraire cinq shillings par la fenêtre, ou comme un clown qui ferait exprès de buter contre un escabeau. Avant d'aller au lit, nous nous sommes réconciliés sur le palier, devant la fenêtre ouverte sur un ciel clair comme l'intérieur d'un saphir. « Grâce à Dieu, me suis-je dit, nous ne sommes pas obligés de faire mousser cette prose, de la transformer en poésie. Ce simple langage nous suffit. » Car le clair espace devant nous, absolument dépourvu d'obstacles, semblait permettre à nos pensées de s'étendre à l'infini, par delà le paysage tourmenté des cheminées et des toits, jusqu'à l'horizon sans tache.

« Et c'est alors que s'est produite cette brusque catastrophe : la mort de Perceval. « Qu'est-ce que le bonheur ? Qu'est-ce que la souffrance ? » me suis-je dit en descendant l'escalier le jour de la naissance de notre enfant, comme si ces deux états divisaient exactement mon corps... En même temps, j'observais ce qui se passait dans la maison : un rideau agité par le vent, la cuisinière qui chantait ; la porte entrebâillée laissait apercevoir une armoire. Je me suis dit, parlant de moi comme s'il s'agissait d'un autre : « Accordons encore un instant de répit à ce malheureux. Dès qu'il sera entré dans le salon, il va se mettre à souffrir. Pas moyen d'y échapper. » Mais pour exprimer la douleur, les mots manquent. Il faudrait ici des cris, des craquements, des fissures, des reflets blancs passant sur la cretonne des tentures, une nouvelle perception du temps, de l'espace ; il faudrait aussi donner l'impression d'une extrême fixité des choses qui passent ; de bruits très éloignés, et soudain très proches ; de la chair broyée dont le sang jaillit ; d'une articulation soudainement démise ; et, par delà toutes ces choses apparaîtrait je ne sais quoi de très important, mais de très mystérieux, qu'on ne peut saisir que dans la solitude. Je suis sorti. J'ai vu le premier matin que Perceval ne verrait pas : les moineaux ressemblaient à des

jouets sautillant le long d'un fil tenu par un enfant. Comme c'est étrange de voir les choses du dehors, d'admirer leur beauté avec détachement. En un sens, on se sent délivré d'un fardeau. Toute prétention, tout faux semblant, toute illusion disparaît, et doué à la fois de légèreté et de transparence, on a l'étrange impression d'être soi-même invisible et de voir à travers les choses. « Quelle sera la prochaine découverte ? » me suis-je demandé, et pour rester dans l'état d'esprit propice, je n'ai pas acheté le journal, et je suis allé au musée. Des Madones et des colonnades, des arcades et des orangers pendaient au mur, paisibles comme au premier jour de la création, mais accoutumés au visage de la douleur, et moi, je les regardais. « Ici, me suis-je dit, nous sommes ensemble, et rien ne s'interpose entre Perceval et moi. » Cette liberté, cette immunité me semblaient une conquête, me plongeaient dans une telle exaltation qu'il m'arrive parfois encore de retourner dans ce musée, après tant d'années, pour retrouver, et cette exaltation, et Perceval. Mais cela n'a pas duré. Le pire tourment, c'est l'horrible activité de l'imagination ; l'œil de la pensée voit Perceval tomber, et l'expression de son visage, et l'endroit où on l'a transporté, et des hommes nus, un linge autour des reins, manœuvrant des éventails, et des bandages, et la boue. Puis vient le terrible coup de griffe d'un souvenir contre lequel jamais je ne pourrai me défendre, que jamais je ne pourrai chasser : je ne suis pas allé avec lui à Hampton-Court. Les griffes déchirent ; les mâchoires broient ; je ne suis pas allé à Hampton-Court. En dépit de ses protestations impatientes que cela n'avait aucune importance, pourquoi ai-je interrompu, pourquoi ai-je gâché ce moment de parfaite communauté ? Et pourtant, je me le répète avec obstination, je ne suis pas allé à Hampton-Court. Et c'est ainsi que j'ai été chassé du sanctuaire par des démons vengeurs, et que je suis allé me réfugier chez Jinny, parce qu'elle avait un chez soi, une chambre avec des guéridons et de petits bibelots disposés sur les tables. Là, j'ai confessé en pleurant que je n'étais pas allé à Hampton-Court

avec Perceval. Elle se rappelait d'autres fautes du même genre, légères à mes yeux, mais dont le souvenir la torturait, et me montrait ainsi combien l'impossibilité de mettre en commun nos peines les aggrave, et assombrit la vie. Mais une femme de chambre entra bientôt avec un billet et lorsque Jinny s'assit pour y répondre, lorsque je vis que j'étais curieux de savoir à qui et pourquoi elle écrivait, ce fut comme si j'avais vu tomber les premières feuilles sur une tombe. Je nous ai vus, poussés par delà l'instant présent, le laissant derrière nous pour toujours. Puis, assis côte à côte sur le canapé, nous nous sommes gorgés de lieux communs mille fois employés avant nous. Nous avons comparé Perceval au lis sitôt fané : Perceval, que j'aurais voulu voir vivre assez longtemps pour perdre ses cheveux, pour secouer les gens en place, pour vieillir avec moi. Le lis de nos phrases poussait déjà sur sa tombe.

« C'est ainsi que ce moment de sincérité prit fin ; ce qui était réel devint symbolique, et ce changement me fut insupportable. Mieux vaut blasphémer ce mort par nos rires et par les reproches que nous infligeons à sa mémoire que de le recouvrir de nos phrases, et de laisser germer ces fades lis. Bref, j'ai cessé de parler de Perceval, et Jinny, qui respecte la plénitude de l'instant présent et n'a ni souci de spéculations philosophiques ni de l'avenir, se redressa comme sous un coup de fouet, se poudra (j'aime Jinny pour ce soin qu'elle a d'elle-même), et me dit au revoir, debout sur le seuil, tout en retenant de la main ses cheveux pour que le vent ne dérange pas sa coiffure. Et je l'honore pour ce geste, car il confirme notre détermination de ne pas laisser les lis pousser sur les tombes.

« J'observais avec une lucidité désillusionnée la méprisable nullité des rues, les porches, les stores aux fenêtres, les vêtements ternes, l'expression voluptueuse et cupide des femmes contemplant les vitrines, les vieux messieurs promenés dans les fauteuils à roulettes, les gens traversant prudemment la chaussée : l'universelle volonté de vivre de ces imbéciles sur la tête de qui une tuile peut tomber, ou

qu'une auto qui dérape peut à tout instant écraser sur le trottoir, car on ne peut répondre de rien, du moment qu'un ivrogne a le droit de circuler dans la ville, un volant en main. J'étais comme quelqu'un qui a ses entrées dans les coulisses ; quelqu'un qui sait comment les effets se produisent. Mais je suis rentré dans ma confortable maison, et la bonne m'a conseillé de monter dans ma chambre.

« Sommes-nous sans épée, sans armes, incapables de jeter bas ces murailles, cette vie protégée, ces gens qui se calfeutrent derrière des rideaux, font des enfants, et se réveillent chaque matin plus engagés, plus compromis, parmi leurs livres et leurs tableaux ? Plutôt s'user comme Louis à la recherche de la perfection ; ou comme Rhoda nous fuir au désert ; ou élire un seul bien-aimé parmi les multitudes d'êtres humains, comme Neville ; ou ressembler à Suzanne, et maudire ou bénir tour à tour le brûlant soleil et la mordante gelée ; ou être comme Jinny un honnête animal. Tous ont leurs moments d'extase, leur sens secret de la mort, quelque chose enfin qui les soutient. J'ai rendu visite à chacun de mes amis, tour à tour ; j'ai essayé d'ouvrir de mes gros doigts leurs cassettes fermées. J'ai porté sous leurs yeux ma douleur, non, pas même ma douleur, mais ce sentiment de l'incompréhensible mystère de la vie, et je leur ai demandé de l'examiner avec moi. Des gens cherchent un refuge auprès des prêtres ; d'autres, dans la poésie ; moi, je me réfugie auprès de mes amis, auprès de mon propre cœur ; je pars à la recherche de quelque chose d'intact au milieu des fragments et des membres de phrases, moi à qui ne suffit pas la beauté de la lune et des arbres ; moi, pour qui le contact humain est tout, et qui pourtant ne parvient pas à l'établir, moi si imparfait, si faible, si inexprimablement seul. Dans cette solitude, je demeure assis.

« Serait-ce la fin de l'histoire ? Un soupir ? Un dernier frisson de la vague ? Un filet d'eau qui s'écoule et meurt dans le ruisseau ? Je touche cette table placée devant moi, et je rentre en possession de la réalité présente. L'huilier sur

un buffet ; une corbeille pleine de petits pains ; une coupe remplie de bananes : ce sont là des objets bien rassurants. Mais si toutes les histoires sont fausses, où conclure, où commencer ? La vie ne se prête peut-être pas au traitement que nous lui faisons subir quand nous essayons de la peindre. Assis devant la table, tard dans la nuit, on souffre d'être impuissant à changer le cours des choses. Les étiquettes ne servent à rien. La vague meurt perdue dans une crevasse aride. Assis dans la solitude, on se croit épuisé ; les flots de notre vie peuvent à peine encercler faiblement cette tige de chardon de mer ; nous n'arrivons même pas jusqu'à ce galet placé hors de la portée des flots. Tout est terminé : nous ne sommes plus. Mais attendez un peu (et mon attente à moi a duré toute la nuit), de nouveau, un élan nous traverse ; nous nous redressons, nous déployons une blanche crinière d'embrun ; nous nous élançons à l'assaut du rivage ; et rien n'est capable de nous retenir. Ce qui signifie que je me suis lavé et rasé, que j'ai déjeuné sans éveiller ma femme, que j'ai mis mon chapeau, et que je suis sorti gagner mon pain. Au lundi, le mardi succède.

« Et pourtant, il me restait un doute, un point d'interrogation. J'étais surpris, quand j'ouvrais une porte, de trouver dans la chambre des gens occupés ; j'hésitais, en prenant une tasse de thé, ne sachant pas s'il fallait demander du sucre ou de la crème. Et la lumière des étoiles tombait sur ma main, comme elle le fait en ce moment, après avoir voyagé pendant des millions d'années. Pendant un instant, cette idée me faisait frémir, mais pendant un instant seulement, car mon imagination se fatigue vite. Mais il me restait un doute. Dans mon esprit palpait une ombre, pareille aux ailes du papillon de nuit qui rôde dans une chambre ; le soir, autour des chaises et des tables. Par exemple, quand je suis allé dans le Lincolnshire, cet été-là, pour voir Suzanne, et qu'elle s'est avancée vers moi à travers le jardin avec ce mouvement paresseux qui rappelait celui d'une voile à demi-gonflée, avec son léger roulis de femme enceinte. De nouveau, je me suis dit : « La vie

continue, mais pourquoi ? » Nous nous sommes assis dans le jardin ; les charrettes de la ferme passaient, débordantes de foin ; on entendait l'habituel bavardage champêtre des corneilles et des colombes ; des filets et des sacs de mous-seline protégeaient les fruits ; le jardinier creusait la terre. Des abeilles bourdonnaient dans les rouges calices des fleurs ; des abeilles s'incrustaient sur les tournesols, comme sur un bouclier d'or. Le vent promenait sur l'herbe de petits brins de bois mort. Le monde, plein d'une brumeuse conscience de soi-même, obéissait vaguement à un rythme, mais tout cela m'était odieux comme un filet qui m'eût enveloppé de ses mailles, et par lequel je me serais laissé ligoté. Celle qui avait refusé Perceval acceptait cet univers, et c'est de toutes ces choses qu'elle recouvrait sa tombe.

« Assis sur un banc, sur le quai de la gare, j'ai compris avec quelle facilité nous cédon, nous nous soumettons à la stupide nature. Des bois couverts d'épaisses feuilles vertes s'étendaient devant moi. Et une senteur, ou un bruit peut-être, atteignit mes nerfs, et réveilla d'anciens souvenirs. Je revis les visages aperçus à travers le bois de hêtres, à Elverdon, la dame assise à sa table à écrire, les jardiniers qui balayaient. Mais j'ajoutais désormais à ces intuitions de l'enfance les apports de l'âge mûr : l'accablement et la satiété ; le sens des fatalités inévitables ; la mort, la connaissance de nos limites, et l'expérience que la vie est bien plus dure qu'on aurait cru. Et soudain, comme dans mon enfance, je pris conscience de la présence de l'Ennemi : l'instinct de la lutte s'éveilla dans les profondeurs de mon être. Je bondis en proposant à Suzanne de visiter les environs. Et l'horreur de la situation prit fin.

« Mais à quelle situation mettre fin désormais ? Tout est platitude, accablement. Et que reste-t-il à explorer ? Le bois ne cache plus de secret sous ses feuillages. Un oiseau qui s'envole ne m'inspirerait plus de poème — je me contenterais de répéter ce que j'ai dit autrefois. Si je pouvais mesurer les courbes de ma vie à l'aide d'un bâton gradué, le moment présent serait tout en bas : tas inutile reposant

dans la boue à l'abri des vagues. C'est à ce moment-là que je me suis assis, le chapeau sur les yeux, et le dos appuyé à une haie, tandis que les troupeaux de moutons avançaient tranquillement, pas à pas, sur leurs pattes raides et pointues d'animaux d'Arche de Noé. Mais si vous appuyez assez longtemps une lame émoussée contre une meule, quelque chose jaillit : le tranchant de la lame s'orne d'une dentelure d'étincelles. Ainsi, je m'appuie contre la masse banale de vulgarité et d'erreur, et une flamme de haine, une flamme de mépris jaillit en moi. Je reprends en mains ma pensée, mon être, ces vieux outils déjetés, presque hors d'usage, et je m'en sers pour frapper un grand coup sur la surface huileuse de l'eau morte où flottent au hasard ces bouts de bois et ces brins de paille, toutes ces petites épaves dégoûtantes. J'ai bondi ; j'ai lancé mon cri de guerre. Je rentrais dans le monde de la lutte et de l'effort ; je reprenais la guerre incessante, l'absorbante poursuite de chaque jour, avec ses victoires et ses défaites, ses exterminations et ses butins. Les arbres disséminés çà et là s'ordonnaient ; le vert épais des feuilles s'éclaircit, devint une dansante lueur. J'avais réussi à les emprisonner dans une métaphore soudaine. Une simple tournure de phrase les arrachait au chaos.

« Le train entrant en gare. Le train étiré le long du quai s'arrêta. Je pris le train. Le soir même, je rentrais à Londres. Comme elle est satisfaisante, cette atmosphère de bon sens et de fumée de tabac : des vieilles femmes grimpent péniblement dans des wagons de troisième classe avec des paniers ; on suce des pipes ; les amis qui descendent à des stations de banlieue se séparent avec des *Bonne Nuit* et des *A demain*. Et cette fois, les lumières de Londres, ce n'est plus l'extase éblouissante de la jeunesse, ce ne sont plus les bannières violettes déchirées dans le combat, mais tout simplement les lumières de Londres : les dures lumières électriques, les bureaux éclairés au dernier étage des maisons ; les réverbères qui se succèdent le long du trottoir sec ; et des flammes de torches qui flamboient au-dessus des

marchés à ciel ouvert. J'aime tout cela, quand pour un instant j'ai réussi à repousser l'Ennemi.

« J'aime aussi à voir passer le bruyant cortège de l'existence, au théâtre, par exemple. L'animal des champs, l'animal terrestre aux traits informes, au teint d'argile, se met ici debout, et avec des effort infinis et naïfs lutte contre les bois et les prés revêtus de verdure, et contre les moutons qui avancent d'un pas lent, sans cesser de paître. Naturellement, des fenêtres étaient éclairées dans les longues rues grises ; des tapis déroulés recouvraient une bande de trottoir ; il y avait des chambres tenues en ordre, garnies de meubles, du feu, de la nourriture, du vin, et des conversations. Des hommes aux mains infirmes, des femmes portant des perles baroques aux oreilles entraient et sortaient. J'ai vu des visages de vieillards que le travail de la vie avait creusé de mille rides, et de mille grimaces ; et la beauté si jalousement entretenue qu'elle semblait jaillir avec une fraîcheur de source même au front des vieilles femmes ; et la jeunesse si prête au plaisir qu'on finit par croire que le plaisir doit exister. C'est sans doute pour cela que les prairies ondulent et que les vagues de la mer palpitent ; et les bois frémissent au passage d'oiseaux multicolores seulement à cause de la Jeunesse et de ses espérances. C'est là qu'on rencontre Jinny et Hal, Tom et Betty : c'est là que nous avons eu nos moments de gaieté et que nous avons mis en commun nos secrets ; et jamais nous ne nous sommes séparés sur le seuil sans nous mettre d'accord pour nous réunir dans un autre endroit, tel que le proposaient l'occasion et la saison de l'année. La vie est agréable. La vie est bonne. Mardi succède à Lundi, et Mercredi vient ensuite.

« Oui, mais au bout de quelque temps, il y a tout de même une différence. Il se peut qu'un soir l'aspect d'une chambre, ou l'arrangement des fauteuils nous aide à prendre conscience de ce changement. On trouve agréable de s'affaler sur ce canapé placé dans un coin, et de regarder, et d'écouter. Puis, soudain, deux personnes qui tournent le dos à la fenêtre

se silhouettent contre les larges branches d'un arbre. On se dit avec une brusque émotion : « Voici des formes sans visage, toutes revêtues de beauté. » Et dans l'intervalle de silence où se propagent les ondes de cette émotion, la jeune femme avec qui on aurait dû continuer à causer se dit : « Il se fait vieux. » Mais elle se trompe. Ce n'est pas la vieillesse : c'est simplement une nouvelle goutte qui se forme, une nouvelle secousse imprimée aux choses par le Temps. Nous nous glissons en rampant hors du buisson de groseilliers, et nous débouchons dans un plus vaste univers. Le monde nous révèle enfin son vrai sens. (C'est là notre perpétuelle illusion). Pendant un instant, dans le coin d'un salon, notre vie s'accorde ainsi à la marche majestueuse du jour dans les cieux.

« C'est pour cette raison qu'au lieu d'enfiler péniblement mes souliers vernis, et de chercher une cravate passable, je suis allé chez Neville. Je suis allé chez mon vieil ami, qui m'a connu quand j'étais Byron, quand j'étais un jeune homme de Meredith, et aussi le héros de ce roman de Dostoïevsky dont j'ai oublié le nom. Je l'ai trouvé seul, occupé à lire. Les objets étaient en ordre sur la table de travail ; le rideau méthodiquement tiré tombait en plis droits ; un coupe-papier était glissé entre les feuilles d'un livre français ; et je me suis dit que l'attitude ou les vêtements qu'eurent nos amis quand nous les avons rencontrés pour la première fois ne changent plus jamais. Neville était assis dans ce même fauteuil, vêtu de ces mêmes vêtements depuis notre première rencontre. Tout ici respirait la liberté et l'intimité paisible : le reflet du feu faisait ressortir du rideau la forme ronde d'une pomme. Assis dans cette chambre, nous avons causé, nous avons flâné le long de l'avenue ombragée d'arbres au feuillage épais et murmurants, d'arbres chargés de fruits à l'ombre desquels nous nous sommes promenés si souvent que le sol piétiné reste nu désormais autour de leurs racines, autour de nos poèmes et de nos pièces préférés. Oui, le sol où nous allons et venons sans cesse au hasard restera nu désormais. Dès que j'ai un moment à perdre,

je prends un livre. Si je m'éveille la nuit, c'est à la recherche d'un livre que je tâtonne le long de l'étagère. Un vaste amoncellement de connaissances oubliées grandit sans cesse dans ma cervelle, et j'y ajoute perpétuellement du nouveau. De temps à autre, je réussis à en détacher un morceau, le nom de Shakespeare par exemple ou celui d'une vieille femme appelée Peck, et je me dis, tout en fumant une cigarette dans mon lit : « C'est ça, Peck... Et ça, ici, c'est Shakespeare... » avec une certitude dans la connaissance, un sens de possession intellectuelle qui me procure des joies infinies, mais incommunicables. Donc, Neville et moi nous avons mis en commun nos Pecks et nos Shakespeares ; nous avons comparé sur ce point nos versions différentes ; et cet échange de vues permet à chacun d'apercevoir sous un meilleur jour son propre Shakespeare et sa propre Peck. Puis, nous nous sommes laissé glisser dans un de ces silences que troublent de temps à autre quelques rares paroles, comme si une nageoire fendait ces vastes étendues muettes, mais bien vite, la nageoire de la pensée sombre à nouveau dans les profondeurs, laissant derrière elle un petit sillage de satisfaction de soi.

« Mais, soudain, on entend de nouveau le battement de la pendule. Nous reprenons conscience d'un univers différent de celui où nous étions plongés. C'est pénible, cela. C'est à cause de Neville que le temps où nous vivions a changé de rythme. Lui, qui pensait tout à l'heure dans ce Temps infini où se meut l'intellect, et où seul l'éclair d'un instant nous sépare de Shakespeare, se mit à tisonner le feu, et commença de vivre dans le temps de cette autre horloge qui marque l'approche d'une personne et d'un rendez-vous. Le noble et vaste espace de sa pensée se rétrécit. Il était maintenant sur le qui-vive. Je le sentais attentif aux bruits de la rue. Je remarquais la façon dont il déplaçait un coussin. Parmi les myriades d'êtres humains et toute l'étendue du temps passé il avait choisi un être, un moment en particulier. On entendit un bruit dans le vestibule. Ce qu'il disait vacilla dans l'air comme une flamme

tremblante. Je le surveillais, pendant qu'il s'efforçait de reconnaître un pas entre tous les pas, guettant le signe attendu, jetant sur la poignée de la porte un rapide coup d'œil de reptile. (De là provient l'étonnante acuité de sa perception : il s'est sans cesse entraîné à l'attention auprès d'un être aimé). Une passion si complètement centrée sur soi refuse le reste du monde comme une eau limpide et calme filtre toutes les matières étrangères. Je me suis rendu compte combien ma propre nature était vague, nuageuse, et chargée de dépôts, chargée de doutes, chargée de tournures de phrases et d'annotations dans des carnets. Les plis du rideau s'immobilisèrent, devinrent sculpturaux : le presse-papier sur la table se fit plus dur, plus pesant ; le dessin dans la trame des rideaux se mit à briller ; tout devint net ; tout devint extérieur ; tout fit partie d'une scène où je ne jouais aucun rôle. Aussi, je me suis levé ; j'ai quitté Neville.

Bon Dieu, comme elles m'ont ressaisi au moment où je sortais de cette chambre, les griffes de l'ancienne douleur, le désir de quelqu'un d'absent. Qui ? Tout d'abord, je ne le savais pas, puis, je me suis souvenu de Perceval. Je n'avais pas pensé à lui depuis des mois. Maintenant, ce que je voulais, c'était rire avec lui, rire de Neville avec lui, marcher avec lui, bras dessus, bras dessous, en riant. Mais il n'était pas là. La rue était vide.

« Comme c'est étrange, la façon dont les morts se jettent sur nous au coin des rues, ou dans les rêves !

« Ce même coup de vent glacé m'a emporté cette nuit-là à travers Londres en quête d'autres amis, de Louis et de Rhoda, dans mon désir de certitude et de contact humain. En montant l'escalier, je me suis demandé quelle était la nature de leurs relations ? Que se disaient-ils, quand ils étaient seuls ensemble ? Je m'imaginai Rhoda, un peu gauche, tenant en main la théière. Elle regardait vaguement par-dessus les toits d'ardoise, elle, la nymphe de la fontaine, toujours en pleurs, obsédée par des visions, toujours plongée dans un rêve. Elle écartait le rideau pour regarder dans la nuit. « Ah, s'en aller, murmurait-elle. La

lande est sombre sous la lune... » J'ai sonné ; j'ai attendu. Louis était peut-être occupé à verser dans une soucoupe du lait pour le chat . Louis, dont les mains osseuses se serrent, pareilles aux vannes d'une écluse se refermant avec un lent effort sur l'énorme tumulte des eaux, Louis, qui savait ce qui a été dit par les Égyptiens, par les Indiens, par des hommes aux pommettes saillantes, et des solitaires revêtus de chemises de crin. J'ai frappé ; j'ai attendu ; pas de réponse . J'ai redescendu l'escalier d'un pas lourd. Nos amis, comme ils sont loin de nous, comme ils sont silencieux, comme nous les voyons rarement et comme nous connaissons peu leur vie. Et moi aussi, je suis pour eux mystérieux et confus comme les rares apparitions d'un fantôme. Certes, la vie est un rêve. La flamme de volonté qui danse dans quelques yeux est vite soufflée, vite éteinte. Je me suis souvenu de mes amis. J'ai pensé à Suzanne. Elle avait acheté de nouvelles propriétés. Des concombres et des tomates mûrissaient dans ses serres. La vigne morte sous la gelée de l'an passé recommençait à pousser deux ou trois feuilles. Elle marchait d'un pas lourd à travers ses pâturages, accompagnée de ses fils. Elle se promenait dans son domaine, suivie par des hommes guêtrés de cuir, montrant du bout de sa canne un toit, une haie, un mur qu'il s'agissait de réparer. Les pigeons la suivaient, en se dandinant, dans l'attente du grain qu'elle laisserait s'écouler entre ses doigts robustes faits de terrestre argile. « Mais, soupire-t-elle, je ne me lève plus jamais à l'aurore... » Ensuite, Jinny, qui reçoit sans doute un nouvel invité : un jeune homme. La banale conversation atteint son but secret. La chambre a été laissée dans une demi-obscurité, les fauteuils sont placés à l'angle propice. Car elle guette encore l'instant favorable. Sans illusions, dure et claire comme le cristal, elle erre en plein jour, la poitrine nue. Elle laisse les traits du soleil percer sa poitrine. Quand la boucle de cheveux blanchit sur son front, elle l'entrelace bravement à ses autres boucles. Quand on viendra pour l'ensevelir, on trouvera tout en ordre chez elle. Les bouts de rubans seront soigneusement enroulés. Mais la

porte continue à s'ouvrir ? Qui est-ce ? Elle se lève pour recevoir le visiteur, toute prête, comme pendant ces premières nuits de printemps où l'ombre d'un arbre, au seuil de ces solennelles maisons de Londres pleines de citoyens paisiblement endormis, suffisait à peine à abriter ses amours. Et le grincement des trams se mêlait à ses gémissements de volupté, et le froissement des feuilles éventait sa langueur, la lassitude délicate à laquelle elle s'abandonnait, satisfaite et rafraîchie. Nos amis, comme nous les voyons rarement, comme nous les connaissons peu. Et pourtant, quand je cause avec un inconnu, et que je m'efforce de lui raconter ma vie, comme je le fais ce soir, à cette table, ce n'est pas seulement vers mon propre passé que je me retourne ; je ne suis pas un seul être, mais plusieurs : je ne sais pas exactement qui je suis, Jinny, Suzanne, Neville, Rhoda ou Louis, ni comment distinguer mon existence de la leur.

« Je pensais à cela pendant cette soirée du début de l'automne où nous nous sommes réunis encore une fois pour dîner à Hampton-Court. Nous avons commencé par nous sentir très mal à l'aise, car chacun de nous se trouvait désormais engagé dans un ordre de choses que contredisaient les vêtements ou la canne de chaque nouvel arrivant. J'ai vu Jinny regarder les doigts épais de Suzanne et dissimuler aussitôt ses mains ; en contemplant Neville, si correct, si soigné, j'ai pris conscience du vague de ma vie enveloppée d'une brume de paroles.

« De son côté, Neville s'est mis à se vanter, car il avait honte de ses succès, et de sa vie passée dans une seule chambre, consacrée à un seul être aimé. Louis et Rhoda, les conspirateurs, les espions assis à notre table, se sont dit : « Après tout, Bernard est capable d'obliger le garçon à aller nous chercher des petits pains et ce talent nous est refusé, à nous. » Pendant un instant, nous avons eu sous les yeux le cadavre de l'être humain complet que nous n'avions pas réussi à être, mais auquel nous ne parvenions pas à renoncer. Nous avons eu sous les yeux tout ce que nous n'avons pas été, tout ce qui nous a manqué, et pendant

un instant, nous en avons voulu à nos amis d'avoir réussi là où nous échouons, comme les enfants qui regardent diminuer leur beau gâteau entier qu'on vient de couper en tranches.

« Quoi qu'il en soit, nous avons bu notre bouteille de vin, et, sous le charme de ce breuvage, nos reproches et nos comparaisons ont cessé. Vers le milieu du repas, nous avons senti peser sur nous les vastes ténèbres extérieures : tout ce qui nous est étranger, tout ce que nous ne sommes pas. Le vent, le bruit des roues de voitures devint le vacarme du Temps, et nous nous sentions précipités, vers quoi ? Et qu'étions-nous ? Pendant un instant, nous disparaissions, éteints comme des étincelles dans un papier noirci par le feu, et les ténèbres faisaient leur clameur de tempête. Nous avons traversé le temps et l'histoire. Pour moi cet état n'a duré qu'une seconde. Un acte de ma volonté y a mis fin. J'ai frappé la table de ma cuiller. Si je pouvais mesurer les choses à l'aide d'un compas, je ne manquerais pas de le faire, mais il faut bien que j'aligne des phrases, puisque la parole est ma seule mesure. J'oublie la phrase que j'ai élaborée à cette occasion. Nous étions de nouveau six personnes assises autour d'une table à Hampton-Court. Nous nous sommes levés tous ensemble, et nous avons descendu l'avenue. Dans le transparent, l'irréel crépuscule, la joie et la sensualité ont repris possession de moi par bouffées, comme l'écho de voix et de rires qu'on entend résonner de loin dans un sentier.

« J'ai vu resplendir contre une grille, contre le tronc d'un cèdre, le visage de Neville et de Jinny, de Rhoda, de Louis, de Suzanne, et de moi-même, notre vie, notre identité. Le Roi Guillaume continuait de me sembler un personnage irréel, avec sa couronne de clinquant. Mais nous, appuyés tous les six contre ce mur, contre ces branches, élus parmi des millions d'êtres humains, pour un instant arrachés à l'infinie abondance du passé et de l'avenir, nous resplendissions. Le moment présent suffisait, contenait tout. Puis, comme une vague qui déferle, Neville, Jinny, Suzanne et moi, nous sommes séparés, nous nous sommes abandonnés, qui à cette

feuille, qui à cet oiseau, à un enfant qui passait avec un cerceau, à un chien qui s'approchait de nous pour être caressé, à la chaleur que les bois tiennent en réserve après un jour d'été, aux lueurs qui s'entrelaçaient comme de blancs rubans sur les eaux dansantes. Nous nous sommes séparés, nous nous sommes perdus dans les ténèbres des arbres, laissant Rhoda et Louis seuls sur la terrasse, auprès d'une urne de pierre.

« Quand nous sommes remontés à la surface après cette plongée si profonde et si douce, c'est avec une espèce de gêne que nous avons retrouvé les deux conspirateurs immobiles à l'endroit où nous les avons laissés. Ce qu'ils avaient gardé, nous l'avions perdu. Nous avons interrompu quelque chose. Mais nous étions las, et un voile poudreux retombait sur nos actes, bons ou mauvais, sur notre satisfaction ou sur notre échec. Les lumières s'éteignaient au moment où nous faisons halte sur la terrasse qui domine la rivière. Les bateaux à vapeur se vidaient de leurs touristes ; on entendait au loin un son de voix et de chansons joyeuses, comme si des gens, agitant leurs chapeaux, avaient formé un chœur avant de se séparer. Le son du chœur nous arrivait par delà la rivière, et j'ai senti s'agiter en moi le vieux désir de toute ma vie, le désir d'entonner ce même chant, de me perdre dans la clameur des voix humaines, de me laisser porter par la vague de triomphe, de passion, de joie presque insensée. Mais pas à ce moment-là. Non, je ne pouvais pas me ressaisir, me mettre à part ; je ne pouvais pas m'empêcher de laisser tomber à l'eau les choses qui un instant plus tôt avaient excité ma curiosité, mon amusement, ma jalousie, ma vigilance, et mille autres sentiments encore. Je ne pouvais pas m'opposer à cette incessante dispersion, à cette fuite silencieuse sous les arches du pont, autour des bouquets d'arbres et des flots, jusqu'aux embouchures où les oiseaux de mer se perchent sur des pieux au bord du rivage, et où le flot plus rude devient une vague de l'océan. Je ne pouvais pas m'arracher à cette dispersion. Bref, nous nous séparâmes.

« Était-ce une sorte de mort, cette fuite, ce confus mélange avec Suzanne, Jinny, et Neville, et Rhoda et Louis ? Un nouvel assemblage d'éléments ? Un présage de ce qui doit venir ? La phrase avait été griffonnée, le livre avait été fermé, car mon goût pour l'étude est intermittent. Je ne récite jamais mes leçons à l'heure dite. Plus tard, descendant Fleet Street au moment de la sortie des magasins, je me suis souvenu de ce moment ; je l'ai continué. « Passerai-je ma vie à frapper ma cuiller sur la nappe ? me suis-je dit. Ne dois-je pas finir par céder comme les autres ? » Les autobus encombrés se suivaient à la file et s'arrêtaient avec un bruit métallique, comme le cliquetis des anneaux d'une chaîne. Des gens passaient.

« Des multitudes d'hommes portant une serviette d'avocat sous le bras, apparaissant et disparaissant avec une incroyable rapidité, passaient avec le vacarme d'une rivière après la pluie, ou d'un train dans un tunnel. J'ai choisi mon moment pour traverser ; je me suis enfoncé dans une ruelle sombre, et je suis entré dans la boutique de coiffeur où j'ai l'habitude de me faire couper les cheveux. J'ai appuyé la tête sur un dossier, et on m'a enveloppé d'un drap. Des miroirs me faisaient face : ils reflétaient mon corps garrotté, et les gens qui passaient, s'arrêtaient, regardaient, et repartaient avec indifférence. Le coiffeur commença à promener ses ciseaux dans mes cheveux. Je me sentais impuissant à arrêter les froides oscillations de l'acier. C'est ainsi qu'on nous coupe par jonchées, me suis-je dit ; ainsi nous gisons côte à côte sur l'herbe humide, branches en fleur et branches mortes. Nous n'avons plus à nous exposer au vent et à la neige au sommet dépouillé des haies vives ; nous n'avons plus à nous tenir droit dans la tempête qui souffle sur nous, ni à porter courageusement notre blanc fardeau ; nous n'avons plus à nous tenir immobiles, silencieux, par ces pâles soleils de midi où les oiseaux se réfugient sur les branches, et où l'humidité blanchit les feuilles. Nous avons été coupés ; nous sommes tombés. Nous faisons désormais partie de l'insensible univers qui dort quand au dedans de

nous la vie tressaille, et se ranime comme de la braise quand nous gisons endormis. Nous avons renoncé à la place qui nous appartenait, et nous gisons désormais à terre, aplatis, flétris, et bien vite oubliés. A ce moment, je me suis aperçu que le coiffeur louchait vers quelque chose qui l'intéressait dans la rue.

« Qu'est-ce qui intéressait le coiffeur ? Qu'est-ce que le coiffeur voyait dans la rue ? C'est par de telles questions que je suis rappelé à la vie. (Car je ne suis pas un mystique : sans cesse, quelque chose me tire par la manche : la curiosité, l'envie, l'admiration, l'intérêt que je prends à la vie des coiffeurs me ramène à la surface). Pendant qu'il brossait mon pardessus, je l'ai regardé attentivement afin de le pénétrer jusqu'à l'âme, et, balançant ma canne, je me suis dirigé vers le Strand. Là, j'ai évoqué pour me servir de repoussoir l'image de Rhoda, toujours furtive, avec ses yeux sans cesse pleins de crainte, toujours à la recherche d'une colonne perdue dans le désert, pour la découverte de laquelle elle donnerait sa vie. « Attendez, lui disais-je tout en lui prenant le bras en imagination (car c'est ainsi que nous traitons nos amis). Attendez que ces autobus soient passés. Ne traversez pas si imprudemment. Ces hommes sont vos frères. » En m'efforçant de la persuader, je tâchais aussi de me persuader moi-même. Car nous n'avons pas qu'une seule vie, et j'ignore parfois si je suis homme ou femme, si je suis Bernard ou Neville, Louis ou Suzanne, Jinny ou Rhoda, si étranges sont nos contacts les uns avec les autres.

« Balançant ma canne, et sentant un chatouillement sur ma nuque rasée de frais, j'ai traversé cette rue près de Saint-Paul où des camelots offrent sur des plateaux des jouets à un sou importés d'Allemagne. Saint-Paul : la poule couveuse aux ailes étendues autour de qui s'agite le flot des foules humaines, le va-et-vient des autobus à cette heure de la sortie des bureaux. J'ai pensé à la façon dont Louis monterait ses marches, avec son veston impeccable, sa canne à la main, son pas anguleux, un peu sautillant, et son accent

australien (« Mon père, un banquier à Brisbane »). Il entretrait sans doute ici avec plus de respect pour ces vieilles cérémonies que moi, qui entends ces mêmes rengaines depuis un millier d'années. Quand je pénètre dans cette église, je ne manque jamais de remarquer le nez usé des statues, les cuivres polis, la psalmodie des chants d'où se détache une voix de jeune garçon qui tournoie en gémissant comme une colombe égarée. Je ricane devant l'enflure et l'absurdité de telle tombe baroque, avec ses trompettes, ses victoires, ses blasons, et la certitude, si bruyamment affirmée de la résurrection, de la vie éternelle. Mes yeux observateurs découvrent dans un coin un enfant pâle de respect, un vieux soldat au pas traînant, ou les genuflexions des pauvres demoiselles de magasin aux seins plats, épuisées par Dieu sait quels combats intérieurs, qui viennent se réfugier ici pour un instant à l'heure de la sortie des bureaux. J'erre, je regarde, j'admire, et parfois, furtivement, je m'efforce de m'élever sur l'aile de la prière de quelqu'un jusqu'au haut du dôme, et plus loin, et plus haut, jusqu'où vont les prières. Mais comme une colombe gémissante et perdue, je ne me maintiens pas à cette hauteur, je retombe, les ailes palpitantes, et viens me poser sur une gargouille bizarre, sur le nez usé d'une statue, sur quelque absurde pierre tombale. Avec admiration, avec ironie, je recommence à observer les touristes au pas traînant, leur Baedeker en main, tandis qu'une voix de jeune garçon s'élançe de nouveau à l'intérieur du Dôme, et que parfois l'orgue s'abandonne à des moments de triomphe qui font penser au pas massif d'un éléphant. Je me demande comment Louis parviendrait à amalgamer tout cela ? Comment parviendrait-il à nous délimiter, à nous unir, à l'aide de son fin porte-plume trempé dans l'encre rouge ? La voix s'éteint à l'intérieur du dôme, dans un gémissement.

« Je me retrouve de nouveau dans la rue, balançant ma canne ; je regarde ce que contiennent les plateaux de fil de fer des marchands de journaux, et les corbeilles de fruits exotiques ; je me fredonne à moi-même une chanson d'en-

fant, ou le refrain d'une mélodie de Shakespeare ; je mélange la poésie et l'absurdité ; je flotte au gré du courant. Il y a toujours quelque chose qui reste à faire. Mardi succède à Lundi, Mercredi succède à Mardi. Chaque jour prolonge autour de lui les mêmes cercles sur l'eau. L'être s'élargit comme le tronc d'un chêne. Comme un chêne, il voit tomber ses feuilles.

« Une fois seulement, appuyé à une barrière au milieu d'un champ, j'ai senti ce rythme s'interrompre en moi : ce freonnement de rimes, cette poésie, ces enfantillages. Un vide s'est fait dans mon esprit. J'ai vu à travers l'épais feuillage de l'habitude. Penché sur cette barrière, j'ai regretté que la vie soit faite de tant de déchets, de tant de séparations, de tant de choses inaccomplies, car on a trop à faire pour avoir le temps de traverser Londres à la recherche de vieux amis, ou de s'embarquer pour les Indes pour voir un homme nu pêcher au harpon dans la mer bleue. Ma vie a été imparfaite, pareille à une phrase inachevée. Il m'a été impossible, à moi qui accepte une cigarette du premier venu rencontré dans le train, de garder ce semblant de cohérence, ce sens des générations, des femmes portant au Nil des cruches rouges, du rossignol qui chante au milieu des guerres et des migrations de peuples. Cette entreprise était trop vaste, et comment puis-je continuer sans cesse à monter ce même escalier ? Je me parle à moi-même comme on parlerait à un compagnon de voyage au Pôle Nord.

« Je parle à ce compagnon qui a traversé avec moi de terribles aventures ; à ce fidèle ami qui reste assis auprès du feu quand tout le monde est allé se coucher, et remue les cendres avec un tisonnier ; à cet homme qui s'est construit, si mystérieusement construit, par couches successives, dans un bois de hêtres, au pied d'un saule sur la berge d'une rivière, ou penché sur un parapet à Hampton Court ; à l'homme qui s'est ressaisi au moment critique, et a frappé la table de sa cuiller en disant : « Je ne consentirai pas. »

« Au moment où, penché sur cette barrière, je regardais les champs dérouler leurs vagues de couleur sous mes pieds,

cet être ne me répondait pas. Il ne me contredisait pas. Il n'essayait pas de m'opposer une phrase. Il ne montrait pas le poing. J'attendais, j'écoutais. Rien ne vint. J'ai crié dans le sentiment soudain d'une complète solitude : « Désormais, je sais qu'il n'y a rien. La vie m'a détruit. Nulle nageoire ne fend jamais l'infinie étendue des eaux. Nul écho ne répond quand je parle, et ne transforme mes paroles. Cette mort-là est pire que ne le fut la mort de mes amis, la mort de ma jeunesse. Je ne suis plus qu'un personnage épais encombrant la boutique du coiffeur. »

« Le décor se flétrissait autour de moi. C'était comme pendant une éclipse, quand le soleil disparaît et que la terre, pourtant couverte de son plus beau feuillage d'été, paraît aussi flétrie, irréelle, faite de substance fragile. Et j'ai vu sur la route sinueuse danser dans la poussière nos groupes d'autrefois, je nous ai vus nous rencontrer, manger ensemble, nous rejoindre dans telle ou telle chambre. Et je me suis vu moi-même : j'ai vu mon infatigable empressement, mon va-et-vient de l'un à l'autre, apportant ceci, rapportant cela, tantôt repoussé durement, tantôt accueilli avec des baisers, toujours soutenu par quelque extraordinaire projet, et le nez sur le sol, comme un chien qui suit une piste. De temps à autre, je relevais la tête, je poussais un cri de stupeur ou de désespoir, et de nouveau je me lançais en chasse. Quelle confusion, quel amoncellement de choses inutiles : la naissance et la mort ; les plaisirs et les joies ; les efforts et les angoisses ; et mes courses sans fin. Maintenant, tout cela n'était plus. Je n'avais plus assez d'appétit pour me gorger des choses ; plus assez de dards pour distribuer aux gens des blessures envenimées ; mes dents n'étaient plus assez aiguës, mes mains assez avides, ni mon désir assez fort pour cueillir les poires et les raisins, et jouir du soleil étalé sur le mur du verger.

« Les bois avaient disparu ; la terre n'était qu'un désert d'ombres. Nul bruit ne troublait le silence du paysage hivernal. Pas un chant de coq ; pas une fumée s'élevant d'un toit ; pas un train traversant l'espace. Je n'étais qu'un

homme sans âme, un corps épais appuyé contre une barrière, un mort. Avec l'impartialité du désespoir, avec la plus complète absence d'illusions, je regardais la poussière danser : ma vie, la vie de mes amis, et ces présences fabuleuses, des hommes avec des balais, des dames assises à une table à écrire, des saules au bord des rivières, — fantômes et nuages faits eux aussi de poussière, de poussière qui change de forme, comme les nuages qui augmentent ou diminuent, se revêtent de rouge ou d'or, arrondissent leurs cimes, et roulent çà et là, versatiles et vains. Tout occupé à noter des tournures de phrases, mon carnet à la main, je n'avais enregistré que des changements ; j'avais été une ombre occupée à consigner des ombres. Comment continuer désormais, sans moi, sans poids, et sans illusions, dans un monde sans illusions et sans poids ?

« La lourde masse de mon corps appuyé à la barrière obligea enfin les battants à s'ouvrir, et le vieil homme que je suis, l'homme aux cheveux gris et au corps épais, se sentit poussé à travers l'étendue des champs vides et sans couleur. Il n'était plus question d'entendre un écho, ni de voir des fantômes, ni de lutter contre quelqu'un, mais de marcher sans cesse, de marcher en plein vent, sans laisser d'empreinte sur la terre morte. Si au moins il y avait eu des brebis paissant l'herbe en avançant parfois d'un pas, ou un oiseau, ou un homme creusant une fosse, s'il y avait eu des ronces sur lesquelles j'aurais pu trébucher, un fossé plein d'humides feuilles mortes où j'aurais pu tomber : mais non, le sentier mélancolique s'allongeant dans la plaine ne menait qu'à de nouveaux aspects d'hiver et de pâleur, et partout s'étendait le même paysage indifférent et morne.

« Comment se produit le retour de la lumière après une éclipse ? Par miracle. Timidement. En minces rayons. La lumière reste suspendue au-dessus de la terre comme une cage de cristal. Comme un mince anneau que le moindre choc peut briser. Une étincelle jaillit vite remplacée par un flot d'ombre. Puis, une vapeur s'élève comme si la terre se mettait à respirer pour la première fois. Puis, il semble que

sous cette morne atmosphère quelqu'un marche, tenant en main une lanterne verte. Puis, une lueur surgit, blanche ressuscitée. Une pulsation verte et bleue traverse les bois ; les champs se pénètrent peu à peu de rouge, de brun et d'or. Brusquement, une rivière s'empare d'un reflet bleu. La terre boit lentement la couleur comme une éponge absorbe l'eau. Elle s'arrondit, s'épaissit, retrouve son équilibre et oscille sous nos pieds dans l'espace.

« C'est ainsi que j'ai vu de nouveau s'éclairer le décor ; c'est ainsi que j'ai vu les champs s'étaler à mes pieds en vagues de couleurs ; mais ce n'était plus comme autrefois : je voyais, mais je n'étais pas vu. Nul dais ne m'abritait ; nul hérault n'annonçait ma venue. Le vieux manteau du Moi était tombé de mes épaules ; ma main creuse ne s'efforçait plus de recueillir les sons. Diaphane comme un spectre, ne laissant nulle trace de mon passage, réduit à n'être plus qu'un regard qui contemple, je marchais seul dans un monde nouveau, vierge d'empreintes de pas. De nouvelles fleurs me frôlaient au passage ; j'étais pareil à un enfant qui ne sait se servir que de monosyllabes, et moi, qui ai façonné tant de tournures de phrases, les tournures de phrases ne me protégeaient plus. Moi, qui ai toujours recherché la société de mes pareils, j'étais sans compagnons ; j'étais solitaire, moi qui ai toujours eu quelqu'un avec qui partager le foyer sans feu ou la poignée dorée du tiroir de la commode

« Mais comment décrire un monde d'où le Moi est absent ? Les mots manquent. Du bleu, du rouge, même ces noms de couleurs détournent l'attention, épaississent l'atmosphère au lieu de se laisser traverser. Comment décrire quoi que ce soit, comment expliquer quoi que ce soit à l'aide des mots ? On peut tout au plus dire que la vision pâlit, se transforme peu à peu, se banalise même au cours de cette brève promenade. On redevient aveugle, et on trouve que le livre se répète un peu. On est reconquis par la beauté traînant derrière elle ses fantômes de tournures de phrases. On respire largement ; dans la vallée, le train se faufile à travers les champs avec sa chevelure de vapeur.

« Mais pendant un instant j'étais resté assis sur l'herbe au-dessus du niveau de la mer et de la rumeur des bois ; j'avais vu la maison, le jardin, et les vagues qui déferlaient sur la rive. La vieille bonne qui tourne les pages du livre d'images s'était arrêtée et m'avait dit : « Regarde. C'est ça, la Vérité. »

« C'est à cela que je pensais ce soir en descendant Shaftesbury Avenue. Je pensais à cette page du livre d'images. Et quand je vous ai rencontré dans le vestiaire, je me suis dit : « Peu m'importe à qui je parle. Toutes ces petites curiosités au sujet de ce qu'on est, de qui on n'est, n'existent plus pour moi. Je ne sais pas qui est ce Monsieur, et je ne me soucie pas de le savoir. Nous allons dîner ensemble. Bref, après avoir suspendu mon pardessus à la patère, je vous ai tapé sur l'épaule et je vous ai dit : « Asseyez-vous à ma table. »

« Et maintenant, le repas est terminé ; nous sommes entourés de pelures de fruits et de miettes de pain. J'ai essayé de cueillir cette grappe (ma vie) et de vous l'offrir : mais je ne sais pas moi-même ce qu'elle contient de réalité. Et je ne sais même pas exactement où nous sommes. Quelle est la ville au-dessus de laquelle s'étend cette bande de ciel ? Sommes-nous à Paris, à Londres, ou dans une ville du Midi de l'Europe avec ses maisons crépies de rose s'étageant sous des bois de cyprès, au pied de hautes montagnes hantées par les aigles ? En ce moment, je ne suis sûr de rien.

« Je recommence à oublier ; je recommence à douter de l'existence des tables, de la réalité de l'instant et du lieu. Je me cogne le poignet contre les angles des objets qui paraissent solides, et je leur demande : « Etes-vous durs ? » J'ai vu tant de choses, j'ai prononcé tant de paroles. A force de céder à cette routine de manger et de boire, à force de promener mes yeux sur les surfaces des choses, j'ai perdu cette coque mince et dure où l'âme des jeunes gens est enclose tout entière ; — et c'est ce qui explique la sauvagerie des jeunes gens, et leurs coups de bec incessants et féroces. Donc, je me demande maintenant : « Qui suis-je ? J'ai parlé de

Bernard, de Neville, de Jinny, de Suzanne, de Rhoda et de Louis. Est-ce que je fais partie de leur groupe ? Suis-je séparé, unique ? Je n'en sais rien. Nous sommes assis ensemble. Mais Perceval est mort et Rhoda est morte; nous sommes dispersés ; nous sommes absents. Et cependant, il me semble que rien ne nous sépare. Aucun obstacle ne s'élève entre nous. En vous parlant, j'avais l'impression que vous étiez moi-même. Ces différences qui nous paraissent si importantes, cette identité dont nous faisons tant de cas étaient depuis longtemps surmontées. Oui, depuis l'époque où la vieille mère Constable pressait au-dessus de ma tête son éponge toute ruisselante d'eau chaude, me recouvrant ainsi d'une enveloppe de chair tiède, j'ai été réceptif, sensitif. Je garde sur le front la cicatrice du coup que j'ai reçu quand Perceval est tombé. J'ai sur la nuque la marque du baiser que Louis a reçu de Jinny. Mes yeux se remplissent des larmes de Suzanne. Très loin, vibrant comme une tige d'or, j'aperçois la colonne qu'entrevoyait Rhoda dans le désert, et je sens autour de moi le vent éperdu de sa fuite.

« Quand, assis à cette table, je m'efforce de modeler pour vous une image complète de ma vie, je suis obligé de me souvenir de choses perdues dans le lointain et dans les profondeurs, sombrées dans l'une de ces innombrables existences, dissoutes en elles : des rêves, des choses qui faisaient partie du décor, et ces commensaux, ces vieux fantômes à demi inertes qui me hantent nuit et jour, qui se retournent dans leur sommeil, qui poussent des cris confus, qui me saisissent de leurs doigts de spectres quand j'essaie de m'échapper : fantômes de ce qu'on aurait pu être, Moi qui ne furent jamais nés. Et il y a aussi la vieille bête brute, le vieux sauvage, l'homme velu qui plonge à pleines mains dans son festin d'entrailles, qui s'empiffre, qui éructe, qui parle d'une voix gutturale, viscérale : il est toujours là. Il s'accroupit en moi. Ce soir, il s'est repu de cailles, de salade, et de riz de veau. Pour l'instant, il a dans la patte un verre de vieille fine. Quand je bois, ses tressaillements de plaisir

courent le long de mon échine. Certes, il se lave les mains avant le dîner, mais ses mains sont velues. Il boutonne son gilet et son pantalon, mais ces vêtements recouvrent toujours les mêmes organes. Il proteste si je ne lui sers pas son repas à temps. Il grogne sans cesse, et montre avec des gestes d'idiot les objets qui l'enflamment de convoitise. Je vous assure que j'ai souvent du mal à le tenir en main. Cet homme couvert de poils, cette espèce de grand singe, a joué son rôle dans ma vie. Il a brandi devant moi sa torche toute resplendissante de flammes rouges qui laissent derrière elles un épais sillage de fumée. Et sous les reflets de cette torche, le vert de chaque feuille d'arbre reluisait, plus vert que jamais, et le frais jardin lui-même s'est illuminé. Il a brandi sa torche dans de mornes ruelles où le visage des filles m'est apparu soudain rayonnant de reflets roses, et plein d'une enivrante beauté. Oh, il m'a mené loin, sa torche au poing...

« Mais c'est fini. Ce soir, mon corps s'élève peu à peu pareil aux murs d'une église pleine de fraîcheur, au pavement recouvert d'épais tapis, où montent des murmures, où les autels sont enveloppés d'encens. Mais ici, très haut, sous mon crâne serein, seules parviennent des bouffées de parfums et de musiques merveilleuses, et la colombe égarée gémit ; et des étendards frissonnent sur les tombes, et par les fenêtres ouvertes, on voit palpiter les cimes des arbres dans l'atmosphère noire de minuit. Vues de si haut, même les miettes de pain me paraissent belles. Les pelures de poire forment d'admirables spirales, délicatement tachetées comme l'œuf d'un oiseau de mer. Les fourchettes posées côte à côte sont pleines d'exactitude, de logique et de lucidité, et le croissant cornu que j'ai laissé intact est vernis, dur, et doré. Et je me sens aussi plein d'adoration pour mes mains, pour cet éventail d'os entrelacé de mystérieuses veines bleues, pour leur surprenante souplesse, leur habileté, leur air d'être capables de tout, — de se replier doucement ou d'écraser quelque chose, d'un coup de poing. Et pour leur sensibilité infinie.

« Mon être me semble ce soir capable de tout comprendre, de tout embrasser, tremblant de plénitude, et pourtant limpide, maître de soi, depuis que le désir ne le précipite plus çà et là, depuis que la curiosité ne le teint plus de ses mille couleurs. Il est profond, mon être, exempt de toute agitation, paisible, depuis que l'homme appelé Bernard est mort, cet homme qui avait dans sa poche un carnet où il notait des définitions du clair de lune, et des croquis de visages, et comment les gens regardaient, se retournaient, ou laissaient tomber leurs bouts de cigarettes. Et, sous la lettre P, il était question de l'aile du papillon, et, sous la lettre M, on trouvait des périphrases pour définir la mort. Mais je voudrais voir s'ouvrir cette porte, cette porte de verre qui tourne sans cesse sur ses gonds. Je voudrais voir entrer une femme, ou un jeune homme en habit avec une petite moustache ; et je voudrais qu'ils s'asseyent près de moi. Y a-t-il quelque chose qu'ils puissent m'apprendre ? Non, tout ce qu'ils savent, je le sais. Et si cette femme se lève tout à coup et s'en va, j'ai envie de lui dire : « Chère amie, je n'ai plus nul désir de vous suivre... » Le bruit de la vague déferlante que j'ai entendu retentir toute ma vie, ce bruit qui m'éveillait à l'heure où je regardais reluire la poignée d'or de la commode, ne fait plus vibrer ce que je tiens en main.

« Ainsi, portant sur mes épaules le mystère des choses, je puis errer à travers le monde comme un espion, sans changer de place, sans bouger de ma chaise. Je puis visiter les confins des plus lointains déserts où les sauvages s'accroupissent autour de leur feu de camp. Le jour se lève ; la jeune fille divine fait étinceler sous son regard les bijoux couleur de mer ; le soleil allonge ses rayons sur la maison endormie ; des raies plus sombres séparent les vagues déferlant sur la rive ; leur embrun reflue, poussé par le vent ; leurs remous recouvrent les flancs de la barque et les piquants du chardon de mer. Les oiseaux chantent en chœur ; de vertes profondeurs se creusent entre les tiges des fleurs ; la maison s'éclaire ; le dormeur s'étire ; peu à peu, tout se réveille. La lumière inonde la chambre, et fait reculer les

ténèbres jusqu'au recoin où elles continuent à pendre en plis impénétrables. Qu'y a-t-il derrière ces ténèbres ? Quelque chose ? Rien ? Je ne sais pas.

« Oh, j'aperçois votre visage. J'accroche votre coup d'œil. Moi, qui me sentais aussi vaste qu'un temple, une église, ou un univers, moi qui m'éprouvais sans confins, et me sentais capable d'être partout à la fois sur le rebord des choses, je ne suis plus désormais que ce que vous voyez : un vieil homme un peu épais, aux tempes grisonnantes, qui appuie le coude sur la table et tient de la main gauche un verre de vieillé fine. C'est ainsi que je me vois dans le miroir. Tel est l'effet du coup que vous m'avez envoyé. Je viens de me cogner contre un réverbère. Je tangué sans parvenir à retrouver mon aplomb. Je porte les mains à ma tête. Je n'ai plus mon chapeau ; j'ai laissé tomber ma canne. Je me suis couvert de ridicule, et c'est justice si les passants se moquent de moi.

« Que la vie est dégoûtante, mon Dieu... Quels mauvais tours elle nous joue : après un moment de liberté, cette déconvenue... Nous sommes assis au milieu de miettes de pain et de serviettes tachées. La graisse se fige déjà sur le tranchant de ce couteau. Le désordre, la laideur et la corruption nous entourent. Nous venons de manger des cadavres d'oiseaux. C'est avec ces miettes de pain imprégnées de graisse et ces serviettes salies, c'est avec ces petits cadavres que nous bâtissons. Et ça recommence sans cesse ; nous sommes toujours en présence de l'ennemi ; des yeux rencontrent nos yeux ; des doigts s'emparent de nos doigts ; sans cesse, on exige de nous un nouvel effort. Il faut appeler le garçon. Il faut régler l'addition. Il faut péniblement se lever de table. Il faut aller chercher nos pardessus. Il faut partir. Il faut, il faut, il faut, — ce mot détestable. Une fois de plus, moi qui me croyais sauvé, moi qui me disais que j'étais enfin débarrassé de tout ça, je me sens culbuté par la vague qui disperse tout ce que je possède, et m'oblige de nouveau à ressaisir, à rassembler toutes mes forces, et à me dresser face à l'ennemi.

« C'est bizarre que nous, qui sommes capables de tant souffrir, puissions infliger aux gens tant de souffrances. C'est bizarre que le visage de quelqu'un que je connais à peine (c'est tout au plus si je me souviens de vous avoir rencontré une fois dans le couloir d'un paquebot, au cours d'un voyage en Afrique), qu'un simple ensemble d'yeux, de joues et de narines suffisent à m'infliger cette insulte. Vous regardez autour de vous, vous mangez, vous souriez, vous avez l'air content, préoccupé, ou vous semblez vous ennuyer, et c'est tout ce que je sais de vous. Et cependant cette ombre assise en face de moi pendant une heure ou deux, ce masque au travers duquel deux yeux m'épient, a le pouvoir de me ramener en arrière, de me ligoter parmi tous ces autres visages, de m'enfermer dans une chambre étouffante, de me précipiter comme un papillon de nuit de chandelle en chandelle.

« Mais attendez un peu. Attendez qu'ils aient préparé l'addition derrière le paravent. Maintenant que je vous ai maudit pour ce coup de poing qui vient de me faire tituber parmi les pelures de fruits, les miettes de pain et les déchets de viande, je vais exprimer en quelques mots très simples les découvertes que je fais sous la pression de votre regard. Je commence à m'apercevoir du battement de la pendule ; je remarque l'éternuement de cette femme, et le passage de ce garçon : il y a en moi un sentiment de rapidité accrue et d'union avec l'univers. Écoutez : un sifflet résonne, on entend le bruit sourd des roues ; une porte craque sur ses gonds. J'ai reconquis grâce à vous le sens de l'effort, de la réalité, et de la complexité des choses. Et avec un peu de pitié, un peu d'envie, et beaucoup de bonne volonté, je vous tends la main et vous dis bonsoir.

« Dieu soit loué qui nous a donné la solitude... Je suis seul, maintenant. Ce Monsieur presque inconnu m'a quitté pour prendre un train, pour prendre un taxi, pour aller je ne sais où voir je ne sais qui. Il n'est plus là, ce visage qui surveillait le mien. Je ne sens plus la pression de son regard. Des tasses à café vides traînent sur la table. Personne n'est assis sur

ces chaises. Personne ne viendra plus ce soir s'installer pour dîner à ces tables.

« Laissez-moi maintenant chanter mon cantique de gratitude. Que Dieu soit remercié pour la solitude qu'il nous accorde. .. Je veux être seul. Je veux rejeter loin de moi le voile de l'être, le nuage qui change au moindre souffle, jour et nuit, et chaque nuit, et chaque jour. Pendant que j'étais assis à cette table, j'ai changé. J'ai épié les changements du ciel. J'ai vu des nuages recouvrir les étoiles, puis les découvrir, et de nouveau les voiler. Maintenant, je ne regarde plus ces changements. Nul ne me voit, et je ne change plus. Dieu soit loué pour la solitude qui m'a délivré de la pression du regard, de la sollicitation des corps, et de la nécessité de la parole et du mensonge.

« Mon carnet, gonflé d'annotations, est tombé sur le plancher. Il gît sous la table prêt à être balayé par la femme de journée, qui viendra demain de bon matin et s'approchera d'un pas fatigué pour ramasser les bouts de papier, les vieux billets de tramway, et çà et là un brouillon inachevé roulé en boule et jeté au rebut. Comment décrire le clair de lune ? Et comment décrire l'amour ? De quelles périphrases faut-il se servir pour désigner la mort ? Je ne sais pas. J'ai besoin d'un langage naïf comme celui des amants, de mots, d'une seule syllabe comme ceux dont se servent les enfants quand ils entrent dans la chambre et trouvent leur mère occupée à coudre, et qu'ils ramassent un bout de laine brillante, une plume, ou un lambeau de cretonne. J'ai besoin d'un gémissement, d'un cri. Quand, étendu au fond d'un fossé, je regarde l'orage qui m'ignore balayer le ciel au-dessus du marécage, je n'ai pas besoin de paroles. Rien de précis. Rien qui pose sur le sol un pied sûr. Nulle de ces résonances, nul de ces échos exquis qui retentissent de nerf en nerf jusque dans nos poitrines, musique insensée, phrases qui mentent. Je n'ai plus rien à démêler avec les tournures de phrases.

« Combien je préfère le silence : cette tasse à café, cette table. Combien je préfère être assis dans cette salle vide,

pareil à l'oiseau de mer esseulé perché sur un pieu au bord des flots. Je voudrais demeurer à jamais ici au milieu de ces simples choses, cette tasse à café, ce couteau, cette fourchette, choses en soi, et être enfin moi-même. Ne venez pas me déranger : ne tâchez pas de me faire comprendre qu'il est tard, et qu'il est temps de fermer. Je vous donnerais volontiers tout ce que je possède pour que vous ne me dérangiez pas, pour que vous me laissiez rester perpétuellement assis à cette place, silencieux et seul.

« Mais le maître-d'hôtel reparaît après avoir terminé son propre repas ; il fronce le sourcil, il sort de sa poche son foulard, et fait semblant de se préparer à partir. Il faut qu'ils partent ; il faut qu'ils baissent les volets ; il faut qu'ils plient les nappes, et qu'ils donnent un coup de brosse humide sous les tables.

« Le diable les emporte... Si harassé, si las que je sois de tout cela, je dois me lever péniblement, chercher le pardessus qui m'appartient, l'enfiler, m'emmitoufler de crainte d'être saisi par le froid de la nuit, et sortir. Moi, Moi, Moi, si fatigué que je sois, si épuisé que je sois, et presque usé à force de frotter mon nez contre la surface des choses, même moi, un vieil homme qui s'alourdit un peu et déteste marcher, je suis obligé de m'en aller pour prendre le dernier train de banlieue.

« De nouveau, je vois devant moi la rue familière. Les lumières chatoyantes de la grande ville n'éclairent plus le firmament. Le ciel est noir comme l'os poli de la baleine. Mais là-haut quelque chose s'allume ; est-ce une lueur de lampe, ou bien l'aurore ? Et quelque chose s'éveille : des oiseaux pépient sur un platane. Partout se répand le présentiment de la naissance du jour. Je n'appelle pas ça l'aurore. Pour un vieil homme debout dans la rue, et qui lève la tête pour regarder le ciel avec un léger sentiment de vertige, qu'importe l'aurore qui naît sur la ville ? L'aurore n'est qu'une espèce de recrépissage des cieux : une remise à neuf. Un jour de plus : un vendredi de plus ; un vingt mars, ou un vingt janvier, ou un vingt septembre de plus. Une fois

de plus, le monde se réveille. Les étoiles reculent, s'éteignent. Des creux plus sombres séparent les vagues. Un voile de brouillard s'épaissit sur les champs. Une rougeur monte aux joues des roses, même de cette rose très pâle qui se penche à la fenêtre de la chambre à coucher. Un oiseau gazouille. Des villageois matineux allument leurs chandelles. Oui, c'est bien l'éternel renouveau, l'incessante montée que suit une retombée sans fin.

« Et en moi aussi, la marée monte. La vague se gonfle ; elle se recourbe. Une fois de plus, je sens renaître en moi un nouveau désir ; sous moi quelque chose se redresse comme le cheval fier que son cavalier éperonne et retient tour à tour. O toi, ma monture, quel est l'ennemi que nous voyons s'avancer vers nous, en ce moment où tu frappes du sabot le pavé des rues ? C'est la Mort. La Mort est notre ennemi. C'est contre la Mort que je chevauche, l'épée au clair et les cheveux flottant au vent comme ceux d'un jeune homme, comme flottaient au vent les cheveux de Perceval galopant aux Indes. J'enfonce mes éperons dans les flancs de mon cheval. Invaincu, incapable de demander grâce, c'est contre toi que je m'élançe, ô Mort...

Les vagues déferlent sur le rivage.

FLOCH, OFFSET

Mayenne et Paris

2-12-37







